

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME QUATRIE'ME.

A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue Saint Jaques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

MDCCXL.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT de l'Auteur.

IL est bien difficile, dans un Ouvrage d'une aussi grande étendue qu'est celui de l'Histoire ancienne, qu'il n'échape bien des fautes à un Ecrivain, quelque attention & quelque exactitude qu'il tâche d'y apporter. J'en avois déja reconnu plusieurs par moi-même. Les avis qu'on m'a donnés, soit dans des Lettres particuliéres, soit dans des Ecrits publics, m'en ont fait encore remarquer d'autres. J'espére les corriger toutes dans l'Edition in 4o. de mon Histoire que l'on doit bientôt commencer. En attendant, j'ai fait imprimer séparément une grande partie de ces corrections, afin qu'on puisse, si l'on veut, les inférer à la fin de chacun des trois Volumes: le Libraire les distribuera à ceux qui achéteront le quatriéme. Par ce

†† moien,

moien, les prémiéres Editions deviendront, à peu de choses près, aussi exactes & aussi complettes que les suivantes.

Quand je ne ferois pas porté par moi-même à profiter des avis qu'on me donne, il me semble que l'indulgence, je pourrois presque dire la complaisance, que le Public témoigne pour mon Ouvrage, devroit m'engager à faire tous mes efforts pour le rendre le moins defectueux qu'il me seroit possible. Il est bien aisé de prendre son parti, lorsque la critique tombe sur des fautes marquées & sensibles: il ne s'agit alors que de reconnoitre qu'on s'est trompé, & de corriger ses fautes. Mais il est une autre sorte de critique qui embarrasse & laisse dans l'incertitude, parce qu'elle ne porte pas avec elle une pareille évidence: & c'est le cas où je me trouve. J'en apporterai un exemple entre plusieurs autres.

Quel-

Quelques perſonnes croient que, dans mon Hiſtoire, les réflexions ſont trop longues & trop fréquentes. Je ſens bien que cette critique n'eſt point ſans fondement, & qu'en cela je me ſuis un peu écarté de la régle que les Hiſtoriens ont coutume de ſuivre, qui eſt de laiſſer pour l'ordinaire au Lecteur le ſoin, & en même tems le plaiſir de faire lui-même ſes réflexions ſur les faits qu'on lui préſente; au lieu qu'en les lui ſuggérant, il paroit qu'on ſe défie de ſes lumiéres, & de ſa pénétration. Ce qui m'a déterminé à en uſer ainſi, c'eſt que mon prémier & principal deſſein, quand j'ai entrepris cet Ouvrage, a été de travailler pour les jeunes gens, & de ne rien négliger de ce qui me paroitroit propre à leur former l'eſprit & le cœur. Or c'eſt l'effet que produiſent naturellement les réflexions; & l'on ſait que la Jeuneſſe en eſt moins capable par elle-

elle-même qu'un âge plus avancé, & que pour lui faire tirer de l'étude de l'Hiſtoire tout le fruit qu'on a lieu d'en attendre, il n'eſt pas inutile, quand les faits ſont ſinguliers & remarquables, de lui mettre devant les yeux le jugement qu'en ont porté les Auteurs de l'antiquité les plus ſenſés & les plus ſages, afin de lui apprendre à faire par elle-même dans la ſuite de pareilles réflexions, & à juger ſainement de tout.

L'uſage que j'ai vû faire de mon Hiſtoire à des enfans de neuf à dix ans de l'un & de l'autre ſexe qui la liſent avec plaiſir, & le compte exact que je leur ai entendu rendre, non ſeulement des plus beaux événemens, mais de ce qu'il y a de plus ſolide dans les réflexions, m'ont confirmé dans l'opinion où j'étois qu'elles pouvoient leur être de quelque utilité, & qu'elles n'étoient point au-deſſus de leur portée. Si effectivement elles étoient pro-

propres à accoutumer les jeunes gens à saisir dans l'Histoire le vrai, le beau, le juste, l'honnête, ce qui en est le grand fruit, il me semble que cet avantage, ou du moins l'intention que j'ai eu de le leur procurer, pourroit faire excuser la liberté que j'ai prise de m'écarter peut-être un peu trop de la régle ordinaire. Cependant je ne suis point attaché à mon sentiment, & si je m'apercevois qu'il fût contraire à celui du Public, j'y renoncerois sans peine.

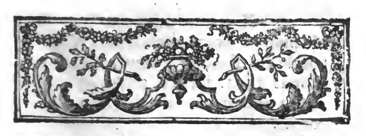
Je reviens encore à mes jeunes gens, & il faut qu'on me le pardonne : car [a] j'avoue que je ne puis les perdre de vûe, & que tout ce qui peut contribuer à leur instruction me touche sensiblement. Il va * paroitre un Livre qui sera de

[a] Neque enim me pœnitet ad hoc quoque opus meum, & coram susceptorum semel adolescentium respicere. *Quintil.* 11. *cap.* 1.

* *Ce Livre se débitera au premier jour chez la Veuve Estienne rue saint Jaques, & chez Jean Desaint rue saint Jean de Beauvais.*

de ce genre. Il a pour titre, *le Spectacle de la Nature*, ou *Entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux, & à leur former l'esprit.* On y dévelope d'une maniére agréable & spirituelle ce qu'il y a de plus curieux dans la nature pour ce qui regarde les animaux terrestres, les oiseaux, les insectes, les poissons. S'il m'étoit permis de juger du succès de ce Livre par le plaisir que la lecture m'en a causé, je pourrois assurer par avance qu'il sera grand. C'est à ma priére, & sur mes vives sollicitations, que l'Auteur a entrepris cet Ouvrage, qui peut être beaucoup augmenté s'il se trouve au goût du public.

HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE *DES* PERSES: ET DES GRECS.

PLAN ET DIVISION DE CE QUATRIE'ME VOLUME.



E Quatriéme Volume renferme l'hiſtoire de vingt-huit ans, depuis la défaite de Nicias en Sicile, arrivée la dix-neuviéme année de la guerre du Péloponnéſe, & la onziéme de Darius Nothus, juſqu'à la dix-neuviéme année du régne d'Artaxerxe

Mnémon, deux ans après la paix d'Antalcide ; c'eſt-à-dire, depuis l'an du Monde 3591. juſqu'à 3619.

On peut diviſer ce Volume en cinq parties.

La premiére, qui contient ce qui s'eſt paſſé pendant onze ans, & qui commence immédiatement après la déroute des Athéniens dans la Sicile, comprend le retour glorieux d'Alcibiade à Athénes ; les exploits de Lyſandre & de Callicratidas Lacédemoniens ; la priſe d'Athénes qui termina la guerre du Péloponnéſe ; la mort de Darius Nothus ; les troubles domeſtiques de la Cour de Perſe au commencement du régne d'Artaxerxe Mnémon ; la mort d'Alcibiade ; le rétabliſſement de la liberté à Athénes ; & les premiéres années d'Agéſilas roi de Sparte.

La ſeconde repréſente l'entrepriſe du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxerxe, & la fameuſe retraite des Dix-mille : ce qui ne dure en tout qu'un peu plus d'un an.

La troiſiéme renferme ce qui s'eſt paſſé pendant environ 16 ans, depuis le retour des Grecs juſqu'à la paix d'Antalcide ; qui eſt le tems où ont paru ſur-tout Agéſilas roi de Sparte, & Conon Général Athénien,

La quatriéme contient un abregé de la vie de Socrate, de sa condannation, & de sa mort.

La cinquiéme explique ce qui regarde les mœurs & les coutumes des peuples de la Gréce, sur-tout des Lacédémoniens & des Athéniens, le gouvernement politique & militaire, la réligion, les Fètes, les Jeux, les Combats si célébres dans la Gréce.

Pendant l'intervalle de trente ans environ que contient ce volume, l'Ecriture-Sainte garde un profond silence sur l'histoire des Juifs, & ce vuide durera jusqu'à l'histoire des Maccabées.

Ce qui se passe de plus considérable chez les Romains, est le siége de Veies, la prise de Rome par les Gaulois, les victoires de M. Furius Camillus, ce qui s'étend à peu près depuis l'année de la fondation de Rome 350. jusqu'à 380.

CHAPITRE SECOND.

CE Chapitre qui est la suite du Livre précédent, renferme l'histoire des huit derniéres années de la guerre du Péloponnése, pendant au-

DARIUS tant d'années de Darius Nothus roi de Perse.

§. I.

Suite de la défaite des Athéniens en Sicile. Revolte des alliés. Alcibiade devient puissant auprès de Tissapherne.

AN. M. 3591. Av. J. C. 413. *Thucyd. lib. 8. pag.* 553.

La défaite des Athéniens devant Syracuse, causa de grands mouvemens dans toute la Gréce. Les peuples qui n'avoient point encore pris parti, & qui attendoient que l'événement les déterminât, résolurent de se déclarer contre eux. Les alliés des Lacédémoniens crurent que le tems étoit venu de se délivrer pour toujours des dépenses d'une guerre qui leur étoit fort à charge, en achevant promtement la ruine d'Athénes. Ceux des Athéniens, qui ne les suivoient que par contrainte, n'envisageant dans l'avenir aucune ressource pour cette République après le terrible échec qu'elle venoit de recevoir, crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable pour secouer le joug de la dépendance, & se mettre en liberté. Ces dispositions inspiroient aux Lacédémoniens de grandes vûes, qui étoient encore soute-

nues

nues par l'espérance dont ils se flatoient que leurs alliés de Sicile arriveroient au printems avec une armée navale, augmentée des débris de celle d'Athénes. Notres.

En effet, les peuples de l'Eubée, ceux de Chio & de Lesbos, & plusieurs autres firent savoir aux Lacédémoniens qu'ils étoient prêts à quitter le parti d'Athénes s'ils vouloient les prendre sous leur protection. Il arriva en même tems des députés de la part de Tissapherne & de Pharnabaze. Le premier étoit Gouverneur de la Lydie & de l'Ionie, l'autre de l'Hellespont. Ces deux Vicerois de Darius ne manquoient ni d'application ni de zéle pour les intérets de leur maître commun. Tissapherne, promettant aux Lacédémoniens de fournir à leurs troupes toute la dépense nécessaire, les pressoit d'armer au plutôt, & de se joindre à lui, parce que la flote des Athéniens l'empêchoit de lever dans son département les contributions ordinaires, & il s'étoit vû hors d'état d'envoier au Roi celles des années précédentes. D'ailleurs il espéroit avec ce puissant secours se rendre maître plus aisément d'un Seigneur qui s'é- *Id. pag.* 553. 558.

DARIUS. toit révolté vers la Carie,& qu'il avoit ordre du Roi d'amener vif ou mort : c'étoit Amorgès, batard de Piſſuthne. Pharnabaze, en même tems, demandoit des vaiſſeaux, afin de détacher les villes de l'Helleſpont de l'obéiſſance des Athéniens, qui l'empéchoient auſſi de lever les tributs de ſa province.

On crut, à Lacédémone, devoir commencer par ſatisfaire Tiſſapherne, & le crédit d'Alcibiade contribua beaucoup à faire prendre cette reſolution. Il partit avec Calcidée pour Chio, qui ſe ſouleva à leur arrivée, & ſe déclara pour les Lacédémoniens. Sur la nouvelle de cette révolte, il fut réſolu à Athénes qu'on tireroit du tréſor les mille * talens qui y étoient en réſerve depuis le commencement de la guerre, après avoir caſſé l'arrêt qui le défendoit. Milet ſe révolta auſſi peu de tems après. Tiſſapherne, aiant joint ſes troupes à celles de Lacédémone, attaqua & prit la ville d'Iaſe, où s'étoit renfermé Amorgès, qui fut pris vif & envoïé en Perſe. Ce Satrape donna un mois de paie à toute l'armée ſur le pié d'une dragme, c'eſt-à-dire, de dix ſols à chaque ſoldat par jour, marquant qu'il

* *Trois millions.*

Thucyd. lib. 3. *pag.* 568.

qu'il avoit ordre de n'en donner à l'avenir que la moitié. NOTHUS.

Ce fut alors que Calcidée, au nom de Lacédémone, fit un traité avec Tissapherne, dont un des principaux articles étoit, que tout le pays qui avoit appartenu au Roi où à ses prédécesseurs, lui demeureroit. Il fut renouvellé quelque tems après par Thérambne, autre Général des Lacédémoniens, avec quelques legers changemens. Mais quand on vint à examiner ce traité a Lacédémone, on trouva que l'on avoit trop accordé au roi de Perse, en lui cédant tous les lieux qui avoient été tenus par ses ancètres, ce qui étoit le rendre maître de la plus grande partie de la Gréce, de la Thessalie, de la Locride, de tout le pays jusqu'à la Béotie, sans parler des îles; & qu'il se trouveroit par-là que les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Gréce en liberté, l'auroient asservie. Il fallut donc y faire encore des changemens. Tissapherne, & les autres Satrapes, eurent bien de la peine à y consentir. On fit un nouveau traité, comme je le marquerai dans la suite.

Thucyd. lib. 8. p. 561. 571. 572. 576.

Cependant plusieurs villes d'Ionie se déclarérent pour Lacédémone, &

DARIUS. Alcibiade y contribuoit beaucoup. Agis, qui étoit déja son ennemi à cause de l'injure qu'il en avoit reçue, ne pouvoit souffrir la gloire qu'il acqueroit. Car rien ne se faisoit que par l'avis d'Alcibiade, & on disoit communément que c'étoit lui qui faisoit réussir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puissans & les plus ambitieux des Spartiates, animés des mêmes sentimens de jalousie, le regardoient de mauvais œil; & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligérent les principaux Magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade, secrettement informé de cet ordre, ne laissa pas de rendre encore de bons services aux Lacédémoniens; mais il se tint si bien sur ses gardes, qu'il évita tous les piéges qu'on lui tendoit.

Thucyd. lib. 8. pag. 577. 579. Plut. in Alcib. p. 204. Diod. p. 164. 165.

AN. M. 3593. AV. J. C. 411.

Pour plus grande sûreté, il se jetta entre les bras de Tissapherne, Satrape du grand Roi à Sardes; & il ne fut pas lontems sans se voir au premier degré de crédit & d'autorité à la Cour de ce barbare. Car ce Persan, plein de fraude & de ruse, grand ami des fourbes & des méchans, & qui ne faisoit nul cas de la simplicité & de la sincérité, ne se lassoit point d'admirer la

fou-

souplesse d'Alcibiade, la facilité avec laquelle il prenoit toute sorte de mœurs & de caractères, & sa grande habileté dans le maniement des affaires. Aussi n'y avoit-il point de cœur si dur, ni de naturel si sauvage, qui pût tenir entre les graces & les charmes de sa conversation & de son commerce. Ceux même qui le craignoient le plus, & qui lui portoient le plus d'envie, enchantés en quelque sorte par son air affable & ses maniéres prévenantes, ne pouvoient dissimuler le plaisir infini qu'ils sentoient à le voir & à le fréquenter. NOTHUS.

Tissapherne donc, quoique d'ailleurs très-féroce, & celui de tous les Perses qui haïssoit le plus les Grecs, fut tellement séduit par les complaisances & par les flateries d'Alcibiade, qu'il se livra entiérement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, & le flatant encore plus qu'il n'en étoit flaté : jusques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade à celui de ses jardins qui étoit le plus beau & le plus délicieux, tant par l'abondance de ses eaux, & par la fraîcheur des bocages, que par la beauté surprenante des retraites & des solitudes que l'art & la nature embellis-

DARIUS. ſoient à l'envi, & où éclatoit une magnificence roiale.

Alcibiade, qui ne trouvoit plus de ſûreté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toujours le reſſentiment d'Agis, commença à leur rendre de mauvais offices auprès de Tiſſapherne, pour l'empécher de les ſecourir de toutes ſes forces, & de ruiner entiérement les Athéniens. Il n'eut pas de peine à faire entrer le Satrape dans ſes vûes, qui étoient conformes aux intérêts de ſon maître, & aux ordres qu'il en avoit reçus. Car, depuis le fameux traité conclu ſous Cimon, les Rois de Perſe n'oſant plus attaquer ouvertement les Grecs, travaillérent à les ruiner par une autre voie. Ils cherchérent à exciter ſous main parmi eux des diviſions, & à les fomenter par des ſommes conſidérables d'argent qu'ils faiſoient couler tantôt à Athénes, & tantôt à Lacédémone. Ils s'appliquérent à balancer ſi bien les forces des deux Républiques, que l'une ne pût pas opprimer tout-à-fait l'autre. Ils n'accordoient que des ſecours légers, & qui n'étoient point déciſifs, afin de miner inſenſiblement & de conſumer peu à peu les deux

partis,

partis, en les affoibliſſant l'un par l'autre. Nothus.

C'eſt dans cette ſorte de conduite que la politique fait conſiſter l'habileté des Miniſtres, qui du fond de leur cabinet, ſans ſe donner de grands mouvemens, ſans faire de grandes dépenſes, ſans mettre ſur pié des armées nombreuſes, parviennent à affoiblir les Etats dont la puiſſance leur donne de l'ombrage, ſoit en ſemant des diviſions dans le ſein même de ces Etats, ſoit en entretenant des jalouſies parmi les peuples voiſins, pour les mettre aux priſes les uns contre les autres.

Il faut pourtant avouer que cette politique ne donne pas une idée bien avantageuſe des Rois de Perſe. Se réduire, puiſſans comme ils étoient, à ces voies baſſes, obſcures, & détournées, c'étoit avouer leur foibleſſe, & l'impuiſſance où ils ſe croioient d'attaquer à force ouverte leurs ennemis, & d'en tirer raiſon par des voies d'honneur. D'ailleurs eſt-il permis d'emploier de tels moiens à l'égard des peuples contre leſquels on ne forme aucune plainte, qui vivent en paix ſous la foi des traités, & dont tout le crime

DARIUS. me eſt la crainte qu'on a qu'ils ne puiſſent nuire un jour? Peut-on, par des corruptions ſecrettes tendre des piéges à la fidélité des ſujets, & ſe rendre complice de leur trahiſon en armant leurs mains contre leur propre patrie? ·

Quel nom, quelle réputation ne ſe ſeroit point acquis un Roi de Perſe, ſi content des vaſtes & riches Etats que la providence lui avoit donnés, il eût emploié ſes bons offices, ſa puiſſance, ſes richeſſes même, pour concilier entr'eux les peuples voiſins, pour diſſiper leurs jalouſies, pour empécher les injuſtices; & ſi, redouté & reſpecté de tous, il s'étoit rendu le médiateur de leurs différends, le lien de la paix, & le garand des traités? Y a-t-il conquête, quelque grande qu'elle ſoit, qui approche de cette gloire?

Tiſſapherne agiſſoit ſelon d'autres principes, & il ne ſongeoit qu'à mettre les Grecs hors d'état d'attaquer les Perſes leurs ennemis communs. Il entra donc volontiers dans les vûes d'Alcibiade: & dans le tems même qu'il ſe déclaroit ouvertement pour les Lacédémoniens, il ne laiſſoit pas d'aſſiſter ſous main & par mille voies détournées les Athé-

Athéniens, soit en différant le paiement de la flote des Lacédémoniens, soit en retardant l'arrivée de celle de Phénicie qu'il leur faisoit espérer depuis lontems. Il ne perdoit aucune occasion de donner à Alcibiade des marques de son estime & de son amitié; ce qui rendit ce Général également considérable aux deux partis. Les Athéniens qui se trouvoient fort mal de s'être attiré sa haine, n'étoient pas à se repentir de la condannation qu'ils avoient prononcée contre lui. Alcibiade aussi de son côté très-fâché de voir les Athéniens dans une si triste situation, commença à craindre que la ville d'Athénes venant à être entiérement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le haïssoient mortellement. NOTHUS.

§. II.

On ménage le retour d'Alcibiade à Athénes, à condition d'y établir l'Aristocratie à la place de la Démocratie. Tissapherne conclud un nouveau traité avec les Lacédémoniens.

Ce qui actuellement occupoit le plus les Athéniens, étoit Samos; où *Thucyd. lib. 8. pag. 579. 587.*

DARIUS. où ils avoient toutes leurs forces. De là, avec leur flote, ils remettoient sous leur obéïssance les villes qui les avoient abandonnés, retenoient les autres dans le devoir, & se trouvoient encore en état de faire tête à leurs ennemis, sur lesquels ils avoient remporté plusieurs avantages. Mais ils craignoient Tissapherne, & les cent cinquante vaisseaux de Phénicie qu'il attendoit incessamment;& ils voioient bien qu'après la jonction d'une si puissante flote il n'y avoit plus de salut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui se passoit chez eux, envoia secretement à Samos vers les principaux des Athéniens, pour sonder leurs sentimens, & pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athénes, pourvû qu'on donnât l'administration de la République aux grands & aux puissans, & non pas à la vile populace qui l'avoit chassé. Quelques-uns des premiers Officiers partirent de Samos dans le dessein de concerter avec lui les mesures qu'il étoit à propos de prendre pour faire réussir cette entreprise. Il promit de procurer aux Athéniens, non-seulement l'amitié de Tissa-

Plut. in Alcib. p. 204. 205.

ſapherne, mais même celle du Roi, à condition qu'on aboliroit la Démocratie, c'eſt-à-dire, le gouvernement populaire; parce que le Roi prendroit plus d'aſſurance ſur la parole des Grands, que ſur celle d'un peuple inconſtant & leger. NOTHUS.

Les Députés prêtérent volontiers l'oreille à ces propoſitions, & conçurent de grandes eſpérances de ſe décharger eux-mêmes d'une partie des impoſitions publiques, parce qu'étant les plus riches, ils étoient auſſi les plus foulés; & de rendre leur patrie triomphante, après s'être emparés du gouvernement. A leur retour, ils commencérent par gagner ceux qui étoient les plus propres à entrer dans leur deſſein; puis ils firent répandre parmi les troupes que le Roi paroiſſoit diſpoſé à ſe déclarer en faveur des Athéniens, & à paier l'armée, à condition qu'on retablît Alcibiade, & qu'on abolît le gouvernement populaire. Cette propoſition étonna d'abord les ſoldats, & trouva de l'oppoſition dans la plupart: mais l'appas du gain, & l'eſpérance d'un changement qui leur ſeroit utile, adoucit bientôt ce qu'elle avoit de dur &

de

DARIUS. de choquant, & les fit paſſer juſqu'à un deſir violent de rapeller Alcibiade.

Phrynique, l'un des Chefs, jugeant, comme il étoit vrai, qu'Alcibiade ſe ſoucioit auſſi peu de l'Oligarchie que de la Démocratie, & qu'en décriant la conduite du peuple il ne cherchoit qu'à ſe mètrre dans les bonnes graces des nobles pour ſe faire rétablir, eut la hardieſſe de s'oppoſer aux réſolutions qu'on vouloit prendre. Il repréſenta que le changement qu'on méditoit pourroit bien exciter une guerre civile, qui cauſeroit la ruine de l'Etat; qu'il y avoit peu d'apparence que le Roi de Perſe préferat l'alliance des Athéniens à celle des Spartiates qui lui étoit bien plus avantageuſe; que ce changement ne retiendroit pas les alliés dans le devoir, & n'y feroit pas rentrer ceux qui en étoient ſortis, parce qu'ils aimeroient encore mieux leur liberté; que le gouvernement d'un petit nombre d'hommes riches & puiſſans ne feroit pas plus favorable aux citoiens ou aux alliés que celui du peuple, parce que c'étoit l'ambition qui cauſoit tous les maux dans une République, & que c'étoient les riches qui exci-

excitoient tous les troubles pour leur aggrandissement; qu'il se faisoit plus de violence dans un Etat sous la domination des Grands que sous celle du peuple, dont l'autorité les tenoit en bride, & servoit d'asyle à ceux qu'ils vouloient opprimer; que les alliés le savoient assez par leur propre expérience, sans qu'il fût besoin qu'on leur fît des leçons sur ce sujet. NOTHUS.

Ces remontrances, quelque sages qu'elles fussent, n'eurent aucun effet. Pisandre fut envoié à Athénes avec quelques-uns de la même faction, pour proposer le retour d'Alcibiade, & l'alliance de Tissapherne, avec l'abolition de la Démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, & en rappellant Alcibiade, on tireroit du roi de Perse de puissans secours, qui seroient un moien sûr de triompher de Lacédémone. A cette proposition, le grand nombre se récria, & surtout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguoient, entr'autres raisons, les imprecations, & les exécrations prononcées par les Prêtres & par tous les autres ministres de la religion contre Alcibiade, & même contre ceux qui proposeroient de le rappeller. Mais Pisandre

DARIUS. dre s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils ſavoient quelqu'autre moien de ſauver la République dans le triſte état où elle étoit réduite. Et, comme ils avouoient que non, il ajouta qu'il s'agiſſoit de ſauver l'Etat & non pas l'autorité des loix, auſquelles on pourroit pourvoir dans la ſuite; mais que pour le préſent, c'étoit là l'unique voie de parvenir à l'amitié du Roi, & à celle de Tiſſapherne. Quoique ce changement déplût fort au peuple, il y conſentit à la fin, dans l'eſpérance de rétablir un jour la Démocratie, comme Piſandre le promettoit, & ordonna qu'il iroit, ſuivi de dix Députés, traiter avec Alcibiade & Tiſſapherne: & cependant Phrynique fut révoqué, & l'on en nomma un autre à ſa place pour commander la flote.

Les Députés ne trouvérent pas Tiſſapherne auſſi-bien diſpoſé qu'on le leur avoit fait eſpérer. Il craignoit les Péloponnéſiens, mais il ne vouloit pas rendre ceux d'Athénes trop puiſſans. Sa politique étoit, ſelon le conſeil d'Alcibiade, de laiſſer les deux partis toujours en guerre pour les affoiblir, & les conſumer l'un par l'autre. Il ſe ren-

rendit donc fort difficile. Il demanda d'abord que les Athéniens lui abandonnassent toute l'Ionie; ensuite qu'ils y ajoutassent les îles voisines : quand on lui eut accordé ces demandes, il exigea encore, dans une troisiéme entrevûe, qu'on lui permît d'équiper une armée navale, & de courir les mers de la Gréce, ce qui étoit formellement défendu par le célébre traité conclu sous Artaxerxe. Alors on rompit avec colére, & les Députés reconnurent qu'Alcibiade les avoit joués. NOTHUS.

Tissapherne, sans perdre de tems, conclut un nouveau traité avec les Péloponnésiens. On y reforma ce qui avoit déplu dans les deux précédens. L'article, par lequel on cédoit à la Perse généralement tous les pays que Darius actuellement régnant ou ses prédécesseurs avoient possédés, fut restraint aux provinces de l'Asie. Le Roi s'engagea à entretenir sur le pié ordinaire la flote des Lacédémoniens dans l'état où elle étoit actuellement, & cela jusqu'à l'arrivée de celle de Perse : après quoi ils seroient tenus de l'entretenir eux-mêmes, s'ils n'aimoient mieux que le Roi la paiât, à condition qu'ils le rembourceroient après

DARIUS après la fin de la guerre. Le traité portoit qu'ils joindroient ensemble leurs forces pour faire la guerre ou la paix d'un commun accord. Tissapherne, pour tenir sa promesse, manda la flote de Phénicie. Ce traité fut fait la onziéme année du régne de Darius, & la vingtiéme de la guerre du Péloponnése.

§. III.

Quatre cens hommes aiant été revêtus de toute l'autorité à Athénes, en abusent tyranniquement. Ils sont cassés. Alcibiade est rappellé. Après divers accidens, & plusieurs conquêtes considérables, il retourne triomphant à Athénes, & est nommé Généralissime. Il fait célébrer les grands mystères, & part avec la flote.

Thucyd. lib. 3. pag. 590. 594. Plut. in Alcib. p. 205.

Pisandre, de retour à Athénes, trouva les choses bien avancées pour le changement qu'il avoit proposé en partant, & il y mit bientôt la derniére main. Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix Commissaires avec un pouvoir absolu, qui devoient pourtant

tant, dans un tems marqué, rendre compte au peuple de ce qu'ils auroient fait. Quand ce tems fut expiré, ils convoquérent l'assemblée. On commença par statuer qu'il seroit permis à chacun de proposer ce qu'il lui plairoit, sans qu'on pût l'accuser d'avoir violé les loix, ni lui faire rien souffrir en conséquence. Ensuite il fut arrêté qu'on formeroit un nouveau Conseil, qui seroit maître des affaires, & qui éliroit de nouveaux Magistrats. Pour cet effet, on établit cinq Présidens, qui nommérent cent hommes dont ils faisoient partie; & chacun d'eux en choisit & en associa trois à sa volonté, ce qui faisoit en tout quatre cens, ausquels on donna un pouvoir absolu. Mais pour amuser le peuple, & le consoler par une ombre de gouvernement populaire pendant qu'ils établissoient une véritable Oligarchie, il fut dit que ces quatre cens appelleroient au Conseil cinq mille citoiens, quand ils le jugeroient à propos. Le Conseil, & les assemblées du peuple, se tenoient à l'ordinaire; mais rien ne se faisoit pourtant que par l'ordre des Quatre-cens. C'est ainsi que le peuple d'Athénes fut dépouillé de sa liberté, dont il jouis-

Nothus.

DARIUS jouissoit depuis près de cent ans qu'il avoit aboli la tyrannie des Pisistratides.

Après que ce Décret fut passé sans contradiction, & que l'assemblée fut séparée, les Quatre-cens, armés de poignards, & accompagnés de six-vingts jeunes hommes dont ils se servoient lorsqu'il falloit faire quelque exécution, entrérent dans le Sénat, contraignirent les Sénateurs de se retirer, après leur avoir paié ce qui leur étoit dû de leurs appointemens. Ils nommérent de nouveaux Magistrats, tirés de leurs corps, observant dans ce choix les cérémonies ordinaires. Ils ne jugérent pas à propos de rappeller les bannis, pour n'être point obligés de faire revenir Alcibiade, dont ils redoutoient l'esprit de domination, & qui se seroit bientôt rendu maître du peuple. Usant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuoient les uns, bannissoient les autres, & confisquoient impunément leurs biens. Tous ceux qui osoient s'opposer à ce changement, ou même s'en plaindre, étoient égorgés sous quelque faux prétexte, & on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. Les Quatre-cens, aussi-tôt après leur établisse-

bliſſement, envoiérent dix Députés à Samos, pour le faire agréer à l'armée. NOTHUS.

On y avoit déja appris tout ce qui s'étoit paſſé à Athénes, & ſur cette nouvelle les ſoldats étoient entrés en fureur. Il dépoſérent ſur le champ plusieurs des Chefs qui leur étoient ſuſpects, & en mirent d'autres en leur place, dont Thraſyle & Thraſybule étoient les principaux & les plus accrédités. Alcibiade fut rappellé, & choiſi par toute l'armée pour Généraliſſime. Ils vouloient dans le moment même faire voile vers le Pyrée, & aller attaquer les Tyrans. Mais il s'y oppoſa, repréſentant qu'il faloit auparavant qu'il eût une entrevûe avec Tiſſapherne, & que puiſqu'on l'avoit élu Général, on pouvoit ſe repoſer ſur lui des ſoins de la guerre. Il partit ſur le champ, pour ſe rendre à Milet. Son principal deſſein étoit de ſe faire voir à ce Satrape avec toute la puiſſance dont on l'avoit revétu, & de lui montrer qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Auſſi arriva-t-il de-là, que comme il avoit tenu en bride les Athéniens par Tiſſapherne, il tint auſſi en reſpect Tiſſapherne par

Thucyd. lib. 8. p. 595. 604. Plut. in Alcib. p. 205. Diod. p. 165.

DARIUS par les Athéniens; & la suite fera voir que cette entrevûe ne fut pas inutile.

Alcibiade de retour à Samos, y trouva les esprits encore plus échauffés qu'auparavant. Les Députés des Quatre-cens y étoient arrivés pendant son absence, & avoient entrepris en vain de justifier devant les soldats le changement qui s'étoit fait à Athénes. Leur discours, qui fut souvent interrompu par des cris tumultueux, ne servit qu'à les irriter de plus en plus, & ils demandoient avec instance que sur le champ on les menât contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'auroit fait tout autre que lui qui se seroit vû élevé à une si haute dignité par la faveur du peuple. Car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout & ne rien refuser à ceux qui, de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait Capitaine général d'une flote de tant de vaisseaux, & d'une armée si nombreuse & si formidable : mais, en homme d'Etat & en grand politique, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident, & de les empêcher de commettre

mettre une faute qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur ruine entiére. Cette ſage fermeté ſauva la ville d'Athénes. Car, s'ils euſſent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis ſe ſeroient rendu maîtres ſans réſiſtance de l'Ionie, de l'Helleſpont, & de toutes les Isles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient conſumé toutes leurs forces les uns contre les autres. Il empécha qu'on ne maltraitât les Députés, & les renvoia, en diſant qu'il ne s'oppoſoit pas à ce que les Cinq-mille citoiens euſſent la ſouveraine autorité dans la République : mais qu'il faloit dépoſer les Quatre-cens, & rétablir le Sénat.

Pendant tous ces mouvemens, la flote de Phénicie, que les Lacédémoniens attendoient avec impatience, approchoit, & l'on apprit qu'elle étoit arrivée à * Aſpende. Tiſſapherne partit pour aller au-devant, sans qu'on pût deviner au juſte la cauſe de ce voiage. Il avoit d'abord mandé cette flote pour flater les Péloponnéſiens de l'eſpérance de ce puiſſant ſecours, & pour arrêter leurs progrès en la leur faiſant attendre. On croit qu'il partit

Thucyd. 604. 606.

* *Ville de Pamphylie.*

DARIUS pour la même raiſon, afin qu'ils ne fiſſent rien en ſon abſence, & que leurs ſoldats & leurs matelots ſe debandaſſent faute de paie. Quoiqu'il en ſoit, il ne l'amenat point, ſans doute pour tenir toujours la balance égale, ce qui étoit l'intérêt du Roi de Perſe, & pour conſumer les uns & les autres par la longueur de la guerre. Car il lui eût été bien facile de la terminer par le ſecours de cette nouvelle flote, puiſque celle du Péloponnéſe étoit déja auſſi forte toute ſeule que celle d'Athénes. L'excuſe frivole qu'il alléga de ne l'avoir pas amenée parce qu'elle n'étoit pas complette, marque aſſez qu'il avoit eu une autre raiſon.

Thucyd. pag. 607. 614. *Plut. in Alcib. p.* 206. 210. *Diod. p.* 171. 172. & 175. 177. & 189. 192.

Le retour infructueux des Députés qu'on avoit envoiés à Samos, & la réponſe d'Alcibiade, excitérent de nouveaux troubles dans la ville, & portérent un coup mortel à l'autorité des Quatre-cens. Le tumulte augmenta encore infiniment, quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flote que les Quatre-cens avoient envoié au ſecours de l'Eubée, s'étoient rendu maîtres de l'Isle. Cette nouvelle répandit la terreur & le découragement dans Athénes. Car ni la dé-

défaite de Sicile, ni aucune autre des précedentes, n'étoit aussi considérable que la perte de cette île, d'où la ville recevoit des secours considérables, & d'où elle tiroit presque toutes ses provisions. Si, dans la confusion où étoit alors Athénes partagée en deux factions, la flote victorieuse étoit venue fondre dans le port comme elle le pouvoit, l'armée de Samos n'auroit pu se dispenser d'accourir au secours de sa patrie. Et pour lors il ne fût resté à la République de tout son empire que la ville d'Athénes. Car l'Hellespont, l'Ionie, & toutes les îles se voiant abandonnées, auroient été contraintes de prendre parti, & de passer du côté des Péloponnésiens. Mais les ennemis ne furent pas capables d'un si haut dessein : & ce n'est pas la premiére fois qu'on a remarqué que les Lacédémoniens ont perdu leurs avantages par leur lenteur naturelle.

NOTES

On n'hésita plus dans Athénes à déposer les Quatre-cens, comme auteurs des troubles & des divisions qui la déchiroient. Alcibiade fut rappellé d'un commun consentement, & on le pressa d'accourir promtement au se-

DARIUS. secours de la ville. Mais lui, jugeant que s'il retournoit sur le champ à Athénes, il ne devroit son rappel qu'à la compassion & à la faveur du peuple, il voulut, pour rendre son retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel par quelque exploit considérable. C'est pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaisseaux, il croisoit autour des îles de Cos & de Cnide: & aiant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Hellespont avec toute sa flote, & que les Athéniens le poursuivoient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour secourir les Athéniens; & heureusement il arriva avec ses dix-huit vaisseaux dans le tems que les deux flotes étoient engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, & dans lequel chacune étoit battue d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre. Son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates qui le croioient encore ami, & abattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant sur son bord Amiral les enseignes Athéniennes, fondit sur les Lacédémoniens, qui étoient les plus forts,

AN. M. 3595.
AV. J.C. 409.

forts, & qui pourſuivoient vivement l'ennemi, les mit en fuite, les pouſſa contre la terre; & animé par ce ſuccès, il briſa leurs vaiſſeaux, & fit un grand carnage des ſoldats qui s'étoient jettés dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite,& pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendu maîtres de trente de leurs navires, & aiant repris ceux qu'ils avoient perdus, érigérent un trophée.

Alcibiade, enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tiſſapherne dans ce triomphant appareil, & de lui faire des préſens fort riches tant en ſon nom, qu'au nom des Athéniens. Il alla donc le trouver avec un train magnifique, & digne du Général des Athéniens. Mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu. Car Tiſſapherne, qui ſe voioit accuſé par les Lacédémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punit enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit ar-

AN. M. 3596. Av. J. C. 408.

DARIUS. réter & l'envoia prisonnier à Sardes, pour se mettre à couvert par cette injustice des accusations des Lacédémoniens.

Trente jours après, Alcibiade, aiant trouvé moien d'avoir un cheval, échappa à ses gardes, s'enfuit à Clazomene; & pour se venger de Tissapherne, il sema le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazoméne il se rendit à la flote des Athéniens, où Théraméne le joignit avec vingt vaisseaux de Macédoine, & Thrasybule avec vingt autres de Thasos. Il fit voile à Parium dans la Propontide. Tous ces vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-six, y étant arrivés, il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconnése, petite île vis-à-vis le Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze qui y avoit son armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconnése. Le lendemain il harangua ses soldats, & leur représenta la nécessité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de se rendre maîtres de Cyzique, leur faisant voir que si leur victoire n'étoit entiére & complette, ils ne trouveroient ni vi-

vres

NOTHUS.

vres ni argent. Sa grande attention avoit été que les ennemis ne puſſent être avertis de ſon approche. Par bonheur pour lui, une groſſe pluie, accompagnée de furieux tonnerres, & ſuivie d'une épaiſſe obſcurité, lui ſervit ſi bien à cacher ſon entrepriſe, que non-ſeulement les ennemis ne s'aperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athéniens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne ſentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Quand l'obſcurité fut diſſipée, on aperçut les vaiſſeaux du Péloponnéſe, qui aiant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que les ennemis, voiant le grand nombre des vaiſſeaux qui le ſuivoient, ne gagnaſſent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriére, & de ne le ſuivre que de loin; & prenant ſeulement quarante vaiſſeaux, il va ſe préſenter aux ennemis, & leur offre la bataille. Les ennemis trompés par ce ſtratagème, & mépriſant ſon petit nombre, s'avancent contre lui, & engagent le combat. Mais voiant arriver les autres vaiſſeaux Athéniens, ils perdent

DARIUS. courage tout d'un coup, & prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit vivement les fuiards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts : il tue le premier qui combattoit avec une valeur surprenante, & met l'autre en fuite.

Les Athéniens, par cette victoire qui les rendoit maîtres des morts, des armes, des dépouilles, & généralement de tous les vaisseaux, & par la prise de Cyzique, s'assurérent non-seulement la domination de l'Hellespont, mais chassérent encore les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres, par lesquelles ces derniers, avec une précision fort Laconique, donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils avoient reçu. Elles étoient écrites en ces termes : *La fleur de votre armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, & nous ne savons que faire ni que devenir.*

Diod. l. 13. *pag.* 177. 179. Autant que la nouvelle du gain de cette bataille répandit de joie à Athénes, autant les Lacédémoniens en furent

rent consternés. Ils envoiérent sur le champ des ambassadeurs, pour demander qu'on mît fin à une guerre également funeste aux deux peuples, & qu'on fit à des conditions raisonnables une paix, qui rétablît entre eux l'ancienne concorde & l'ancienne amitié, dont on avoit senti pendant plusieurs années des effets si salutaires. Tout ce qu'il y avoit de citoiens sages & sensés à Athénes, étoient d'avis de profiter d'une conjoncture si favorable, & de travailler à conclure un Traité qui finît toutes les jalousies, qui appaisât tous les ressentimens, & qui guérit toutes les défiances. Mais ceux qui trouvoient leur avantage dans les troubles de l'Etat, empéchérent l'effet d'une si heureuse disposition. Cléophon entre autres, le plus accrédité des orateurs de ce tems, étant monté sur la Tribune aux harangues, anima le peuple par un discours violent & séditieux, lui faisant entendre que par une secrette intelligence avec les Lacédémoniens on trahissoit ses intérêts, qu'on vouloit lui faire perdre tout le fruit de l'importante victoire qu'il venoit de remporter, & lui ôter pour toujours l'occasion de

NOTHUS.

Æsch. in orat. de falsa legat.

ſe venger pleinement de tous les torts & de tous les maux que Sparte lui avoit fait ſouffrir. Ce Cléophon étoit un homme de rien, un ouvrier d'inſtrumens de muſique. On prétend même qu'il avoit été eſclave, & qu'il s'étoit fait inſcrire par fraude dans le Régître des citoiens. Il porta l'audace & la fureur juſqu'à menacer d'enfoncer ſon poignard dans la gorge de quiconque parleroit de paix. Les Athéniens, enivrés de leur proſpérité préſente, oubliant tous les maux paſſés, ſe promettant tout du courage & du bonheur d'Alcibiade, rejettérent avec hauteur toute propoſition d'accommodement, ſans faire réflexion qu'il n'y a rien de ſi journalier ni de ſi incertain que le ſuccès des armes. Les ambaſſadeurs ſe retirérent ſans avoir pu rien obtenir. Un tel enivrement, un orgueil ſi déraiſonnable, ſont les avant-coureurs ordinaires de quelque grand deſaſtre.

Alcibiade ſût bien profiter de la victoire qu'il avoit remportée. Il alla ſur le champ aſſiéger Calcédoine, qui s'étoit revoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçu garniſon de Lacédémone. Pendant ce ſiége il prit une autre

NOTHUS.

tre ville, nommée Sélymbrie: Pharnabaze, effraié de la rapidité de ses conquêtes, fit un traité avec les Athéniens, qui portoit, « Que Pharnabaze « leur compteroit une certaine som- « me; que les Calcédoniens rentre- « roient dans l'obéissance & dans la « dépendance des Athéniens, & leur « paieroient tribut; & que les Athé- « niens ne commettroient aucun acte « d'hostilité sur les terres de Pharnaba- « ze, qui s'engageoit de faire conduire « en toute sûreté leurs ambassadeurs « au grand Roi. „ Bysance, & plusieurs autres villes, se soumirent aux Athéniens.

AN. M. 3597. Av. J. C. 407.

Alcibiade, qui souhaitoit avec une passion demesurée de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses citoiens après tant de victoires qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athénes. Tous ses vaisseaux étoient bordés de boucliers & de toutes sortes de dépouilles en forme de trophées; & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enseignes & les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés, & qui étoient en plus grand nom-

bre,

DARIUS bre, car les uns & les autres faiſoient environ deux cens vaiſſeaux. On remarque, que dans le ſouvenir de tout ce qui avoit été fait contre lui, en s'approchant du port il fut ſaiſi de quelque mouvement de crainte, & qu'il n'oſa débarquer qu'après qu'il eut vû du haut du tillac un grand nombre de ſes parens & de ſes amis, qui étoient venus ſur le rivage pour le recevoir, & qui le preſſoient de deſcendre.

Le peuple étoit ſorti en foule de la ville pour aller à ſa rencontre. Dès qu'il parut, ce furent de tous côtés des cris de joie incroiables. Au milieu de ce nombre infini d'Officiers & de ſoldats, tous les yeux étoient uniquement arrétés ſur lui comme s'il eût été ſeul, & on le regardoit comme deſcendu du ciel, & comme la Victoire même. Tous, s'empreſſant autour de lui, le careſſoient, le beniſſoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, ne ſe laſſoient point de le contempler de loin; les vieillards le montroient à leurs enfans. On raportoit avec éloge toutes les belles actions qu'il avoit faites pour ſa patrie, & l'on ne pou-

NOTHUS.

pouvoit refuser son admiration à celles même qu'il avoit faites contre elle pendant son exil, dont ils s'imputoient la faute à eux seuls. Cette allégresse publique étoit mélée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le souvenir de leurs maux passés, qu'ils ne pouvoient s'empécher de comparer avec leur félicité présente. « Jamais disoient-ils, ils n'auroient manqué la « conquête de la Sicile; jamais toutes « les autres espérances qu'ils avoient « conçues n'auroient avorté, s'ils « avoient remis teutes leurs affaires « & toutes leurs forces entre les mains « d'Alcibiade seul. En quel état se « trouvoit Athénes, quand il en avoit « pris la protection & la défense ! « Non seulement elle avoit perdu la « domination presque entiére de la « mer, mais elle étoit à peine demeurée maîtresse de ses fauxbourgs; « &, pour surcroît de malheur, elle « se voioit encore déchirée par une « horrible guerre civile. Il l'avoit « pourtant relevée & tirée de ses ruines; & non content de l'avoir remise en possession de l'empire de la « mer, il l'avoit aussi rendue par tout « victorieuse sur la terre ferme, «

„ com-

DARIUS

„ comme ſi le ſort d'Athénes eût été
„ entre les mains de cet homme ſeul,
„ ſoit pour ſa ruine, ſoit pour ſon
„ rétabliſſement, & que la victoire fût
„ attachée à ſa perſonne, & prît ſes or-
„ dres.

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, ne l'empécha pas de demander une aſſemblée du peuple, afin qu'on l'entendit dans ſes juſtifications, ſentant bien la néceſſité qu'il y avoit pour ſa ſûreté, qu'il fût abſous dans les formes. Il comparut donc, & après avoir déploré ſes malheurs, dont il n'accuſa que fort légérement le peuple, & qu'il rejetta entiérement ſur ſa mauvaiſe fortune, & ſur quelque démon envieux de ſa proſpérité, il les entretint des deſſeins de leurs ennemis, & les exhorta à ne concevoir que de grandes eſpérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernérent des couronnes d'or, le nommérent Général ſur terre & ſur mer ſans donner de bornes à ſa puiſſance, lui rendirent tous ſes biens, & ordonnérent aux * Eumolpides & aux Hérauts de l'abſoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple, s'éfforçant de

* *Les Eumolpides & les Céryces étoient deux familles à Athénes, employées à differentes fonctions dans les Myſtéres de Cérès. Ces noms venoient d'Eumolpus & de Cérix, les premiers qui avoient exercé ces fonctions. Peut etre que le miniſtère des derniers avoit quelque raport à celui des Herauts.*

de réparer l'injure & la honte de ſon exil par la gloire de ſon rappel, & d'effacer le ſouvenir des anathémes qu'eux-mêmes avoient ordonnés, par les vœux & les priéres qu'ils faiſoient en ſa faveur. Tous les Eumolpides & les Céryces étant occupés à revoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Théodore, eut le courage de dire, *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville*; inſinuant par cette parole hardie, que les malédictions, étant conditionnelles, ne pouvoient ni tomber ſur la tête des innocens, ni être détournées de celle des coupables. NORMUS.

Au milieu de cette gloire & de cette proſpérité brillante d'Alcibiade, la plus grande partie du peuple ne laiſſoit pas d'être troublée quand on conſidéroit le tems de ſon retour. Car il étoit arrivé juſtement le jour où les Athéniens célébroient une fête en l'honneur de Minerve, adorée ſous le nom d'*Agraule*. Les Prêtres ôtoient à la ſtatue de la déeſſe tous ſes ornemens pour la laver, ce qui fit appeller cette fête *Plunteria*, & la couvroient enſuite; & ce jour étoit regardé comme un des plus funeſtes & des

DARIUS. des plus malheureux. C'étoit le 25. du mois Thargélion, qui répond au second jour de notre mois de Juillet. Cette circonstance déplut à ce peuple superstitieux, parce qu'il sembloit que la déesse patrone & protectrice d'Athénes ne recevoit pas Alcibiade agréablement & avec un visage serein, puisqu'elle se couvroit & se cachoit, comme pour le repousser & l'éloigner d'elle.

Plut. in Alcib. p. 210.

Toutes choses lui aiant pourtant réussi selon ses desirs, & les cent vaisseaux qu'il devoit commander étant prêts, il différa son départ par une louable ambition de célébrer les grands Mystéres : car depuis le jour que les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, & occupé tous les chemins qui ménent d'Athénes à Eleusine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute sa pompe, & on avoit été obligé de conduire la procession par mer. On peut voir à la fin de ce Volume toutes les cérémonies particuliéres de cette solennité.

Alcibiade crut que ce seroit une très belle action, qui lui attireroit les bénédictions des dieux & les louanges des hommes, s'il rendoit à cette fête

tout

tout son lustre & toute sa solennité en NOTHUS. conduisant la procession par terre, & en la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car ou Agis la laisseroit passer tranquillement malgré les nombreuses troupes qu'il avoit à Décélie, ce qui diminueroit considérablement la réputation de ce Roi, & terniroit sa gloire; ou, s'il prenoit le parti de l'attaquer, & de s'opposer à sa marche, il auroit alors la satisfaction de livrer un saint combat, un combat agréable aux dieux, pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs mystéres, sous les yeux de sa patrie & de ses propres citoiens, qui seroient les témoins de son courage, & de son respect pour les dieux. Il y a beaucoup d'apparence, que dans cet acte public & extérieur de réligion, qui frapoit d'une maniére sensible les yeux du peuple, & qui étoit extrêmement de son goût, le principal dessein d'Alcibiade étoit d'effacer entiérement des esprits, les soupçons d'impiété que la mutilation des statues & la profanation des mystéres y avoient fait naître.

Cette résolution prise, il avertit les Eu-

DARIUS Eumolpides & les Hérauts de se préparer, envoie des sentinelles sur les hauteurs, détache quelques coureurs dès la pointe du jour, & prenant les Prêtres, les Initiés, & les Confreres avec ceux qui les initioient, & les couvrant de son armée, il conduit toute cette pompe avec un ordre merveilleux, & dans un très grand silence. Jamais il n'y eut, dit Plutarque, de spectacle plus auguste, ni plus digne de la majesté des dieux, que cette procession guerriére & cette expédition religieuse, où ceux qui ne portoient point d'envie à la gloire d'Alcibiade, étoient obligés d'avouer qu'il ne réussissoit pas moins à faire les fonctions de Grand-Prêtre, qu'à celle de Général. Aucun des ennemis n'osa paroître, ni troubler cette pompeuse marche; & Alcibiade ramena la sacrée troupe dans Athénes avec une entiére sûreté. Ce succès lui éleva encore plus le courage, & augmenta si fort la fierté & l'audace de son armée, qu'elle se regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Il gagna tellement l'affection des pauvres & de tout le bas peuple, qu'ils souhaitoient avec une passion demesu-

furée de l'avoir pour Roi. Plufieurs s'en expliquoient hautement, & il y en eut qui s'adreffant à lui-même l'exhortérent à fe mettre au-deffus de l'envie, à ne s'embarraffer ni des loix, ni des décrets, ni des fuffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'Etat par leurs vains difcours, & à fe rendre entiérement maître des affaires pour gouverner avec une plaine autorité, fans craindre les délateurs. Pour lui, on ne fauroit dire quelle étoit fa penfée fur la tyrannie, ni quel étoit fon deffein: mais les plus puiffans, craignant un embrafement dont ils voioient déja les étincelles, le prefférent de partir fans différer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour collégues les Généraux qui lui étoient les plus agréables. Il mit donc à la voile avec cent vaiffeaux, & dirigea fa courfe vers l'île d'Andros qui s'étoit revoltée. Sa haute réputation, & le bonheur qu'il avoit toujours eu dans toutes fes entreprifes, faifoient qu'on n'attendoit rien de lui que de grand & d'extraordinaire. NOTHUS.

§. IV.

§. IV.

Les Lacédémoniens nomment pour Amiral Lysandre. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus qui commandoit en Asie. Il bat près d'Ephése la flote des Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à celui-ci, & l'on nomme dix Généraux à sa place. Callicratidas succède à Lysandre.

Xenoph. Hellen. l. 1. pag. 440. 442. Plut. in Lys. pag. 434. 435. Diod. l. 13. pag. 192. 197.

Les Lacédémoniens, justement allarmés du retour & des heureux succès d'Alcibiade, comprirent qu'un tel ennemi demandoit qu'on lui opposât un habile Général, capable de lui tenir tête. Dans ce dessein ils choisirent Lysandre, & lui donnérent le commandement de la flote. Quand il fut arrivé à Ephése, il trouva la ville très-favorablement disposée pour lui, & très affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triste situation. Car elle étoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs & les coutumes des Perses, qui y avoient un grand commerce tant à cause du voisinage de la Lydie, que parce que les Généraux

raux du Roi y paſſoient pour l'ordinaire leurs quartiers d'hyver. Cette vie oiſive & voluptueuſe, pleine de luxe & de faſte, ne pouvoit pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lyſandre, élevé dès ſa naiſſance dans la ſimplicité, la pauvreté, & les durs exercices qui étoient en uſage à Sparte. Aiant conduit ſon armée à Ephéſe, il commanda qu'on y aſſemblât de tous côtés des vaiſſeaux de charge, y fit un arſenal pour la conſtruction des galéres, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement & en honneur; & par ce moien il remplit la ville de richeſſes, & jetta dès lors les fondemens de cette grandeur & de cette magnificence qu'on y vit dans la ſuite: tant l'induſtrie & l'habileté d'un homme ſeul eſt capable d'apporter de changement dans une ville & dans un Etat!

Pendant qu'il donnoit ſes ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du Roi, étoit arrivé à Sardes: ce Prince ne pouvoit alors avoir plus de ſeize ans, étant né depuis l'avénement de ſon pere à la couronne, qui étoit dans la dix-ſeptiéme année de ſon

DARIUS son régne. Parysatis sa mere en étoit idolatre, & elle pouvoit tout sur l'esprit de son mari. Ce fut elle qui lui fit donner le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie Mineure : commandement, qui soumettoit à ses ordres tous les Gouverneurs particuliers de la partie la plus importante de l'empire. La vûe de Parysatis étoit, sans doute, de mettre ce jeune Prince en état de disputer la couronne à son frere après la mort du Roi, comme on verra qu'il le fit effectivement. Une des principales instructions que lui donna son Pere en l'envoiant dans son Gouvernement, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre ceux d'Athénes : ordre bien opposé à la politique qu'avoient suivi jusques-là Tissapherne & les autres Gouverneurs de ces provinces. Leur maxime avoit été constamment, d'aider tantôt un parti & tantôt l'autre, pour balancer si bien leurs forces, que l'un ne pût jamais accabler tout-à-fait l'autre : d'où il arrivoit qu'ils s'affoiblissoient tous deux par la guerre, & que jamais l'un des partis ne se trouvoit en état de former des entreprises contre l'Empire des Perses.

Ly-

NOTHUS.

Lyſandre aiant donc appris que Cyrus étoit arrivé à Sardes, partit d'Ephéſe pour aller le ſaluer, & pour ſe plaindre des longueurs & de la mauvaiſe foi de Tiſſapherne, qui malgré les ordres qu'il avoit reçus de ſoutenir les Lacédémoniens, & de chaſſer les Athéniens de la mer; avoit toujours ſous main favoriſé les derniers par conſidération pour Alcibiade à qui il s'étoit livré, & avoit été ſeul la cauſe de la perte de la flote par le peu de proviſions qu'il lui fourniſſoit. Ce diſcours fit plaiſir à Cyrus, qui regardoit Tiſſapherne comme un fort méchant homme, & comme ſon ennemi particulier. Il répondit qu'il avoit ordre du Roi de ſecourir puiſſamment les Lacédémoniens, & qu'il avoit reçu pour cela cinq cens talens. Lyſandre, contre le caractère ordinaire des Spartiates, étoit ſouple, pliant, plein de complaiſance pour les Grands, toujours diſpoſé à leur faire ſa cour, & ſupportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil & de leur faſte avec une patience incroiable: en quoi pluſieurs ſont conſiſter la plus grande habileté & le plus grand mérite d'un Courtiſan.

Cinq cens mille Ecus.

Il ne s'oublia pas dans cette occa-

ſion.

DARIUS sion-ci, & mettant en œuvre tout ce que l'industrie & la souplesse d'un habile courtisan lui pouvoit suggérer de maniéres flateuses & insinuantes, il gagna parfaitement les bonnes graces du jeune Prince. Après l'avoir loué de sa générosité, de sa magnificence, & de son zèle pour les Lacédémoniens, *Dix sols.* il le pria de donner une dragme par jour à chaque soldat ou matelot, pour débaucher par ce moien ceux des ennemis, & mettre ainsi plutôt fin à la guerre. Cyrus approuva fort son projet, mais il dit qu'il ne pouvoit pas changer l'ordre du Roi, & que le traité qu'on avoit fait avec eux ne portoit *Quinze cens livres.* qu'un demi-talent par mois pour chaque galére. Cependant le Prince, à la fin d'un repas qu'il lui donna avant son départ, bûvant à sa santé, & le pressant de lui demander quelque grace, Lysandre le pria de vouloir ajouter une * obole à la paie qu'on donnoit chaque jour aux matelots. Il le fit: leur donna quatre oboles au lieu

* *La dragme étoit composée de six oboles, & est évaluée à dix sols de notre monnoie. Une obole fait un sol huit deniers. Ainsi ces quatre oboles faisoient six sols huit deniers par jour, au lieu de cinq sols que valoient les trois oboles.*

lieu de trois qu'ils recevoient auparavant, leur paia tous les arrérages qui leur étoient dûs & un mois d'avance, & pour cela fit compter sur le champ à Lysandre dix mille * Dariques, c'est-à-dire, cent mille francs.

NOTHUS.

* *Le Darique valoit une pistole.*

Cette largesse remplit de joie & d'ardeur toute la flote, & rendit presque vuides toutes les galéres des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paie étoit la plus forte. Les Athéniens, au désespoir de cette nouvelle, tentérent de se concilier Cyrus par l'entremise de Tissapherne: mais il ne voulut pas les écouter, quoique ce Satrape lui représentât que l'intérêt du Roi étoit, non d'aggrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puissance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, & les ruiner par leurs divisions.

Quoique Lysandre eût fort affoibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paie pour les matelots, & que par là il eût fort incommodé leur marine, il n'osoit hazarder contre eux un combat naval, redoutant sur tout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution, qui avoit un plus grand nombre de vaisseaux, & qui jusqu'à ce

DARIUS jour n'avoit jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné sur terre ou sur mer. Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée dans l'Ionie ramasser de l'argent, dont il avoit besoin pour paier ses troupes, & qu'il eut laissé le commandement de sa flote à Antiochus avec defense expresse de combattre en son absence, & d'attaquer les ennemis; ce nouveau Commandant, pour faire parade de courage, & pour braver Lysandre, entra dans le port d'Ephése avec deux galéres, & après avoir fait grand bruit & de grandes risées, il se retira avec un air de mépris & d'insulte. Lysandre, indigné de cet affront, détacha promtement quelques galéres, & se mit à le poursuivre. Mais comme les Athéniens venoient au secours d'Antiochus, il fit venir aussi de son côté d'autres galéres, & peu à peu tous leurs vaisseaux étant arrivés pour les soutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lysandre remporta la victoire, & aiant pris quinze galéres des Athéniens, il dressa un trophée. Alcibiade de retour à Samos, alla lui présenter la bataille jusques dans le port: mais Lysandre, content

tent de sa victoire, ne jugea pas à propos de l'accepter. Ainsi il se retira sans avoir rien fait. NOTHUS.

En même tems Thrasybule, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans son armée, partit du camp, & alla l'accuser à Athénes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avoit dans la ville, il dit au peuple en pleine assemblée, „ qu'Alcibiade avoit entiérement ruiné les affaires, & perdu la marine des Athéniens par la licence qu'il y avoit introduite : qu'il s'étoit absolument livré à des * hommes décriés par leurs débauches & leurs ivrogneries, qui par-là de simples matelots étoient parvenus à avoir tout crédit auprès de lui : qu'il leur abandonnoit toute son autorité pour aller s'enrichir à son aise dans les provinces, & pour s'y plonger dans la crapule & dans toutes sortes d'infamies qui deshonoroient Athénes, pendant qu'il laissoit sa flote en présence de celle des ennemis. „

AN. M. 3598. Av. J. C. 506.

On tiroit un autre chef d'accusation contre

* *Il veut désigner par là Antiochus, homme de néant & fort déréglé, qui avoit gagné les bonnes graces d'Alcibiade en lui raportant une caille qu'il avoit laissé échaper.*

DARIUS contre lui des forts qu'il avoit bâtis près de la ville de Byzance, pour se préparer un asyle & une retraite, comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans sa patrie. Les Athéniens, peuple léger & inconstant, ajoutérent foi à toutes ces accusations. La perte de la derniére bataille, & le peu de succès qu'il avoit eu depuis son départ d'Athénes, au lieu qu'on attendoit de lui des actions grandes & merveilleuses, le décriérent entiérement; & l'on peut dire que ce furent sa propre gloire & sa réputation qui le ruinérent. Car on le soupçonnoit de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, & l'on refusoit de croire qu'il ne l'eût pas pu, parce que l'on étoit fortement persuadé que rien de tout ce qu'il vouloit ne lui étoit impossible. Ils faisoient un crime à Alcibiade de ce que la rapidité de ses victoires ne répondoit point à celle de leur imagination, sans considérer que manquant d'argent il faisoit la guerre à des peuples qui avoient le grand Roi pour trésorier, & qu'il étoit très souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher de quoi fournir à la paie & à la subsistance de ses troupes. Quoi qu'il en soit, Alcibiade fut déposé, & l'on

l'on nomma à sa place dix Généraux. NOTHUS.
Quand il en eut appris la nouvelle, il se retira sur sa galére vers quelques châteaux qu'il avoit dans la Chersonnése de Thrace.

Vers ce tems mourut Plistonax, l'un des rois de Lacédémone : il eut pour successeur Pausanias, qui régna quatorze ans. Ce dernier fit une belle réponse à un homme qui lui demandoit pourquoi à Sparte il n'étoit point permis de rien changer des anciennes coutumes : a *C'est qu'à Sparte*, dit-il, *les loix commandent aux hommes, & non les hommes aux loix.* Diod. p. 196.

Lysandre, qui songeoit à établir dans toutes les villes le gouvernement des Nobles, pour avoir toujours en sa disposition ces Gouverneurs qu'il auroit choisis, & qu'il auroit affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Ephése ceux d'entre les principaux des villes qu'il connoissoit plus hardis, plus entreprenans, plus ambitieux que les autres. Il les mettoit à la tête des affaires, les poussoit aux grands Xenoph. Hellen. lib. 1. p. 442. 444. Plut. in Lys. pag. 435. 436. Diod. p. 197. 198.

a Ὅτι τοὺς νόμους τῶν ἀνδρῶν, οὐ τοὺς ἄνδρας τῶν νόμων κυρίους εἶναι δεῖ. *Plut. in Apophtheg. pag.* 230.

DARIUS. grands honneurs, les élevoit aux premiers emplois de l'armée, se rendant par là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injustices & de toutes leurs fautes, pour les avancer & pour les enrichir. Aussi lui furent-ils toujours très-attachés, & ils le regretérent infiniment, lorsque Callicratidas vint pour lui succéder & pour prendre le commandement de la flote. Il ne le cédoit point à Lysandre pour le courage & la science militaire, mais l'emportoit infiniment sur lui du côté des mœurs. Sévére à lui-même comme aux autres, inaccessible à la flaterie & à la molesse, ennemi déclaré du luxe, il avoit conservé la modestie, la tempérance, l'autorité des premiers Spartiates, vertus qui commençoient à se faire remarquer parce qu'elles n'étoient plus si communes. C'étoit un homme d'une probité & d'une justice à l'épreuve de tout, d'une simplicité & d'une droiture ennemie de tout mensonge & de toute fraude, & en même tems d'une noblesse & d'une grandeur d'ame véritablement Spartaine. Les nobles & les puissans ne pouvoient s'empêcher d'admirer sa vertu, mais ils se feroient mieux accommodés de la facilité & de la

la condeſcendance de ſon prédéceſſeur, qui fermoit les yeux ſur toutes les injuſtices & les violences qu'ils commettoient. NOTHUS.

Ce ne fut point ſans dépit & ſans jalouſie que Lyſandre le vit arriver à Ephéſe pour remplir ſa place, & par une lâcheté & une trahiſon criminelle, aſſez ordinaire à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais ſervices qu'il put. Des dix mille Dariques que Cyrus lui avoit donnés pour l'augmentation de la paie des matelots, il renvoia à Sardes ce qu'il lui en reſtoit, diſant à Callicratidas qu'il pouvoit s'adreſſer au Roi pour lui demander cette ſomme, & que c'étoit à lui à chercher des moiens de faire ſubſiſter ſon armée. Cette réponſe le jetta dans un extrême embarras, & dans une fâcheuſe extrémité. Car il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone & il ne pouvoit ſe réſoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déja trop foulées.

Dans ce preſſant beſoin un particulier lui aiant offert cinquante talens (c'eſt-à-dire, cinquante mille écus) pour *Plut. in Apophteg. p. 222.*

DARIUS. pour obtenir de lui une grace injuste, il les refusa. „ Je les accepterois, lui dit „ Cléandre l'un de ses Officiers, si j'é- „ tois à votre place. Et moi de même, „ répliqua le Général, si j'étois à la „ vôtre.

Il ne lui restoit donc d'autre ressource que d'aller à la porte des Généraux & des Lieutenans du Roi leur en demander, comme avoit fait Lysandre. Or c'est à quoi il étoit moins propre qu'aucun homme du monde. Nourri & élevé dans l'amour de la liberté, plein de grands & de nobles sentimens, infiniment éloigné de toute flaterie & de toute bassesse, il étoit convaincu dans le fond du cœur qu'il seroit moins triste & moins deshonorant pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire honteusement la Cour & mandier à la porte de ces barbares, qui n'avoient d'autre mérite que leur or & leur argent. En effet, toute la nation étoit flétrie & deshonorée par une si lâche prostitution.

Ciceron, dans ses Offices, peint deux caractères bien différens de personnes emploiées dans le gouvernement, & en fait l'application aux deux Généraux dont nous parlons ici. Les

uns,

uns, dit-il, [a] amateurs zélés de la vérité, & ennemis déclarés de toute fraude, se piquent de simplicité & de candeur, & ne croient pas qu'il convienne jamais à un homme de bien de tendre des piéges, ni d'user d'artifice. D'autres, préparés à tout faire & à tout souffrir, ne rougissent pas des derniéres bassesses, pourvû que par ces moiens indignes, ils puissent espérer venir à bout de leurs desseins. Ciceron met dans le premier rang Callicratidas, & il range dans le second Lysandre, à qui il donne deux épithétes qui ne lui font pas beaucoup d'honneur, & qui ne conviennent guéres à un Spartiate, en l'appellant *très-rusé & très-patient*, ou plûtôt *très-complaisant*. NOTHUS.

Cependant Callicratidas, forcé par la néceffité, alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, & pria qu'on dit à ce Prince que l'Amiral de

 la

a Sunt his alii multum dispares, simplices & aperti; qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant; veritatis cultores, fraudis inimici: itemque alii, qui quidvis perpetiantur, cuivis deserviant, dum quod velint, consequantur. Quo in genere versutissimum & patientissimum Lacedæmonium Lysandrum accepimus, contraque Callicratidam. *Offic. lib. 1. n. 109.*

DARIUS la flote des Grecs étoit venu pour lui parler. On lui dit que Cyrus étoit à table dans une partie * de plaisir. Il répondit d'un ton & d'un air modeste qu'il n'étoit point pressé, & qu'il attendroit que le Prince fût sorti. Les Gardes se mirent à rire admirant la simplicité de ce bon étranger qui avoit peu les airs du monde; & il fut obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, & fut refusé de même. Pour lors il s'en retourna à Ephése, chargeant d'imprécations & de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la Cour aux barbares,& qui par leurs flateries, & leurs bassesses leur avoient appris à tirer de leurs richesses un titre & un droit d'insulter au reste des hom̃es.Et s'adressant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que dès qu'il seroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour reconcilier les Grecs entre eux, afin que désormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux barbares, & qu'ils n'eussent plus besoin de leur secours, pour s'attaquer & se ruiner les uns les au-

* *Le Grec, dit à la lettre* qu'il bûvoit. πίνει, *Les Perses se piquoient de boire beaucoup, & c'étoit chez eux, une gloire, comme on le verra dans la lettre de Cyrus aux Lacédémoniens.*

tres. Mais ce généreux Spartiate, qui avoit des pensées si nobles & si dignes de Lacédémone, & qui par sa justice, par sa magnanimité, & par son courage, s'étoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait, n'eut pas le bonheur de retourner dans sa patrie pour travailler à un si grand ouvrage, & si digne de lui. NOTHUS.

§. V.

Callicratidas est défait par les Athéniens prés des Arginuses. Les Athéniens condamnent à mort plusieurs de leurs Généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat. Socrate seul a le courage de s'opposer à un Jugement si injuste.

Callicratidas, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens, avoit en dernier lieu poursuivi Conon, l'un de leurs Chefs, dans le port de Mityléne, & l'y tenoit bloqué. C'étoit la vingt-sixiéme année de la guerre du Péloponnése. Conon se voiant assiégé par terre & par mer, sans espérance de secours, & sans vivres, trouva le moien de fai-

Xenoph. Hellen. lib. 1. *p.* 444. 452. *Diod. lib.* 13. *pag.* 198. 201. & 217. 222.

faire savoir à Athénes l'extrême danger où il étoit. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager, & en moins d'un mois on équipa une flote de cent dix galéres, où l'on embarqua tous ceux qui étoient en état de porter les armes, tant libres qu'esclaves, avec plusieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante galéres des alliés s'y joignirent, & toutes ensemble firent route vers les îles Arginuses, situées entre Mityléne & Cumes. Callicratidas l'aiant appris, laissa Etéonice au siége avec cinquante galéres, & se mit en mer avec les six vingts autres pour faire face à l'ennemi, & empêcher le secours. Du côté des Athéniens l'aile droite étoit commandée par Protomaque & Thrasyle, qui avoient chacun quinze galéres : ils étoient soutenus par une seconde ligne avec pareil nombre de vaisseaux, conduits par Lysias & Aristogéne. L'aîle gauche, pareille à la premiére, & rangée aussi sur deux lignes, étoit commandée par Aristocrate & Diomédon, qui étoient soutenus par Erasinide & * Periclès. Le corps de bataille, composé à peu près de trente galéres, parmi lesquelles étoient

* *C'étoit le fils du grand Periclès.*

étoient les trois Amirales Athéniennes, étoit rangé sur une seule ligne. Ils avoient soutenu chacune de leurs ailes par une seconde ligne pour les fortifier, parce que leurs galéres n'étoient ni si vîtes ni si faciles à manier que celles des ennemis, de sorte qu'il y avoit à craindre qu'ils ne coulassent entre deux. Les Lacédémoniens & leurs alliés qui se sentoient inférieurs en nombre, se contentérent de se ranger tous sur une même ligne pour égaler le front des ennemis, & pour se conserver une plus grande liberté de glisser entre les galéres des Athéniens, & de tourner légérement autour d'elles. Le Pilote de Callicratidas, effraié de cette inégalité, lui conseilloit de ne point hazarder le combat, & de se retirer : mais il lui répondit, qu'il ne pouvoit fuir sans honte & que sa mort importoit peu à la République : *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un seul homme*. Il commandoit l'aile droite, & Thrasondas Thébain la gauche. NOTHUS.

C'étoit un grand & terrible spectacle, que de voir la mer couverte de trois cens galéres prêtes à s'entrechoquer. Jamais armées navales des Grecs plus nombreuses que celles-ci n'a-

DARIUS n'avoient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience, & le courage des Chefs qui commandoient les deux flotes ne laissoint rien à desirer. Ainsi l'on avoit tout lieu de croire que le combat qui alloit se donner décideroit du sort des deux peuples, & termineroit la guerre qui duroit depuis si lontems. Dès qu'on eut donné les signaux, les deux armées poussérent de grands cris, & les choc commença. Callicratidas, qui, sur la réponse des augures, s'attendoit à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage & une hardiesse incroiable, coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre en brisant leurs rames, & leur perçant le flanc avec le bec de sa proue. Enfin il attaqua celui de Périclès, & le perça de mille coups: mais celui-ci l'aiant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus possible de se dégager, & il fut dans l'instant environné de plusieurs vaisseaux Athéniens. Le sien fut bientôt rempli d'ennemis, & après un horrible carnage il tomba mort, plutôt accablé par le nom-

nombre que vaincu. L'aile droite qu'il commandoit, aiant perdu ſon Amiral, fut miſe en déroute. La gauche, compoſée des Béotiens & de ceux de l'Eubée, fit encore une longue & vigoureuſe réſiſtance par l'intérêt preſſant qu'ils avoient de ne pas tomber entre les mains des Athéniens contre qui ils s'étoient révoltés : mais enfin elle fut obligée de plier, & de ſe retirer en déſordre. Les Athéniens ſe retirérent aux Arginuſes, & y dreſſérent un trophée. Ils perdirent dans ce combat ving-cinq galéres, & les ennemis plus de ſoixante & dix, parmi leſquelles de dix qu'avoient fourni les Lacédémoniens il en périt neuf. NOTHUS.

Plutarque égale Callicratidas, Général Lacédémonien, pour ſa juſtice, ſa magnanimité, & ſon courage, à tous ceux qui dans la Gréce s'étoient rendu les plus dignes d'admiration. *Plut. in Lyſ. pag. 436.*

Cependant il le blâme extrémement d'avoir hazardé mal à propos aux Arginuſes le combat naval, & il montre que pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avoit, par ce point d'honneur mal entendu, manqué au devoir eſſentiel de ſa charge. En effet, dit Plutarque, ſi, pour me ſervir *Plut. in Pelop. p. 278.*

vir

DARIUS

* C'étoit un Général des Athéniens.

vir de la comparaison d'Iphicrate, * l'infanterie légére ressemble aux mains, la cavalerie aux piés, le corps de bataille à la poitrine, & si le Général tient lieu de la tête; ce Général qui s'abandonne témérairement à l'impétuosité de son courage, n'expose & ne néglige pas tant sa vie, qu'il expose & neglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. Notre Commandant Lacédémonien avoit donc tort (c'est toujours Plutarque qui parle) de répondre au Pilote qui l'exhortoit à se retirer, *Sparte ne tient pas à un seul homme.* Car il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, *n'étoit qu'un seul homme:* mais commandant une armée, il rassembloit en lui tous ceux qui lui obéïssoient: & celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient périr, *n'étoit plus un seul homme.* a Ciceron, avant Plutarque, avoit porté le même jugement. Après avoir dit qu'il s'étoit

a Inventi multi sunt, qui non modò pecuniam, sed vitam etiam profundere pro patria parati essent, idem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere velle, ne republica quidem postulante: ut Callicratidas, qui, cùm Lacedæmoniorum dux fuisset Peloponesiaco

s'étoit trouvé bien des personnes prê- NOTHUS.
tes à sacrifier à la patrie leurs biens & même leur vie, mais qui, par une fausse délicasse de gloire, n'auroient pas voulu pour elle hazarder le moins du monde leur reputation, il cite en exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortoient à se retirer des Arginuses, *Que Sparte pouvoit équiper une nouvelle flote si celle-ci périssoit, mais que pour lui il ne pouvoit prendre la fuite sans se couvrir de honte & d'infamie.*

Je reviens aux suites du Combat livré près des Arginuses. Les Généraux des Athéniens ordonnérent à Théraméne, à Thrasybule, & à quelques autres Officiers, de retourner avec environ cinquante galéres en lever les débris, & les corps morts, pour leur donner la sépulture, tandis qu'on vogueroit avec le reste contre Etéonice qui tenoit Conon assiégé devant Mityléne. Mais une rude

bello, multaque fecisset egregiè, vertit ad extremum omnia, cùm consilio non paruit eorum, qui classem ab Arginusis removendam, nec cum Atheniensibus dimicandum putabant. Quibus ille respondit, Lacedæmonios, classe illa amissa, aliam parare posse; se fugere sine suo dedecore non posse. *Cic. de Offic. lib.* 1. *n.* 48.

DARIUS rude tempête qui survint dans le moment, empêcha d'exécuter cet ordre. Etéonice, averti de la défaite, & craignant que cette nouvelle ne jettât l'allarme & le découragement parmi ses troupes, renvoia ceux qui l'avoient apportée, avec ordre de revenir couronnés de chapeaux de fleurs, & de crier que toute la flote d'Athénes avoit péri, & que Callicratidas avoit remporté la victoire. A leur retour, il fit des sacrifices d'action de graces, & aiant fait prendre de la nourriture à ses troupes; il fit partir promtement les galéres, parce que le vent étoit favorable, tandis qu'il gagna Méthymne avec l'armée de terre, après avoir brûlé son camp. Conon délivré ainsi du blocus, se joignit à la flote victorieuse, qui regagna aussi-tôt Samos.

Cependant, quand on eut appris à Athénes que les morts avoient été laissés sans sépulture, le peuple entra dans une grande colére, & fit tomber tout le poids de son indignation sur ceux qu'il croioit coupables de cette faute. C'en étoit une grande, dans l'esprit des anciens, que de ne pas procurer aux morts la sépulture; & nous voions qu'après toutes les batail-

tailles, les premiers ſoins des vaincus, malgré le ſentiment actuel de leurs maux, & la vive douleur d'une ſanglante défaite, étoit de demander au vainqueur une ſuſpenſion d'armes, pour rendre à ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille les derniers devoirs; d'où ils étoient perſuadés que dépendoit leur bonheur pour l'autre vie. Ils avoient peu d'idée de la réſurection des corps. Mais cependant les Paiens, par l'intérêt que l'ame prenoit au corps après le trépas, par le reſpect religieux qu'on lui portoit, par les honneurs ſolennels qu'on s'empreſſoit de lui rendre, marquoient qu'ils en avoient un *ſentiment* confus, qui ſubſiſtoit parmi toutes les nations, & qui venoit de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne les démélaſſent pas bien clairement. NOTHUS.

Voilà ce qui mit en fureur le peuple d'Athénes. Il nomma ſur le champ de nouveaux Généraux, ſans conſerver de tous les anciens que Conon, à qui l'on donna pour collégues Adimante & Philoclès. Des huit autres, deux s'étoient retirés, & ſix ſeulement étoient revenus à Athénes. Théraméne, le dixiéme des Généraux, qui avoit

DARIUS avoit pris les devans, accuſa devant le peuple les autres Chefs, les rendant reſponſables de n'avoir pas enlevé les morts après le combat; &, pour ſa décharge, il lut la lettre qu'ils avoient écrite au Sénat & au peuple, où ils s'excuſoient ſur la violence de la tempête, ſans charger perſonne. Il y avoit une noirceur déteſtable dans cette calomnie, d'abuſer contre eux du ménagement qu'ils avoient eu de ne le pas nommer dans leur lettre, & de ne pas rejetter ſur lui la faute dont il pouvoit paroitre plus coupable que tout autre. Les Généraux, n'aiant pu, à leur retour, obtenir autant de tems qu'il en faloit pour ſe défendre, ſe contentérent de repréſenter en peu de mots comment la choſe s'étoit paſſée, & prirent à témoin de ce qu'ils diſoient les pilotes, & tous ceux qui étoient alors préſens. Le peuple parut recevoir favorablement leurs excuſes & pluſieurs particuliers s'offrirent pour cautions: mais on trouva à propos de remettre l'aſſemblée parce qu'il étoit nuit, & que le peuple aiant accoutumé de donner ſon ſuffrage en levant la main, on ne pourroit reconnoitre quel avis l'emporteroit; outre que le Conſeil devoit

devoit opiner auparavant ſur ce qu'on vouloit propoſer au peuple. NOTHUS.

La fète des Apaturies étant ſurvenue où l'on a coutume de s'aſſembler par familles, les parens de Théraméne apoſtérent pluſieurs perſonnes vétues de deuil & raſées qui ſe dirent alliées de ceux qui étoient morts au combat, & obligérent Callixéne à accuſer les Généraux dans le Sénat. Il fut ordonné que puiſqu'en la derniére aſſemblée on avoit ouï l'accuſation & la défenſe, le peuple, diſtingué par Tribus, porteroit ſon ſuffrage, & que ſi les accuſés étoient jugés coupables, ils ſeroient punis de mort, leurs biens confiſqués, & la dixiéme partie conſacrée à la * déeſſe. Quelques Sénateurs s'oppoſérent à ce décret, comme injuſte & contraire aux loix. Mais comme le peuple, excité par Callixéne, menaçoit d'enveloper les Oppoſans dans la même cauſe & dans le même crime que les Généraux, ils eurent la lâcheté de ſe déſiſter de leur oppoſition, & ils ſacrifiérent ces Généraux innocens à leur propre ſureté, en conſentant au Décret. Socrate, (c'eſt le célébre Philoſophe) ſeul d'entre les Sénateurs demeura ferme, & s'oppoſa conſ-

* *C'étoit Minerve.*

DARIUS. conſtamment à un Décret ſi viſiblement injuſte, & ſi contraire à toutes les loix. Le peuple s'aſſembla. L'Orateur, qui étoit monté ſur la Tribune pour prendre la defenſe des Généraux „ montra qu'ils n'avoient manqué en „ rien à leur devoir, puiſqu'ils avoient „ ordonné qu'on enlevât les corps „ morts: que ſi quelqu'un étoit cou- „ pable, c'étoit celui qui étant chargé „ de cet ordre, ne l'avoit pas exécuté, „ mais qu'il n'accuſoit perſonne, & „ que la tempête ſurvenue dans ce „ moment-la même, étoit une puiſ- „ ſante apologie qui diſculpoit pleine- „ ment les accuſés. Il demanda qu'on „ leur accordât un jour entier pour ſe „ défendre, grace qu'on ne refuſoit „ point même aux plus criminels, & „ qu'on les jugea ſéparément. Il repré- „ ſenta que rien ne les obligoit de hâter „ avec tant de précipitation un juge- „ ment où il s'agiſſoit de la vie des ci- „ toiens les plus illuſtres: que c'étoit en „ quelque ſorte s'attaquer aux dieux, „ que de a rendre les hommes reſpon- „ ſables de la violence des vents & de la tempê-

a Quem adeo iniquum, ut ſceleri aſſignet, quod venti & fluctus deliquerint? *Tacit. Annal. lib. 14. cap. 3.*

tempête : qu'il y avoit une ingratitu- « NOTHUS.
de & une injuſtice criante à faire «
mourir les vainqueurs que l'on au- «
roit dû couronner, & à livrer les dé- «
fenſeurs de la patrie à la rage de leurs «
envieux : que s'ils le faiſoient, un ju- «
gement ſi inique ſeroit ſuivi du promt «
mais inutile repentir, qui leur laiſſeroit «
dans le cœur une douleur cuiſante, & «
les couvriroit d'une honte éternelle. «
Le peuple d'abord avoit paru touché de ces raiſons : mais animé par les accuſateurs, il prononça une ſentence de mort contre les huit Généraux & ſix qui étoient préſens, furent arrétés pour être conduits au ſupplice. L'un deux, c'étoit *Diomédon*, homme d'une grande réputation pour ſon courage & ſa probité, demanda d'être entendu. Quand on eut fait ſilence: « Athéniens, dit-il, je ſouhaite que le jugement que «
vous venez de prononcer contre «
nous, ne tourne point à la perte de la «
République ; mais j'ai une grace à «
vous demander pour mes Collégues «
& pour moi, c'eſt de nous acquitter «
envers les dieux des vœux que nous «
leurs avons faits pour vous & pour «
nous, & que nous ſommes hors d'état «
d'accomplir : car c'eſt à leur protec- «
tion,

DARIUS „ tion, invoquée avant le combat, que
„ nous reconnoiſſons être redevables
„ de la victoire que nous avons remportée ſur les ennemis ". Il n'y eut point de bon citoien qui ne fût attendri juſqu'aux larmes par un diſcours ſi plein de douceur & de religion, & qui n'admirât avec ſurpriſe la modération d'un citoien, qui ſe voiant candanné ſi injuſtement, ne laiſſoit pourtant échaper aucune parole d'aigreur ni même de plainte contre ſes Juges, mais étoit uniquement occupé en faveur de l'ingrate patrie qui les faiſoit périr, de ce qu'elle & eux devoient au dieux pour la victoire qu'on venoit de remporter.

A peine les ſix Généraux furent-ils exécutés que le peuple ouvrit les yeux, & ſentit toute l'horreur de ce jugement: mais ſon répentir ne pouvoit rendre la vie aux morts. Callixéne l'accuſateur fut mis en priſon, & on refuſa de l'écouter. Aiant trouvé le moien de ſe ſauver, il s'enfuit à Décélie vers les ennemis, d'où il revint quelque tems après à Athénes, & il y mourut de faim, haï & déteſté généralement de tout le monde, comme le devroient être tous les calomniateurs.

Diodore

Diodore remarque que le peuple lui-même porta la juste peine de son crime, les dieux l'aiant livré peu de tems après non à un seul maître, mais à trente Tyrans, qui le traitérent avec la derniére cruauté. NOTES.

On reconnoit au naturel, dans le récit que je viens de faire, ce que c'est qu'un peuple; & Platon, à l'occasion de ce même événement, en fait en peu de mots une peinture bien vive & bien ressemblante. Le [a] peuple, dit-il, est un animal inconstant, ingrat, cruel, jaloux, incapable de se laisser conduire par la raison. Et cela n'est pas étonnant, ajoute-t-il, puisque c'est comme la lie d'une ville, & un assemblage informe de tout ce qu'on y trouve de plus mauvais. *Plut. in Axioch p. 368. 369.*

Ce même récit nous fait connoitre ce que peut la crainte sur l'esprit des hommes, même de ceux qui passent pour les plus sages, & combien il y en a peu qui soient capables de soutenir la vûe d'un danger & d'une disgrace présente. Quoique dans le Sénat la justice de la cause des Généraux accusés fût clairement connue, du moins par le

[a] Δῆμος ἀψίκορον, ἀχάριστον, ὠμὸν, βάσκανον, ἀπαίδευτον.

DARIUS. plus grand nombre ; dès qu'on parle de colére du peuple, & qu'on fait gronder de terribles menaces, ces graves Sénateurs, dont la plupart avoient commandé les armées, & qui tous s'étoient ſouvent expoſés aux plus grands périls de la guerre, ſe rangent dans le moment du côté de la calomnie prouvée & de l'injuſtice la plus criante qui fut jamais. Preuve éclatante qu'il y a un courage très-rare, & infiniment ſupérieur à celui qui porte tous les jours tant de milliers d'hommes à affronter dans les combats les plus terribles dangers !

Entre tous ces Juges, un ſeul, véritablement digne de ſa réputation, c'eſt le grand Socrate, dans cette trahiſon & cette perfidie générale, demeure ferme & inébranlable ; & quoiqu'il ſache que ſon ſuffrage & ſa foible voix ne ſera d'aucun ſecours pour les accuſés, c'eſt un hommage qu'il croit devoir à l'innocence opprimée, & a il trouve qu'il eſt indigne d'un homme de bien de ſe livrer par crainte & lâcheté à la fureur d'un peuple aveugle & forcené. Voilà juſqu'où la juſ-

a Οὐ γὰρ ἐφαίνετό μοι σεμνὸν δήμῳ μαινομένῳ συνεξάρχειν.

justice peut être abandonnée. On juge bien qu'elle ne fut pas mieux défendue devant le peuple. De plus de trois mille citoiens qui composoient l'assemblée, deux seulement en prirent la défense, Euriptodemus & Axiochus: Platon nous en a conservé les noms, & il a donné celui du dernier, au dialogue, d'où j'ai tiré une partie de mes réflexions.

La même année que se donna le combat des Arginuses, Denys s'empara de la tyrannie en Sicile. Je différe à en parler dans le Volume suivant, où je raporterai de suite l'histoire des Tyrans de Syracuse. AN. M. 3598. Av. J. C. 406.

§. VI.

Lysandre commande la flote des Lacédémoniens. Cyrus est rappellé à la Cour par son pere. Lysandre remporte près d'Ægos-potamos une célébre victoire contre les Athéniens.

Xenoph. Hellen. l. 2. p. 454. Plut. in Lys. pag. 436. 437. Diod. lib. 13. pag. 223.

Après la défaite des Arginuses, les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence, les alliés, appuiés en cela du crédit de Cyrus, envoiérent une ambassade à Sparte, pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flote à Lysandre, AN. M. 3599. Av. J. C. 405.

 avec

DARIUS. avec promesse de servir avec plus d'affection & de courage s'il les commandoit. Comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois Amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaisir aux alliés, donnérent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoiérent avec lui Lysandre, à qui ils ne donnérent en apparence que le titre de Vice-Amiral, mais qu'ils revétirent en effet de toute l'autorité de l'Amiral même.

Tous ceux qui dans les villes avoient le plus de part au gouvernement, & y étoient le plus en crédit, le virent arriver avec une extrême joie, se promettant tout de son autorité pour achever de détruire par tout la Démocratie. Son caractère complaisant pour ses amis, & indulgent pour toutes leurs fautes, accommodoit bien mieux leurs vûes ambitieuses & injustes, que l'austére équité de Callicratidas. Car Lysandre étoit un homme profondément corrompu, & qui faisoit gloire de n'avoir nul principe sur la vertu & sur les devoirs les plus sacrés. Il ne faisoit aucun scrupule d'emploier en tout la ruse & la fourberie. Il n'estimoit la justice qu'autant qu'elle pouvoit lui servir, & quand elle ne fa-

voriſoit point ſes intérêts, il lui préféroit ſans héſiter l'utile, qui chez lui étoit le ſeul beau & le ſeul honnête, perſuadé que la vérité n'avoit, par ſa nature, nul avantage ſur le menſonge, & qu'il falloit meſurer le prix de l'une & de l'autre au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui repréſentoient que c'étoit une choſe indigne des deſcendans d'Hercule, d'emploier le dol & la fraude, il s'en mocquoit ouvertement. *Car,* diſoit-il, *par tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.* NOTHUS.

On raporte de lui un mot, qui marque bien le peu de compte qu'il faiſoit de ſe parjurer. Il avoit coutume de dire * *qu'on amuſoit les enfans avec des oſſelets, & les hommes avec les ſermens,* montrant par une irréligion ſi déclarée qu'il faiſoit encore moins de cas des dieux que de ſes ennemis. Car celui qui trompe par un faux ferment, déclare ouvertement par-là qu'il craint ſon en-

* *Le texte grec peut recevoir un autre ſens, qui n'eſt peut-être pas moins bon*: Que les enfans pouvoient tromper, uſer de ſupercherie (*c'eſt ce qu'ils appellent* tricher au jeu des oſſelets, & les hommes dans les ſermens.
Εκέλευε τοὺς μὲν παῖδας ἀςραγάλοις, τοὺς δ' ἄνδρας ὅρκοις ἐξαπατᾶν.

DARIUS ennemi, mais qu'il méprise Dieu.

Xenoph. Hellen. l. 2. p. 454.

Ici finit la vingt-sixiéme année de la guerre du Péloponnése. C'est dans cette année que le jeune Cyrus, ébloui de l'éclat du commandement auquel il étoit peu accoutumé, & jaloux des moindres marques d'honneurs qui pouvoient relever son rang & son autorité, découvrit par une action éclatante le secret de son cœur. Elevé dès l'enfance dans la maison régnante, nourri à l'ombre du trône parmi les soumissions & les prosternemens des gens de Cour, entretenu de longue main, par les discours d'une mere ambitieuse qui l'idolatroit, dans le desir & l'espérance de la roiauté, il commençoit déja à en exercer les droits & à en exiger les respects avec une hauteur & une rigidité qui étonnent. Deux Perses de la famille roiale, ses cousins germains, & dont la mere étoit sœur de Darius son pere, avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial qui ne s'observoit qu'à l'égard des Rois de Perse. Cyrus, choqué de cette omission comme d'un crime capital, les condanna à mort & les fit impitoiablement exécuter à Sardes. Darius, aux piés de qui les parens vinrent se jetter pour lui de-

demander justice, fut fort touché de la mort tragique de ses deux neveux,& regarda cette action de son fils comme un attentat contre lui-même, à qui seul cet honneur étoit dû. Il prit la résolution de lui ôter son gouvernement, & il le manda à la Cour sous prétexte qu'étant malade il avoit envie de le voir. NOTHUS.

Avant que de partir pour s'y rendre, Cyrus fit venir Lysandre à Sardes, & lui remit en main de grosses sommes d'argent pour paier sa flote, lui en promettant encore davantage pour l'avenir. Et, par une ostentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avoit envie de lui faire plaisir, il l'assura que quand le Roi son pere ne lui fourniroit rien, il lui donneroit plutôt du sien propre; & que si tout venoit à lui manquer, il feroit fondre son trône d'or & d'argent massif, sur lequel il s'asseioit pour rendre la justice. Enfin sur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ses provinces, & l'embrassant il le conjura de ne point donner de bataille en son absence s'il n'étoit supérieur en

DARIUS force, parce que le Roi ni lui ne manquoient pas de pouvoir ni de volonté pour le rendre plus puiſſant que ſes ennemis; & il lui promit, avec les aſſurances les plus fortes de ſon affection, de lui amener grand nombre de vaiſſeaux de la Phénicie & de la Cilicie.

Xenoph. Hellen. l. 2. p. 455. 458. Plut. in Lyſ. pag. 437. 440. Id. in Alcib. pag. 212. Diod. l. 13. p. 225. 226.

Après le départ de ce Prince, Lyſandre tourna du côté de l'Helleſpont, & mit le ſiége par mer devant Lampſaque. Torax s'y étant rendu en même tems avec ſes troupes de terre, donna l'aſſaut de ſon côté. La ville fut emportée de force, & Lyſandre l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le ſuivoient de près, mouillérent au port d'Eléonte dans la Cherſonnéſe avec cent-quatre-vingts galères. Mais ſur la nouvelle de la priſe de Lampſaque, ils allérent promptement à Seſte, & après s'y être fournis de vivres, ils firent voile, en remontant le long de la côte, juſqu'à un lieu appellé * *Ægos-potamos*, où ils s'arrétérent vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampſaque. L'Helleſpont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de largeur. Les deux armées ſe voiant ſi proche, toutes les troupes ne penſérent

* *La rivière de la chevre.*

rent qu'à se reposer ce jour-là, dans l'espérance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille. NOTHUS.

Mais Lysandre rouloit un autre dessein dans son esprit. Il commanda à ses matelots & à ses pilotes de remonter sur leurs galéres, comme si effectivement on eût dû combattre, le lendemain à la pointe du jour, de se tenir là, & d'y attendre ses ordres dans un profond silence. Il commanda de même à son armée de terre de se tenir tranquillement en bataille sur la côte en attendant le jour. Le lendemain, dès que le soleil fut levé, les Athéniens commencérent à voguer contre eux avec toute leur flote sur une ligne, & à les défier. Lysandre, quoique ses galéres fussent bien rangées en bataille les proues tournées contre l'ennemi, se tint en repos, & ne fit aucun mouvement. Sur le soir les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ses soldats de descendre à terre qu'après que deux ou trois galéres, qu'il avoit envoiées à la découverte, furent de retour, & qu'elles eurent raporté qu'elles avoient vû débarquer les ennemis. Le lendemain on fit la même manœuvre, le troisiéme jour encore, & jus-

DARIUS qu'au quatriéme. Cette conduite, qui montroit de la reſerve & de la timidité, augmenta extrêmement la confiance & l'audace des Athéniens, & leur inſpira un grand mépris pour une armée, que la crainte, ſelon eux, empéchoit de paroitre & de rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui étoit près de là, montant à cheval, vint trouver les Généraux Athéniens, & leur repréſenta qu'ils ſe tenoient ſur une côte fort déſavantageuſe, où ils n'avoient ni port, ni villes voiſines; qu'ils étoient obligés de faire venir avec beaucoup de peine & de danger leurs proviſions de Seſte; & qu'ils avoient grand tort de ſouffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignaſſent & s'écartaſſent chacun de ſon côté, pendant qu'ils voioient vis-à-vis d'eux une flote ennemie, accoutumée à exécuter avec une promte obéiſſance & au plus léger ſignal les ordres du Général. Il offroit même de venir attaquer par terre les ennemis avec de nombreuſes troupes de Thrace, & de les forcer de combatre. Les Généraux, ſur tout Tydée & Ménandre, jaloux du comman-

mandement, ne ſe contentérent pas de refuſer ſes offres, dans la penſée que ſi le ſuccès des armes étoit malheureux, tout le blâme en retomberoit ſur eux, & que s'il étoit favorable, Alcibiade en auroit tout l'honneur : mais ils rejettérent encore avec inſulte ces conſeils ſi ſages & ſi ſalutaires, comme ſi un homme diſgracié perdoit le ſens & l'eſprit en perdant la faveur de ſa République. Alcibiade ſe retira.

Le cinquiéme jour, les Athéniens ſe préſentérent encore pour donner la bataille, & ſe retirérent le ſoir comme de coutume avec des airs encore plus inſultans que les premiers jours. Lyſandre détacha à l'ordinaire quelques galéres pour les obſerver. avec ordre de retourner en toute diligence dès qu'il auroient vû les Athéniens deſcendus à terre, & d'élever ſur chaque proue un bouclier d'airain quand ils ſeroient arrivés au milieu du canal. Lui cependant ſur ſa galère parcouroit toute la ligne, en exhortant les pilotes & les Officiers à tenir les matelots & les ſoldats prêts à voguer & à combattre au premier ſignal.

Dès que le bouclier fut élevé ſur la proue, & que de la galére Amirale la ſou

DARIUS son de la trompette eut donné le signal, toute la flote en belle ordonnance partit. En même tems l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal qui sépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ

1865.pcs quinze stades, c'est-à-dire, trois quarts de lieue. Cet espace fut bientôt franchi par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, Général des Athéniens, fut le premier qui apperçut de terre cette flote qui venoit l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur & de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter sur leurs galéres : mais tous ces efforts & tout cet empressement furent inutiles, les soldats étant dispersés çà & là. Car ils n'étoient pas plutôt descendus sur le rivage, que les uns avoient couru aux vivandiers, les autres étoient allés se promener dans la campagne, ceux-ci s'étoient mis à dormir dans leurs tentes, & ceux là avoient commencé à préparer leur souper. C'étoit l'effet du peu d'attention & du peu d'expérience de leurs Capitaines, qui ne soup-

ſoupçonnant pas le moindre danger, Nothus.
ſe tenoient en repos, & y laiſſoient leurs ſoldats.

Déja les ennemis ſe portoient ſur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorſque Conon ſe dérobant avec neuf galéres, du nombre deſquelles étoit la galére ſacrée nommée la Paralienne, prit la route de Cypre, & s'y retira auprès d'Evagore. Les Péloponnéſiens tombant ſur les autres galéres, enlévent d'abord celles qui ſont vuides, choquent & briſent celles qui commencent à ſe remplir. Les ſoldats, qui accourent au ſecours ſans ordre & ſans armes, ſont tués au pié des galères où ils veulent monter ; ou, prenant la fuite dans les terres, ils ſont taillés en pieces par les ennemis deſcendus pour les pourſuivre. Lyſandre fit trois mille priſonniers, prit tous les Généraux, & ſe rendit maître de toute la flote. Après avoir pillé le camp, & attaché à la poupe de ſes galères celles des ennemis, il s'en retourna à Lampſaque au ſon des flutes, & parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très peu de perte un des plus grands exploits guerriers dont il ſoit

parlé

DARIUS parlé dans l'hiſtoire, & d'avoir terminé dans l'eſpace d'une heure une guerre qui avoit déja duré vingt-ſept ans, & qui peutêtre, ſans lui, en auroit encore duré davantage. Lyſandre envoia auſſi-tôt porter cette agréable nouvelle â Lacédémone.

Les trois mille priſonniers qu'on avoit faits à cette bataille, aiant été condannés à mort par le Conſeil, Lyſandre appellà Philoclès, l'un des Généraux Athéniens. C'étoit lui qui avoit fait précipiter du haut d'un rocher tous les priſonniers de deux galères priſes ſur les ennemis, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe; & qui avoit autrefois perſuadé au peuple d'Athénes d'ordonner qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les priſonniers de guerre, afin qu'ils fuſſent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne puſſent ſervir qu'à la rame. Lyſandre le fit donc venir, & lui demanda à quoi il ſe condannoit luimême, pour avoir porté ſes citoiens à donner le cruel Décret dont on vient de parler. Philoclès, ſans rien rabattre de ſa fierté, malgré l'extrémité du danger où il ſe trouvoit, lui répondit: „ N'accuſe point des gens qui n'ont point

point de Juges; & puisque tu es vain- « queur, use de tes droits, & fais con- « tre nous ce que nous eussions fait con- « tre toi, si nous t'avions vaincu. En « même tems il alla se mettre au bain « prit ensuite un manteau magnifique, & marcha le premier au supplice. Tous les prisonniers furent égorgés, à la réserve d'Adimante, qui s'étoit opposé à ce Décret. NORTHUS.

Après cette expédition, Lysandre alla avec sa flote par toutes les villes maritimes; & il ordonnoit à tous les Athéniens qui s'y trouvoient, de se retirer au plutôt dans Athénes, sans leur permettre de prendre une autre route, & en leur déclarant qu'après un certain tems marqué il puniroit de mort tous ceux qu'il rencontreroit hors de la ville. Ce qu'il faisoit en habile politique, pour affamer la ville plus promtement, & la mettre hors d'état de soutenir un long siége. Il s'appliqua ensuite à ruiner dans toutes les villes la Démocratie, & toutes les autres sortes de gouvernement, & il laissa dans chacune un Gouverneur Lacédémonien, appellé *Harmoste*, & dix Archontes ou Magistrats, qu'il tiroit des sociétés qu'il avoit établies. Il s'as-

DARIUS s'assuroit par là en quelque sorte le gouvernement général & comme la principauté de toute la Gréce, ne mettant en place que des personnes qui lui étoient entiérement attachées.

§. VII.

Athénes, assiégée par Lysandre, capitule, & se rend. Lysandre y change la forme de gouvernement, & y établit trente Commandans. Il envoie devant lui à Sparte Gylippe, avec tout l'or & l'argent qu'il avoit pris sur les ennemis. Décret de Sparte sur l'usage qu'on en doit faire. Ainsi finit la guerre du Péloponnése. Mort de Darius Nothus.

AN. M. 3600. Av. J. C. 404. *Xenoph. Hellen. l. 2. p.* 458. 462. *Plut. in Lys. pag.* 440. 441.

Quand on apprit à Athénes, par un vaisseau qui arriva de nuit dans le Pirée, la défaite entiére de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur & de désespoir dans toute la ville. Ils croioient déja voir l'ennemi aux portes. Ils se représentoient les maux d'un long siége & d'une cruelle famine, la ruine & l'incendie de la ville, les insultes d'un fier vainqueur, & la honteuse servitude où ils alloient être livrés, plus triste pour eux & plus insupportable que

que les plus durs ſupplices & que la mort même. Le lendemain on convoqua l'aſſemblée, & il fut réſolu qu'on boucheroit tous les ports excepté un ſeul, qu'on répareroit les bréches, & qu'on feroit la garde pour ſe préparer à un ſiége. NOTHUS.

En effet, Agis & Pauſanias, les deux Rois de Lacédémone, s'approchérent d'Athénes avec toutes leurs troupes. Lyſandre, bientôt après, aborda au port de Pirée avec cent cinquante voiles, & empécha qu'aucun navire n'y entrât & n'en ſortît. Les Athéniens aſſiégés par terre & par mer, ſans vivres, ſans vaiſſeaux, ſans eſpérance de ſecours, & ſans aucune reſſource, rétablirent tous ceux qui avoient été flétris par quelque Décret, ſans parler néanmoins de capituler, quoique pluſieurs mouruſſent déja de faim. Mais, quand on n'eut plus de blé, on députa vers Agis pour traiter avec Lacédémone, en conſervant ſeulement la ville & le port, & abandonnant le reſte. Il renvoia à Sparte les *Députés*, comme n'aiant pas le pouvoir de traiter. Lorſqu'ils furent arrivés à Sellaſie ſur la frontiére de Lacédémone, & qu'ils eurent expoſé leur

com-

DARIUS commiſſion aux Ephores, ils eurent ordre de ſe retirer, & de revenir avec d'autres propoſitions s'ils vouloient avoir la paix. Les Ephores avoient demandé qu'on abbatît douze cens pas de muraille de part & d'autre du Pirée : mais un Athénien, qui oſa le conſeiller, fut mis en priſon ; & défenſe fut faite de propoſer déſormais rien de ſemblable.

Les choſes étant dans ce triſte état, Théraméne dit tout haut dans l'aſſemblée, que ſi on vouloit l'envoier vers Lyſandre, il ſauroit ſi la propoſition que faiſoient les Lacédémoniens de demanteler la ville, étoit pour la ruiner plus aiſément, ou pour l'empécher de ſe révolter. Les Athéniens l'aiant député, il fut plus de trois mois ſans revenir, apparemment pour les obliger par l'extrémité de la famine à accepter les conditions qu'on leur propoſeroit quelles qu'elles fuſſent. Il dit à ſon retour que Lyſandre l'avoit arrété tout ce tems-là, & qu'à la fin on lui avoit dit qu'il s'adreſſât aux Ephores. Il fut donc renvoié lui dixiéme à Lacédémone, avec plein pouvoir de traiter. Quand ils y furent arrivés, les Ephores leur donnérent audience dans l'aſ-

l'assemblée générale, où les Corinthiens, & plusieurs autres alliés, particuliérement ceux de Thébes, soutinrent qu'il faloit détruire absolument la ville, sans plus parler de traité. Mais les Lacédémoniens, préférant la gloire & la sûreté de la Gréce à leur propre grandeur, répondirent qu'il ne leur seroit jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avoit rendu à toute la Gréce de si grands services, dont le souvenir devoit faire sur l'esprit des alliés une plus forte impression, que le ressentiment des injures particuliéres qu'ils en avoient reçues. La paix fut donc faite à ces conditions: „ Qu'on démoliroit les fortifications du Pirée, avec la longue „ muraille qui joignoit le port à la „ ville; que les Athéniens livreroient „ toutes leurs galéres à la réserve de „ douze; qu'ils abandonneroient toutes les villes dont ils s'étoient emparés, & se contenteroient de leurs „ terres & de leur pays; qu'ils rappelleroient leurs bannis, & qu'ils feroient ligue offensive & défensive „ avec les Lacédémoniens, & les suivroient par tout où ils les voudroient „ mener. „

NOTHUS.

Les

DARIUS.

Les Députés étant de retour, furent environnés d'une foule innombrable de peuple, qui appréhendoit qu'on n'eût rien conclu : car on ne pouvoit plus tenir à cause de la multitude de ceux qui mouroient tous les jours de faim. Le lendemain ils rendirent compte de leur négociation : le traité fut ratifié malgré l'opposition de quelques particuliers, & Lysandre, suivi des bannis, entra dans le port. C'étoit le jour même où les Athéniens avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine. Il fit démolir les murailles au son des flutes & des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie & d'une allégresse extraordinaire, comme si toute la Gréce eût recouvré ce jour-là sa liberté. Ainsi fut terminée la guerre du Péloponnése, après avoir duré l'espace de vingt-sept ans.

Lysandre, sans donner aux Athéniens le tems de se reconnoitre, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente Archontes, ou plutôt trente Tyrans, mit une bonne garnison dans la citadelle, & y laissa pour *Harmoste* ou Gouverneur le Spartiate Callibius.

Agis

Agis licentia son armée. Lysandre, avant que de congédier la sienne, s'avança vers Samos, qu'il pressa si vivement, qu'il l'obligea enfin de capituler. Après y avoir établi les anciens habitans, il songea à retourner à Sparte avec les galéres des Lacédémoniens, celles du Pirée, & les éperons des autres qu'il avoit prises. Notre. [1]

Il avoit envoié devant lui Gylippe, qui avoit commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent & les dépouilles, qui étoient le fruit de ses glorieuses campagnes. L'argent, sans compter les couronnes d'or sans nombre que les villes lui avoient données, montoit à quinze cens talens, c'est-à-dire, quinze cens mille écus. Gylippe, porteur d'une somme si considérable, ne put résister à la tentation de s'en approprier quelque partie. Les sacs étoient scellés d'un cachet, & sembloient ne laisser aucun lieu au vol. Il les décousut par le fond; & après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, qui montoit à trois cens talens, il les recousut fort proprement, & se crut bien en sûreté. Mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans cha- *Trois cens mille écus.*

que

que sac le décélérent. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de Sparte, en portant par tout la honte d'avoir terni par une si basse & si sordide avarice la gloire de toutes ses belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus sages & les plus sensés des Spartiates, craignant cette force impérieuse de l'argent, qui subjuguoit, non-seulement les hommes du commun, mais aussi les plus grands personnages, blâmérent extrêmement Lysandre de vouloir donner ainsi atteinte aux loix fondamentales de Sparte, & représentérent vivement aux Ephores qu'il étoit de leur devoir [a] de chasser de Sparte tout cet or & tout cet argent, & de le charger de malédictions & d'anathèmes, comme une peste fatale qui ravageoit tous les autres Etats, & qu'on vouloit introduire dans Sparte pour corrompre la saine constitution du gouvernement, qui depuis tant de siécles l'avoit heureusement maintenue dans un état de force & de vigueur. Les Ephores, sur le champ, firent un Décret pour proscrire cet or

[a] Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους.

& cet argent, & ordonnérent que l'on continueroit à ne se servir que de la monnoie reçue, c'est-à-dire, de la monnoie de fer. Mais les amis de Lysandre s'étant opposés à ce Décret, & aiant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, l'affaire fut mise de nouveau en délibération. Il semble que naturellement il n'y avoit que deux partis à proposer, qui étoient de donner un libre cours aux espéces d'or & d'argent, ou de les décrier absolument & de les proscrire. Les prudens, les politiques, en trouvérent un troisiéme, qui, selon eux, concilioit les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un sage milieu entre les deux excès vicieux de trop de sévérité, ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnoie d'or & d'argent ne seroit emploiée que par le trésor public, qu'elle n'auroit cours que pour les seules affaires de l'Etat, & que tout particulier qui s'en trouveroit saisi, seroit mis à mort sur l'heure.

NOTHUS.

Etrange expédient, s'ecrie Plutarque! Comme si Lycurgue avoit craint les espéces d'or & d'argent, & non

DARIUS pas l'avarice que ces espéces font naître : avarice, que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiére d'en amasser & de s'en servir. Car il étoit impossible qu'en voiant cette monnoie en honneur & en estime dans le public, on la méprisât en particulier comme inutile, & que chacun regardât comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques, ce que la ville estimoit & recherchoit si fort pour les siennes; les mauvais usages autorisés par les mœurs publiques, étant mille fois plus dangereux pour les particuliers, que les vices des particuliers ne le sont pour le public. Ainsi dit encore Plutarque, les Lacédémoniens, en infligeant peine de mort contre ceux qui feroient usage en particulier de la nouvelle monnoie, furent assez imprudens & assez aveugles pour croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice, pour empécher l'or & l'argent d'y entrer; pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoiens ouvert à l'admiration & au desir des richesses, & qu'ils

qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche. NOTHUS.

Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnése que mourut, après un régne de dix-neuf ans, Darius Nothus Roi de Perse. Cyrus étoit arrivé à la Cour avant sa mort; & Parysatis sa mere, dont il étoit l'idole, non contente d'avoir fait sa paix malgré toutes les fautes qu'il avoit commises dans son Gouvernement, pressoit encore le vieux Roi de le déclarer son successeur à l'exemple de Darius premier de ce nom, qui avoit donné la préférence à Xerxès sur tous ses freres, parce qu'il étoit né, comme celui-ci, depuis l'avénement de son pere à la couronne. Mais Darius ne poussa pas jusques-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace son aîné, & fils aussi de Parysatis: il est appellé Arsicas dans Plutarque; & ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avoit déja.

A N. M. 3600.
Av. J. C. 404.

LIVRE NEUVIE'ME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS,

pendant les quinze premières années du régne d'Artaxerxe Mnémon.

CHAPITRE I.

ARTAXERXE MNEMON.

CE Chapitre renferme les troubles domestiques de la Cour de Perse: la mort d'Alcibiade: le rétablissement de la liberté à Athénes: les secrets desseins de Lysandre pour se faire Roi.

§. I.

Sacre d'Artaxerxe Mnémon. Cyrus entreprend d'égorger son frere. Il est renvoié dans l'Asie Mineure. Cruelle vengeance de Statira femme d'Artaxerxe sur les auteurs & les complices du meurtre de son frere. Mort d'Alcibiade. Son caractère.

AN. M. 3600. Av. J. C. 404.

Arsace, en montant sur le trône, prit le nom d'Artaxerxe: c'est celui à qui

qui les Grecs, à cause de sa mémoire prodigieuse ont donné le surnom de *MNEMON. Etant auprès du lit de son pere malade, il lui demanda, un moment avant qu'il expirât, qu'elle avoit été la régle de sa conduite pendant un régne aussi long & aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter. *C'a été*, lui répondit-il, *de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi.* Paroles mémorables, & qui méritent d'être gravées en lettres d'or dans le palais des Rois, pour les faire souvenir continuellement de ce qui doit régler toutes leurs actions. Il est assez ordinaire aux Princes de donner en mourant d'excellentes instructions à leurs enfans. Elles seroient plus efficaces, si l'exemple & la pratique les avoient précédées, sans cela elles sont aussi foibles que le malade qui les donne, & ne lui survivent de guéres.

ARTAXERXE MNEMON.

* *Ce mot signifie en grec un homme qui a une bonne mémoire.*

Athen. l. 12. p. 548.

Peu de jours après la mort de Darius, le nouveau Roi partit de sa capitale, & alla à la ville de * Pasargades pour s'y faire sacrer, selon la coutume, par les Prêtres de Perse. Il y avoit dans cette ville un temple de la déesse qui préside à la guerre, où se faisoit

Plut. in Artax. p. 1012.

* *Ville de Perse, bâtie par le grand Cyrus.*

ARTAXERXE. le ſacre des Rois. Il étoit accompagné de cérémonies très-ſingulières, qui ſans doute ont un ſens caché, mais Plutarque ne l'explique point. Le Prince qui devoit être ſacré dépouilloit ſa robe dans ce temple, & y prenoit celle que l'ancien Cyrus avoit portée avant que de devenir Roi, laquelle y étoit gardée avec beaucoup de vénération. Enſuite, après avoir mangé une figue ſéche, il mâchoit des feuilles de térébinthe, & avaloit un breuvage compoſé de vinaigre & de lait. Cela ſignifieroit-il que les douceurs qu'on goute dans la roiauté ſont mélées de beaucoup d'amertumes, & que ſi le trône eſt environné de plaiſirs & d'honneurs, il ne l'eſt pas moins de peines & d'inquiétudes? Il paroit aſſez clair qu'en revétant le nouveau Roi de la robe de Cyrus, on vouloit lui faire entendre qu'il devoit auſſi être revétu de ſes grandes qualités & de ſes rares vertus.

Le jeune Cyrus, dévoré d'ambition, etoit au déſeſpoir d'être fruſtré pour toujours de l'eſpérance du trône que ſa mere lui avoit donnée, & de voir paſſer dans les mains de ſon frere un ſceptre qu'il croioit lui être dû. Les

Les crimes les plus noirs ne coutent rien à un ambitieux. Celui-ci résolut d'égorger son frere dans le temple même, en présence de toute la Cour, dans le moment qu'il quitteroit sa robe pour prendre celle de Cyrus. Artaxerxe en eut avis par le Prêtre même qui avoit élevé son frere, & à qui ce jeune Prince avoit fait confidence de son dessein. Cyrus fut arrêté, & condanné à mort. Sa mere Parysatis étant accourue toute hors d'elle-même, le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes, & par ses priéres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoier dans les provinces maritimes dont il avoit le gouvernement. Il y porta une ambition non moins ardente qu'auparavant, animée de plus par le dépit de l'affront qu'il avoit reçu, & par un vif désir de vengeance, & armée d'un pouvoir presque sans bornes. Artaxerxe, dans cette occasion, manqua contre les régles les plus communes de la politique qui ne permettent pas de [a] nourrir & d'enflammer par des hon-

MNEMON.

E 3

[a] Ne quis mobiles adolescentium animos præmaturis honoribus ad superbiam extolleret. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 17.*

ARTAXERXE. honneurs extraordinaires la fierté d'un jeune Prince hardi & entreprenant comme étoit Cyrus, qui avoit porté la haine personnelle contre son frere jusqu'à vouloir l'assassiner de sa main, & l'ambition de régner jusqu'à mettre en œuvre les moiens les plus criminels pour parvenir à son but.

Ctes. cap. 51. 55. Artaxerxe avoit épousé Statira. A peine son mari fut-il monté sur le trône, qu'elle emploia l'empire que sa beauté lui donnoit sur lui, pour tirer vengeance de la mort de son frere Tériteuchme. C'est une des scénes les plus tragiques que fournisse l'histoire, & une complication monstrueuse d'adultéres, d'incestes, & de meurtres; qui après avoir causé de grands désordres dans la famille Roiale, eurent enfin l'issue la plus tragique pour tous ceux qui y avoient eu part. Mais il faut reprendre les choses de plus haut, pour mettre le Lecteur au fait.

Hidarne, pere de Statira, Perse de fort grande qualité, étoit Gouverneur d'une des principales provinces de l'Empire. Statira étoit d'une rare beauté, & c'est ce qui engagea Artaxerxe à l'épouser: il portoit alors le nom d'Arsace. Tériteuchme, frere

de Statira, épousa en même tems Hamestris sœur d'Arsace, une des filles de Darius & de Parysatis: & en faveur de ce mariage, Tériteuchme, quand son pere fut mort, eut son Gouvernement. Il y avoit encore dans cette famille une autre sœur, nommée Roxane, qui n'étoit pas moins belle que Statira, & qui avec cela excelloit dans l'art de tirer de l'arc, & de lancer le dard. Tériteuchme son frere conçut pour elle une passion criminelle; &, pour la satisfaire, il résolut de se mettre en liberté, & de tuer Hamestris qu'il avoit épousée. Darius aiant été informé de ce complot, engagea à force de présens & de promesses Udiaste, ami intime de Tériteuchme & son confident, à prévenir ce funeste dessein en l'assassinant. Il obéit, & eut pour récompense le Gouvernement de celui qu'il avoit assassiné de ses propres mains. MNEMON.

Parmi les gardes de Tériteuchme il y avoit un fils d'Udiaste, nommé Mithridate, fort attaché à son Maître. Ce jeune Cavalier aiant appris que son pere avoit lui-même commis le meurtre, fit contre lui toutes sortes d'imprécations, & plein d'horreur

ARTA-XERXE. pour cette lâche & noire action, il s'empara de la ville de Zaris, & se révoltant ouvertement, il voulut rétablir le fils de Tériteuchme. Mais ce jeune homme ne put pas tenir lontems contre Darius. On le renferma dans sa place avec le fils de Tériteuchme qu'il avoit auprès de lui; & tout le reste de la famille d'Hidarne fut mis en prison, & livré à Parysatis, pour en faire ce qu'il plairoit à cette mere irritée au dernier point du traitement qu'on avoit ou fait ou voulu faire à Hamestris sa fille. Cette cruelle Princesse commença par faire scier en deux Roxane, la cause de tout le mal; & ordonna de faire mourir tout le reste, excepté Statira, qu'elle accorda aux larmes & aux sollicitations les plus tendres & les plus fortes d'Arsace, à qui l'amour qu'il avoit pour sa femme fit emploier tout pour la sauver, quoi que Darius son pere crût qu'il convenoit pour son bien même, de l'enveloper dans le sort du reste de sa famille. Voilà l'état où étoient les choses quand Darius vint à mourir.

Plut. in Artax. p. 1012.

Statira, dès que son mari fut sur le trône, se fit livrer Udiaste. Elle lui fit arracher la langue, & le fit mourir dans les tourmens les plus cruels

qu'elle put inventer, pour punir la noire action qui avoit causé la ruine de sa famille ; & elle donna son Gouvernement à Mithridate pour récompense de l'attachement qu'il avoit eu aux intérêts de sa maison. Parysatis de son côté se vengea sur le fils de Tériteuchme. Elle le fit empoisonner ; & l'on verra bientôt venir le tour de Statira. MNEMON.

Voilà des exemples bien terribles de la vengeance des femmes, & en général des excès où se portent ceux qui se sentent au-dessus des loix, & qui n'ont d'autre régle de leurs actions que leur volonté & leurs passions.

Cyrus aiant résolu de détrôner son frere, se servit de Cléarque Général Lacédémonien pour faire lever un corps d'armée de troupes Grecques, sous prétexte d'une guerre que ce Lacédémonien prétendoit aller faire en Thrace. Je différe à parler de cette fameuse expédition, aussi bien que de la mort de Socrate qui arriva dans le même tems, aiant dessein de traiter ces deux grands événemens avec toute l'étendue qu'ils méritent. Ce fut sans doute dans la même vûe que Cyrus fit présent à Lysandre d'une galère de deux coudées de long, AN. M. 3601. AV. J. C. 403.

ARTAXERXE. qui étoit d'ivoire & d'or pour le féliciter de la victoire navale qu'il avoit remportée. Cette galère fut consacrée dans le temple de Delphes. Lysandre, bientôt après, alla le trouver à Sardes, chargé pour lui de présens magnifiques de la part des alliés.

Plut. in Lys. pag. 443.

C'est dans cette occasion que Cyrus eut avec Lysandre le célébre entretien dont Xénophon nous a laissé le récit, & que Ciceron après lui a tant fait valoir. Ce [a] jeune Prince, qui se

Xenoph. Oecon. p. 830.

a Narrat Socrates in eo libro Cyrum minorem, regem Persarum, præstantem ingenio atque imperii gloria, cùm Lysander Lacedæmonius, vir summæ virtutis, venisset ad eum Sardes, eique dona à sociis attulisset, & cæteris in rebus comem erga Lysandrum atque humanum fuisse, & ei quemdam conseptum agrum diligenter consitum ostendisse. Cùm autem admiraretur Lysander & proceritates arborum, & directos in quincuncem ordines, & humum subactam atque puram, & suavitatem odorum qui efflarentur è floribus; tum eum dixisse, mirari se non modò diligentiam, sed etiam solertiam ejus à quo essent illa dimensa atque descripta. Et ei Cyrum respondisse: Atqui ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio, multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ. Tum Lysandrum, intuentem ejus purpuram, & nitorem corporis, ornatumque Persicum multo auro multisque gemmis, dixisse: Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est. *Cic. de Senect. n. 59.*

piquoit encore plus d'honnêteté & de politeſſe que de nobleſſe & de grandeur, ſe fit un plaiſir de conduire lui-même un hôte ſi illuſtre dans ſes jardins, & de lui en faire remarquer les différentes beautés. Lyſandre, frapé du premier coup d'œil, admiroit la belle diſtribution de toutes les parties du jardin: la hauteur des arbres, la propreté & la diſpoſition des allées, la richeſſe des vergers plantés en quincunx où l'on avoit ſû joindre l'agreable à l'utile, l'agrément des parterres, l'éclatante varieté des fleurs dont l'odeur les ſuivoit par tout. Tout me charme & m'enleve ici, dit Lyſandre, en s'adreſſant à Cyrus; mais ce qui m'occupe le plus, c'eſt le goût exquis & l'ingénieuſe induſtrie de celui qui vous a tracé le plan de toutes ces parties, & qui leur a donné ce bel ordre, ce merveilleux arrangement, & cette heureuſe ſymmétrie, que je ne me laſſe point d'admirer. Cyrus, ravi de ce diſcours: c'eſt moi-même, dit-il, qui ai tracé ce plan, & qui en ai pris tous les alignemens, & il y a pluſieurs de ces arbres que vous voiez, que j'ai plantés de ma main. Quoi, reprit Lyſandre

ARTAXERXE.

dre en le considérant depuis la tête jusqu'aux piés, est-il possible qu'avec cette pourpre, ces précieux habillemens, ces colliers & ces brasselets d'or, ces brodequins relevés d'une si riche broderie, ces essences & ces parfums exquis, devenu jardinier vous ayez emploié vos mains roiales à planter des arbres! Cela vous étonne, répliqua Cyrus. Je jure par le dieu * Mithras, que quand la santé me le permet, je ne me mêts jamais à table sans avoir pris de la fatigue jusqu'à suer, soit dans les exercices militaires, soit dans les travaux rustiques, soit dans quelqu'autre occupation pénible, à laquelle je me livre avec plaisir & sans ménagement. Lysandre, hors de lui-mème à un tel discours, & lui serrant la main: [a] Vous êtes, dit-il, Cyrus, bien digne de votre haute fortune: car en vous elle se trouve accompagnée de la vertu.

Alcibiade démêla sans peine le secret des levées que faisoit Cyrus. Il alla

* *Les Perses adoroient le soleil sous ce nom, & c'étoit leur premier dieu.*

[a] Αικαίως, ὦ Κῦρε, εὐδαιμονεῖς· ἀγαθὸς γὰρ ὢν εὐδαιμονεῖ. *Ciceron a* traduit *ainsi ces mots:* Rectè vero te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est.

alla dans la province de Pharnabaze, pour ſe rendre de là à la Cour de Perſe, & pour donner avis à Artaxerxe de ce qui ſe tramoit contre lui. S'il eût pu y arriver, une découverte de cette importance lui auroit immanquablement procuré la faveur d'Artaxerxe, & l'aſſiſtance dont il avoit beſoin pour le rétabliſſement de ſa patrie. Mais les partiſans des Lacédémoniens à Athénes, c'eſt-à-dire, les trente Tyrans, craignoient les intrigues d'un génie ſupérieur comme le ſien, & avertirent leurs Maîtres que leurs affaires étoient perdues, ſi on ne trouvoit le moien de ſe défaire d'Alcibiade. Les Lacédémoniens en écrivirent à Pharnabaze, &, par une noire lâcheté qui ne peut s'excuſer, & qui montre combien Sparte avoit dégénéré de ſes anciennes mœurs, ils le preſſérent de les délivrer, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi ſi formidable. Le Satrape les ſervit à leur gré. Alcibiade étoit pour lors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec ſa concubine appellée * Timandre. Ceux qu'on envoia

MNEMON.

* *On prétend que Laïs, cette célébre Courtiſanne qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre.*

ARTAXERXE.

voia pour le tuer, n'aiant pas eu le courage d'entrer où il étoit, se contentérent d'environner la maison, & d'y mettre le feu. Alcibiade étant sorti à travers les flammes l'épée à la main, les Barbares n'osérent l'attendre, ni en venir aux mains avec lui; mais tous, en fuiant & en reculant, l'accablérent de dards & de fléches: il tomba mort sur la place. Timandre alla ramasser son corps, & l'aiant envelopé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune présente le permettoit.

Telle fut la fin d'Alcibiade, en qui de grandes vertus étoient étoufées par des vices encore plus grands; & [a] il n'est pas aisé de dire lesquelles de ses bonnes ou mauvaises qualités furent les plus pernicieuses à sa patrie: car par les unes il trompa ses citoiens, & par les autres il les perdit. Il joignoit à une grande naissance une valeur distinguée. Il étoit beau, bienfait, éloquent, habile dans les affaires, insinuant, & propre à charmer tout le

a Cujus nescio utrum bona an vitia patriæ perniciosiora fuerint; illis enim cives suos decepit, his afflixit. *Val. Max. l.* 3. *c.* 1.

le monde. Il aimoit la gloire, mais ſans préjudice à ſon penchant pour les plaiſirs: comme auſſi il n'aimoit pas les plaiſirs juſqu'au point d'oublier le ſoin de ſa gloire. Il ſavoit s'y livrer ou s'y arracher ſelon la ſituation où ſes affaires ſe trouvoient. Jamais ſoupleſſe d'eſprit ne fut égale à la ſienne. Il ſe traveſtiſſoit avec une facilité incroiable, comme un Protée dans toutes les formes les plus contraires, & les ſoutenoit d'un air auſſi aiſé, que ſi chacune lui eût été naturelle. MNEMON.

Ces métamorphoſes, par leſquelles il paſſoit ſelon les occaſions, les coutumes des lieux, & ſes intérêts, montroient un cœur ſans principes ni pour la vérité, ni pour la juſtice. Il ne tenoit ni à la religion ni à la vertu, ni aux loix, ni aux devoirs, ni à la patrie. Il n'avoit pour toute régle que ſon ambition, à laquelle il raportoit tout le reſte. Il cherchoit à plaire aux hommes, à les éblouir, à s'en faire aimer, mais c'étoit pour les aſſervir en les flatant. Il ne les ménageoit qu'autant qu'ils lui étoient utiles, & il faiſoit de la ſociété un trafic, dans lequel il vouloit attirer tout à lui.

Sa

ARTA-XERXE.

Sa vie a été un mélange perpétuel de bien & de mal. Ses ſaillies pour la vertu étoient mal ſoutenues, & dégénéroient bientôt en vices & en crimes, qui ont fait peu d'honneur aux inſtructions qu'un grand Philoſophe s'étoit efforcé de lui donner pour le rendre homme de bien. Ses actions ont eu de l'éclat, mais ſans régle. Son caractère avoit de l'élevation & du grand, mais ſans ſuite. Il fut ſucceſſivement l'appui & la terreur des Lacédémoniens & des Perſes. Il fit le malheur & la reſſource de ſa patrie, ſelon qu'il ſe déclara pour ou contre elle. Enfin il alluma une guerre funeſte dans toute la Gréce par la ſeule paſſion de dominer, en portant les Athéniens à aſſiéger Syracuſe, bien moins dans l'eſpérance de conquerir toute la Sicile, & enſuite l'Afrique, que dans le deſſein de tenir Athénes dans ſa dépendance; perſuadé qu'aiant à manier un peuple inconſtant, ſoupçonneux, ingrat, jaloux & ennemi de ceux qui le gouvernent il faloit l'occuper ſans ceſſe de quelque grande affaire, afin que ſes ſervices lui fuſſent toujours néceſſaires & qu'on n'eût pas le loiſir d'examiner, de cenſurer, de condanner ſa conduite. Il

Il eut le sort que les personnes de son caractère éprouvent ordinairement, & dont ils ne peuvent se plaindre. Il n'aima jamais personne, raportant tout à lui seul ; & il ne trouva point d'amis. Il se fit un mérite & une gloire de jouer tout le monde ; & personne aussi ne se fia & ne s'attacha à lui. Il n'avoit cherché qu'à vivre avec éclat, & à se rendre maître de tout ; & il périt misérablement dans un abandon général, réduit, pour toute ressource, aux foibles secours & au zêle impuissant d'une femme, qui seule prenoit soin de lui rendre les derniers devoirs. MNEMON.

C'est environ dans ce tems-ci que mourut le philosophe Démocrite. Il en sera parlé ailleurs.

§. II.

Les Trente exercent d'affreuses cruautés à Athénes. Ils font mourir Théraméne un de leurs Collégues. Socrate prend sa défense. Thrasybule attaque les Tyrans, se rend maître d'Athénes, & y rétablit la liberté.

Le Conseil des Trente, que Lysandre avoit établi à Athénes, y exer- *Xenoph. Histor. l.* 2. *p.* 462. 479.

ARTAXERXE.

Diod. lib. 14. pag. 235. 238. Justin. l. 5. c. 8. 10.

exerçoit d'horribles cruautés. Sous prétexte de contenir la multitude dans le devoir, & d'arrêter les féditions, ils s'étoient fait donner des gardes, avoient armé trois mille d'entre les citoiens qui leur fervoient de fatellites, & en même tems avoient ôté les armes à tous les autres. Toute la ville étoit dans l'effroi & le tremblement. Quiconque s'oppofoit à leur injuftice & à leur violence, en devenoit la victime. Les richeffes étoient un crime, & attiroient à leurs maîtres une condannation certaine, qui étoit toujours fuivie de la mort, & de la confifcation des biens, que les Trente Tyrans partageoient entre eux. Ils firent mourir, dit Xénophon, plus de gens en huit mois de paix, que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre.

Les deux plus confidérables d'entre les Trente étoient Critias & Théraméne, qui d'abord avoient été fort unis enfemble, & avoient toujours agi de concert. Ce dernier avoit de l'honneur, & aimoit fa patrie. Quand il vit les violences & les cruautés où fe portoient fes Collégues, il fe déclara ouvertement contre eux, & par là s'attira leur haine. Critias devint

fon

ſon plus mortel ennemi, & ſe porta pour ſon délateur devant le Sénat, l'accuſant de troubler l'état, & de vouloir renverſer le Gouvernement préſent. Comme il s'aperçut qu'on écoutoit avec ſilence & approbation la défenſe de Théraméne, il craignit que ſi on laiſſoit la choſe à la diſpoſition du Sénat, il ne le renvoiât abſous. Aiant donc fait approcher des barreaux la jeuneſſe qu'il avoit armée de poignards, il dit qu'il croioit que c'étoit le devoir d'un Souverain Magiſtrat d'empécher que la Juſtice ne fût ſurpriſe, & qu'il le vouloit faire en cette rencontre. « Mais, continua-t-il, puiſque la loi ne veut pas « qu'on faſſe mourir ceux qui ſont du « nombre des Trois-mille, autrement « que par l'avis du Sénat, j'efface « Théraméne de ce nombre, & le « condanne à mort en vertu de mon « autorité & de celle de mes Collé- « gues. » A ce mot Théraméne ſautant ſur l'autel, « Je demande, dit-il, « Athéniens, que mon procès me ſoit « fait conformément à la loi, & l'on « ne peut me le refuſer ſans injuſtice. « Ce n'eſt pas que je ne voie aſſez que « mon bon droit ne me ſervira de « rien, non plus que la franchiſe des «

ARTA-XERXE „ autels : mais je veux montrer au „ moins que mes ennemis ne reſpec-„ tent ni les dieux ni les hommes. Je „ m'étonne ſeulement que des gens „ ſages comme vous ne voient point, „ qu'il n'eſt pas plus difficile d'effacer „ leur nom du rôle des citoiens, que „ celui de Théraméne. „ Alors Critias ordonna aux Officiers de la Juſtice de l'arracher de l'autel. Tout étoit dans le ſilence & dans la crainte à la vûe des ſoldats armés qui environnoient le Sénat. De tous les Sénateurs, Socrate ſeul, dont Théraméne avoit reçu les leçons, prit ſa défenſe, & ſe mit en devoir de s'oppoſer aux Officiers de la Juſtice. Mais ſes foibles efforts ne purent délivrer Théraméne, & malgré lui il fut conduit au lieu du ſupplice à travers une foule de citoiens qui fondoient tous en larmes, & voioient dans le ſort d'un homme également conſidérable par ſon zèle pour la liberté & par ſes grands ſervices, ce qu'ils devoient craindre pour eux-mêmes. Quand on lui eut préſenté la ciguë, c'eſt-à-dire, le poiſon, (c'étoit la maniére dont on faiſoit mourir les citoiens à Athénes) il le prit d'un air intrépide, & après l'avoir bû, il en jetta le reſte ſur la table de la

façon qui s'obfervoit dans les repas de réjouiffance, en difant : *Ceci eft pour le beau Critias.* Xénophon raporte cette circonftance, peu confidérable en elle-même, pour faire voir, dit-il, quelle étoit la tranquillité de Théraméne dans ce dernier moment. MNEMON.

Les Tyrans, délivrés d'un Collégue, dont la préfence feule étoit pour eux un reproche continuel, ne gardérent plus de mefures. Ce ne fut dans toute la ville qu'emprifonnemens & que meurtres. a Chacun craignoit pour foi-même ou pour les fiens. Nulle reffource dans une défolation fi générale, nulle efpérance de recouvrer la liberté. Où trouver autant * d'Harmodius, qu'il y avoit alors de Ty-

a Poterat-ne civitas illa conquiefcere, in qua tot tyranni erant, quot fatellites effent? Ne fpes quidem ulla recipiendæ libertatis animis poterat offerri, nec ulli remedio locus apparebat contra tantam vim malorum, Unde enim miferæ civitati tot Harmodios? Socrates tamen in medio erat, & lugentes patres confolabatur, & defperantes de Refp. exhortabatur . . . & imitari volentibus magnum circumferebat exemplar, cùm inter triginta dominos liber incederet. *Senec. de tranquill. anim. cap.* 3.

* *Harmodius étoit celui qui avoit formé une confpiration pour délivrer Athénes de la tyrannie des Pififtratides.*

ARTA-XERXE

rans? Le découragement avoit ſaiſi tous les eſprits. Tout le monde déploroit en ſecret la perte de la liberté, ſans qu'il ſe trouvât dans la ville aucun citoien aſſez généreux pour tenter de rompre ſes chaines. Il ſembloit que le peuple Athénien eût perdu ce courage qui juſques-là l'avoit toujours fait craindre & reſpecter par ſes voiſins & par ſes ennemis. Ils ſembloient même avoir perdu juſqu'à l'uſage de la voix, n'oſant plus faire entendre les moindres plaintes, de peur qu'on ne leur en fît un crime. Socrate ſeul demeura intrépide. Il conſoloit les Sénateurs affligés, il animoit les citoiens réduits au deſeſpoir, & donnoit à tous un exemple admirable de courage & de fermeté, conſervant ſa liberté, & marchant tête levée au milieu de trente Tyrans, qui faiſoient tout trembler, mais qui ne purent jamais par leurs menaces ébranler la conſtance de Socrate. Critias, qui avoit été ſon diſciple, fut celui qui ſe déclara le plus ouvertement contre lui, choqué des diſcours libres & hardis qu'il tenoit contre le gouvernement des Trente. Il alla juſqu'à lui interdire l'inſtruction de la Jeuneſſe: mais Socrate, qui ne reconnoiſſoit point ſon

Xenoph. Memorab. l. 1. p. 716. 717.

autorité, & qui n'en redoutoit point les ſuites violentes, n'eut aucun égard à une défenſe ſi injuſte. MNEMON.

Tout ce qu'il y avoit alors à Athénes de citoiens un peu conſidérables, & qui conſervoient encore quelque amour de la liberté, ſortirent d'une ville réduite à une dure & honteuſe ſervitude, & allérent chercher ailleurs un aſyle & un lieu de retraite, où ils puſſent vivre en ſûreté. Ils avoient à leur tête Thraſybule, citoien d'un rare mérite, & qui ſentoit avec une vive douleur les maux de ſa patrie. Les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter cette derniére reſſource à ces malheureux fugitifs. Ils défendirent aux villes de la Gréce, par un Edit public, de leur donner retraite; ordonnérent qu'on les livrât aux Trente Tyrans; & condannérent à une amende de cinq talens quiconque s'oppoſeroit à l'exécution de cet Edit. Deux villes ſeules mépriſérent une ordonnance ſi injuſte, Mégare & Thébes; & cette derniére fit un Edit pour punir quiconque voiant un Athénien attaqué par ſes ennemis, ne lui préteroit pas main forte. Lyſias, orateur de Syracuſe, que les Trente avoient

Cinq mille écus.

ARTAXERXE avoient exilé, a leva à ses dépens cinq cens soldats, & les envoia au secours de la patrie commune de l'éloquence.

Thrasybule ne perdit pas de tems. Après avoir pris Phylé petit fort de l'Attique, il marcha vers le Pirée, & s'en rendit maître. Les Trente y accoururent aussitôt avec leurs troupes. Il se donna un combat qui fut assez rude. Mais comme les soldats combattoient d'un côté avec force & vigueur pour leur propre liberté, & de l'autre avec mollesse & nonchalance pour la domination d'autrui, le succès ne fut pas douteux, & suivit la bonne cause. Les Tyrans furent vaincus. Critias demeura sur la place. Et comme le reste de l'armée prenoit la fuite : „ Pourquoi, s'écria Thrasybu„ le, me fuiez-vous comme vain„ queur, plutôt que de m'aider com„ me vengeur de votre liberté ? Vous „ voiez ici, non des ennemis, mais „ des concitoiens. Ce n'est point à la „ ville, mais aux Trente Tyrans, que „ nous avons déclaré la guerre. „ Il les

a Quingintos milites, stipendio suo instructos, in auxilium patriæ communis eloquentiæ misit. *Justin. lib.* 5. *cap.* 9.

les fit souvenir ensuite qu'ils avoient tous même origine, même patrie, mêmes loix, mêmes sacrifices : il les exhorta à avoir compassion de leurs confreres exilés, à leur restituer leur patrie, & à rentrer eux-mêmes en possession de leur liberté. Ce discours fit impression sur les esprits. L'armée de retour à Athénes chassa les Trente, qui se retirérent à Eleusis, & substitua en leur place dix hommes pour gouverner, qui ne se conduisirent pas mieux que les Trente.

MNEMON

Il est étonnant qu'une conspiration contre le bien public si subite, si universelle, si persévérante, si uniforme, s'empare toujours de ces compagnies qu'on établit pour le gouvernement. On l'a vû dans les Quatre-cens choisis ci devant à Athénes : on l'a vû dans les Trente : on le voit dans ces Dix. Ce qui augmente l'étonnement, c'est que cette passion tyrannique saisisse si promtement même des Républicains, nés dans le sein de la liberté, accoutumés à vivre dans l'égalité qui en est le fondement, & nourris dans la haine de tout assujettissement & de toute dépendance. Il faut que d'un côté, il y ait dans le com-

Vi dominationis convulsus Tacit.

ARTA-XERXE commandement & dans la domination une force bien violente, pour entraîner ainsi tant de personnes, dont plusieurs ne manquoient pas sans doute de sentimens de vertu & d'honneur, & pour les arracher tout d'un coup aux principes & aux mœurs qui faisoient leur caractère naturel: & que de l'autre il y ait dans l'homme un penchant bien furieux à s'assujettir ses égaux, & à les dominer avec empire, pour le porter aux derniers excès de violences & de cruauté, & pour lui faire oublier en même tems toutes les loix & de la nature, & de la religion.

Les Trente, déchus de leur pouvoir & de leurs espérances, députérent à Lacédémone pour demander du secours. Il ne tint pas à Lysandre qui y fut envoié avec des troupes, que les Tyrans ne fussent rétablis. Mais le Roi Pausanias, qui marcha aussi contre Athénes, touché de compassion pour l'état pitoiable où étoit réduite cette ville autrefois si florissante, eut la générosité d'en favoriser secrettement les citoiens, & enfin leur procura la paix. Elle fut scellée par le sang des Tyrans, qui, aiant pris les armes pour

se

se rétablir dans leur domination, & en étant venus à un pourparler, furent tous égorgés, & laissérent Athénes dans une pleine liberté. Tous les exilés y furent rappellés. Thrasybule alors proposa cette célébre amnistie, par laquelle les citoiens s'engagérent avec serment à oublier tout le passé. On rétablit le gouvernement tel qu'il étoit auparavant, on remit en vigueur les loix anciennes, & l'on nomma des Magistrats selon la forme ordinaire. MNEMON.

Je ne puis m'empécher de faire remarquer ici la sagesse & la modération de Thrasybule, si salutaire & si nécessaire après de longs troubles domestiques. C'est un des beaux événemens de l'antiquité, digne de la douceur des Athéniens, & qui a servi de modéle aux siécles suivans dans les bons gouvernemens.

Jamais tyrannie n'avoit été plus cruelle ni plus sanglante que celle dont Athénes venoit de sortir. Chaque maison étoit en deuil, chaque famille pleuroit la perte de quelque parent. C'avoit été un brigandage public, où la licence & l'impunité avoient fait régner tous les crimes. Les particu-

ARTA-XERXE liers sembloient avoir droit de demander le sang de tous les complices d'une si criante oppression ; & l'intérêt même de l'Etat paroissoit autoriser leurs desirs, pour arrêter à jamais, par l'exemple d'une sévére punition, de pareils attentats. Mais Thrasybule, s'élevant au-dessus de tous ces sentimens par une supériorité d'esprit plus étendu, & par les vues d'une politique plus éclairée & plus profonde, comprit que de songer à punir les coupables, ce seroit laisser des semences éternelles de division & de haine, affoiblir par ces dissensions domestiques les forces de la République qu'elle avoit intérêt de réunir contre l'ennemi commun, & faire perdre à l'Etat un grand nombre de citoiens qui pouvoient lui rendre d'importans services dans la vûe même de réparer leurs premiéres fautes.

Cette conduite, après de grands troubles, a toujours paru aux plus habiles politiques le moien le plus sûr & le plus promt de rétablir la paix & la tranquillité. [a] Ciceron, voiant Rome partagée en deux factions à l'oc-

a In ædem Telluris convocati sumus, in quo templo, quantum in me fuit, jeci fundamenta pacis, Atheniensiumque renovavi ve-

l'occasion de la mort de Jule César qui avoit été tué par les Conjurés, rappella le souvenir de cette celébre amnistie, & proposa d'ensevelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli tout ce qui s'étoit passé. Le Cardinal Mazarin faisoit remarquer à Dom Louis de Haro Premier Ministre d'Espagne, que c'étoit cette conduite de bonté & de douceur qui faisoit qu'en France les troubles & les révoltes n'avoient point de suites funestes, *& que jusques-là elles n'avoient pas encore fait perdre un pouce de terre au Roi*; au lieu que la sévérité inflexible des Espagnols *faisoit que les sujets, qui avoient une fois levé le masque, ne retournoient jamais à l'obéissance que par la force, ainsi qu'il paroit assez*, dit-il, *par l'exemple des Hollandois, qui sont paisibles possesseurs de plusieurs provinces,* qui

MNEMON.

Lettre XV. du Cardinal Mazarin.

tus exemplum, Græcum etiam verbum * usurpavi, quod tum in sedandis discordiis usurpaverat civitas illa; atque omnem memoriam discordiarum oblivione sempiterna delendam censui. *Philip.* 1. *n.* 1.

* *Quelques-uns croient que ce mot est* ἀμνηστία. *mais comme il ne se trouve point dans les Historiens qui ont raporté ce fait, il y a plus de vraisemblance que c'est* μὴ μνησικακῆσειν, *qui a le même sens & dont ils se sont tous servi.*

ARTA-XERXE *qui étoient le patrimoine du Roi d'Espagne il n'y a pas encore un siécle.*

Diodore de Sicile, à l'occasion des trente Tyrans d'Athénes dont l'ambition effrénée se porta aux derniers excès contre leurs propres citoiens, fait observer quel malheur a c'est pour ceux qui sont dans les premiéres places, d'ètre peu sensibles à l'honneur, & de faire peu de cas soit de ce qu'on pense actuellement d'eux, soit du jugement qu'en doit porter la postérité, car, du mépris de la réputation, on passe ordinairement à celui de la vertu même. Ils peuvent bien peutètre, par la terreur de leur puissance, étoufer pendant quelque tems la voix publique, & lui imposer un silence forcé. Mais plus elle a été contrainte pendant leur vie, plus après leur mort elle éclate librement en plaintes & en reproches, & plus elle les couvre de honte & d'opprobre. Le pouvoir des Trente, dit-il, a été d'une fort cour-

Diod. lib. 14. pag. 234.

a Cætera principibus statim adesse: unum insatiabiliter parandum prosperam suimemoriam, nam contemtâ famâ, contemni virtutes ..... Quo magis socordiam eorum irridere libet, qui præsenti potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam ... suum cuique decus posteritas rependit. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 38. & 35.*

courte durée, mais leur infamie sera éternelle: leur mémoire sera en exécration à tous les siécles, & l'histoire ne parlera d'eux que pour rendre leur nom odieux, & pour faire détester leurs crimes. Il applique le même principe aux Lacédémoniens, lesquels, après s'être rendu les maîtres de la Gréce par une conduite sage & modérée, sont déchus de cette gloire par la dureté, la hauteur, l'injustice avec laquelle ils traitoient leurs alliés. Il n'y a point de Lecteur sans doute que leur basse & cruelle jalousie à l'égard d'Athénes soumise & humiliée n'ait révolté, & l'on ne reconnoit point ici la grandeur d'ame ni la noble générosité de l'ancienne Sparte, tant le desir de la domination & de la prospérité ont de pouvoir pour corrompre les hommes même vertueux! Diodore finit sa réflexion par une maxime qui est bien vraie, mais bien peu connue. ,, La grandeur & la majesté « de Princes, dit-il, (& il en faut dire autant de toutes les personnes constituées en dignité) ne peut se soutenir que « par la bonté & la justice à l'égard des « sujets: comme au contraire elle se ruine & se détruit par un gouvernement « dur & injuste qui leur attire la haine « des peuples. MNEMON.

§. III.

§. III.

Lysandre abuse étrangement de son pouvoir. Sur les plaintes de Pharnabaze il est rappellé à Sparte

Plut. in Lys. pag. 443.445.

Lysandre avoit eu la plus grande part aux célébres exploits qui avoient si fort relevé la gloire des Lacédémoniens. Aussi étoit-il parvenu à un degré d'autorité & de puissance dont on n'avoit point encore vû d'exemple: mais il se laissa emporter à une présomption & à une vanité plus grandes encore que sa puissance. Il souffrit que les villes Grecques lui consacrassent des autels comme à un Dieu, qu'elles lui fissent des sacrifices, & qu'on chantât des hymnes & des cantiques en son honneur. Les Samiens ordonnérent par un décret public que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette déesse, seroient appellées *les fêtes de Lysandre*. Il avoit toujours autour de lui une foule de poétes, nation vendue souvent à la flaterie, lesquels chantoient à l'envi ses grands exploits, & en étoient richement paiés. La louange est dûe

dûe aux belles actions, mais elle en ternit l'éclat quand el'e est ou excessive, ou mendiée. MNEMON.

Cette sorte d'ambition & de vanité, s'il en étoit demeuré là, n'auroit nui qu'à lui seul, en l'exposant à l'envie & au mépris : mais, ce qui en étoit une suite naturelle, l'arrogance & la hauteur s'y étant jointes par les flateries continuelles de ceux qui l'obsédoient, il poussa l'esprit de domination à un excès insupportable, & ne garda plus de mesures ni dans les récompenses, ni dans les punitions. Les gouvernemens absolus des villes avec un pouvoir tyrannique, étoient le fruit de l'amitié ou des liaisons d'hospitalité qu'on avoit avec lui ; & la mort seule de ceux qu'il haïssoit, étoit la fin de son ressentiment & de sa colére, sans qu'il fût possible de se dérober à sa vengeance. On auroit pu mettre sur son tombeau ce que Sylla fit mettre sur le sien : Que jamais personne ne l'avoit surpassé ni à faire du bien à ses amis, ni à faire du mal à ses ennemis.

La perfidie & le parjure ne lui coutoient rien pour venir à bout de ses desseins, & il n'étoit pas moins cruel que

ARTAXERXE

que vindicatif. Ce qu'il fit à Milet, en eſt une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échapaſſent, & voulant faire ſortir de leur aſyle ceux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux ſe fiérent à ce ferment, & ſe montrérent: mais ſur le champ il les donna à égorger aux Nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fuſſent pas moins de huit cens. Le nombre de ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes eſt incroiable: car il ne tuoit pas ſeulement pour ſatisfaire ſes reſſentimens particuliers, il ſervoit encore l'inimitié, la haine, & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les aſſouvir par la mort de leurs ennemis.

Il n'y avoit point d'injuſtice & de violence que les peuples ne ſouffriſſent ſous le gouvernement de Lyſandre, ſans que les Lacédémoniens, qui en étoient ſuffiſamment informés, ſe miſſent en devoir d'y remédier. Il eſt aſſez ordinaire à ceux qui ſont en place, d'être peu touchés des vexations des perſonnes foibles & ſans crédit, & de ſe rendre ſourds à leurs plain-

plaintes, quoique l'autorité leur ait été confiée principalement pour la défense des pauvres, qui n'ont point d'autres protecteurs. Mais si ces plaintes viennent de la part d'un grand, d'un puissant, d'un riche, de qui l'on peut avoir à craindre ou à espérer, cette même autorité, qui étoit lente & endormie, devient tout-à-coup vive & agissante; preuve certaine que ce n'est pas l'amour de la justice qui la met en mouvement. C'est ce qui paroit ici dans la conduite des Magistrats de Lacédémone. Pharnabaze, las d'essuier les injustices de Lysandre qui pilloit & ravageoit les provinces où il commandoit, aiant envoié à Sparte des ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avoit reçus, les Ephores le rappellérent. Lysandre étoit alors dans l'Hellespont. La lettre des Ephores le jetta dans une grande consternation. Comme il craignoit sur tout les plaintes & les accusations de Pharnabaze, il se hâta de s'expliquer avec lui, dans l'espérance qu'il l'adouciroit, & feroit sa paix. Il alla donc le trouver, & le pria d'écrire aux Ephores une autre lettre, où il marqueroit qu'il étoit content de lui. Mais Lysan-

MNEMON.

ARTAXERXE. ſandre, dit Plutarque, en s'adreſſant ainſi à Pharnabaze, ignoroit ce * proverbe, *A fourbe fourbe & demi.* Le Satrape lui promit tout ce qu'il voulut. En effet il écrivit devant Lyſandre une lettre telle qu'il la pouvoit deſirer, mais il l'en avoit préparé une autre toute contraire. Et quand il falut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur & de même figure, il mit adroitement à la place de la premiére celle qu'il avoit écrite en ſecret, qu'il cacheta, & qu'il lui donna.

Lyſandre partit bien content, & étant arrivé à Lacédémone, il alla deſcendre aux palais où le Sénat étoit aſſemblé, & rendit aux Ephores la lettre de Pharnabaze. Mais il fut étrangement ſurpris, quand il en entendit le contenu, & ſe retira fort troublé. Peu de jours après il revint au Sénat, & dit aux Ephores qu'il étoit obligé d'aller au temple d'Ammon pour s'acquiter des ſacrifices qu'il avoit voués à ce Dieu avant ſes combats. Ce pélerinage n'étoit qu'un prétexte, qui cou-

* *Le proverbe grec eſt* Crétois contre Crétois *fondé ſur ce que les Crétois paſſoient pour les plus grands fourbes & les plus grands menteurs du monde.*

couvroit la peine qu'il avoit de vivre en simple particulier à Sparte, & d'y subir le joug de l'obéissance, lui qui jusques-là avoit toujours commandé. Accoutumé depuis lontems au commandement des armées, & aux distinctions flateuses d'une espéce de souveraineté qu'il avoit exercée dans l'Asie, il ne pouvoit souffrir cette égalité humiliante qui le confondoit dans la multitude, ni se réduire à la simplicité d'une vie privée. Aiant obtenu son congé après beaucoup de difficultés, il s'embarqua. ARTAXERXE

Dès qu'il fut parti, les Rois aiant fait réflexion qu'il tenoit dans sa dépendance toutes les villes par le moien des Gouverneurs & des Magistrats qu'il y avoit établis, & auxquels il avoit donné toute autorité, & que par-là il étoit véritablement seigneur & maître de toute la Gréce, travaillérent à y rétablir le gouvernement du peuple, & à en chasser toutes ses créatures & tous ses amis. Ce changement excita d'abord un grand tumulte. C'est dans ce tems que Lysandre, averti que Thrasybule songeoit à rétablir la liberté dans sa patrie, revint en toute diligence à Sparte, & persuada aux La-

ARTAXERXE

Lacédémoniens de ſoutenir dans Athénes le parti des Nobles. Nous avons marqué ci-devant comment Pauſanias, rempli d'un eſprit plus équitable & plus généreux, rendit la paix aux Athéniens, & coupa par ce moien, dit Plutarque, les ailes à l'ambition de Lyſandre.

CHAPITRE SECOND.

Le jeune Cyrus, ſoutenu des troupes Grecques, entreprend de détrôner ſon frere Artaxerxe. Il eſt tué dans le combat. Fameuſe retraite des Dix-mille.

L'Antiquité ne préſente guéres d'événemens plus mémorables que ceux dont j'entreprends ici de faire le récit. On voit d'une part un jeune Prince, rempli d'ailleurs d'excellentes qualités, mais dévoré d'ambition, porter au loin la guerre contre ſon frere & ſon ſouverain, & l'aller attaquer preſque dans ſon propre palais, pour lui arracher en même tems le ſceptre & la vie : on le voit, dis-je, tomber mort dans le combat aux piés de ce même frere, & terminer par une

une fin si funeste une entreprise également éclatante & criminelle. De l'autre côté, a les Grecs qui l'ont suivi, destitués de tout secours après la perte de leurs Chefs, sans alliés, sans vivres, sans argent, sans cavalerie ni gens de trait, réduits à moins de dix mille hommes, ne trouvant de ressource qu'en eux-mêmes & dans leur courage, soutenus uniquement par le vif desir de conserver leur liberté & de revoir leur patrie : ces Grecs, avec une fiére & intrépide assurance, font leur retraite devant une armée d'un million d'hommes, & victorieuse ; traversent cinq ou six cens lieues, malgré les plus grosses riviéres & des défilés sans nombre ; & arrivent enfin dans leur pays à travers mille nations féroces & barbares, vainqueurs de tous les obstacles qu'ils ont rencontrés sur leur route, & de tous les périls que la perfidie cachée ou la force ouverte leur ont fait essuier.

Cette

a Post mortem Cyri, neque armis à tanto exercitu, neque dolo capi potuerunt ; revertentesque inter tot indomitas nationes & barbaras gentes, per tanta itineris spatia virtute se usque terminos patriæ defenderunt. *Justin. lib. 5. cap. 11.*

ARTAXERXE

Cette retraite, selon les bons connoisseurs & les gens du métier, est l'entreprise la plus hardie & la plus sagement conduite que nous fournisse l'histoire ancienne, & on l'a regardée comme un modéle parfait dans ce genre. Heureusement pour nous elle est décrite dans le dernier détail par un Historien, non seulement témoin oculaire des faits qu'il rapporte, mais qui a été le principal mobile & l'ame de cette grande entreprise. Je ne ferai que l'abréger, & comme en cueillir la fleur: mais je ne puis m'empécher d'exhorter les jeunes gens destinés à la profession des armes à consulter eux-mêmes l'original, dont nous avons une bonne traduction, quoique bien éloignée de la beauté du texte primitif. Il est difficile qu'ils rencontrent un maître plus habile que Xénophon pour le métier de la guerre; & je puis bien lui appliquer ici ce qu'Homére dit de Phénix Gouverneur d'Achille, Qu'il étoit également en état de former son Disciple & pour la parole & pour l'action:

Iliad. I. v. 443.

Μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, πρηκτῆρά τε ἔργων.

§. I.

§. I.

Cyrus leve sécretement des troupes contre Artaxerxe son frere. Treize mille Grecs se joignent à lui. Il part de Sardes. Après une marche de plus de six mois, il arrive dans la Babylonie.

Nous avons déja dit que Cyrus le jeune, fils de Darius Nothus & de Parysatis, voioit avec peine sur le trône Artaxerxe son frere aîné; & que dans le moment même que celui-ci étoit près d'en prendre possession, il avoit entrepris de lui ôter en même tems le sceptre & la vie. Artaxerxe sentit bien ce qu'il avoit à craindre d'un frere hardi, entreprenant, ambitieux: mais il ne put refuser sa grace aux priéres & aux larmes de Parysatis sa mere, qui aimoit passionnément ce cadet. Il le renvoia donc en Asie dans son Gouvernement, en lui confiant, contre toutes les régles de la politique, une autorité absolue sur les provinces que le Roi lui avoit laissées par son testament.

Diod. lib. 14. p. 243. & 249. 252. *Justin. l.* 5. *cap.* 11 *Xenoph. de Exped. Cyri, lib.* 1. *pag.* 243. 248.

AN. M. 3600. Av. J. C. 404.

AN. M. 3601. Av. J. C. 403.

Dès qu'il y fut arrivé, il songea sérieusement à se venger de l'affront qu'il

ARTA-XERXE qu'il prétendoit avoir reçu de son frére, & à le détrôner. Il recevoit avec bonté & affabilité tous ceux qui venoient de la Cour de son frere, pour les détacher insensiblement du service du Roi, & se les attacher. Ile gagnoit aussi le cœur des barbares qui étoient sous sa conduite, se familiarisant avec eux, & se mélant avec le simple soldat, mais sans que la dignité de Commandant en souffrît ; & il les formoit par différens exercices au métier de la guerre. Il s'appliqua sur tout à lever secrettement en divers endroits sous différens prétextes des troupes Grecques, sur lesquelles il comptoit beaucoup plus que sur celles des barbares. Cléarque se retira auprès de lui après avoir été banni de Lacédémone, & lui fut d'un grand secours : c'étoit un

AN. M. 3602. AV. J. C. 402.

Capitaine habile, expérimenté, & plein de courage. Dans le même tems plusieurs villes du Gouvernement de Tissapherne s'étant soustraites à son obéissance, se donnérent à Cyrus. Cet incident, qui ne fut point un effet du hazard, mais des intrigues secrettes de Cyrus, alluma la guerre entre eux. Cyrus, sous prétexte d'armer contre Tissapherne, assembla plus ouvertement

ment des troupes ; & pour mieux éblouir la Cour, il y envoia de grandes plaintes au Roi contre ce Gouverneur & lui demandoit de la maniére la plus humble sa protection & du secours. Artaxerxe y fut trompé. Il crut que tous les préparatifs de Cyrus ne regardoient que Tissapherne, & persuadé qu'il n'avoit rien à craindre pour lui-même, il demeura tranquille.

MNEMON.

Cyrus sut bien profiter de l'imprudente sécurité & de la molle nonchalance de son frere, laquelle étoit regardée par plusieurs comme une marque de douceur & d'humanité. En effet, au commencenent de son régne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom. Car il se montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient : il honoroit & récompensoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient mérité par leurs services : quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage & l'insulte ; & quand il faisoit des présens, c'étoit toujours avec un air gracieux & des maniéres obligeantes, qui en relevoient infiniment le prix, & qui montroient qu'il n'étoit jamais plus content, que quand il pou-

Plut. in Artax. p. 1013.

ARTAXERXE pouvoit faire du bien à ses sujets. A toutes ces rares qualités il auroit dû en ajouter une qui n'est pas moins roiale, & qui l'auroit mis en garde contre les entreprises d'un frere dont il devoit connoitre le caractére: je veux dire une sage prévoiance, qui pénétre dans l'avenir, & qui rend un Prince attentif à prévenir ou à dissiper tout ce qui peut troubler le repos de l'Etat.

Les émissaires que Cyrus avoit à la Cour, ne cessoient de répandre dans le public des discours, qui préparoient les esprits au changement & à la révolte. Ils disoient que les affaires demandoient un Roi tel que Cyrus, magnifique & libéral, qui aimât la guerre, & qui comblât de bien ses serviteurs; & que la grandeur de l'Empire avoit besoin d'un Roi plein d'ambition & de courage, pour en soutenir & en augmenter l'éclat.

AN. M. 3603. AV. J C. 401.

Ce jeune Prince de son côté ne perdoit point de tems, & il se hâtoit de mettre en exécution son grand dessein. Il n'avoit alors que vingt-trois ans tout au plus. Après les services importans qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, services sans lesquels ils n'auroient jamais pu gagner les victoires qui les avoient

avoient rendu maîtres de la Gréce, il crut pouvoir s'ouvrir à eux. Il leur fit donc part de l'état présent de ses affaires, & de ses vûes, persuadé que cette ouverture même les disposeroit encore davantage à le servir. MNEMON.

Dans la lettre qu'il leur écrivit, il parloit de lui-même en termes magnifiques. Il disoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus Roial que son frere, qu'il étoit plus exercé dans la philosophie & mieux instruit dans la * magie, & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui, qualité qui étoit d'un grand mérite parmi les barbares, mais qui ne devoit par le relever beaucoup dans l'esprit de ceux à qui il écrivoit. Les Lacédémoniens envoiérent ordre à leur flote de joindre incessamment celle de ce Prince, & d'obéir en tout à Tamus son Amiral : mais ce fut sans rien dire d'Artaxerxe, & sans qu'il parût en aucune sorte qu'ils fussent du secret. Cette precaution leur parut a nécessaire, pour se justifier au-

* *Par la magie chez les Perses on entendoit la science de la religion, & celle du gouvernement.*

a Quærentes apud Cyrum gratiam ; & apud Artaxerxem, si vicisset, veniæ patrocinia, cum nihil adversùs eum apertè decrevissent. *Justi. lib. 5 cap. 11.*

ARTAXERXE près d'Artaxerxe en cas que les choſes vinſſent à tourner à ſon avantage.

Voici à quoi montoit l'armée de Cyrus, ſelon la revûe qui en fut faite dans la ſuite. Il avoit treize mille Grecs, qui faiſoient l'élite & la principale force de ſon armée, & cent mille hommes d'autres troupes réglées de nations barbares. Cléarque de Lacédémone commandoit les troupes du Péloponnéſe, excepté les Achéens. Ceux-ci avoient pour Chef Socrate d'Achaïe. Les Béotiens étoient ſous Proxéne de Thébes, & les Theſſaliens ſous Ménon. Les Barbares avoient pour Commandans des Perſes, à la tête deſquels étoit Ariée. La flote étoit compoſée de trente-cinq vaiſſeaux commandés par Pythagore Lacédémonien, & de vingt-cinq commandés par Tamos Egyptien, Amiral de toute la flote. Elle ſuivoit l'armée de terre, en cotoiant les bords de la mer.

Lib. I. p. 252.

Cyrus ne s'étoit ouvert de ſon deſſein qu'à Cléarque ſeul parmi les Grecs, prévoiant bien que la vûe d'une ſi longue & ſi hardie entrepriſe ne manqueroit pas d'effraier & de rebuter les Officiers auſſi bien que les ſoldats. Il

Il s'appliqua seulement à les gagner pendant la marche en les traitant avec bonté & humanité, en se familiarisant avec eux, & donnant de bons ordres afin qu'il ne manquassent de rien. Proxéne, dont la famille étoit amie de celle de Xénophon, présenta ce jeune Athénien à Cyrus, qui le reçut très-favorablement, & lui donna de l'emploi dans son armée parmi les Grecs. Enfin il partit de Sardes, & marcha vers les hautes provinces de l'Asie. Les troupes ne savoient ni quel étoit le sujet de la guerre, ni en quel pays on les conduisoit : Cyrus avoit fait entendre seulement qu'il portoit les armes contre les Pisidiens, qui par leurs courses infestoient sa province.

MNEMON.

Xenoph. l. 3 pag. 294.

Tissapherne, jugeant bien que tous ces préparatifs étoient trop grands pour une aussi petite entreprise que celle de la Pisidie, étoit parti en poste de Milet, pour en donner avis au Roi. Cette nouvelle jetta la Cour dans un grand trouble. Parysatis, mere d'Artaxerxe & de Cyrus, fut regardée comme la principale cause de cette guerre : tous ceux qui étoient attachés à son service & à ses intérêts, furent soupçonnés d'entretenir des intelligen-

Plut. in Artax, p. 1014.

ARTAXERXE ces avec Cyrus. Statira sur tout, qui étoit la Reine régnante, ne cessoit de lui faire de violens reproches. „ Qu'est „ devenue, lui disoit-elle, la foi que „ vous avez si souvent donnée en vous „ rendant caution pour votre fils ? „ Que sont devenues les ardentes prié„ res dont vous vous êtes servie pour „ arracher à la mort celui qui avoit „ conjuré contre le Roi son frere? „ C'est par cette malheureuse tendresse „ que vous avez allumé cette guerre, „ & que vous nous avez précipités „ dans cet abyme de maux „ L'antipathie & la haine étoit déja grande entre les deux Reines. De si vifs reproches l'allumérent encore plus fortement. Nous verrons quelles en furent les suites. Artaxerxe prépara une armée nombreuse pour recevoir son frere.

Xenoph. lib. 1. p. 248-261. Cyrus s'avançoit toujours à grandes journées. Ce qui l'inquiéta le plus dans sa marche, fut le pas de la Cilicie. C'étoit un défilé très étroit entre des montagnes fort hautes & fort escarpées, qui ne laissoient qu'autant d'espace qu'il en faut pour un chariot. Syennésis Roi du pays se disposoit à lui en disputer le passage; & il y auroit infail-

infailliblement réussi sans la division que fit Tamus avec sa flote jointe à celle des Lacédémoniens. Pour défendre la côte que cette flote menaçoit, Syennésis abandonna ce poste important, où un très-petit corps de troupes étoit capable d'arréter la plus grosse armée. MNEMON.

Quand on fut arrivé à Tarse, les Grecs refusérent de passer outre, se doutant bien qu'on les menoit contre le Roi, & criant hautement qu'ils ne s'étoient point enrollés à cette condition. Cléarque qui les commandoit eut besoin de toute son adresse & de toute son habileté pour étoufer ce mouvement dans sa naissance. Il avoit d'abord voulu emploier la voie de l'autorité & de la force, qui lui avoit fort mal réussi. Il cessa de s'opposer de front à leur dessein : il parut même entrer dans leurs vûes, & les appuier de son approbation & de son crédit. Il déclara ouvertement qu'il ne se séparereroit point d'eux, & leur conseilla de députer vers le Prince, pour savoir de lui-même contre qui il prétendoit les mener, afin de le suivre volontairement si le parti leur plaisoit, sinon de lui demander la permission de se retirer. Par ce détour adroit il appaisa

ARTA-XERXE le tumulte, & ramena les esprits. Il fut député lui-même avec quelques Officiers. Cyrus, qu'il avoit averti de tout secrettement, répondit qu'il vouloit aller combattre * Abrocomas son ennemi, qui étoit à douze journées de là sur l'Euphrate. Quand on leur eut raporté cette réponse, quoiqu'ils vissent bien où on les menoit, ils résolurent de marcher, & demandérent seulement qu'on augmentât leur paye. Cyrus, au lieu d'un * Darique qu'il donnoit par mois à chaque soldat, leur en promit un & demi.

** Le Darique valoit dix livres.*

Quelque tems après on vint dire à Cyrus que deux des principaux Officiers, pour une querelle particuliére qu'ils avoient eue avec Cléarque, s'étoient sauvés sur un vaisseau marchand avec une pàrtie de leur équipage. Plusieurs étoient d'avis qu'on envoiât après eux quelques galéres, ce qui étoit fort facile, & qu'après les avoir ramenés, on en fit un exemple, en les punissant de mort à la vûe de toute

** Il n'est point marqué où il commandoit. Il paroit que c'étoit vers l'Euphrate. Il marchoit avec trois cens mille hommes pour se joindre à l'armée du Roi, mais il n'arriva qu'après la bataille.*

toute l'armée. Cyrus, persuadé a que les bienfaits étoient la voie la plus sûre pour gagner les cœurs, & que les punitions, non plus que les remédes violens, ne doivent être emploiés que dans l'extrême nécessité, déclara publiquement qu'il ne souffriroit pas qu'on pût dire qu'il eût retenu quelqu'un par force à son service; & il ajouta qu'il leur renvoieroit leurs femmes & leurs enfans qu'ils lui avoient laissés en otage. Une réponse si sage & si généreuse fit un effet merveilleux sur les esprits, & attacha auprès de lui pour toujours ceux même qui auparavant avoient eu quelque envie de se retirer. C'est ici une grande leçon pour ceux qui gouvernent. Il y a dans les hommes un fonds de générosité naturelle, qu'il faut connoitre & ménager. Les menaces les aigrissent & les chatimens les révoltent, quand on veut les porter à leur devoir malgré eux. Ils b desirent qu'on s'en fie

MNEMON.

a Beneficiis potiùs quàm remediis ingenia experiri placuit. *Plin. in Traj.*

b Nescio an plus moribus conferat Princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. *Plin. ibid.*

Plerumque habita fides ipsam obligat fidem. *Liv.*

ARTAXERXE

à eux jusqu'à un certain point, qu'on leur laisse la gloire de s'en acquiter par leur choix ; & souvent un moien sûr de les rendre fidèles, est de montrer qu'on les suppose tels.

Cyrus leur déclara pour lors qu'il marchoit contre Artaxerxe. A cette parole il s'éleva d'abord quelque murmure, mais qui fit bientôt place aux marques de joie & d'allégresse sur les magnifiques promesses que leur fit le Prince.

Plut. in Artax. p. 1014. *Xenoph. l.* 1. *p.* 261. 266.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi ne songeoit point à combattre sitôt, mais qu'il avoit résolu d'attendre dans le fond de la Perse que toutes ses forces fussent assemblées ; & que pour arrêter les ennemis il avoit fait dans une plaine de la Babylonie un fossé qui avoit cinq toises de large sur trois de profondeur, & qui s'étendoit par l'espace de douze * parasanges ou douze lieues, depuis l'Euphra-

* *La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses. Elle étoit ordinairement de trente stades, qui sont une lieue & demi de France. Il y en avoit depuis vingt jusqu'à soixante stades. Dans la marche de l'armée de Cyrus, je suppose que la parasange n'est que de vingt stades, c'est-à-dire d'une lieue: j'en marquerai dans la suite la raison.*

te jusqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate & le fossé on avoit laissé un chemin de vingt piés de large; & ce fut par là que Cyrus passa avec toute son armée, dont il avoit fait la revûe le jour précédent. Le Roi avoit négligé de lui disputer ce passage, & le laissoit toujours approcher de Babylone. Ce fut Tiribase qui le détermina à ne point fuir ainsi devant un ennemi sur lequel il avoit des avantages infinis & par le nombre de ses troupes, & par la valeur de ses Chefs. Il se détermina donc à aller à la rencontre de l'ennemi.

MNEMON.

§. II.

La bataille se donne à Cunaxa. Les Grecs remportent la victoire de leur côté, Artaxerxe du sien. Cyrus est tué.

Le lieu où se donna la bataille s'appelloit Cunaxa, & étoit à * vingt-cinq lieues environ de Babylone. L'armée de Cyrus étoit composée de treize mille Grecs, de cent mille Barbares, & de vingt chariots armés de faux. Celle des ennemis, tant d'infanterie que de cavalerie, devoit monter à douze cens mille hommes sous quatre Généraux,

Xenoph. in Expedit. Cyr. l. 1. pag. 263. 266. Diod. lib. 14. pag. 253. 254. Plut. pag. 1014-1017.

* *Cinq cens stades.*

ARTA-XERXE raux, Tiſſapherne, Gobryas, Arbace, & Abrocomas, ſans compter les ſix mille chevaux d'élite qui combattoient devant le Roi,& ne le quittoient point. Mais Abrocomas, qui avoit avec lui trois cens mille hommes, n'arriva que cinq jours après la bataille. Il ne s'y trouva que cent cinquante chariots armés de faux.

Cyrus voiant que l'ennemi n'avoit point defendu le paſſage du foſſé, crut qu'il n'y auroit point de combat: ainſi le lendemain on marcha avec beaucoup de négligence. Mais le troiſiéme jours, Cyrus étant ſur ſon char avec peu de ſoldats rangés devant lui, & les autres marchant confuſément, ou faiſant porter leurs armes, tout-à-coup ſur les neuf heures du matin, un cavalier accourut à toute bride,criant par tout où il paſſoit que l'ennemi approchoit prèt à combattre. Alors le déſordre fut grand, dans la crainte qu'on n'eût pas le loiſir de ſe ranger en bataille. Cyrus, ſautant en bas de ſon char, s'arma en diligence, & monta à cheval ſes javelots à la main, criant à chacun qu'il reprît ſes armes & ſon rang; ce qui fut auſſi tôt exécuté avec tant de promtitude, que les troupes n'eu-

n'eurent pas le tems de prendre leur repas. MNEMON.

Cyrus plaça à la droite mille chevaux Paphlagoniens appuiés à l'Euphrate, avec l'infanterie légére des Grecs: ensuite Cléarque, Proxéne, & les autres Colonels, jusqu'à Ménon, chacun avec leurs troupes. L'aile gauche, composée de Lydiens, de Phrygiens, & d'autres peuples d'Asie, étoit commandée par Ariée, qui avoit aussi mille chevaux. Cyrus se mit au centre, où étoit l'élite des Perses & des autres barbares. Il étoit environné de six cens Cavaliers armés de toutes piéces, & leurs chevaux de chamfreins & de poitral. Le Prince avoit la tête nue, aussi bien que tous les autres Perses, car c'est leur coutume d'aller ainsi au combat: tous ses gens avoient des cotes-d'armes rouges, au lieu que ceux d'Artaxerxe en avoient de blanches.

Un peu avant le combat, Cléarque conseilla à Cyrus de ne point s'engager dans la mélée, & de mettre sa personne en sûreté derriére les bataillons des Grecs. *Que me dis-tu là*, répliqua Cyrus? *Quoi, tu veux que dans le tems même que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être!* Cette

 sage & généreuse réponse fait voir qu'il savoit quel est le devoir d'un Général d'armée, sur tout dans un jour de bataille. S'il s'étoit retiré, lorsque sa présence étoit le plus nécessaire, il auroit témoigné peu de cœur, & l'auroit ôté aux autres. Il faut, en gardant toujours la différence qui doit être entre le Commandant & les soldats, que le péril soit commun, & que personne ne s'en exempte, si l'on veut que les troupes n'en soient pas allarmées. Le courage, dans une armée, dépend de l'exemple, du desir d'être remarqué, de la crainte de se deshonorer, de l'impuissance de faire autrement que les autres, & de l'égalité du danger. La retraite de Cyrus auroit ruiné ou affoibli tous ces puissans motifs, en décourageant les Officiers aussi bien que les soldats. Il crut qu'étant leur Général, il en devoit faire les fonctions, & se montrer digne d'être l'ame & le chef de tant de gens de cœur, prêts à répandre leur sang pour lui.

Il étoit déja midi, & l'ennemi ne paroissoit point encore. Mais, sur les trois heures, il s'éleva une grande poussiére comme une nuée blanche, suivie quelque tems après d'une noirceur qui cou-

couvrit toute la plaine: après quoi l'on vit briller les armes, les lances, & les étendars. Tiſſapherne commandoit la gauche, qui étoit compoſée de la cavalerie armée de cuiraſſes blanches, & de l'infanterie légére: au centre étoit l'infanterie péſamment armée, dont une grande partie avoit des boucliers de bois qui couvroient le ſoldat tout entier, (c'étoient des Egyptiens.) Le reſte de l'infanterie légére & de la cavalerie formoit l'aile droite. Toute l'infanterie étoit rangée par nations, avec autant de profondeur que de front, & formoit ainſi des bataillons quarrés. Le Roi s'étoit mis au corps de bataille avec l'élite de toutes ſes troupes, & il avoit autour de lui ſix mille chevaux, commandés par Artagerſe. Quoiqu'il fût au centre, il débordoit l'aile gauche de Cyrus, tant le front de ſon armée ſurpaſſoit en étendue celui de l'armée ennemie. On avoit placé cent cinquante chariots armés de faux à la tête de l'armée à quelque diſtance les uns des autres. Les faux étoient attachées à l'eſſieu tant en bas que de travers, pour couper & renverſer tout ce qu'ils trouveroient à leur rencontre.

Comme Cyrus comptoit beaucoup

ARTAXERXE.

ſur la valeur & l'expérience des Grecs, il dit à Cléarque, qu'après qu'il auroit battu les ennemis qui étoient devant lui, il eût ſoin de ſe rabbattre ſur ſa gauche pour tomber ſur le centre où étoit le Roi, parce que de là dépendoit tout le ſuccès de la bataille. Mais Cléarque, trouvant beaucoup de difficulté à pouvoir percer un ſi gros corps de troupes, lui répondit qu'il ne ſe mît en peine de rien, & qu'il auroit ſoin de faire ce qu'il faudroit.

Cependant l'armée ennemie s'avançoit au petit pas en bon ordre. Cyrus marchoit entre les deux corps de bataille, quoique plus près du ſien, & les conſidéroit attentivement l'un après l'autre. Xénophon l'apercevant piqua droit à lui pour ſavoir s'il n'avoit point quelque ordre à lui donner. Il lui cria que les ſacrifices étoient favorables, & qu'il en informât les troupes. Auſſitôt il ſe mit à parcourir les rangs pour donner ſes ordres, & il ſe montra aux ſoldats avec une joie ſur le viſage & une ſérénité qui inſpiroient le courage, & en même tems avec un air de bonté & de familiarité qui excitoient leur affection & leur zèle. On ne ſauroit comprendre ce que peut ſur les ef-

esprits une parole, un air de bonté, un regard du Général, dans un jour d'action ; & avec quelle ardeur un homme ordinaire court au péril, quand il croit n'être pas inconnu à son Général, & qu'il pense qu'il lui saura gré de son courage.

Artaxerxe approchoit toujours, quoique lentement, sans bruit & sans confusion. Cette belle ordonnance & cette exacte discipline surprirent extrémement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de désordre & de tumulte dans une si grande multitude ; & à entendre des cris confus, comme Cyrus le leur avoit annoncé.

Les armées n'étoient éloignées que de quatre à cinq cens pas, l'orsque les Grecs commencérent à chanter l'hymne du combat, & à marcher, lentement d'abord & en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils jettérent de grands cris, frapant de leurs javelots contre leurs boucliers pour épouventer les chevaux; & s'ébranlant tous ensemble, ils coururent de toutes leurs forces contre les barbares, qui ne les attendirent pas, mais lâchérent le pié, & s'enfuirent tous, à l'exception de Tissapherne qui demeura avec une petite partie de ses troupes. Cy-

ARTAXERXE.

Cyrus voioit avec plaisir la déroute des ennemis causée par les Grecs, & ceux qui étoient autour de lui le proclamérent Roi. Mais il ne se livra pas à une vaine joie, & ne se compta point encore vainqueur. Il s'aperçut qu'Artaxerxe faisoit faire un mouvement à sa droite pour le prendre en flanc: il marche droit à lui avec ses six cens chevaux, tue de sa main Artagerse Commandant des six mille chevaux qui environnoient le Roi, & les met tous en fuite. Découvrant son frere, il s'écrie, les yeux éteincelans de feu, *je le voi*, & pique vers lui, acompagné seulement de ses principaux Officiers: car ses troupes s'étoient debandées en poursuivant les fuiards, ce qui fut une faute essentielle.

Diodor. l. 14. pag. 254.

Alors le combat devint comme singulier entre Artaxerxe & Cyrus;& l'on vit, dit un Historien, ces deux freres, transportés de fureur & acharnés l'un contre l'autre, chercher, comme autrefois Etéocle & Polynice, à enfoncer chacun le fer dans le sein de son rival, & à s'assurer du trône par sa mort.

Cyrus aiant écarté ceux qui étoient en bataille devant Artaxerxe, le joint, tue

tue son cheval sous lui, & le fait tomber par terre. Celui-ci s'étant relevé, & aiant monté sur un autre cheval, Cyrus pousse encore à lui, le blesse du second coup, & se prépare à lui en porter un troisiéme, qu'il espére devoir être le dernier. Le Roi, comme un lion blessé par les chasseurs qui n'en devient que plus furieux, s'élance avec impétuosité & pousse son cheval contre Cyrus, qui, tête baissée & sans aucun ménagement, se jettoit au travers d'une grèle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frape de sa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient aussi sur lui. Cyrus tombe mort. Les uns disent que ce fut du coup que le Roi lui donna: les autres assurent qu'il fut tué par un soldat Carien. Mithridate, jeune Seigneur Persan, prétendoit lui avoir porté le coup mortel, en lui enfonçant sa javeline près de l'œil dans la temple avec tant de roideur, qu'il lui perça la tête de part en part. Les plus Grands de sa Cour, ne pouvant se résoudre de survivre à un si bon maître, se firent tous tuer auprès de son corps; preuve certaine, dit Xénophon, qu'il savoit bien choisir ses amis, & qu'il en étoit véritablement aimé.

ARTAXERXE aimé. Ariée, qui auroit dû lui être plus attaché que tout autre, s'enfuit avec sa gauche sitôt qu'il eût appris sa mort.

Artaxerxe, après avoir fait couper la tête & la main droite de son frere par l'Eunuque Mésabate, poursuivit les ennemis jusques dans leur camp. Ariée ne s'y étoit pas arrété ; mais, l'aiant traversé, il continua sa retraite jusqu'au lieu où l'armée avoit campé le jour précédent, qui étoit éloigné d'environ quatre lieues.

Quatre parasanges.

Tissapherne, après la défaite de la plus grande partie de sa gauche par les Grecs, mena le reste contre l'ennemi, & donna le long du fleuve à travers l'infanterie légére des Grecs, qui s'ouvrit pour lui faire passage, & fit sa décharge sur lui en passant sans perdre un seul homme. Elle étoit commandée par Episthéne d'Amphipolis, qui passoit pour un habile Capitaine. Tissapherne passa outre sans retourner à la charge, parce qu'il se sentoit trop foible, & il s'avança jusqu'au camp de Cyrus, où il trouva le Roi qui le pilloit, mais qui n'avoit pu forcer l'endroit défendu par les Grecs qu'on y avoit laissés pour la garde, & qui sauvérent leur bagage.

Les

Les Grecs de leur côté, & Artaxerxe de l'autre, qui ne ſavoient point ce qui ſe paſſoit ailleurs, comptoient chacun avoir remporté la victoire : les premiers, parce qu'ils avoient mis en fuite & pourſuivi les ennemis; le Roi, parce qu'il avoit tué ſon frere, battu les troupes qui s'étoient préſentées devant lui, & pillé leur camp. Leur ſort fut bientôt éclairci de part & d'autre. Tiſſapherne, en arrivant au camp, apprit au Roi que les Grecs avoient renverſé ſon aile gauche, & la pourſuivoient vivement: & les Grecs, de leur côté, apprirent que le Roi, en pourſuivant la gauche de Cyrus, avoit percé juſqu'au camp. Sur ces avis, le Roi rallia ſes troupes, & ſe mit en marche pour aller chercher l'ennemi; & Cléarque, de ſon côté, revenant de la pourſuite des Perſes, s'avança pour aller au ſecours du camp. MNEMON

Les deux armées ſe trouvérent bientôt aſſez près l'une de l'autre. Il parut, par un mouvement que fit le Roi, qu'il avoit deſſein d'attaquer les Grecs par la gauche. Ceux-ci, craignant d'être envelopés de toutes parts, firent un quart de converſion, & mirent le fleuve à leur dos, pour n'être point pris par der-

derriére. Ce que le Roi aiant vû, il fit changer de forme aussi à sa bataille, se vint ranger devant eux, & marcha pour les attaquer. Dès que les Grecs virent qu'ils s'approchoient, ils entonnérent l'hymne du combat, & marchérent à l'ennemi avec plus d'ardeur encore qu'à la premiére action.

Les barbares aussi lâchérent le pié comme la premiére fois, & encore de plus loin, & furent poursuivis jusqu'à un vilage qui étoit au pié d'une colline, sur laquelle leur cavalerie fit alte. On y remarqua l'étendard du Roi, qui étoit un Aigle d'or au bout d'une pique, les ailes déploiées. Les Grecs se préparant à les y poursuivre, ils abandonnérent aussi la colline, prirent la fuite précipitamment, & toutes les troupes se débandérent. Cléarque, après avoir rangé ses troupes au pié de la colline, y fit monter Lycie de Syracuse avec un autre pour voir ce qui se passoit dans la campagne. Ils raportérent que les ennemis fuioient de tous côtés, & que toute l'armée étoit en déroute.

Comme il étoit presque nuit, les Grecs mirent bas les armes pour se reposer, bien étonnés de ce que Cyrus

ne

ne paroiſſoit point, ni perſonne de ſa part, & s'imaginant qu'il s'étoit engagé à la pourſuite des ennemis, ou qu'il ſe hâtoit de ſe rendre maître de quelque place importante, car ils ne ſavoient pas encore ſa mort, ni la défaite du reſte de ſon armée. Ils ſe déterminent à retourner dans leur camp, où ils arrivent à nuit fermée, & trouvent la plupart du bagage pris, avec tous les vivres, & quatre cens chariots chargés de farine & de vin, que Cyrus faiſoit toujours mener pour les Grecs en cas de beſoin & de quelque néceſſité preſſante. Ils paſſérent la nuit dans le camp, la plupart ſans avoir encore pris de nourriture, comptant que Cyrus étoit vivant, & qu'il avoit remporté la victoire. MNEMON.

Le ſuccès du combat que je viens de décrire, montre ce que peuvent la bravoure & la ſcience militaire contre le grand nombre. Le petit corps d'armée des Grecs ne montoit qu'à douze ou treize mille hommes: mais c'étoient des troupes aguerries, diſciplinées, endurcies à la fatigue, accoutumées à affronter les dangers, ſenſibles à la gloire & à la réputation, & qui pendant la longue guerre du Péloponnéſe

ARTAXERXE. avoient eu le tems & les moiens de s'inſtruire & de ſe perfectionner dans l'art de combattre. Du côté d'Artaxerxe on comptoit près d'un million d'hommes : mais ce n'étoient point des ſoldats, ils n'en avoient que le nom ; ſans force, ſans courage, ſans diſcipline, ſans éxpérience, ſans aucun ſentiment d'honneur. Auſſi, dès que les Grecs paroiſſoient, la fraieur & le déſordre ſe mettoient parmi les ennemis ; & dans la ſeconde action, Artaxerxe lui-mème n'oſa pas les attendre, & prit honteuſement la fuite.

Plutarque ici blàme fort Cléarque Commandant des Grecs, & lui impute à lâcheté de n'avoir pas ſuivi l'ordre de Cyrus, qui lui avoit recommandé ſur tout de donner du côté où étoit Artaxerxe. Ce reproche paroit ſans fondement. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment ce Capitaine, qui étoit placé à l'aile droite, pouvoit attaquer d'abord Artaxerxe, qui étant au centre débordoit, comme on l'a dit, toute l'armée ennemie. Il ſemble que Cyrus, comptant comme il faiſoit, & avec beaucoup de raiſon, ſur le courage des Grecs, & deſirant qu'ils attaquaſſent l'endroit où étoit Ar-

Artaxerxe, auroit dû les placer à l'aile gauche, qui répondoit directement à cet endroit, c'est-à-dire, au corps de bataille, & non pas à la droite qui en étoit fort éloignée.

Le reproche qu'on pourroit faire à Clearque, c'est d'avoir poussé trop vivement & trop lontems les fuiards. Si, après avoir mis en désordre l'aile gauche qui lui étoit opposée, il eût pris le reste des ennemis en flanc, & eut pénétré jusqu'au centre où étoit Artaxerxe, il y a très grande apparence qu'il auroit remporté une victoire complette, & qu'il auroit placé Cyrus sur le trône. Les six cens Cavaliers de ce Prince firent la même faute, & poursuivant avec trop de chaleur le corps de cavalerie qu'ils avoient mis en fuite, ils laissérent leur Maître presque seul, & l'abandonnérent à la merci des ennemis, sans penser qu'ils étoient choisis sur toute l'armée pour veiller à la garde du Prince, & pour mettre sa personne en sûreté. Trop d'ardeur nuit souvent dans un combat: il est du devoir & de l'habileté d'un Chef de savoir la modérer & la conduire.

Cyrus lui-même s'y abandonna trop, & se laissa emporter à un desir aveu-

ARTAXERXE. aveugle de gloire & de vengeance. Allant tête baissée attaquer son frere, il oublia qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. Il ne devoit s'exposer que comme il convient à un Prince; comme la tête, & non comme la main; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter.

Je ne parle ainsi qu'après les gens du métier, & je ne m'ingére pas d'interposer mon jugement propre sur des matiéres qui ne sont pas de ma compétence.

§. III.

Eloge de Cyrus.

De Expedit. Cyr. lib. 1. *p.* 26.26 9. Xenophon fait un éloge magnifique de Cyrus; & ce n'est point simplement sur le raport d'autrui qu'il en parle, mais sur ce qu'il en avoit vû & connu par lui-même. C'étoit, dit-il, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, le Prince, après le Grand Cyrus, le plus digne de commander, & qui avoit l'ame la plus noble & la plus roiale. Dès son enfance, il surpas-

passoit tous ceux de son âge en toute sorte d'exercice, soit qu'il falût manier un cheval, ou tirer de l'arc, ou lancer un javelot, ou se distinguer à la chasse, jusques-là qu'un jour il soutint l'attaque d'un ours, & le terrassa. Ces avantages étoient soutenus en lui par un air noble, par une physionomie prévenante, & par toutes ces graces de la nature qui servent comme de recommandation au mérite.

MNEMON.

Quand son pere l'eut fait Satrape de la Lydie & des provinces voisines, son grand soin fut de bien faire entendre aux peuples qu'il n'avoit rien tant à cœur que de tenir inviolablement sa parole soit pour les traités publics, soit même pour de simples promesses: qualité bien rare dans les Princes, & qui est néanmoins la base de tout bon gouvernement, & la source du bonheur des Rois & des peuples. Non seulement les villes soumises à son autorité, mais les ennemis même prenoient en lui une pleine confiance.

La grande Phrygie & la Cappadoce.

Soit qu'on lui fit du mal ou du bien, il le vouloit rendre au double, & ne souhaitoit de vivre, disoit-il, que jusqu'à ce qu'il eût surmonté en bienfaits

ARTA-XERXE. faits ou en vengeance ses amis & ses ennemis. (Il y auroit eu plus de gloire à vaincre ceux-ci même à force de bienfaits.) Aussi n'y eut-il jamais de Prince que l'on craignît davantage d'offenser, ni pour qui l'on fût plus prêt à exposer ses biens, sa fortune, & sa vie.

Moins occupé du soin de se faire craindre que de celui de se faire aimer, il s'étudioit à ne montrer sa grandeur que par le côté qui la faisoit paroitre utile & avantageuse, & à éteindre tous les autres sentimens par celui de la reconnoissance & de l'amour. Il étoit attentif à toutes les occasions de faire du bien, de placer à propos une grace, de montrer qu'il ne se croioit puissant, riche, heureux, qu'autant qu'il pouvoit le faire sentir aux autres par ses bienfaits. Mais il évitoit d'en tarir la source par une profusion indiscrette. Il [a] ne prodiguoit pas les graces, il les distribuoit. Il vouloit que ses libéralités fussent des récompenses, & non de pures faveurs; & qu'elles servissent à

[a] Habebit sinum facilem, non perforatum: ex quo multa exeant, nihil excidat. *Senec. de beat. vit. cap.* 23.

à aider la vertu, & non pas à entretenir la molle oisiveté du vice. MNEMON.

Il aimoit sur tout à faire du bien aux vaillans hommes: les gouvernemens & les récompenses n'étoient que pour ceux qui s'étoient distingués dans l'occasion. Il n'accordoit jamais les honneurs & les dignités à la brigue ni à la faveur, mais au mérite seul, ce qui fait, non seulement la gloire, mais le succès du gouvernement. Par là il mit bientôt la vertu en honneur, & rendit le vice méprisable. Les provinces, animées d'une noble émulation, lui fournirent en peu de tems un nombre considérable d'excellens sujets en tout genre, qui, sous un autre gouvernement, seroient demeurés inconnus & inutiles.

Personne n'a jamais su obliger de meilleure grace, ni mieux posséder l'art de gagner par des maniéres prévenantes le cœur de ceux qui pouvoient lui rendre service. Comme il sentoit bien qu'il avoit besoin du sécours des autres pour exécuter ses desseins, il jugeoit que l'équité & la reconnoissance demandoient qu'il rendit à ceux qui s'attachoient à sa per-

son-

ARTA-XERXE sonne tous les services qui dépendoient de lui. Tous les présens qu'on lui faisoit soit d'armes éclatantes, soit de riches étofes, il les distribuoit à ses amis consultant le goût ou le besoin de chacun d'eux; & il avoit coutume de dire que le plus bel ornement & la plus grande richesse d'un Prince, étoit d'orner & d'enrichir ceux qui le servoient bien. En effet, dit Xénophon, de faire du bien à ses amis, & de les vaincre en liberalité, je ne trouve pas que ce soit une chose si admirable dans une si haute fortune: mais de les vaincre par la bonté du cœur, & par les sentimens d'affection & d'amitié, & de trouver plus de plaisir à les obliger qu'eux à recevoir des graces, c'est en quoi je trouve Cyrus véritablement digne d'estime & d'admiration. Le premier de ces avantages, il le tire de son rang, & l'autre de son propre fonds.

C'est par ces rares qualités qu'il s'acquit généralement l'estime & l'amour tant des Grecs que des Barbares. Une grande preuve de ce que dit ici Xénophon, c'est qu'on ne quitta jamais le service de Cyrus pour celui du Roi; au lieu qu'il en passoit tout les

jours

jours une infinité du parti du Roi au MNE-
sien depuis que la guerre fut déclarée, MON.
& même de ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour, parce qu'ils étoient tous persuadés que Cyrus sauroit mieux reconnoitre leurs services.

On ne peut pas douter certainement que le jeune Cyrus n'eût de grandes vertus, & un mérite supérieur : mais je suis surpris que Xénophon, en traçant son portrait, n'emploie que des traits brillans & propres à le faire admirer, & ne dise pas un seul mot de ses défauts, & sur-tout de cette ambition démesurée, qui fut l'ame de toutes ses actions ; & qui enfin lui mit les armes à la main contre son frere aîné, & contre son Roi. Est-il permis à un historien, dont le principal devoir est de peindre les vertus & les vices avec les couleurs qui leur conviennent, de décrire fort au long une telle entreprise, sans laisser entrevoir aucune marque d'improbation ? Mais chez les payens, l'ambition, loin d'être regardée comme un vice, passoit souvent pour une vertu.

§. IV.

Le Roi veut contraindre les Grecs à livrer leurs armes. Ils prennent la résolution de mourir plutôt que de se rendre. On fait un traité avec eux. Tissapherne se charge de les conduire jusques dans leur patrie. Il arréte par trahison Cléarque & quatre autres Généraux, qui sont tous mis à mort.

Xenoph. in Expedit Cyr. lib. 2. p. 272. 292. Diod. lib. 14. pag. 255-257.

Les Grecs aiant appris le lendemain de la bataille que Cyrus étoit mort, députérent vers Ariée Général des Barbares, qui s'étoit retiré avec ses troupes au lieu d'où ils étoient partis la veille de l'action, pour lui offrir, comme vainqueurs, la couronne de Perse à la place de Cyrus. Dans le même tems arrivérent des Hérauts d'armes Persans de la part du Roi, pour les sommer de rendre les armes. Ils répondirent fiérement qu'on ne parloit point ainsi à des vainqueurs. Que, si le Roi souhaitoit avoir leurs armes, il vînt lui-même les leur arracher : mais qu'ils mourroient plutôt que de les livrer. Que s'il vouloit les recevoir au nombre de ses alliés, ils le serviroient avec fidélité & courage : mais,

mais, [a] s'il ſongeoit à les réduire en esclavage comme vaincus, qu'il ſût qu'ils avoient en main de quoi ſe défendre, & qu'ils étoient déterminés à perdre la vie plutôt que la liberté. Les Hérauts ajoutérent qu'ils avoient ordre de leur dire, que s'ils demeuroient au lieu où ils les avoient trouvés, il y auroit ſuſpenſion d'armes; que s'ils avançoient ou reculoient, ils ſeroient traités comme ennemis. Les Grecs y conſentirent. Mais lequel dirai-je, reprit le Heraut? Paix en demeurant, & guerre en marchant, repliqua Clearque, ſans s'expliquer davantage, pour tenir toujours le Roi en incertitude.

La réponſe d'Ariée aux députés des Grecs fut, qu'il y avoit pluſieurs autres Perſes plus conſidérables que lui qui ne le ſouffriroient pas ſur le trône, & qu'il partiroit le lendemain de grand matin pour retourner en Ionie: que s'ils vouloient être de la partie, ils arrivaſſent dans la nuit. Cléarque, aiant pris l'avis des Officiers, ſe pré-

[a] Sin ut victis ſervitium indiceretur, eſſe ſibi ferrum & juventutem, & promtum libertati aut ad mortem animum. *Tacit. Ann. lib.* 4. *c.* 46.

ARTA-XERXE

para au départ. Il commanda toujours depuis, comme étant le ſeul capable de le faire, car du reſte il n'avoit point éte élu.

La nuit venue, Milthocyte Thracien, qui commandoit quarante chevaux & environ trois cens ſoldats de ſon pays, s'alla rendre au Roi; & le reſte des Grecs partit ſous la conduite de Cléarque, & arriva ſur le minuit au camp d'Ariée. Après qu'ils ſe furent mis en bataille, les Officiers l'allérent trouver dans ſa tente, où ils jurérent alliance; & les Barbares ajoutérent qu'ils conduiroient l'armée ſans fraude. Pour confirmation du traité, on égorgea un loup, un bélier, un ſanglier, & un taureau : Les Grecs trempoient leurs épées dans le ſang des victimes, & les Barbares la pointe de leurs javelots.

Ariée ne jugea pas à propos de retourner par le chemin par où ils étoient venus, parce que n'y aiant rien trouvé pour leur ſubſiſtance les dix-ſept derniers jours de marche, ils auroient eu beaucoup plus à y ſouffrir à leur retour. Il prit donc une autre route. Il les exhorta ſeulement à faire d'abord de grandes journées, pour éviter

éviter la poursuite du Roi : mais ils n'y purent réussir. Vers le soir, lorsqu'ils étoient près de certains villages où ils devoient s'arrêter, des coureurs raportérent qu'on voioit quelques équipages, ce qui fit juger que l'ennemi n'étoit pas loin. On l'attendit de pié ferme. Le lendemain au point du jour l'armée se rangea dans le même ordre qu'elle étoit lors de la bataille. Une contenance si hardie épouvanta le Roi. Il envoia des Hérauts, non plus pour demander, comme auparavant, qu'on livrât les armes, mais pour parler de paix & de traité. Cléarque, qu'on avertit de leur arrivée, & qui étoit occupé à ranger ses troupes, leur fit dire d'attendre, & qu'il n'avoit pas encore le loisir de leur parler. Il affectoit exprès un air de fierté & de grandeur, pour marquer son intrépidité ; & d'ailleurs il étoit bien aise de faire paroitre sa phalange en bon état. Quand il se fut avancé avec ce qu'il avoit de plus leste parmi ses Officiers, & qu'il eut entendu la proposition que lui faisoient les Hérauts, il répondit qu'il faloit commencer par se battre, parce que l'armée manquant de vivres ne

MNEMON.

ARTAXERXE

pouvoit pas attendre plus lontems, Les Hérauts étant rétournés pour porter cette parole à leur Maître, revinrent fort peu de tems après, ce qui fit connoitre que le Roi, ou celui qui parloit en son nom n'étoit pas éloigné. Ils dirent qu'ils avoient ordre de les conduire dans les villages, où ils trouveroient des vivres en abondance; & ils les y conduisirent effectivement.

L'armée y séjourna trois jours, pendant lesquels Tissapherne y arriva de la part du Roi,.avec le frere de la Reine, & trois autres Grands de Perse, suivis d'un grand nombre d'Officiers & de domestiques. Après avoir salué les Généraux qui s'avancérent pour le recevoir, il leur dit par l'entremise de son truchement, qu'étant voisin de la Gréce, & les aiant vû engagés dans des périls d'où ils auroient peine à se tirer, il avoit interposé ses bons offices auprès du Roi pour obtenir qu'il lui fût permis de les remener dans leur pays, persuadé que lorsqu'ils y seroient arrivés, ni eux ni leurs villes ne perdroient le souvenir d'une telle faveur. Que le Roi, sans s'expliquer encore positivement, l'avoit

 MNEMON

voit chargé de venir savoir d'eux pourquoi ils avoient pris les armes contre lui ; & il leur conseilla de répondre au Roi d'une maniére qui ne lui déplût point, & qui le mît, lui Tissapherne, en état de leur rendre service. Les dieux nous sont témoins, « reprit Cléarque, « que nous ne nous « sommes point enrôlés pour faire la « guerre au Roi, ni pour marcher « contre lui. Cyrus couvrant sa mar- « che de divers prétextes ; nous a ame- « més presque jusqu'ici sans s'expli- « quer, afin d'être plus en état de « vous surprendre. Et lorsque nous « l'avons vû engagé dans les dangers « nous avons eu honte de l'abandon- « ner après les faveurs que nous en « avions reçues. Mais puisqu'il est « mort, nous sommes quittes de notre « parole, & nous ne désirons ni con- « tester la couronne à Artaxerxe, ni « ravager son pays, ni lui faire aucun « déplaisir, pourvû qu'il ne s'oppose « point à notre retour. Que si quel- « qu'un nous attaque, nous tâcherons, « avec l'aide des dieux, de nous bien « défendre ; & ne serons point ingrats « aussi à l'égard de ceux qui nous au- « ront rendu quelque service. « Tissa-

ARTA-XERXE pherne répondit qu'il porteroit cette parole au Roi, & qu'il leur raporteroit sa réponse. Il ne revint pas le lendemain, ce qui mit les Grecs en inquiétude, mais il arriva le troisiéme jour, & dit qu'il avoit enfin obtenu leur grace après beaucoup de contradictions. Car on avoit représenté au Roi qu'il ne devoit pas laisser retourner impunément en leur pays des gens qui avoient eu l'insolence de lui venir faire la guerre, „ Enfin, dit-il, „ vous pouvez vous assûrer maintenant qu'on n'apportera aucun obstacle à votre retour, & qu'on vous „ fournira des vivres, ou qu'on vous „ en laissera prendre en paiant; & „ vous jurerez aussi que vous passerez „ sans faire aucun désordre, & que „ vous prendrez seulement ce qui „ vous sera nécessaire, si on ne vous le „ fournit pas. " Ces conditions furent jurées de part & d'autre. Tissapherne & le frere de la Reine donnérent la main aux Colonels & aux Capitaines, & reçurent la leur. Ensuite Tissapherne se retira pour aller donner ordre à ses affaires, avec promesse de revenir au plutôt pour s'en retourner avec eux dans son Gouvernement.

Les

Les Grecs l'attendirent plus de vingt jours, demeurant campés prés d'Ariée, qui étoit visité souvent par ses freres & par ses autres parens, & les Officiers de son armée par d'autres Perses qui les assuroient de la part du Roi qu'il ne se souviendroit plus du passé; de sorte qu'on voioit l'amitié d'Ariée envers les Grecs se refroidir de jour en jour. Ce changement leur donnoit de l'inquiétude. Plusieurs des Officiers vinrent trouver Cléarque & les autres Capitaines, & leur dirent: Que faisons-nous ici plus lontems? « Ne savons-nous pas que le Roi nous « voudroit voir tous périr, pour inf- « pirer de la terreur aux autres? Peut « être qu'il nous arréte en attendant « qu'il ait rassemblé ses forces disper- « sées, ou envoié saisir les passages « qui sont sur notre route: car il ne « souffrira jamais que nous retour- « nions en Gréce pour y publier notre « gloire & sa honte. „ Cléarque répondoit à ceux qui lui tenoient ces discours, que de partir ainsi sans le congé du Roi, c'étoit rompre avec lui, & lui déclarer la guerre en violant le traité; qu'on demeureroit sans conducteur dans un pays étranger, où per-

ARTA-XERXE. personne ne voudroit fournir des vivres; qu'Ariée les quitteroit, & que leurs amis même deviendroient leurs ennemis: qu'il ne savoit pas s'il y avoit encore quelque autre fleuve à passer, mais que quand il n'y auroit que l'Euphrate, on ne le pouvoit traverser pour peu qu'on leur disputât le passage: Que s'il faloit combattre, on se trouvoit sans cavalerie contre des ennemis qui en avoient une très nombreuse & très-excellente; de sorte que, si l'on remportoit la victoire, on n'en tireroit pas grand avantage; & si l'on étoit vaincu, on périroit sans ressource. „ D'ailleurs, pourquoi le Roi, qui avoit tant „ d'autres moiens de nous perdre nous „ auroit-il donné sa parole pour la violer, afin de se rendre exécrable de- „ vant les dieux & devant les hommes?

Cependant Tissapherne arriva avec ses troupes, pour retourner en son Gouvernement. Ils partirent donc tous ensemble sous la conduite de Tissapherne qui leur faisoit fournir des vivres. Ariée & ses gens campoient avec les Barbares, & les Grecs séparément à quelque distance d'eux, ce qui entretenoit toujours les défiances. D'ailleurs il survenoit des querelles

relles pour le bois ou le fourrage, qui aliénoient de plus en plus les esprits. Après trois jours de marche on arriva au mur de la Médie, qui a cent piés de haut, vingt de large, & vingt lieues d'étendue; tout bâti de briques, liées ensemble avec du bitume, comme les murs de Babylone, dont par une de ses extrémités, il n'étoit pas fort éloigné. Lorsqu'on l'eut passé; on fit huit lieues en deux jours, & l'on vint à la riviére du Tigre, après avoir traversé deux de ses canaux, faits de main d'homme pour arroser le pays. On passa ensuite * le Tigre sur un pont de vingt-sept bateaux près de Sitace, ville fort grande & fort peuplée. Après quatre jours de marche, ils arrivérent à une autre ville, fort puissante aussi, nommée Opis. Ils y rencontrérent un frere bâtard d'Artaxerxe, qui amenoit de Suse & d'Ecba-

MNEMON.

20 parasanges.

* *La marche des Grecs & du reste de l'armée depuis le lendemain de la bataille jusqu'au passage du Tigre, est remplie dans le texte de Xénophon de tres-grandes obscurités qui demanderoient, pour être pleinement eclaircies, une longue dissertation. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans ces sortes de discussions : j'en laisse le soin à des personnes plus habiles que moi.*

ARTAXERXE

batane à son secours un corps de troupes fort considérable. Il admira la belle disposition de celles des Grecs. De-là, aiant passé par les déserts de la Médie, ils vinrent après six jours de marche, à un endroit appellé les Villages de Parisatis, dont les revenus appartenoient à cette Princesse. Tissapherne, pour insulter à la mémoire de Cyrus qui étoit son cher fils, en abandonna le pillage aux Grecs. Avançant toujours dans le désert le long du Tigre qu'ils avoient à gauche, ils arrivérent à Cœnæ, ville très-grande & très riche, & de-là au fleuve Zabate.

Les sujets de défiance augmentoient tous les jours entre les Grecs & les Barbares. Cléarque crut devoir s'éclaircir une bonne fois avec Tissapherne. Il commença par lui faire valoir la sainteté inviolable des traités qui les lioient ensemble. „ Un homme, „ lui dit-il, qui se sentiroit coupable „ d'un parjure, pourroit-il vivre tran- „ quille ? Comment éviteroit-il la „ colére des dieux témoins des trai- „ tés, & comment se déroberoit-il à „ leur vengeance, puisque leur pou- „ voir s'étend par tout ? " Il ajouta ensuite, & montra par bien des preu-

ves

ves, que les Grecs étoient obligés par leur propre intérêt à lui demeurer fidéles; & que pour renoncer à son amitié, il faudroit qu'ils eussent renoncé auparavant, non-seulement à la religion, mais au bon sens & à toute raison. Tissapherne sembla goûter son discours, & lui parla avec toutes les apparences d'une parfaite sincérité, lui insinuant que quelques personnes lui rendoient de mauvais offices. Si vous voulez amener ici vos Officiers, lui dit-il, je déclarerai ceux qui vous calomnient. Il le retint à souper, & lui témoigna plus d'amitié que jamais

Le lendemain Cléarque proposa dans l'assemblée de mener chez Tissapherne tous les Commandans des Corps. Il soupçonnoit en particulier Ménon qu'il savoit avoir eu un entretien secret avec le Satrape en présence d'Ariée; & d'ailleurs ils avoient déja eu quelques différens ensemble. Quelques-uns représentérent qu'il n'étoit pas à propos que tous les Chefs allassent chez Tissapherne, & que la prudence demandoit qu'on ne se fiât pas aveuglément aux paroles d'un Barbare. Mais Cléarque insista toujours

ARTA-XERXE. jours, jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on envoieroit avec lui les quatre autres Colonels & vingt Capitaines, qu'on fit accompagner d'environ deux cens soldats, sous prétexte d'aller acheter des vivres dans le camp des Perses, où il y avoit un marché. Quand ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les cinq Colonels, qui étoient Cléarque, Ménon, Proxéne, Agias, & Socrate, mais les Capitaines demeurérent à la porte. Aussitôt, à un certain signal dont on étoit convenu, ceux de dedans furent arrétés, & les autres massacrés. Quelques Cavaliers Persans coururent ensuite par la campagne, & tuérent tous les Grecs qu'ils rencontrérent, soit libres ou esclaves. Cléarque fut mené avec les autres vers le Roi qui leur fit trancher la tête. Xénophon marque assez au long le caractère de ces Officiers.

Cléarque étoit brave, hardi, intrépide, & propre à former de grandes entreprises. En lui le courage n'étoit point téméraire, mais conduit par la prudence; & au milieu du plus grand danger il conservoit tout son sang froid. Il aimoit les troupes, &

ne

ne les laiſſoit manquer de rien. Il ſavoit ſe faire obéir, mais par la crainte. Il avoit la mine ſévére, la parole rude, le châtiment promt & rigoureux: il s'abandonnoit quelquefois à la colére, mais revenoit bientôt à lui: il puniſſoit toujours avec juſtice. Sa grande maxime étoit qu'on ne ſauroit rien faire d'une armée ſans une ſévére diſcipline; & c'eſt de lui qu'on tient ce mot qu'un ſoldat doit plus craindre ſon Général que les ennemis. Les [a] ſoldats eſtimoient ſon courage, & rendoient juſtice à ſon mérite, mais ils redoutoient ſon humeur, & n'aimoient point à ſervir ſous lui. En un mot, dit Xénophon, les troupes le craignoient, comme des écoliers craignent un ſévére pédagogue. On pourroit dire de lui ce que dit Tacite, que par une ſévérité outrée il gâtoit même ce qu'il faiſoit de bien d'ailleurs: *Cupidine ſeveritatis, in his etiam, quæ rite faceret, acerbus.*

MNEMON.

Proxéne étoit de Béotie. Dès ſa jeuneſſe il aſpira aux grandes choſes, & tâcha de s'en rendre capable. Il n'épargna rien pour ſe faire inſtruire, & prit

Tacit. Annal. l. cap. 74.

[a] Manebat admiratio viri & fama, ſed oderant. *Tacit. Hiſtor. lib.* 2 *cap.* 68.

ARTAXERXE

prit les leçons de Gorgias le Léontin, célébre Rhéteur, qui les vendoit fort cher. Lorſqu'il ſe vit en état de pouvoir commander, & de faire du bien à ſes amis auſſi bien que d'en recevoir, il ſe mit au ſervice de Cyrus, dans l'eſpérance de s'y avancer. Il ne manquoit pas d'ambition, mais il ne vouloit point aller à la gloire par un autre chemin que par celui de la vertu. C'eût été un capitaine parfait, s'il n'eut eu affaire qu'à des hommes braves & diſciplinés, & s'il n'eût falu que ſe faire aimer. Il craignoit plus d'être mal avec ſes ſoldats, que ſes ſoldats d'être mal avec lui. Il croioit qu'il ſuffiſoit, pour commander, de louer les bonnes actions, ſans châtier les mauvaiſes : c'eſt pourquoi il étoit aimé des honnêtes gens, mais les autres abuſoient de ſa facilité. Il mourut à l'âge de trente ans.

Des deux hommes que nous vevons de peinder d'après Xénophon, *a* ſi on eût pu les fondre enſemble, on en eût fait quelque choſe de parfait, en leur ôtant à chacun leurs défauts, &

a Egregium Principatus temperamentum, ſi, demptis utriuſque vitiis, ſolæ virtutes miſcerentur. *Tacit. Hiſtor. lib. 2. cap. 5.*

& ne leur laissant que leurs vertus. Mais il est bien rare qu'un même homme, *a* comme Tacite le dit d'Agricola, se montre, selon l'occurrence des affaires & des tems, tantôt doux, tantôt sévére, sans que ni la douceur diminue rien de l'autorité, ni la sévérité de l'amour qu'on a pour lui.

MENON.

Ménon étoit de Thessalie, homme avare & ambitieux, mais qui ne se livroit à l'ambition que pour contenter son avarice, & qui ne cherchoit de l'honneur & de l'estime que pour avoir de l'argent. Il briguoit l'amitié des Grands & de ceux qui étoient en crédit pour être en état de commettre, plus impunément des injustices. Pour arriver à ses fins, le mensonge, la fraude, le parjure ne lui coutoient rien : la sincérité & la droiture de cœur n'étoient, selon lui, que foiblesse & bétise. Il n'aimoit personne, & s'il témoignoit de l'amitié, ce n'étoit que pour tromper. Comme on fait gloire de religion, de probité, d'honneur; il faisoit vanité d'injustice, de fourberie, de traihison. Il gagnoit l'amitié

a Pro variis temporibus ac negotiis severus & comis... nec illi, quod est rarissimum, aut facilitas autoritatem, aut severitas amorem deminuit. *Tacit. in Agric. cap.* 9.

ARTAXERXE

des Grands par les faux raports & les calomnies, & celle des soldats par la licence & l'impunité. Enfin il cherchoit à se rendre terrible par le mal qu'il pouvoit faire, & il l'imputoit comme une faveur à ceux à qui il n'en faisoit point.

J'avois songé à retrancher ces portraits qui rompent le fil de l'histoire. Mais comme les hommes, dans tous les tems, sont toujours les mêmes, j'ai cru que ces portraits pourroient ne pas déplaire aux Lecteurs.

§. V.

Retraite des dix mille Grecs depuis la province de Babylonie jusqu'a Trébisonde.

Xenoph. in Exped. Cyr. lib. 3, & 4.

Les Généraux des Grecs aiant été arrétés, & ceux qui les avoient suivis massacrés, les Grecs furent dans une grande consternation. Ils étoient à cinq ou six cens lieues de la Gréce, environnés de grands fleuves & de nations ennemies, sans guide ni conducteur, & sans que personne leur fournît des vivres. Dans l'abbattement général où l'on étoit, on ne songeoit point à prendre ni nourriture, ni

ni repos. Vers le milieu de la nuit, Xénophon, jeune Athénien, mais sensé & prudent au-dessus de son âge, va trouver quelques Officiers, & leur représente qu'il n'y a point de tems à perdre; qu'il est de la derniére conséquence de prévenir les mauvais desseins de leurs ennemis; qu'en quelque petit nombre qu'ils soient, ils se rendront terribles s'ils montrent de la hardiesse, que c'est le courage, & non la multitude, qui décide de la victoire; qu'avant tout il faut nommer des Commandans, parce qu'une armée sans Chefs, est un corps sans ame. Sur le champ on tient Conseil, où se trouvent plus de cent Officiers. Xénophon étant prié d'y parler, déduit fort au long les raisons qu'il n'avoit d'abord touchées que légérement, & sur son avis on nomme des Commandans: savoir Timasion, à la place de Cléarque; pour Socrate, Xanthicle; au lieu d'Agias, Cléanor; Philésie, pour Ménon; & Xénophon pour Proxéne.

MNEMON.

Avant la pointe du jour on assembla l'armée. Les Chefs parlérent pour animer les troupes, & entre autres Xénophon. « Camarades, dit-il, « il

ARTAXERXE

„ il eſt bien triſte pour nous d'avoir „ perdu tant de braves gens par une „ lâche trahiſon, & de nous voir „ abandonnés de nos amis. Mais il ne „ faut point ſuccomber à notre mal„ heur; & ſi nous ne pouvons vain„ cre, choiſiſſons plutôt de périr glo„ rieuſement, que de tomber ſous la „ puiſſance des Barbares, qui nous „ feroient ſouffrir les maux les plus „ extrêmes. Souvenons-nous des cé„ lébres journées de Platée, des Ther„ mopyles, de Salamine, & de tant „ d'autres, où nos ancêtres, quoi „ qu'en petit nombre, ont terraſſé & „ vaincu des armées innombrables „ des Perſes, & leur ont rendu pour „ toujours formidable le nom ſeul des „ Grecs. C'eſt à leur courage invinci„ ble que nous ſommes redevables de „ l'honneur que nous avons de ne re„ connoitre ſur la terre d'autres maî„ tres que les dieux, ni d'autre bon„ heur que la liberté. Ils nous feront „ favorables ces dieux, vengeurs du „ parjure, & témoins de la perfidie de „ nos ennemis; & comme c'eſt à eux „ qu'on s'attaque en violant les trai„ tés, & qu'ils ſe plaiſent à abaiſſer „ les grands, & à élever les petits, c'eſt

c'eſt eux auſſi qui combattront avec « nous & pour nous. Au reſte, cama- « rades, comme nous n'avons de reſ- « ſource que dans la victoire, qui « nous tiendra lieu de tout, & nous « dédommagera avec uſure de tout ce « que nous aurons pu perdre; je croi- « rois, ſi c'eſt votre avis, que pour « faire une retraite plus promte & « moins embarraſſée, il ſeroit à propos « de nous défaire de tout le bagage « inutile, & de ne garder que celui « dont on ne peut ſe paſſer abſolu- « ment. « Tous les ſoldats dans le moment levérent les mains pour marque d'approbation & de conſentement à tout ce qu'on venoit de dire, & ſans perdre de tems allérent bruler leurs tentes & leurs chariots: ceux qui avoient trop d'équipage en donnérent aux autres, & le reſte fut conſumé.

MNEMON.

La réſolution de l'armée étoit de marcher ſans tumulte & ſans violence, ſi l'on ne s'oppoſoit point à ſon retour; ſinon, de ſe faire un paſſage l'épée à la main à travers les ennemis. Elle ſe mit donc en marche en formant un grand bataillon quarré le bagage au milieu. Chiriſophe Lacédémonien

ARTA-XERXE

monien étoit à l'avant-garde: deux des plus vieux Colonels commandoient la droite & la gauche du bataillon quarré : Timaſion & Xénophon, comme les plus jeunes, étoient chargés de l'arriére garde. La premiére journée fut rude, parce que n'aiant ni cavalerie ni frondeurs, il furent extrêmement harcelés par un détachement qu'on avoit envoié contre eux. On pourvut à cet inconvénient, en ſuivant le conſeil de Xénophon. Parmi les Rhodiens qui étoient dans le camp, on en choiſit deux cens, qu'on arma de frondes, & on augmenta leur paie pour les encourager. Ils tiroient une fois plus loin que les Perſes, parce qu'ils ſe ſervoient de bales de plomb, au lieu que les autres n'uſoient que de gros cailloux. On équipa cinquante cavaliers, en leur donnant des chevaux deſtinés à porter le bagage, à la place deſquels on ſubſtitua des bêtes de ſomme. Moiennant ce ſecours, un ſecond détachement que firent les ennemis, fut fort maltraité.

Après quelques jours de marche Tiſſapherne parut avec toutes ſes forces. Il ſe contenta d'abord de harceler les

les Grecs, qui avançoient toujours. Ceux-ci s'étant aperçus que, lorſqu'on veut ſe retirer en préſence de l'ennemi, un bataillon quarré eſt très-incommode, par l'inégalité du terrain, les haies, & les autres obſtacles qui peuvent obliger à le rompre, en changérent la forme, en marchant ſur deux colonnes, & plaçant dans l'intervalle le peu de bagage qu'ils avoient. Ils formérent un corps de réſerve de ſix cens hommes d'élite, dont ils firent ſix compagnies, diviſées par cinquantaines & par dizaines, pour pouvoir les remuer plus aiſément. Quand ces colonnes venoient à ſe reſſerrer, ils demeuroient à la queue, ou filoient ſur les flancs de part & d'autre pour éviter l'embarras; & lorſqu'elles s'ouvroient, ils rempliſſoient à l'arriére garde le vuide entre les deux colonnes. Si l'on avoit beſoin de ſecours en quelque endroit, ils y couroient auſſitôt. Les Grecs eſſuiérent pluſieurs attaques, mais peu conſidérables, & ſans beaucoup de perte.

MNEMON.

On arriva au fleuve du Tigre. Comme on ne pouvoit le repaſſer à cauſe de ſa profondeur, faute de bateaux, on

on fut contraint de traverser les montagnes des Carduques, parce qu'il n'y avoit point d'autre chemin, & que les prisonniers raportoient qu'on entreroit de-là dans l'Armenie, où l'on passeroit le Tigre à sa source, & ensuite l'Euphrate qui n'en est pas fort éloigné. Pour gagner ces défilés avant que l'ennemi s'en pût saisir, on trouva à propos de partir de nuit, afin d'arriver au point du jour au pié des montagnes, comme on fit. Chirisophe menoit toujours l'avant-garde avec les gens de trait outre ses troupes ordinaires, & Xenophon l'arriére-garde, sans avoir avec lui que des soldats pesamment armés, parce qu'alors elle n'avoit rien à craindre. Les habitans du pays s'étoient emparé de plusieurs hauteurs dont il falut les chasser, ce qui ne put se faire sans beaucoup de peine & de danger.

Les Officiers aiant tenu un Conseil de guerre furent d'avis de laisser toutes les bêtes de charge qui n'étoient pas absolument nécessaires, avec tous les esclaves qu'on avoit pris nouvellement, parce que les uns & les autres retarderoient trop la marche dans les grands défilés qu'on avoit

à

à passer ; outre qu'il faloit plus de provisions, & que ceux qui avoient soin de ces animaux étoient inutiles pour le combat. Ce réglement fut exécuté sans délai. On continua la marche tantôt en combattant, tantôt en faisant alte. Le passage des montagnes, qui dura sept jours, fatigua beaucoup les troupes, & on y fit quelque perte. Enfin on arriva à des villages où l'on trouva des vivres en abondance, & où l'armée se reposa quelques jours pour se refaire des rudes fatigues qu'elle avoit essuiées, en comparaison desquelles tout ce qu'elle avoit souffert dans la Perse n'étoit rien. MNEMON.

Mais ils se virent bientôt exposés à un nouveau danger. Presque au pié des montagnes se trouva une riviére nommée Centritès, large de deux cens piés, qui arréta leur marche. Ils avoient à se défendre & des ennemis qui les poursuivoient par derriére, & de Arméniens, soldats du pays, qui bordoient l'autre côté de la riviére. Ils en tentérent inutilement le passage par un endroit où ils avoient de l'eau jusques sous les bras, & étoient emportés par la rapidité du courant, à laquelle la pesanteur de leurs armes ne

ARTA-XERXE. leur permettoit pas de résister. Heureusement ils découvrirent un autre endroit moins profond, par où quelques soldats avoient vû passer des gens du pays. Il falut emploier beaucoup d'adresse, de diligence, & de courage pour écarter les ennemis de part & d'autre. Enfin l'armée passa la riviére sans beaucoup de perte.

Elle marcha ensuite plus tranquillement, passa les sources du Tigre, & arriva à la petite riviére de Téléboé, qui est fort belle, & a plusieurs villages sur ses bords. C'est là que commence l'Arménie occidentale, elle étoit sous le commandement de Tiribaze, Satrape fort aimé du Roi, & qui avoit l'honneur de le * placer sur son cheval quand il se trouvoit auprès de lui. Il offrit de livrer passage à l'armée, & de laisser prendre aux soldats tout ce dont ils auroient besoin, pourvû qu'on ne fît aucun dégât en passant, ce qui fut accepté & éxécuté de part & d'autre: Tiribaze cotoioit toujours l'armée à une petite distance. Il

* *Le Traducteur françois a mis* qu'il lui tenoit l'étrier lorsqu'il montoit à cheval *sans faire attention que les anciens ne se servoient point d'étriers.*

Il tomba une grande quantité de neige, qui incommoda un peu les troupes. On apprit par un prisonnier que Tiribaze avoit dessein d'attaquer les Grecs au passage des montagnes dans un défilé par où il faloit nécessairement passer. Ils le prévinrent, & s'en emparérent, après avoir mis l'ennemi en fuite. Après quelques jours de marche au travers des deserts, on passa l'Euphrate vers sa source, n'aiant pas de l'eau jusqu'à la ceinture. MNEMON.

On eut ensuite beaucoup à souffrir d'un vent de bise qui souffloit dans le visage, & empéchoit la respiration: de sorte qu'on crut devoir sacrifier au vent, il parut s'appaiser. On marchoit dans la neige haute de cinq à six piés, ce qui fit mourir plusieurs valets, & plusieurs bêtes de somme, avec trente soldats. On fit du feu toute la nuit, car on trouvoit quantité de bois. Le lendemain on marcha encore tout le jour à travers la neige, où plusieurs, accablés d'une grande faim, suivie de langueur & de défaillance, demeuroient couchés dans les chemins sans force & sans vigueur. Quand on leur eut donné à manger, ils reçurent du soulagement, & continuérent leur marche.

ARTAXERXE.

Ils étoient toujours poursuivis par l'ennemi. Plusieurs, surpris par la nuit, demeuroient dans les chemins sans feu & sans vivres; de sorte qu'il en mourut quelques-uns & les ennemis qui les suivoient enlevérent du bagage. Il y demeura aussi des soldats, dont les uns avoient perdu la vûe à cause de la neige, les autres les doigts des piés. Contre le prémier mal, il étoit bon de porter quelque chose de noir devant les yeux; &, contre l'autre, de remuer toujours les jambes, & de se déchausser la nuit. Etant arrivés dans un lieu plus commode, ils se répandirent dans les villages voisins pour s'y rafraîchir & s'y reposer. Les maisons étoient bâties sous terre, avec une ouverture en haut comme un puits, par où l'on y descendoit avec une échelle; mais il y avoit une autre descente pour les bêtes. On y trouva des brebis, des vaches, des chevres, & des poules, avec du froment, de l'orge, & des légumes; & pour breuvage de la biére, qui étoit bien forte quand on n'y mettoit point d'eau, mais sembloit douce à ceux qui y étoient accoutumés. On buvoit avec un chalumeau dans les vaisseaux mêmes où

où étoit la biére, sur laquelle on voioit MNEMON nager l'orge. L'hôte, chez qui logeoit Xénophon, le reçut fort bien, & lui découvrit même un endroit où il y avoit du vin caché, & il lui fit présent de quelques chevaux. Il lui enseigna aussi à leur attacher aux piés des espéces de raquettes, & à en faire autant aux bêtes de somme, pour les empécher d'enfoncer dans la neige, sans quoi ils en auroient eu jusqu'aux sangles. L'armée, après avoir reposé dans ces villages pendant sept jours, se remit en chemin.

Après une marche de sept jours, elle arriva au fleuve d'Araxe, appellé aussi le Phase, qui a environ cent piés de large. Deux jours après ils aperçurent les Phasiens, les Calybes, & les Taoques, qui tenoient le passage des montagnes pour les empécher de descendre dans la plaine. On vit bien qu'il faudroit nécessairement en venir à un combat, & l'on résolut de le donner dès le jour même. Xénophon, qui avoit observé que les ennemis ne gardoient que le passage ordinaire, & que la montagne avoit trois lieues d'étendue, proposa d'envoier un détachement pour se saisir des hauteurs qui dominoient

ARTAXERXES. sur l'ennemi, ce qui seroit facile en lui dérobant tout soupçon de leur dessein par une marche de nuit, & faisant une fausse attaque par le grand chemin pour amuser les barbares. La chose fut exécutée de la sorte : ceux-ci furent mis en fuite, & laissérent le passage libre.

On traversa le pays des Calybes, qui sont les plus vaillans des barbares de ces quartiers-là. Quand ils avoient tué quelqu'un, ils lui coupoient la tête, & en faisoient montre en chantant & dansant. Ils se tenoient enfermés dans leurs villes, & lorsque l'armée marchoit, ils venoient fondre sur l'arriére-garde, après avoir mis tout le bien de la campagne à couvert. Après douze ou quinze jours de marche on arriva à une montagne fort haute, nommée Tecque, d'où l'on voioit la mer. Les prémiers qui l'aperçurent jettérent de grands cris de joie pendant un assez lontems, ce qui fit croire à Xénophon que l'avant-garde étoit attaquée. Il accourut aussitôt pour la soutenir. Quand on fut plus près on entendit distinctement crier, *Mer*, *Mer*, & alors l'allarme se changea en joie & en allégresse, & quand on fut arrivé au haut, ce

ce ne fut plus qu'un bruit confus de toute l'armée, tous les ſoldats criant enſemble, *Mer*, *Mer*, & ne pouvant s'empécher de pleurer, & d'embraſſer leurs Colonels & leurs Capitaines. Alors, ſans en avoir reçu l'ordre, ils amaſſérent des pierres, & dreſſérent un trophée de boucliers rompus & d'armes briſées. MNEMON

De là ils s'avancérent vers les montagnes de la Colchide. Il y en avoit une plus haute que les autres, que ceux du pays avoient occupée. Les Grecs ſe mirent en bataille au pié pour monter, car elle n'étoit pas d'un accès impraticablè. Xénophon ne juga pas qu'il fut à propos de marcher en bataille, mais à la file, parce que les ſoldats ne pourroient garder leur rang à cauſe de l'inégalité du terrain, facile à grimper dans un endroit, & difficile en un autre, ce qui leur feroit perdre courage. Cet avis fût approuvé, & l'on rangea l'armée de la ſorte. Il ſe trouva quatre-vingts files de ſoldats peſamment armés, chacune de cent hommes ou environ, avec dix-huit-cens ſoldats armés à la légére, & partagés en trois corps, dont il y en avoit un à la droite, l'autre à la gauche,

ARTAXERXE. & le troisiéme dans le centre. Après qu'il eut encouragé ses troupes en leur représentant que c'étoit là le dernier obstacle qu'il leur restoit à surmonter, & qu'il eut imploré l'aide des dieux, chacun se mit à monter. Les ennemis ne purent soutenir leur choc, & se dissipérent. Descendus de la montagne, ils vinrent camper dans les villages, où ils trouvérent des vivres en abondance.

Là il leur arriva un accident fort étrange, & qui causa une grande consternation. Car, comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles, les soldats s'étant mis à manger du miel, il leur prit un dévoiement par haut & par bas, suivi de rèves : les moins malades ressembloient à des hommes enivrés, & les autres, à des personnes furieuses ou moribondes. On voioit la terre jonchée de corps comme après une défaite. Personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ l'heure qu'il avoit pris. Les soldats se levérent le troisiéme ou le quatriéme jour, mais en l'état où l'on est après une forte médecine.

Deux jours après, l'armée arriva près de Trébisonde, qui est une colonie Grec-

Grecque de Sinopiens, situé sur le Pont Euxin, ou Mer Noire, dans la Colchide. Elle demeura campée en cet endroit-là pendant l'espace de trente jours. On s'y acquita des vœux qu'on avoit faits à Jupiter, à Hercule, & aux autres dieux, pour obtenir un heureux retour dans la patrie. On y célébra aussi des Jeux de la course à pié & à cheval, de la lutte, du pugilat, du pancrace; & le tout se passa avec beaucoup de joie & de solennité. MNEMON

§. VI.

Les Grecs, après avoir essuié beaucoup de fatigues, & surmonté beaucoup de dangers, arrivent au bord de la mer vis-à-vis de Byzance. Aiant passé le détroit, ils s'engagent au service de Seuthe Prince de Thrace. Enfin Xénophon, aiant repassé la mer avec ses troupes, s'avance jusqu'à Pergame, & se joint à Thimbron Général des Lacédémoniens, qui marchoit contre Tissapherne & Pharnabase.

Après qu'on eut offert des sacrifices à différentes divinités, & qu'on eut célébré les Jeux, on délibéra sur le parti *Xenoph. lib. 5.*

ARTAXERXE parti qu'il y avoit à prendre pour le retour. Il fut conclu qu'on retourneroit en Gréce par mer ; & pour cet effet, Chirisophe s'offrit d'aller trouver Anaxibie l'Amiral de Sparte qui étoit de ses amis, se promettant d'obtenir de lui des vaisseaux. Il partit sur le champ. Cependant Xénophon régla l'ordre qu'il faloit faire garder, & les précautions qu'il faloit prendre pour la sûreté du camp pour les vivres, pour les fourages. Il jugea à propos aussi de s'assurer de quelques vaisseaux, indépendamment de ceux qu'on attendoit. Il se fit quelques expéditions contre les peuples voisins.

Comme on vit que Chirisophe ne revenoit pas aussitôt qu'on avoit pensé, & que les vivres commençoient à manquer, on resolut de s'en retourner par terre, parce qu'on n'avoit pas assez de vaisseaux pour embarquer toute l'armée ; & l'on chargea sur ceux que la prévoiance de Xénophon avoit procurés, les femmes, les vieillards, & les infirmes, avec tout le bagage inutile. L'armée continua sa marche. Elle séjourna dix jours à * Cérasonte. On y fit

* *La ville de Cérasonte est devenue célébre par les cerisiers que Lucullus en remporta le*

fit la revûe générale des troupes, qui se trouvérent monter à huit mille six cens hommes, restés d'environ dix mille, les autres étant morts dans la retraite de fatigue, de maladie, ou de leurs blessures. MNEMON

Dans le peu des tems que les Grecs demeurérent sur cette côte, il y eut divers mouvemens, tant de la part des habitans du pays, que de celle de quelques Officiers, qui étoient jaloux de l'autorité de Xénophon, & qui tâchérent de le rendre odieux aux troupes. Celui-ci, par sa sagesse & sa modération, arréta tous ces mouvemens, aiant fait entendre aux soldats que leur salut dépendoit de l'union & de la bonne intelligence qu'ils garderoient entre eux, & de l'obéissance qu'ils rendroient à leurs Chefs.

De Cérasonte ils arrivérent à Cotyore, qui n'en étoit pas éloignée. Là ils délibérérent de nouveau sur le parti qu'il faloit prendre pour le retour. Les habitans du pays représentérent qu'il y auroit par terre des difficultés presque insurmontables à cause des défilés & des fleuves qu'il faudroit passer. Ils

prémier en Italie, & qui de là se sont répandus dans tout l'Occident. Plut. in vit. Lucull.

ARTAXERXE

Ils offroient de fournir aux Grecs des vaiſſeaux. Ce parti parut le plus ſûr : ainſi l'armée s'embarqua. On arriva le lendemain à Sinope, ville de la Paphlagonie, & colonie des Miléſiens. Chiriſophe s'y rendit avec des galéres, mais ſans argent, quoique les ſoldats s'attendiſſent à en recevoir. Il aſſura qu'on paieroit l'armée lorſqu'elle ſeroit hors du Pont Euxin, & que leur retraite étoit célébrée par tout, & faiſoit le ſujet des diſcours & de l'admiration de toute la Gréce.

Xenoph. l. 6. pag. 372. &c.

Les ſoldats ſe voiant aſſez près de la Gréce ſouhaitoient faire quelque butin avant que d'y arriver ; & dans cette vûe ils reſolurent de ſe nommer un Général qui auroit une pleine autorité, au lieu que juſques-là toutes les affaires ſe décidoient dans le Conſeil de guerre à la pluralité des voix. Ils jettérent les yeux ſur Xénophon, & le firent prier de vouloir accepter cette charge. Il n'étoit pas inſenſible à l'honneur de commander en Chef, mais il en prévoioit les ſuites : il demanda du tems pour délibérer. Après avoir marqué la vive reconnoiſſance dont il étoit pénétré pour l'offre avantageuſe qu'on lui faiſoit, il repréſenta

que,

que, pour éviter la jalousie & la division, le bien des affaires & l'intérêt de l'armée sembloient demander qu'ils choisissent un Général de Lacédémone, qui se trouvoit actuellement maitresse de la Gréce, & qui, en considération de ce choix, seroit plus disposée à les soutenir. Cette raison ne fut point goutée. Ils se récriérent qu'ils ne prétendoient point dépendre servilement de Sparte, ni s'assujettir à se régler dans leurs entreprises sur ce qui pourroit lui plaire ou non, & ils le presserent encore plus d'accepter le commandement. Alors forcé de s'expliquer nettement & sans détour, il déclara qu'ayant consulté les dieux par la voie des sacrifices sur l'offre qu'on lui faisoit, leur volonté s'étoit manifestée par des signes non douteux, & qu'ils avoient paru ne point approuver ce choix. Il est étonnant de voir quelle impression le seul nom des dieux faisoit sur des soldats pleins de passions d'ailleurs, & peu touchés ordinairement des motifs de religion. Le vif empressement des Grecs s'amortit tout-à-coup. On ne répliqua rien, & Chirisophe, quoique Lacédémonien, fut choisi pour Général.

MNEMON

Son

ARTAXERXE

Son autorité ne fut pas de longue durée. La discorde, comme Xénophon l'avoit prévû, se mit parmi les troupes, qui étoient fachées que le Général les empéchât de piller les villes Grecques par où ils passoient. Ce trouble fut excité principalement par ceux du Péloponnése, qui faisoient la moitié de l'armée, & qui voioient avec peine Xénophon Athénien en place. On proposa différens partis. Comme on ne convenoit de rien, les troupes se partagérent en trois corps, dont ceux d'Achaïe & d'Arcadie, c'est-à-dire les Péloponnésiens, faisoient le principal, au nombre de plus de quatre mille cinq cens hommes dinfanterie pesamment armés, qui avoient pour Chefs Lycon & Callimaque. Chirisophe en commanda un autre d'environ quatorze cens, avec sept cens soldats d'infanterie légére. Xénophon eut le troisiéme de presque pareil nombre, dont il y en avoit trois cens légérement armés, & environ quarante chevaux, qui étoit toute la cavalerie de l'armée. Les prémiers aiant obtenu des vaisseaux de ceux * d'Héraclée à qui ils en avoient envoié demander, partirent devant les autres pour faire quel-

* *Ville du Pont.*

que

que butin, & defcendirent au port de Calpé. Chirofophe, qui étoit malade, marcha par terre, mais fans quitter les côtes. Xénophon aborda avec fes vaiffeaux à Héraclée, & entra dans le milieu du pays. MNEMON

Il fe fit divers mouvemens. L'imprudence des foldats & des Chefs les engagea dans de mauvais pas, où il en demeura plufieurs, & d'où l'habileté de Xénophon les tira plus d'une fois. S'étant tous réunis de nouveau après différens fuccès, ils arrivérent par terre à Chryfopolis de Calcédoine qui étoit vis-à-vis de Byzance, où ils fe rendirent peu de jours après, aiant paffé le petit bras de mer qui fépare les deux continens. Ils étoient prêts de piller cette ville riche & puiffante pour venger une tromperie & une injure qu'on leur avoit faite, & dans l'efpérance de s'y enrichir pour toujours. Xénophon y accourut auffitôt. Il convint que leur vengeance étoit jufte, mais il leur fit fentir combien les fuites en feroient funeftes. « Après le fac de la ville, « leur dit-il, & le meurtre des Lacédé- « moniens qui y font établis, vous dé- « viendrez ennemis mortels de leur « République, & de tous leurs alliés. «

« Athé-

ARTAXERXE

„ Athénes ma patrie, qui avoit quatre „ cens galéres en mer ou dans ses arsenaux lorsqu'elle prit les armes contre eux, beaucoup d'argent dans son „ Epargne, plus de mille talens de revenu; & qui étoit maitresse de toutes les îles de la Gréce, & de plusieurs villes de l'Asie & de l'Europe, „ dont celle-ci étoit une, a pourtant „ été obligée de leur céder, & de se „ soumettre à leur empire. Espérez-„ vous, une petite poignée de gens „ comme vous ètes, sans Chefs, sans „ vivres, sans argent, sans alliés, sans „ aucune ressource ni de la part de Tissapherne qui vous a trahis, ni de celle „ du Roi des Perses que vous avez voulu détrôner; espérés-vous dis-je, „ pouvoir en cet état tenir tête aux „ Lacédémoniens? Demandons qu'on „ nous fasse satisfaction, & ne vengeons pas la faute des Byzantins par „ un crime encore plus grand, & qui „ nous attirera une ruine certaine. On le crut, & l'affaire s'accommoda.

Xenoph. lib. 7.

De là il les mena à Salmydesse au service de Seuthe Prince de Thrace, qui l'avoit déja sollicité auparavant par ses envoiés de lui amener des troupes, & qui songeoit à se rétablir dans les

Etats

Etats de ſon pere que ſes ennemis lui avoient enlevés. Il avoit fait de grandes promeſſes à Xénophon pour lui & pour ſes troupes ; mais quand il en eut tiré le ſervice dont il avoit beſoin, loin de tenir ſa parole, il ne leur donna pas la paie dont il étoit convenu. Xénophon lui en fit de grands reproches, rejettant cette perfidie ſur Héraclide ſon Miniſtre, qui croioit faire ſa cour à ſon Maitre en lui épargnant quelques ſommes d'argent aux dépens de la droiture & de la bonne foi, qualités qui doivent être les plus chéres à un Prince, & qui contribuent le plus à ſa réputation, auſſi bien qu'aux ſuccès des affaires & à la ſûreté de l'Etat. Mais ce Miniſtre perfide, perſuadé que l'honneur, la probité, la juſtice ne ſont qu'une chimére, & que ce qu'il y a de réel c'eſt d'avoir bien de l'argent, ne ſongeoit en effet qu'à s'enrichir par quelque voie que ce fût, & pilloit impunément ſon Maître tout le prémier, & avec lui tous ſes ſujets. Cependant, continue Xénophon, « tout homme ſage, ſur tout s'il eſt en « place & qu'il commande, doit re- « garder la juſtice, la probité, la bonne « foi, comme le plus précieux tréſor « « qu'il

MNEMON

ARTA-XERXE

„ qu'il puisse posséder, & comme une „ ressource assurée & un appui iné„ branlable dans tous les événemens „ de la vie. „ Héraclide avoit d'autant plus de tort d'en user ainsi à l'égard des troupes, qu'il étoit Grec de nation, & non pas Thrace: mais l'avarice avoit étoufé en lui tout sentiment d'honneur.

Dans le moment même que la dispute entre Seuthe & Xenophon éclatoit le plus vivement, arrivérent Charmine & Polynice ambassadeurs de Lacédémone, qui dirent que la République avoit déclaré la guerre à Tissapherne & à Pharnabaze, que Thimbron s'étoit déja embarqué avec des troupes, & qu'il promettoit un Darique par mois à chaque soldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels, s'ils vouloient s'engager à son service. Xénophon accepta cette offre, & aiant tiré de Seuthe par l'entremise des Ambassadeurs une partie de la paie qui lui étoit dûe, ils se rendit par mer à Lampsaque avec l'armée, qui montoit alors à peu près à six mille hommes. De là il avança jusqu'à Pergame ville de la Troade. Aiant rencontré près de Parthénie qui fut le terme

me de l'expédition des Grecs, un grand Seigneur qui retournoit en Perse, il le prit, lui, sa femme, ses enfans, & tout son équipage; & par là se vit en état de faire des libéralités à ses soldats, & de les dédomager avantageusement de toutes les pertes qu'ils avoient souffertes. Ensuite Thimbron arriva, qui prit la conduite des troupes; & les aiant jointes aux siennes, il marcha contre Tissapherne & Pharnabaze. MNEMON

Tel fut le succès de l'entreprise de Cyrus. Xénophon compte depuis le départ de l'armée de ce Prince de la ville d'Ephese jusqu'à son arrivée au lieu de la bataille, cinq cens trente cinq parasanges ou lieues, & quatre-vingts treize jours de marche. Il compte, pour le retour, depuis le lieu de la bataille jusqu'à Cotyore ville située sur le bord du Pont Euxin ou Mer Noire, six cens vingt parasanges ou lieues, & cent vingt deux jours de marche. Enfin reprenant le tout ensemble, il dit que le chemin, tant à aller qu'à revenir, fut de onze cens cinquante cinq * parasanges ou lieues, & de deux cens quin-

Xenoph. de Expedit. Cyri. l. 2. p. 276.

Id. lib. 5. pag. 355.

Id. lib. 7. pag. 427.

* *J'ajoute ces* cinq *qui manquent dans le texte pour faire quadrer le total avec les deux parties.*

ARTAXERXE quinze jours de marche : & que le tems que mit l'armée à faire tout ce chemin, en y comptant les séjours fut de quinze mois.

Il paroît par ce calcul que les jours de marche de l'armée de Cyrus étoient en allant, l'un portant l'autre, à peu près de six * parasanges ou six lieues, & dans le retour de cinq seulement. Il étoit naturel que Cyrus, qui vouloit sur-

* *La parasange est une mesure itineraire propre aux Perses, & qui est composée de trente stades. Le stade, mesure propre aux Grecs, est composé, selon la plus commune opinion, de cent vingt cinq pas géométriques : par conséquent il en faut vingt pour faire la lieue commune de France, qui est de 2500. pas. C'est le sentiment que j'ai toujours suivi jusqu'ici, selon lequel la parasange est d'une lieue & demie.*

Or j'y voi ici une grande difficulté. Dans cette supposition, il se trouveroit que les marches ordinaires de Cyrus avec une armée de plus de cent milles hommes, auroit été pendant un si long espace de neuf lieues chaque jour l'un portant l'autre, ce qui est, selon les gens du métier, absolument insoutenable. C'est ce qui m'a déterminé à ne compter ici la parasange que pour une lieue. Plusieurs Auteurs ont remarqué, & la chose n'est pas douteuse, que le stade, & toutes les autres mesures itineraires des anciens, ont beaucoup varié selon les tems & les lieux; & il en est encore de même des nôtres.

surprendre son frere, fit le plus de diligence qu'il lui étoit possible.

Cette retraite des dix mille Grecs a toujours passé parmi les connoisseurs, comme je l'ai déja remarqué, pour un modèle parfait dans ce genre, & qui n'a jamais eu rien de pareil. En effet on ne peut pas voir une entreprise ni formée avec plus de hardiesse & de courage, ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée avec plus de bonheur. Dix mille hommes, éloignés de leur patrie de cinq ou six cens lieues, qui ont perdu leur Général & leurs meilleurs Capitaines, qui se trouvent dans le cœur du pays ennemi, entreprennent, à la vûe d'un ennemi victorieux & de ses nombreuses armées, de se retirer du fond de son empire, & pour ainsi dire, des portes de son palais, & de traverser une vaste étendue de pays inconnus & presque tous ennemis, sans être effraiés par la vûe des obstacles & des dangers sans nombre qui pouvoient les arréter à chaque moment: passages de riviéres, de montagnes, de défilés; attaques ouvertes, ou embuches cachées, à essuier de la part des peuples sur leur route; la famine presque assurée dans des régions vastes & désertes; plus

ARTAXERXE. plus que tout cela, trahiſon à craindre de la part des troupes qui ſembloient leur devoir ſervir d'eſcorte, mais qui en effet avoient ordre de les faire périr. Car Artaxerxe, qui ſentoit combien le retour de ces Grecs dans leur pays étoit capable de le couvrir de honte, & de décrier dans l'eſprit des peuples la majeſté de l'empire, n'avoit rien omis pour l'empécher; & il deſiroit leur perte, dit Plutarque, avec plus de paſſion qu'il n'avoit deſiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conſerver ſes Etats. Cependant ces dix mille hommes, malgré tant d'obſtacles, viennent à bout de leur deſſein, & à travers mille dangers arrivent victorieux & triomphans dans leur patrie. Lontems après Antoine pourſuivi par les Parthes à peu près dans le même pays, & ſe trouvant dans un pareil danger, s'écria plein d'admiration pour un courage ſi invincible, *O retraite des Dix-mille!*

Plut in Anton. p. 937.

Ω μύριοι

Auſſi fut-ce l'heureux ſuccès de cette fameuſe retraite qui remplit de mepris pour Artaxerxe les peuples de la Gréce, en leur montrant que l'or, largent, le luxe, les délices, un nombreux Serrail de femmes, faiſoient tout le mérite du Grand Roi; mais que du reſte

reste toute son opulence & toute sa puissance si vantée n'étoient que faste & vaine ostentation. C'est ce préjugé, repandu plus que jamais dans toute la Gréce depuis cette célébre expédition, qui donna lieu à ces hardies entreprises des Grecs dont nous parlerons bientôt, qui firent trembler Artaxerxe jusques sur son trône, & qui mirent l'empire des Perses à deux doits de sa perte.

§. VII.

Suite qu'eut la mort de Cyrus à la Cour d'Artaxerxe. Cruauté & jalousie de Parysatis. Empoisonnement de Statira.

Plut. in Artax. p. 1018. 1021.

Je reviens à ce qui se passa après la bataille de Cunaxa à la Cour d'Artaxerxe. Comme il croioit avoir tué Cyrus de sa main, & qu'il regardoit cette action comme la plus glorieuse de sa vie, il vouloit que tout le monde en pensât de même, & c'étoit le blesser par l'endroit le plus délicat que de lui disputer cet honneur, ou de le vouloir partager avec lui. Le soldat Carien dont nous avons parlé, non content des riches présens dont le Roi l'avoit comblé sous un autre prétexte, ne

ARTAXERXE ne cessoit de déclarer à quiconque vouloit l'entendre que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le Roi lui faisoit une grande injustice de le priver de la gloire qui lui étoit dûe. Le Prince, quand on l'eut informé de cette insolence, aiant conçu une jalousie aussi basse que cruelle, eut la foiblesse de le livrer à Parysatis, qui avoit juré la perte de tous ceux qui avoient eu part à la mort de son fils. Animée d'une barbare vengeance, elle commanda aux Exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui faire souffrir les plus vives douleurs pendant dix jours; ensuite, après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verser dans les oreilles de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il expirât dans ce cruel supplice: ce qui fut exécuté.

Mithridate de même, s'étant vanté dans un repas, où il avoit la tête échaufée par le vin, que c'étoit lui qui avoit porté le coup mortel à Cyrus, paia bien cher cette sotte & imprudente vanité. Il fut condanné au supplice des * auges, l'un des plus cruels

* *Voiez la description de ce supplice dans le troisiéme Volume de cette histoire.* pag. 347.

cruels qui aient jamais été inventés; & après avoir langui dans les tourmens pendant dix-sept jours, il mourut enfin avec beaucoup de peine. MNEMON.

Il ne restoit à Parysatis, pour exécuter tout son projet & assouvir pleinement sa vengeance, que de punir l'Eunuque du Roi, nommé Mésabate, qui par l'ordre de son Maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais, comme il ne donnoit aucune prise sur lui, voici le piége que lui tendit Parysatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui excelloit à un certain jeu des dés. Depuis la guerre elle s'étoit racommodée avec le Roi, jouoit souvent avec lui, étoit de toutes ses parties, avoit pour lui une complaisance sans bornes, & loin de le contredire en quoi que ce fût, alloit elle-même au devant de ses desirs, & ne rougissoit point de favoriser ses passions, & de lui en fournir la matiére. Mais sur-tout elle ne le perdoit point de vûe, & ne laissoit Statira seule avec lui que le moins de tems qu'elle pouvoit, voulant se rendre absolument maitresse de l'esprit de son fils.

Un jour, voiant que le Roi étoit

ARTAXERXE

* Le Darique valoit dix francs.

sans affaires, & qu'il ne pensoit qu'à se divertir, elle lui proposa de jouer aux dés mille * Dariques. Il accepta volontiers la proposition. Elle se laissa perdre, & paia les mille Dariques comptant. Mais faisant semblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le pressa de recommencer, & de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi, qui ne se doutoit de rien, y consentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de son côté cinq de ses Eunuques les plus chéris & les plus considérés; que celui qui gagneroit en prendroit un parmi les autres à son choix, & que le perdant seroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils se mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute son application, y emploie tout ce qu'elle a de science & d'adresse; & favorisée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choisit Mésabate, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ses mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun soupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux Exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher ensuite tout de travers sur * trois croix, &

* Plutarque n'explique pas davantage cette circonstance.

& d'étendre sa peau à part sur des pieux dressés tout auprès ; ce qui fut exécuté. Quand le Roi le sut, il en fut très-fâché, & entra dans une furieuse colére contre sa mere. Mais elle, sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaisantant : „Vraiment, vous faites bien l'enchéri, & „ vous êtes bien délicat, de vous fâ- „ cher pour un méchant décrépit d'Eu- „ nuque ; & moi, qui ai perdu mille „ bons Dariques que j'ai paiés sur le „ champ, je n'en dis mot, & je suis con- „ tente. „

MNEMON.

ἡδὺς καὶ μακάριος.

Toutes ces cruautés n'étoient, ce semble, que des essais & des préparatifs d'un autre crime que méditoit Parysatis. Elle conservoit depuis lontems dans son cœur une haine violente contre la Reine Statira, & l'avoit fait éclater en plusieurs occasions. Elle sentoit bien que le crédit qu'elle avoit auprès du Roi son fils, n'étoit que l'effet du respect & de la considération qu'il avoit pour elle comme pour sa mere, au lieu que celui de Statira étoit fondé sur l'amour & sur la confiance qui rendoient ce crédit bien plus sûr. De quoi n'est point capable la jalousie d'une femme ambitieu-

ARTA-XERXE tieuſe ! Celle-ci réſolut de ſe défaire, à quelque prix que ce fût, d'une rivale ſi redoutable.

Pour parvenir plus ſûrement à ſes fins, elle feignit de ſe réconcilier avec ſa belle-fille, & lui donna toutes les marques extérieures d'une ſincére amitié & d'une vraie confiance. Les deux Reines paroiſſant donc avoir oublié leurs anciens ſoupçons & leurs anciennes querelles, vivoient bien enſemble, ſe voioient comme auparavant, & mangeoient l'une chez l'autre. Mais, comme elles connoiſſoient toutes deux le fond qu'il faut faire ſur les amitiés & les careſſes de la Cour, ſur-tout parmi les femmes, elles n'étoient point dupes de part ni d'autre; &, les mêmes craintes ſubſiſtant toujours, elles ſe tenoient ſur leurs gardes, & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. Croiroit-on qu'il fût poſſible de tromper une vigilance ſi attentive & ſi précautionnée? Paryſatis, un jour qu'elle donnoit à manger à ſa belle-fille, prit ſur la table un oiſeau fort rare qu'on y avoit ſervi, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, & mangea l'autre. Statira,

tira, bientôt après ſentit de vives douleurs, & étant ſortie de table, mourut dans des convulſions horribles, après avoir inſpiré au Roi de violens ſoupçons contre ſa mere, dont il connoiſſoit d'ailleurs la cruauté & l'eſprit implacable & vindicatif. Il fit une exacte recherche du crime. Tous les Domeſtiques & les Officiers de ſa mere furent arrétés, & appliqués à la queſtion. Gigis, femme de chambre de Paryſatis, & la confidente de tous ſes ſecrets, avoua tout. Elle avoit fait froter de poiſon un côté du couteau. Ainſi Paryſatis aiant coupé l'oiſeau en deux parts, mit promtement le côté ſain dans ſa bouche, & donna à Statira le côté empoiſonné. Gigis fut miſe à mort. Voici le ſupplice auquel la loi des Perſes condanne les empoiſonneurs. Il y a une grande pierre fort large, ſur laquelle on leur fait mettre la tête; & avec une autre pierre on frape deſſus, juſqu'à ce que la tête ſoit toute écraſée, & qu'il n'en reſte pas la moindre figure. Pour Paryſatis, le Roi ſe contenta de la confiner à Babylone où elle demanda de ſe retirer, & lui dit que tant qu'elle y ſeroit, il n'y mettroit jamais le pié.

MNEMON.

ARTAXERXE

CHAPITRE TROISIE'ME.

CE Chapitre renferme principalement les entreprises des Lacédémoniens dans l'Asie Mineure, leur défaite près de Cnidos, le rétablissement des murailles & de la puissance d'Athénes, la fameuse paix d'Antalcide prescrite aux Grecs par Artaxerxe Mnémon, les guerres de ce Prince contre Evagore Roi de Cypre & contre les Cadusiens. Les personnages qui y paroissoient le plus, sont Lysandre & Agésilas du côté des Lacédémoniens, & Conon de celui des Athéniens.

§. I.

Les villes Grecques d'Ionie implorent le secours des Lacédémoniens contre Artaxerxe. Rare prudence d'une Dame conservée dans le Gouvernement de son mari après sa mort. Agésilas est élu Roi à Sparte. Son caractère.

Xenoph. hist. Grec. lib. 3. p. 479-487.

Les villes d'Ionie qui avoient suivi le parti de Cyrus, craignant le ref-

ressentiment de Tissapherne, avoient eu recours aux Lacédémoniens comme aux libérateurs de la Gréce, pour les prier de les maintenir dans la possession où elles étoient de leur liberté, & d'empécher qu'on ne ravageât leur pays. Nous avons déja dit qu'ils y envoiérent Thimbron, aux troupes duquel Xénophon joignit les siennes au retour de la Perse. Thimbron fut bientôt rappellé pour quelque mécontentement, & on lui donna pour successeur Dercyllidas, surnommé Sisyphe à cause de son industrie à trouver des ressources, & de son habileté à inventer des machines de guerre, & à en faire usage. Il prit le commandement de l'armée à Ephése. Quand il y fut arrivé, il apprit qu'il y avoit de la division entre les deux Satrapes qui commandoient dans le pays.

AN. M. 3605. Av. J. C. 399.

Les provinces de la Monarchie Persanne, dont plusieurs, situées à l'extremité de l'Empire, demandoient trop de soins pour être gouvernées immédiatement par le Prince, étoient confiées à de grands Seigneurs, appellés communément Satrapes. Ils avoient chacun dans leur département une autorité presque souve-

ARTA-XERXES
raine, & étoient, à proprement parler, comme des Vicerois, tels que nous en voions de nos jours dans quelques Etats voisins. On leur fournissoit un nombre de troupes suffisant pour la défense du pays. Ils en nommoient tous les Officiers. Ils donnoient les gouvernemens des places. Ils étoient chargés de faire paier les tributs, & de les envoier au Prince. Ils avoient pouvoir de faire de nouvelles levées, de traiter avec les Etats voisins, & même avec les Généraux des ennemis; en un mot, de faire tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour entretenir le bon ordre & la tranquillité dans leur Gouvernement. Ils étoient indépendans les uns des autres ; & quoiqu'ils servissent un même maître, & qu'ils dussent concourir à la même fin, néanmoins, plus touchés chacun en particulier de l'avantage de leur province, que du bien général de l'Empire, ils avoient souvent des disputes ensemble, formoient des desseins tout différens, réfusoient de secourir leurs Collégues dans le besoin ; & quelquefois même leur étoient entiérement opposés. L'éloignement de la Cour, & l'absence du Prince, don-

noient

noient lieu à ces dissentions; & peut- MNEMON
être qu'une politique secrette contribuoit à les entretenir, pour dissiper ou prévenir les conspirations qu'une trop grande intelligence entre les Gouverneurs auroit pu exciter.

Dercyllidas aiant donc appris que Tissapherne & Pharnabaze n'étoient pas bien ensemble, il fit tréve avec le premier, pour ne les avoir pas tous deux en même tems sur les bras, entra dans la province de Pharnabaze, & s'avança jusques dans l'Eolie.

Zénis Dardanien avoit gouverné cette province sous l'autorité de ce Satrape; & comme après sa mort on la vouloit donner à un autre, Mania sa veuve vint trouver Pharnabaze avec des troupes & des présens, & lui dit, qu'étant veuve d'un homme qui lui avoit rendu de grands services, elle le prioit de ne lui point ôter les récompenses de son mari; Qu'elle le serviroit avec le même zèle & la même obéissance, & que si elle y manquoit il lui seroit toujours libre de lui ôter son Gouvernement. Elle le conserva donc, & s'y conduisit avec toute la sagesse & toute l'habileté qu'on auroit pu attendre de l'homme

ARTAXERXE

le plus consommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avoit paié son mari elle ajoutoit des présens d'une magnificence extraordinaire ; & lorsque Pharnabaze venoit dans sa province, elle le traitoit plus splendidement que ne faisoient tous les autres Gouverneurs. Elle ne se contenta pas de conserver les places qu'on avoit commises à sa garde, elle en conquit de nouvelles, & prit sur la côte Larisse, Amaxite, & Colone.

Sur les Mysiens & les Pysidiens.

On voit ici que la prudence, le bon esprit, & le courage sont de tout sexe. Elle se trouvoit présente à tout, montée sur un char, & ordonnoit elle-même des peines & des récompenses. Il n'y avoit point dans les provinces voisines de plus belle armée que la sienne, & elle y tenoit à sa solde un grand nombre de soldats Grecs. Elle accompagnoit même Pharnabaze dans toutes ses entreprises, & ne lui étoit pas d'un médiocre secours. Aussi ce Satrape qui connoissoit tout le prix d'un si rare mérite, faisoit à cette Dame plus d'honneur qu'à tous les autres Gouverneurs, jusqu'à lui donner entrée dans son Conseil ; & il la traitoit avec une distinction qui auroit

roit

roit été capable d'exciter la jalousie, si la modestie & la douceur de cette Dame n'en eussent prévenu les tristes effets, en jettant pour ainsi dire un voile sur toutes ses vertus qui en amortissoit l'éclat, & ne les laissoit entrevoir que pour les faire admirer. MNE-MON.

Elle ne trouva d'ennemis que dans sa propre famille. Midias son gendre, piqué des reproches qu'on lui faisoit de laisser commander une femme en sa place, & abusant de l'entiére confiance qu'elle avoit en lui, & qui lui laissoit les entrées libres en tout tems, l'étrangla avec son fils. Après sa mort, il se saisit de deux places fortes, où elle avoit renfermé ses trésors: les autres villes se déclarérent contre lui. Il ne jouit pas lontems du fruit de son crime. Dercyllidas arriva heureusement dans cette conjoncture. Toutes les places de l'Eolie, soit de gré, soit de force, se rendirent à lui, & Midias fut dépouillé des biens qu'il avoit si injustement acquis. Le Général Lacédémonien, aiant accordé une tréve à Pharnabaze, alla prendre ses quartiers d'hyver dans la Bithynie pour n'être point à charge aux alliés. AN. M. 3606.

L'année suivante, le commandement Av. J. C. 393.

ARTAXERXE. ment lui aiant été continué, il passa en Thrace, & arriva dans la Chersonnése. Il savoit que les Députés du pays avoient été à Sparte pour représenter le besoin qu'il y auroit de fermer l'Isthme d'un bon mur, contre les incursions fréquentes des barbares qui empéchoient de cultiver les terres. Aiant pris la mesure de cet espace qui a plus d'une lieue de largeur, il distribua l'ouvrage entre ses soldats, & le mur fut achevé l'autonne de la même année. Dans cet espace étoient renfermées onze villes, plusieurs ports, grand nombre de terres labourables & de vergers, & toutes sortes de paturages. L'ouvrage étant achevé il repassa en Asie; & faisant la revûe des villes, il y trouva tout en bon état.

Xenoph. pag. 487. 488.

Conon Athénien, depuis la bataille qu'il avoit perdue à Ægos-potamos, s'étant condanné lui-même à un exil volontaire se tenoit dans l'ile de Cypre chez le Roi Evagore, non-seulement pour y être en sûreté de sa personne, mais aussi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme, dit Plutarque, attend le retour de la marée pour s'embarquer. Il avoit toujours en vûe de rétablir la puis-

Plut. in Artax. p. 1021.

puiſſance d'Athénes, à laquelle ſa défaite avoit porté un coup mortel; &, toujours plein de fidelité & de zèle pour ſa patrie, quoiqu'elle lui fût peu favorable, il cherchoit tous les moiens de relever ſes ruines, & de lui rendre ſon ancienne ſplendeur. MNEMON.

Ce Général Athenien, voiant que les deſſeins qu'il méditoit avoient beſoin, pour réuſſir, d'une grande puiſſance, écrivit à Artaxerxe pour lui expliquer ſes projets; & chargea le porteur de la lettre de s'adreſſer à Ctéſias qui la donneroit au Roi en main propre. Elle fut remiſe en effet à ce Médecin, & l'on dit, quoiqu'il n'en convint pas, qu'à ce que Conon avoit écrit, il ajouta, *qu'il prioit le Roi de lui envoier Ctéſias comme un homme très-utile à ſon ſervice, ſur-tout pour les affaires de la marine.* Pharnabaze, de concert avec Conon, étoit allé en Cour pour décrier la conduite de Tiſſapherne comme trop déclaré en faveur des Lacédémoniens. Sur les vives inſtances de Pharnabaze, le Roi lui fit compter cinq cens talens pour équiper la flote, avec ordre d'en donner le commandement à Conon. Il envoia auſſi Ctéſias en Gréce, qui paſſa à Spar-

Diod. lib. 14. pag. 267. Juſtin. lib. 6. cap. 1.

Cinq cens mille écus.

ARTAXERXE

Sparte après avoir visité Cnide sa patrie.

Strabo l. 14. pag. 656.
Plut. in Artax. p. 1014. 1017. 1020.
Diod. lib. 14. pag. 273.
Aristot. de hist. Animal. l. 8. c. 28.
Phot. Cod. LXII.

Ce Ctésias avoit d'abord été à Cyrus, & l'avoit suivi dans son expédition. Il fut fait prisonnier à la bataille ou Cyrus fut tué. On se servit de lui pour panser quelques blessures qu'Artaxerxe y avoit reçues; & il s'en acquita si bien que le Roi le retint à son service, & le fit son premier médecin. Il passa plusieurs années à sa Cour en cette qualité. Pendant qu'il y fut, les Grecs, dans toutes les affaires qu'ils y avoient, s'adressoient à lui comme fit Conon dans celle-ci. Le long séjour qu'il fit en Perse & à la Cour, lui donna tout le tems & tous les moiens nécessaires pour s'instruire de l'histoire du pays. Il l'écrivit en vingt-trois livres. Les six premiers contenoient l'histoire de l'Empire des Assyriens & des Babyloniens, depuis Ninus & Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitoient des affaires de Perse depuis le commencement du régne de Cyrus jusqu'à la troisiéme année de la XCV. Olympiade qui tombe sur la CCCXCVIII. avant JESUS-CHRIST. Il avoit aussi écrit une histoire de l'In-

l'Inde. Photius a donné des extraits de ces deux hiſtoires ; & ces extraits ſont tout ce qui nous reſte de Ctéſias. Il contredit ſouvent Hérodote, & ſe trouve auſſi quelquefois en oppoſition avec Xénophon. Les anciens ne l'eſtimoient pas beaucoup ; & ils en parlent comme d'un homme fort vain, ſur la bonne foi de qui l'on ne peut pas compter, & qui a mêlé dans ſon hiſtoire des fables, & quelque-fois même des menſonges. MNEMON.

Tiſſapherne & Pharnabaze, quoique ſecrettement ennemis l'un de l'autre, avoient ſur les ordres du Roi, réuni leurs troupes pour s'oppoſer aux entrepriſes de Dercyllidas, qui étoit paſſé en Carie. Ils le pouſſérent dans un terrain ſi déſavantageux, qu'il y auroit infalliblement péri, s'ils l'euſſent chargé dans le moment ſans lui laiſſer le tems de ſe reconnoitre. C'étoit l'avis de Pharnabaze : mais Tiſſapherne redoutant la valeur des Grecs qui avoient ſuivi Cyrus dont il avoit fait épreuve, & auxquels il croioit que tous les autres reſſembloient, propoſa une entrevûe, qui fut acceptée. Dercyllidas aiant demandé que les villes Grecques demeu-

AN. M. 3607. Av. J. C. 397. *Xenoph. hiſt. Grec. lib. 3. p. 489-490. Diod. lib. 14. pag. 267.*

ARTA-XERXE meuraſſent libres, & Tiſſapherne que l'armée & les Généraux de Lacédémone ſe retiraſſent, ils firent tréve juſqu'à ce qu'ils puſſent avoir réponſe de leurs maîtres.

Xenoph. Ibid. pag. 491. 492. Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Aſie, les Lacédémoniens réſolurent de châtier l'inſolence des habitans de l'Elide, qui, non contens de s'être alliés avec leurs ennemis dans la guerre du Péloponnéſe, les empéchoient de diſputer le prix aux Jeux Olympiques. Sous prétexte d'une amende que Sparte n'avoit pas paiée, ils avoient fait un affront à un de leurs citoiens pendant les Jeux, & empéché Agis de ſacrifier au temple de Jupiter Olympien. Ce Roi fut chargé de cette expédition, qui ne fut terminée que la troiſiéme année après. Il auroit pu prendre Olympie leur ville qui n'étoit point fermée de murailles, il ſe contenta de ſaccager les fauxbourgs & les lieux des exercices qui étoient fort beaux. Ils demandérent la paix, qui leur fut accordée. On leur laiſſa l'intendance du temple de Jupiter Olympien, où ils n'avoient pas beaucoup de droit: mais ceux qui le leur conteſtoient, n'étoient pas dignes de cet honneur.

Agis, à son retour, tomba malade, & mourut en arrivant à Sparte. On lui rendit des honneurs plus qu'humains, & après avoir laissé passer quelques jours, selon la coutume, Leotychide & Agésilas, l'un fils & l'autre frere du défunt, se disputérent la Couronne. Celui-ci soutenoit que son concurrent n'étoit point fils d'Agis, & appuioit sa prétention sur le témoignage même de la Reine qui le savoit mieux que personne, & qui l'avoit avoué plusieurs fois aussi bien que son mari. En effet, le bruit commun étoit que sa femme l'avoit eu d'Alcibiade, comme je l'ai raporté dans son tems, & que cet Athénien l'avoit corrompue en lui faisant présent de mille * Dariques. Agis, en mourant, protesta du contraire. Léotychide étant venu se jettant à ses piés tout fondant en larmes, il ne put lui refuser la grace qu'il demandoit, & le reconnut pour son fils devant tous ceux qui étoient présens.

MNEMON. *Xenoph. pag. 493. Plut. in Lys. pag. 445. In Agesil. pag. 597.*

Athen. lib. 12. p. 534.

* *Mille pistoles.*

La plupart des Spartiates, charmés de la vertu & du mérite d'Agésilas, & comptant pour un très grand avantage d'avoir pour Roi un homme nourri avec eux, & qui avoit essuié comme eux toute la rigueur de l'é-

ARTAXERXE

ducation Lacédémonienne, l'aidérent de tout leur pouvoir. On faisoit valoir contre lui un ancien Oracle, qui avertissoit Sparte d'éviter avec soin *un régne boiteux*. Lysandre ne fit qu'en plaisanter, & en détourna le sens contre Léotychide même, prétendant que comme bâtard il étoit ce Roi boiteux dont l'Oracle commandoit de se donner de garde. Agésilas, & par ses grandes qualités, & par la puissante protection de Lysandre, l'emporta sur son Neveu, & fut déclaré Roi.

Comme par les loix le Roiaume appartenoit à Agis, son frere Agésilas, qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, avoit été élevé comme les autres enfans dans la discipline de Lacédémone, qui étoit très-rude pour la maniére de vivre, & pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseignoit *

* *De là vient que le poëte Simonide appelloit Sparte* la domptueuse d'hommes. *δαμασίμβροτον, comme celle de toutes les villes qui par l'habitude rendoit ces citoiens les plus souples de tous les hommes, & les plus soumis aux loix.* ὡς μάλιστα διὰ τῶν ἐθῶν τοὺς πολίτας τοῖς νόμοις πειθηνίους καὶ χειροήθεις ποιοῦσαν.

parfaitement aux enfans à obéir. La Loi ne dispensoit de cette nécessité que les enfans qui étoient élevés pour le trône. Ainsi Agésilas eut cela de particulier qu'il ne parvint pas à commander sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir. Delà vint que de tous les Rois de Sparte il fut celui qui sut le mieux se faire estimer & aimer de ses Sujets, parce que [a] ce Prince, aux qualités que lui avoit donné la nature pour le commandement & la roiauté, avoit ajouté par l'éducation l'avantage d'être humain & populaire. MNEMON.

Il est étonnant que Sparte, cette ville si renommée en matiére d'éducation & de politique, ait cru devoir relâcher quelque chose de la sévérité de sa discipline en faveur des Princes qui devoient régner, au lieu que c'étoient eux qui avoient plus besoin que les autres d'être soumis de bonne heure au joug de l'obéissance, pour être dans la suite en état de mieux commander.

Plutarque observe que dès l'enfance on voioit réunies dans Agésilas des qualités qui sont pour l'ordinaire incompatibles : une vivacité d'esprit, *In Agesil. p. 596.*

a Τῷ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσκτησάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημότικον καὶ φιλάνθρωπον.

ARTAXERXE une véhémence, une fermeté insurmontable en apparence, un desir violent de primer & de l'emporter sur tous les autres, avec une douceur, une soumission, une docilité, qui cédoit au premier mot, & qui le rendoit infiniment sensible aux plus légéres réprimandes, de sorte qu'on obtenoit tout de lui par des motifs d'honneur, & rien par la crainte ni par la violence.

Il étoit boiteux, mais ce défaut étoit couvert par la grace de sa personne, & encore plus par la gaieté avec laquelle il le supportoit, & en railloit le premier. On peut dire même que ce vice du corps mettoit dans un plus grand jour son courage & son ardeur pour la gloire, n'y aiant aucun travail, aucune entreprise, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cause de son incommodité.

Plut. in Moral. p. 55. Les louanges qui n'avoient point un air de vérité & de sincérité le blessoient, loin de lui faire plaisir: & elles n'avoient pour lui ce caractère que quand elles sortoient de la bouche de ceux qui, dans d'autres occasions, lui avoient représenté ses défauts avec liberté. Il ne souffrit point,

de

de son vivant, qu'on tirât son portrait; & en mourant même il défendit très-expressément qu'on fît de lui aucune image, soit en plate peinture, soit en relief. Sa raison étoit que ses belles actions, s'il en avoit faites, lui tiendroient lieu de monumens; sans quoi, toutes les statues du monde ne pourroient lui faire aucun honneur. On sait seulement qu'il étoit de petite taille, ce que les Lacédémoniens n'aimoient pas dans leurs Rois; & Théophraste assure que les Ephores condannérent à une amende leur Roi Archidamus, pere de celui dont nous parlons, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite. a Car, disoient-ils, *elle ne nous donnera pas des Rois, mais des roitelets.*

MNEMON.

Id. pag. 191.

On a remarqué qu'Agésilas, dans sa maniére de vivre avec les autres citoiens, se gouverna mieux envers ses ennemis, qu'envers ses amis: car il ne fit jamais à ses ennemis la moindre injustice, & il viola souvent la justice, en faveur de ses amis. Il auroit eu

Plut. in Agesil. p. 598.

a Οὐ γὰρ βασιλεῖς, ἔφασαν, ἄμμιν, ἀλλὰ βασιλείδια γινᾶσεῖ.

ARTA-XERXE eu honte de ne pas honorer & récompenser ses ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ses amis quand ils avoient fait des fautes. Il alloit même jusqu'à les soutenir, quoiqu'ils eussent tort, & regardoit en ces occasions le zèle pour la justice comme un vain prétexte dont on couvroit le refus de les servir. Et à ce propos l'on raporte un petit billet qu'il écrivit à un Juge en ces termes, en lui recommandant son ami : *Si Nicias n'est pas coupable, déchargez-le de l'accusation à cause de son innocence ; s'il est, déchargez-le à ma considération : de quelque manière que ce soit, déchargez-le.*

Ibid. p. 603.

C'est bien mal connoitre les droits & les priviléges de l'amitié, que de vouloir ainsi la rendre complice des crimes, & protectrice des actions injustes. La Loi fondamentale de l'amitié, dit Ciceron, c'est de ne jamais rien demander à ses amis & de ne leur jamais rien accorder, qui soit contraire à la justice ou à l'honnéteté : *Hæc prima lex in amicitia sanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati.*

De Amicit. n. 40.

Agé-

Agésilas ne se montra pas si délicat sur ce point, du moins dans les commencemens, & il ne négligeoit aucun occasion de faire plaisir à ses amis, & même à ses ennemis. Par ces maniéres officieuses & obligeantes, soutenues d'ailleurs d'un grand mérite, il se fit un grand crédit, & acquit dans la ville un pouvoir presque absolu, qui alla jusqu'à le rendre suspect à sa patrie. Les Ephores, pour en prévenir les suites, & pour amortir son ambition, le condannérent à une amende, alléguant pour toute raison [a] qu'il s'attachoit à lui seul les cœurs de tous les citoiens, qui appartenoient à la République, & ne devoient être possédés qu'en commun.

MNEMON.

Plut. p. 598.

Quand il eut été déclaré Roi, il fut mis en possession de tous les biens de son frere Agis, dont Léotychide fut privé comme bâtard. Mais, voiant que les parens de ce Prince du côté de sa mere Lampito tous gens de bien, étoient très-pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il avoit hérité; & par cette générosité il acquit une grande

a Ὅτι τοὺς κοινοὺς πολίτας, ἰδίους κτᾶται.

ARTA-XERXE

grande réputation, & gagna la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie & de la haine qu'il se seroit attirée par cette succession. Il est beau, mais rare, de faire de ces sortes de sacrifices, & l'on n'en connoit point assez le prix.

Jamais Roi à Sparte ne fut si puissant qu'Agésilas, & ce ne fut, dit Xénophon, qu'en obéissant en tout à sa patrie qu'il s'acquit une si grande autorité, ce qui paroit une espéce de paradoxe, dont Plutarque donne l'explication. La plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores & du Sénat. Les Ephores n'étoient en charge qu'un an, ils avoient été établis pour modérer le pouvoir trop absolu des Rois, & pour y servir de barriére comme nous l'avons marqué ailleurs. C'est pourquoi, dès les premiers tems, les Rois de Sparte eurent toujours pour eux une haine comme héréditaire, & leur furent toujours opposés. Agésilas prit un chemin tout contraire. Au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter en toute occasion leurs volontés, il prit à tâche de les ménager,

MNEMON.

nager, eût toujours pour eux beaucoup de considération & de déférence, ne fit jamais la moindre entreprise sans la leur avoir communiquée; & quand il étoit mandé par eux il quittoit tout, & se rendoit au Sénat avec une extréme promtitude. Toutes les fois qu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, quand les Ephores entroient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Par toutes ces déférences il paroissoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit en effet sa propre puissance sans qu'on s'en aperçût, & ajoutoit à la roiauté une grandeur d'autant plus solide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit. Les plus grands Empereurs Romains, comme Auguste, Trajan, Marc Antonin, étoient persuadés que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magistrats, reléve d'autant sa puissance & affermit son autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que sur la justice.

Tel fut Agésilas, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & dont,

ARTAXERXE. par cette raison, il étoit important de faire connoitre par avance le caractère.

§. II.

Agésilas part pour l'Asie. Lysandre se brouille avec lui: il retourne à Sparte. Ses desseins ambitieux pour changer la succession au trône.

AN. M. 3608. Av. J C. 396. *Xenoph. Hist. Grec. lib. 3. p. 495. 496. Id. de Agesil p. 652. Plut in Agesil. p. 598. & in Lys. p. 446.*

A peine Agésilas est-il monté sur le trône, que des gens qui revenoient d'Asie raportérent que le Roi de Perse faisoit équiper en Phénicie une nombreuse flote, pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Les lettres de Conon, appuiées des remontrances de Pharnabaze, qui tous deux de concert avoient représenté à Artaxerxe la puissance de Sparte comme formidable, avoient fait une forte impression sur l'esprit de ce Prince. Depuis ce tems il songea sérieusement à humilier cette fiére République, en travaillant à relever sa rivale, & à rétablir par ce moien entre elles l'ancien équilibre, qui seul pouvoit faire sa sûreté, en les tenant occupées l'une contre l'autre, & les empéchant de réunir leurs forces contre lui.

Lysandre qui souhaitoit d'être envoié

voïé en Asie pour rétablir dans le commandement des places ses créatures & ses amis que Sparte en avoit écartés, porta fortement Agésilas à se charger de cette guerre, & à prévenir le Roi barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Gréce avant qu'il eût achevé ses préparatifs. La République lui aiant fait cette proposition, il ne put s'y refuser, & se chargea de l'expédition contre Artaxerxe, à condition qu'on lui donneroit trente Capitaines Spartiates pour l'assister & pour composer son Conseil, deux mille nouveaux citoiens d'élite tirés des Ilotes à qui l'on avoit donné le droit de bourgeoisie, & six mille hommes de troupes des alliés : ce qui lui fut accordé sur le champ. Lysandre fut mis à la tête des trente Spartiates, non seulement à cause de sa grande réputation & de la grande autorité qu'il s'étoit acquise, mais encore à cause de l'amitié particuliére qu'avoit pour lui Agésilas, qui lui étoit redevable & du trône & de l'honneur qu'on venoit de lui faire en le nommant Généralissime.

MNEMON.

Le retour glorieux des Grecs atta-

ARTAXERXE. chés à Cyrus, que toute la puissance des Perses n'avoit pu empêcher de revenir dans leur patrie, avoit inspiré à la Gréce une merveilleuse confiance en ses forces, & un souverain mépris pour les barbares. Dans cette disposition des esprits, les Lacédémoniens trouvérent qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter d'une conjoncture si favorable pour délivrer de la servitude de ces barbares les Grecs d'Asie, & pour faire cesser les outrages & les violences dont ils les accabloient continuellement. Ils l'avoient déja tenté par le moien de leur Capitaine Thimbron, puis de Dercyllidas. Tous leurs efforts jusques-là aiant été inutiles, enfin ils remirent la conduite de cette guerre entre les mains d'Agésilas. Il leur promit, ou de conclure une paix glorieuse avec les Perses, ou de leur susciter tant d'affaires, qu'ils n'auroient ni le tems ni l'envie de porter leurs armes dans la Gréce. Ce Roi avoit de grandes vûes, & il ne songeoit à rien moins qu'à aller attaquer Artaxerxe dans la Perse même.

Quand il fut arrivé à Ephése, Tissapherne lui fit demander quel étoit le sujet qui l'avoit attiré en Asie, & qui lui

lui avoit fait prendre les armes. Il répondit que c'étoit pour ſecourir les Grecs qui y habitoient, & pour les rétablir dans leur ancienne liberté. Le Satrape, qui n'étoit pas encore prêt, ſubſtitua l'artifice à la force, & lui donna parole que ſon Maître laiſſeroit aux villes Grecques de l'Aſie leur liberté, pourvû qu'il ne fît aucun acte d'hoſtilité juſqu'au retour des couriers. Agéſilas y conſentit, & la tréve fut jurée de part & d'autre. Tiſſapherne, qui ne faiſoit pas grand cas du ſerment, profita de ce délai pour aſſembler des troupes de tous côtés. Le Général Lacédémonien en fut averti : mais il n'en garda pas moins ſa parole, perſuadé que, dans les affaires d'Etat, la mauvaiſe foi ne peut avoir qu'un ſuccès court & paſſager ; au lieu qu'une réputation bien affermie d'une fidélité inviolable à garder ſes engagemens, ſans que la perfidie même de l'autre partie contractante puiſſe l'altérer, établit une confiance également utile & glorieuſe. En effet, Xénophon remarque que cette religieuſe obſervation des traités lui acquit l'eſtime & la confiance des peuples, & qu'une conduite oppoſée

ARTAXERXE

Xenoph. p. 496. & 652.

ARTAXERXE. décria entiérement Tiſſapherne dans leur eſprit.

AN. M. 3609 Av. J. C. 395

Agéſilas mit cet intervalle à profit, en s'occupant à prendre une exacte connoiſſance des villes, & à en régler l'intérieur. Il y trouva tout dans un grand déſordre, le gouvernement n'y étant ni démocratique comme ſous les Athéniens, ni ariſtocratique comme Lyſandre l'y avoit établi. Les gens du pays n'avoient nulle habitude avec Agéſilas, & ne l'avoient jamais connu : c'eſt pourquoi ils lui faiſoient peu leur cour, comptant qu'il n'avoit que le titre de Général pour la forme ſeulement, & regardant Lyſandre comme celui en qui ſeul réſidoit tout le pouvoir. Comme jamais Gouverneur n'avoit fait ni tant de bien à ſes amis ni tant de mal à ſes ennemis, il n'eſt pas étonnant qu'il fût tant aimé des uns, & tant redouté des autres. Tous donc s'empreſſoient à lui rendre leurs hommages, ſe trouvoient tous les jours en foule à ſa porte, lui faiſoient un nombreux cortége lorſqu'il ſortoit, pendant qu'Agéſilas demeuroit preſque ſeul. Une telle conduite ne pouvoit pas ne point bleſſer un Général &

Plut. in Ageſil. p. 599. 600. In Lyſ. pag. 446. 447.

& un Roi, extrêmement ſenſible & délicat ſur ce qui regardoit ſon autorité, quoique d'ailleurs il ne fût point jaloux du mérite d'autrui, & qu'au contraire il aimât à le faire valoir. Il ne diſſimula pas ſon mécontentement. Il n'eut plus aucun égard aux recommandations de Lyſandre, & ceſſa de l'emploier lui-même. Lyſandre s'aperçut bientôt du changement arrivé à ſon égard. Il ceſſa de s'emploier auprès du Roi pour ſes amis, & les pria de ne plus venir le viſiter, & de ne plus s'attacher à lui; mais de s'adreſſer directement au Roi, & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le tems préſent avoient le pouvoir de ſervir & d'avancer leurs créatures. La plupart ceſſérent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne ceſſérent pas de lui faire leur cour. Au contraire, ils ne furent que plus aſſidus auprès de ſa perſonne: ils l'accompagnoient en foule à toutes ſes promenades, & aſſiſtoient réguliérement à tous ſes exercices. Lyſandre naturellement vain, & accoutumé depuis lontems aux reſpects & aux ſoumiſſions qui accompagnent le pouvoir abſolu, n'eut pas aſſez de ſoin MNEMON.

ARTA-XERXE d'écarter de sa personne la foule empressée de ceux qui continuoient à lui rendre leurs hommages avec plus d'assiduité que jamais.

Cette ridicule affectation d'autorité & de grandeur aigrissoit de plus en plus Agésilas, comme si on eût pris à tâche de le braver. Il porta le dépit si loin qu'aiant donné à de simples Officiers des commandemens considérables & les plus beaux Gouvernemens, il nomma Lysandre Commissaire des vivres & distributeur des viandes ; & pour insulter ensuite les Ioniens, & se moquer d'eux, il dit : *Qu'ils aillent présentement faire la cour à mon maître Boucher.*

Lysandre alors crut devoir lui parler, & en venir avec lui à un éclaircissement. Leur conversation fut courte & Laconique. *Certes*, dit Lysandre, *vous savez bien, Seigneur, rabaisser vos amis. Oui, quand ils veulent s'élever au-dessus de moi : mais quand ils travaillent à relever ma grandeur, je sai leur en faire part. Mais peut-être, Seigneur*, répliqua Lysandre, *vous a-t-on fait de faux raports en m'imputant ce que je n'ai point fait. Je vous prie donc surtout à cause des étrangers qui tous ont les yeux*

yeux ſur nous, de me donner dans votre armée un emploi où vous croirez que je pourrai vous déplaire le moins, & vous ſervir le plus utilement. MNEMON.

Le fruit de cette converſation fut la Lieutenance de l'Helleſpont qu'Agéſilas lui donna. Dans cet emploi il conſerva toujours ſon reſſentiment contre lui, ſans pourtant rien négliger de ce qui étoit de ſon devoir, & de ce qui alloit au bien des affaires. Peu de tems après il s'en retourna à Sparte ſans aucune marque d'honneur ni de diſtinction extrèmement piqué contre Agéſilas, & ſe promettant bien de le lui faire ſentir.

Il faut avouer que la conduite de Lyſandre, telle que nous venons de la repreſenter, montre de ſa part une vanité & une petiteſſe d'eſprit bien indignes de ſa réputation. Peut-être qu'Agéſilas porta trop loin la ſenſibilité & la délicateſſe ſur le point d'honneur, & qu'il ne ménagea pas aſſez un bienfaiteur & un ami, que des avertiſſemens ſecrets, accompagnés d'ouvertures de cœur & de marques de bonté, auroient pu rappeller à ſon devoir. Mais quelque éclatant que fût le mérite de Lyſandre, quel-

ARTA-XERXE que considérables que fussent les services qu'il avoit rendus à Agésilas, tout cela ne le mettoit pas en droit, non seulement de s'égaler à son Général & à son Roi, mais de vouloir même l'emporter sur lui, & en quelque sorte l'effacer. Il devoit se souvenir qu'il n'est jamais permis à un inférieur de s'oublier, ni de sortir des bornes d'une juste subordination.

Plut in Lys. pag. 447. 448. Diod. l. 14 pag. 244. 245. Quand il fut de retour à Sparte, il songea réellement à exécuter un projet qu'il rouloit dans son esprit depuis plusieurs anneées. Il n'y avoit à Sparte que deux familles, ou plutôt deux branches de la postérité d'Hercule, qui eussent le droit de régner. Quand Lysandre fut parvenu à ce haut dégré de puissance que lui avoient acquis ses grandes actions, il commença à voir avec peine qu'une ville dont il avoit relevé l'éclat par ses grands exploits, fût soumise à des Princes auquels il ne cédoit ni pour le courage, ni pour la naissance, car il descendoit comme eux d'Hercule. Il chercha donc les moiens d'ôter à ces deux Maisons le droit de succèder seules au roiaume, pour l'étendre à toutes les autres branches des

des Héraclides, & même, selon quelques-uns, à tous les naturels de Sparte, se flatant qu'aucun Spartiate, s'il venoit à bout de son dessein, ne pourroit lui disputer cet honneur, & qu'il auroit la préférence sur tous. MNE-MON.

Ce projet ambitieux de Lysandre fait voir que les plus grands Capitaines sont souvent ceux dont on a le plus à craindre dans un Etat Républicain. Ces courages si fiers, accoutumés dans les armées à un pouvoir absolu, raportent avec la victoire un esprit de hauteur toujours à craindre dans un Etat libre. Sparte, en donnant un pouvoir sans bornes à Lysandre, & en le lui laissant pendant tant d'années, ne fit pas assez réflexion que rien n'est plus dangereux que de confier à des hommes d'un mérite supérieur, des emplois dont l'autorité suprême les expose à la tentation de se rendre les maîtres. Lysandre y succomba, & entreprit de s'ouvrir un chemin au trône.

L'entreprise étoit hardie, & demandoit de longs préparatifs. Il ne crut pas pouvoir y réussir, si auparavant, par la crainte de la divinité & par les fraieurs de la superstition, il

ARTA-XERXE il n'étonnoit & ne ſubjuguoit ſes citoiens, pour les ramener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre : car il ſavoit qu'à Sparte, comme dans toute la Gréce, on ne faiſoit rien pour peu qu'il fût important, ſans conſulter les oracles. Il tenta, à force de préſens, la fidélité des Prêtres ou Prêtreſſes de Delphes, de Dodone, d'Ammon, mais ce fut inutilement pour lors : ces derniers même envoiérent des ambaſſadeurs à Sparte pour l'accuſer d'impiété & de ſacrilége, mais il ſe retira de cette mauvaiſe affaire par ſon adreſſe & par ſon crédit.

Il falut mettre en œuvre d'autres machines. Une femme, dans le roiaume de Pont, ſe diſant groſſe d'Apollon, étoit accouchée depuis quelques années d'un enfant, à qui l'on donna le nom de Siléne ; & les plus puiſſans du Roiaume demandérent avec empreſſement l'honneur de le faire nourrir, & de l'élever. Lyſandre, prenant cette naiſſance pour en faire le commencement & comme le fond de la piéce qu'il méditoit, ſupplée le reſte de lui même en emploiant bon nombre de gens, & de gens

gens même considérables, qui débitoient, comme le prologue de la piéce, cette naissance miraculeuse de l'enfant; & qui, sans qu'il parût aucune affectation, disposoient par-là les esprits à la croire. Cela fait, ils apportérent de Delphes à Sparte certains discours, qu'ils sémoient & répandoient par tout : Que les Prêtres du temple gardoient dans quelques Livres tenus fort secrets des oracles très-anciens, dont il n'étoit permis ni à eux, ni à qui que ce fût, de prendre connoissance, mais seulement à un fils d'Apollon qui viendroit dans la suite des tems, & qui après avoir donné des preuves certaines de sa naissance à ceux qui gardoient les Livres où étoient contenus ces oracles, les prendroit & les emporteroit.

Tout cela étant bien préparé, Siléne devoit venir se présenter aux Prêtres, & demander ces oracles en qualité de fils d'Apollon; & les Prêtres qui étoient du complot, comme acteurs bien dressés & bien instruits, devoient de leur côté approfondir bien exactement toutes choses, & faire en apparence bien des dif-

ficultés & bien des questions sur cette naissance pour l'éclaicir. Enfin, comme persuadés & convaincus que ce Siléne étoit le véritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer & lui remettre ces livres, & alors ce fils du dieu liroit en présence de tout le monde toutes ces prophéties, & particuliérement celle pour laquelle seule étoit ourdie toute cette trame. Elle portoit, *Qu'il étoit plus expédient & plus utile aux Spartiates de n'élire désormais pour leurs Rois que les plus vertueux de leurs citoiens.* En conséquence Lysandre devoit monter sur la tribune pour haranguer le peuple, & pour le porter à faire ce changement. Cléon d'Halicarnasse, célébre Rhéteur, lui avoit composé sur ce sujet un discours fort éloquent, qu'il avoit appris par cœur.

Siléne devenu grand, s'étant rendu en Gréce pour jouer son rôle, Lysandre eut le déplaisir de voir manquer la piéce par la timidité & la désertion de l'un de ses principaux acteurs, lequel, dans le moment précis de l'exécution, manqua de parole, & disparut. Quoique cette intrigue eût été menée depuis un fort lontems, elle fut conduite avec tant de secret jusqu'au tems

même

même où elle devoit éclore, quon n'en fut rien pendant la vie de Lysandre. Ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut découverte comme nous le dirons bientôt. Mais il faut revenir à Tissapherne.

MNEMON.

§. III.

Expéditions d'Agésilas dans l'Asie. Disgrace & mort de Tissapherne. Sparte donne à Agésilas le commandement des troupes de terre & de mer. Il commet Pisandre à sa place sur la flote. Entrevûe d'Agésilas & de Pharnabaze.

Quand Tissapherne eut reçu les troupes que le Roi lui envoioit, & qu'il eut réuni toutes ses forces, il envoia commander à Agésilas de se retirer de l'Asie, & lui déclara la guerre en cas de refus. Tous ses Officiers en furent allarmés, ne croiant pas être en état de résister aux grandes forces du Roi de Perse. Pour lui il écouta les hérauts de Tissapherne avec un visage gai & tranquille, & leur ordonna de dire à leur Maître qu'il lui avoit une très-grande obligation *de ce que par son parjure il avoit rendu les dieux ennemis des Perses, &* favo-

Xenoph. Hist. Græc. l. 3. p. 497. 502. Id. de Agesil. p. 652. 656. Plut. in Agesil. pag. 600.

ARTA-XERXE. *favorables aux Grecs.* Il se promettoit de grandes choses de cette expédition & auroit regardé comme un très-grand affront pour lui, que dix mille Grecs, sous la conduite de Xénophon fussent venus du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Gréce, qu'ils eussent battu le Roi de Perse autant de fois qu'il s'étoit présenté; & que lui, qui commandoit les Lacédémoniens dont l'empire s'étendoit sur la terre & sur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant & digne de mémoire.

D'abord donc, pour se venger de la perfidie de Tissapherne par une tromperie juste & permise, il fit semblant de mener son armée vers la Carie, lieu de la résidence du Satrape; & dès que le Barbare eut fait marcher toutes ses troupes de ce côté-là, il tourna tout court, & se jetta dans la Phrygie où il prit plusieurs villes, & amassa d'immenses richesses qu'il distribuoit aux Officiers & aux Soldats: faisant voir à ses amis, dit Plutarque, que de manquer à un traité & violer un serment, c'est mépriser les dieux mêmes; & qu'au contraire, à tromper ses ennemis par des

des ruſes de guerre, il y a de la juſtice, de la gloire, & un plaiſir ſenſible accompagné d'un très-grand profit. MNEMON.

Le printems venu, il aſſembla toutes ſes forces à Ephéſe; &, pour exercer ſes ſoldats, il propoſa des prix tant à la cavalerie qu'à l'infanterie. Ce léger attrait mit tout en mouvement. Le lieu des exercices étoit toujours plein de troupes de toute ſorte, & la ville d'Ephéſe paroiſſoit n'être qu'une place d'armes, & une école de guerre. Tout le marché étoit rempli d'armes & de chevaux, & les boutiques de diverſes ſortes d'équipages. On voioit revenir Agéſilas des exercices, ſuivi d'une foule d'Officiers & de ſoldats, tous aiant ſur leurs têtes des guirlandes qu'ils alloient poſer dans le temple de Diane, ce qui donnoit de l'admiration & de la joie à tout le monde. Car, dit Xénophon, où l'on voit fleurir la piété & la diſcipline, on ne doit concevoir que de belles eſpérances.

Pour redoubler la valeur des ſoldats par le mépris des ennemis, voici ce qu'il imagina. Un jour il commanda aux Commiſſaires qu'il avoit char-

chargés de la garde du butin, de dépouiller les prisonniers, & de les vendre. Il se présentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits; mais pour les corps, on les trouvoit si délicats, si tendres, & si blancs, parce qu'ils avoient toujours été nourris & élevés à l'ombre, qu'on s'en moquoit, les regardant comme de nul service & de nul prix. Alors Agésilas s'approchant, dit à ses soldats; en leur montrant les hommes, *Voila contre qui vous combattez*; & en leur montrant leurs riches dépouilles, *Voilà pourquoi vous combattez.*

Quand le tems de se remettre en campagne fut venu, Agésilas dit tout haut qu'il marcheroit en Lydie. Tissapherne, qui n'avoit pas oublié la premiére ruse dont il avoit usé à son égard, & qu'on ne vouloit pas qu'on le trompât une seconde fois, fit marcher promtement ses troupes vers la Carie, ne doutant point que pour cette fois Agésilas ne tournât ses forces de ce côté-là, d'autant plus qu'il étoit naturel que manquant de cavalerie il s'établît dans un pays rude & difficile, qui rendoit inutile celle des ennemis. Il fut lui-même sa dupe.

Agé-

Agésilas entra en Lydie, & s'approcha de Sardes. Tissapherne accourut avec sa cavalerie, & hâta sa marche, pour venir au secours de cette place. Agésilas, sachant que son infanterie ne pouvoit pas encore être arrivée, crut devoir profiter de cette occasion favorable pour lui livrer bataille avant qu'il eût rassemblé toutes ses troupes. Il rangea son armée sur deux lignes. Il forma la premiére de ses escadrons, dont il remplit les intervalles par des pelotons de gens de pié armés à la légére; & il leur ordonna de commencer la charge, pendant qu'il les suivroit avec la seconde ligne composée de son infanterie pesamment armée. Les barbares ne soutinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur camp, & y firent un grand carnage, & un plus grand butin encore.

Xenoph. pag. 501. & 657. Plut. in Artax. p. 1022. & in Agesil. pag. 601. Diod. lib. 14. pag. 299. Polyen. Stratag. lib. 7.

Depuis ce combat les troupes d'Agésilas eurent une entiére liberté de ravager & de piller tout le pays du Roi, & en même tems la satisfaction de voir la punition exemplaire que ce Prince fit de Tissapherne qui étoit un très-

ARTAXERXE. très-méchant homme, & le plus dangereux ennemi des Grecs. Le Roi avoit déja reçu beaucoup de plaintes de sa conduite. Ici il fut accusé de trahison, comme n'aiant pas fait son devoir dans le combat dont on vient de parler. La Reine Parysatis, toujours animée de haine & de vengeance contre tous ceux qui avoient eu quelque part à la mort de son fils Cyrus, ne contribua pas peu à la mort de Tissapherne, en aggravant par son crédit les charges qui étoient contre lui: car elle étoit rentrée entiérement dans les bonnes graces du Roi son fils.

Comme Tissapherne avoit une grande autorité dans l'Asie, le Roi n'osa pas l'attaquer ouvertement, mais crut devoir prendre de justes précautions pour s'assurer d'un Officier si puissant, & qui pouvoit devenir un ennemi dangereux. Il chargea Tithrauste de cette importante commission. Il étoit porteur de deux lettres. La premiére étoit pour Tissapherne, où le Roi lui donnoit ses ordres sur la guerre contre les Grecs, & lui laissoit un plein pouvoir. La seconde étoit adressée à Ariée Gouver-

verneur de Lariſſa, par laquelle le Roi lui ordonnoit d'aider de ſon conſeil & de toutes ſes forces Tithrauſte pour arréter Tiſſapherne. Il ne perdit point de tems. Il pria Tiſſapherne de vouloir bien le venir trouver, pour conférer enſemble ſur les expéditions de la campagne prochaine. Tiſſapherne, qui ne ſe doutoit de rien, ſe rendit chez lui, eſcorté ſeulement de trois cens hommes. Pendant qu'il étoit dans le bain, ſans ſabre & ſans armes, il fut arrété, & remis entre les mains de Tithrauſte, qui lui fit couper la tête, laquelle il envoia ſur le champ en Perſe. Le Roi la remit entre les mains de Paryſatis, ſpectacle agréable pour une Princeſſe emportée & vindicative. Quoique la conduite d'Artaxerxe parût ici peu digne d'un Roi, perſonne ne plaignit le ſort de ce Satrape, qui n'avoit nul reſpect pour les dieux, nul égard pour les hommes; qui comptoit pour rien la probité & l'honneur; pour qui les ſermens les plus ſacrés étoient un jeu, & qui faiſoit conſiſter toute l'habileté & toute la politique d'un homme d'Etat à ſavoir tromper les autres par l'hypocriſie, le menſonge, la perfidie, & le parjure.

MNEMON

ARTAXERXE

Xenoph Hist. Gr. lib. 3. p. 501.
Plut in Agesil. p. 601.

Tithraufte étoit chargé d'une troifiéme lettre du Roi, qui lui donnoit le commandement des armées à la place de Tiffapherne. Après avoir exécuté fa commiffion, il envoia de grands préfens à Agéfilas pour le faire entrer plus facilement dans fes vûes & dans fes intérêts, & lui fit dire, que la caufe de la guerre étant ôtée, & l'auteur de tous ces troubles mis à mort, rien n'empéchoit plus l'accommodement: que le Roi de Perfe confentoit que les villes d'Afie jouiffent de leur liberté en lui paiant le tribut ordinaire, pourvû qu'il retirât fes troupes & retournât dans la Gréce. Agéfilas répondit qu'il ne pouvoit rien conclure fans l'ordre de Sparte, de qui feule dépendoit la paix; que pour lui, il étoit plus aife d'enrichir fes foldats, que de s'enrichir luimème: que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir des préfens, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant, voulant faire en quelque forte plaifir à Tithraufte en déchargeant fa province, & lui témoigner fa reconnoiffance de ce qu'il avoit puni l'ennemi commun des Grecs,

Grecs, il mena son armée en Phrygie qui étoit le département de Pharnabaze. Tithrauste lui-même le lui avoit proposé, & il lui compta trente talens pour les frais de son voiage.

MNEMON.

Trente mille écus.

En chemin il reçut une lettre des Magistrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre le commandement de l'armée navale, avec pouvoir de mettre en sa place qui il lui plairoit. Par ce nouveau pouvoir il se vit maître absolu de toutes les troupes de terre & de mer que cet Etat avoit en Asie. On prit ce parti-là, afin que toutes les opérations étant dirigées par une seule tête & les deux armées agissant de concert, le plan qu'on formeroit s'exécutât avec plus d'uniformité, & que tout conspirât au même but. Jamais Sparte, jusques-là, n'avoit fait cet honneur à aucun de ses Généraux, de lui confier en même tems le commandement des armées de terre & de mer. Aussi tout le monde tomboit d'accord que c'étoit le plus grand personnage de son tems, & qui soutenoit le mieux la haute réputation dont il jouissoit. Mais il étoit homme, & il avoit des foiblesses.

La

ARTA-XERXE

La première chose qu'il fit, ce fut d'établir sur la flote Pisandre pour son Lieutenant. En quoi il parut avoir fait une faute considérable, parce qu'aiant auprès de lui plusieurs autres Capitaines plus âgés & plus expérimentés, cependant sans aucun égard à ce qui pouvoit être utile à son pays, & pour honorer un allié, & faire plaisir à sa femme qui étoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flote, emploi qui étoit beaucoup au-dessus de ses forces, quoi qu'il ne fût point sans mérite.

C'est la tentation ordinaire de ceux qui sont en place, mais qui croient n'y être que pour eux & pour leur famille: comme si l'avantage de leur appartenir devenoit un titre pour remplir dignement des postes qui demandent de grands talens. Ils ne considérent pas que non-seulement ils s'exposent à ruiner les affaires d'un Etat par des vûes particuliéres, mais qu'ils sacrifient encore les intérêts de leur propre gloire, qui ne peut se soutenir que par des succès qu'ils ne doivent pas attendre des instrumens qu'il ont si mal choisis.

Agésilas

Agésilas établit son armée en Phrygie dans les terres du Gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, & amassa de grosses sommes d'argent. De-là, s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié à cause de sa bonne foi & de sa vertu. Les mêmes motifs avoient déja obligé, quelque tems auparavant, Spithridate, un des principaux Officiers du Roi, à quitter le service de Pharnabaze, & à s'aller rendre à Agesilas; & depuis ce tems-là, il lui avoit rendu de grands services, car il avoit beaucoup de troupes & étoit fort brave. Cet Officier étant entré dans la Phrygie avoit fait le dégât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses forteresses : mais emportant ce qu'il avoit de plus précieux & de plus cher, il fuioit toujours devant lui, & se retiroit d'un lieu dans un autre, changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate, prenant avec lui le Spartiate Herippidas avec quelques troupes, (c'étoit le Chef du nouveau Conseil des trente que les Spartiates

AN. M. 3610. Av. J. C. 94.

Xenoph. Hist. Gr. lib. 4. p. 507. 510.

avoient envoié la seconde année à Agesilas) l'observa un jour de si près, & l'attaqua si à propps, qu'il se rendit maître de son camp, & de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais Hérippidas s'érigeant mal à propos en controlleur inexorable de tout ce qui avoit été soustrait du butin, força les soldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris ; & en les visitant, & faisant ses recherches avec une exactitude & une sévérité hors de saison, il irrita Spithridate au point qu'il se retira sur le champ à Sardes avec ses Paphlagoniens.

On dit que dans toute cette expédition il n'arriva rien à Agésilas qui lûi fût si sensible que cette retraite de Spithridate. Car, outre qu'il étoit très-faché d'avoir perdu un si bon Officier & de si bonnes troupes, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une basse & sordide avarice, défaut également deshonorant pour lui & pour sa patrie, & dont il avoit travaillé pendant toute sa vie à éloigner de lui jusqu'au plus léger soupçon. Il ne croioit pas que le devoir de sa place lui permit de fermer les yeux, par une molle & aveugle indo-

indolence, sur toutes les malversations qui se commettoient sous lui: mais il savoit aussi qu'il y a une exactitude & une sévérité, qui, pour être poussée trop loin, dégénére en petitesse & en vetillerie, & qui par trop d'affectation de vertu, devient un vice réel & dangereux. MNEMON

Quelque tems après, Pharnabaze, qui voioit tout son pays ravagé, demanda à avoir une conférence avec Agésilas. Un ami commun ménagea cette entrevûe. Agésilas arriva le premier au rendez-vous avec ses amis, & en attendant Pharnabaze, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur du gazon qui s'y rencontra. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très douces & à long poil, de riches tapis de diverses couleurs, & de magnifiques coussins. Mais voiant Agésilas assis tout simplement à terre sans appareil, il eut honte de sa mollesse, & s'assit comme lui sur l'herbe nue. Ainsi l'on vit, dans cette occasion, tout le faste Persan venir faire hommage à la simplicité & à la modestie Spartaine.

Xenoph. Hist. Gr. lib. 4. p. 510. 512. Plut. in Agesil. pag. 602.

Quand ils se furent salués, Pharnabaze prit la parole, & dit: Qu'il

 avoit

ARTAXERXE avoit ſervi de bonne foi les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnéſe, combattu pour eux diverſes fois, & entretenu leur armée navale, ſans qu'on put lui reprocher ni trahiſon ni ſupercherie comme à Tiſſapherne. Qu'il s'étonnoit qu'ils fuſſent venus l'attaquer dans ſon Gouvernement, bruler ſes maiſons, couper ſes arbres, & ravager ſon pays ſans ménagement. Que ſi c'étoit la coutume des Grecs, qui faiſoient profeſſion d'honneur & de vertu, de traiter ainſi leurs amis & leurs bienfaiteurs, il ne ſavoit plus ce qu'on devoit appeller juſte & équitable. Ces plaintes n'étoient point tout-à-fait ſans fondement, il les faiſoit d'un air & d'un ton modeſte, mais touchant: les Spartiates qui accompagnoient Agéſilas ne voiant point ce qu'on y pouvoit repondre, tenoient les yeux baiſſés, & gardoient un profond ſilence. Agéſilas qui s'en aperçut, répondit à peu prés en ces termes: „ Seigneur Pharnabaze, vous n'ignorez pas que la „ guerre arme quelquefois les meilleurs amis les uns contre les autres „ pour la defenſe de leur patrie. Pendant que nous l'avons été du Roi

votre maître, nous l'avons traité „ MNE-
en ami : maintenant que nous som- „ MON.
mes devenus ses ennemis, nous „
lui faisons une guerre ouverte, „
comme cela est juste, & nous cher- „
chons à lui nuire en vous faisant du „
mal. Mais dès le jour même que, „
secouant le joug honteux de la ser- „
vitude, vous vous jugerez digne „
d'être appellé plutôt l'ami & l'allié „
des Grecs, que l'esclave du Roi „
des Perses, comptez que toutes ces „
troupes que vous voiez de vos „
yeux, que toutes ces armes, tous „
ces vaisseaux, & nous-mêmes tous „
tant que nous sommes, que tout „
cela n'est ici que pour garder vos „
biens, & pour assurer votre liberté, „
qui est de tous les biens le plus „
précieux & le plus désirable. „

Pharnabaze répartit, que si le Roi envoioit un autre Général en sa place, & qu'il le soumît à un nouveau-venu, il prendroit volontiers le parti qu'on lui offroit : qu'autrement il ne se départiroit point de la fidélité qu'il lui avoit jurée ; & ne quitteroit point son service. Alors Agésilas, le prenant par la main, & se levant avec lui : „ Plaise aux dieux, Seigneur, „

ARTA-XERXE. „ Pharnabaze, lui dit-il, qu'avec de si „ nobles sentimens vous soiez plutôt „ notre ami que notre ennemi. „ Il promit de sortir de son Gouvernement, & de n'y point rentrer tant qu'il pourroit subsister ailleurs.

§. VI.

Ligue contre les Lacédémoniens. Agésilas, rappellé par les Ephores au secours de sa patrie, obéit sur le champ. Mort de Lysandre. Victoire des Lacédémoniens prés de Némée. Leur flote est battue par Conon près de Cnidos. Bataille gagnée par les Lacédémoniens à Coronée.

AN. M. 360. Av. J. C. 394. *Plut. in Agesil. p. 603. 604. Xenoph. in Agesil. p. 657.*

Il y avoit deux ans qu'Agésilas étoit à la tête de l'armée, & déja son nom faisoit trembler les provinces de la haute Asie: tout y retentissoit du bruit de sa grande sagesse, de son désintéressement, de sa modération, de son courage intrépide dans les plus grands dangers, & de son invincible patience pour supporter les plus rudes fatigues. De tant de milliers de soldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une paillasse plus méchante & plus dure que celle sur laquel-

laquelle il couchoit. Il étoit si indifférent sur le froid & sur le chaud, *a* qu'il paroissoit seul fait à supporter les saisons les plus rigoureuses, & telles qu'il plaisoit à Dieu de les donner : ce sont les termes mêmes de Plutarque. MNEMON.

Le plus agréable de tous les spectacles pour les Grecs établis en Asie, c'étoit de voir les Lieutenans du grand Roi, ses Satrapes, & autres grands seigneurs, qui étoient autrefois si fiers & si intraitables, radoucir leur ton devant un homme couvert d'une méchante cape, & à une seule de ses paroles, très-courte & très-Laconique, changer de langage & de conduite & se transformer, pour ainsi dire, en d'autres hommes. Il lui arrivoit de tous côtés des Députés, que les peuples lui envoioient pour faire amitié avec lui, & son armée grossissoit tous les jours par les troupes des barbares qui venoient s'y joindre.

Toute l'Asie étoit déja émue, & la plupart des provinces prêtes à se révolter. Agésilas avoit remis l'ordre & le

a Ὥσπερ μόνος ἀεὶ χρῆσθαι ταῖς ὑπὸ θεοῦ κεκραμέναις ὥραις πεφυκώς.

ARTAXERXE le calme dans toutes les villes, leur avoit rendu leur franchiſe & leur liberté avec les modifications raiſonnables, non-ſeulement ſans verſer de ſang, mais ſans bannir même un ſeul homme. Non content de tels progrès, il ſongeoit à aller attaquer le Roi de Perſe dans le cœur de ſes Etats, à le faire craindre pour ſa propre perſonne & pour la tranquillité dont il jouiſſoit dans les villes d'Ecbatane & de Suſe, & à l'embarraſſer de tant d'affaires qu'il ne pût plus, du fond de ſon cabinet, troubler toute la Gréce en corrompant par ſes préſens les Orateurs & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Xenoph. Hiſt. Gr. lib. 3. p. 502-507. Plut. in Lyſ. pag. 449. 451.

Tithrauſte qui commandoit pour le Roi dans l'Aſie, voiant où alloient les deſſeins d'Agéſilas, & voulant en prévenir l'effet, avoit envoié dans la Gréce Timocrate de Rhodes avec de groſſes ſommes, pour corrompre les principaux des villes, & y exciter par leur moien des ſoulèvemens contre Sparte. Il ſavoit que la fierté des Lacédémoniens, (car tous leurs Commandans ne reſſembloient point à Agéſilas) & les maniéres impérieuſes qu'ils emploioient à l'égard de leurs

leurs alliés & de leurs voisins, sur-tout MNEMON
depuis qu'ils se regardoient comme les maîtres de la Gréce, avoient généralement indisposé les esprits, & excité contre eux une jalousie qui n'attendoit qu'une occasion pour éclater. Cette dureté de gouvernement avoit une cause naturelle dans leur éducation. Accoutumés dès l'enfance à obéir sans délai & sans réplique, prémiérement aux maîtres, ensuite aux Magistrats, ils exigeoient une pareille obéissance des villes qui dépendoient d'eux, s'irritoient aisément des moindres résistances, & par cette exactitude & cette sévérité outrée se rendoient insupportables.

Tithrauste n'eut donc pas de peine à détacher les alliés de leur parti. Thébes, Argos, Corinthe entrérent dans ses vûes : le Député ne se présenta point à Athénes. Ces trois villes, animées par ceux qui les gouvernoient, font ligue contre Lacédémone, qui de son côté se prépare fortement à la guerre. Ceux de Thébes en même tems députent vers les Athéniens pour implorer leur secours, & les faire entrer dans la ligue. Les Députés, après avoir passé

ARTA-XERXE legérement ſur leurs anciennes divi-ſions, inſiſtent avec force ſur les ſervices conſidérables qu'ils ont rendus à Athénes, en refuſant de ſe joindre à ſes ennemis dans le tems qu'ils vouloient la ruiner de fond en comble. Ils leur repréſentent l'occaſion favorable qu'ils ont de ſe rétablir dans leur ancien pouvoir, & d'enlever aux Lacédémoniens l'empire de la Gréce. Que tous les alliés de Sparte, ſoit au dedans, ſoit aux dehors de la Gréce, ennuiés de leur dure & injuſte domination, n'attendoient qu'un ſignal pour ſe révolter. Qu'au moment que les Athéniens ſe ſeroient déclarés, toutes les villes ſe réveilleroient au bruit de leurs armes; & que le Roi de Perſe, qui avoit juré la ruine de Sparte, les aideroit de toutes ſes forces, tant par terre que par mer.

Thraſybule, à qui les Thébains avoient fourni des armes & de l'argent lorſqu'il entreprit de rétablir la liberté à Athénes, appuia fortement leur demande, & le ſecours fut accordé d'une commune voix. Les Lacédémoniens, de leur côté, ſe mirent en campagne ſans perdre de tems, & entrérent dans la Phocide. Lyſandre écrivit

écrivit à Pausanias, qui commandoit l'une des deux armées, pour l'avertir de se rendre le lendemain de bonne heure devant Haliarte qu'il vouloit assiéger, & que pour lui il s'y rendroit au point du jour. La lettre fut interceptée. Lysandre l'aiant attendu fort lontems, fut obligé de donner le combat, & il y fut tué. Pausanias apprit cette triste nouvelle en chemin. Il ne laissa pas de continuer sa marche vers Haliarte. On délibera si l'on donneroit un nouveau combat. Il ne crut pas qu'il fut de la prudence de le hazarder, & se contenta de faire une tréve pour enlever les corps de ceux qui étoient restés sur la place. A son retour à Sparte, il fut cité pour rendre compte de sa conduite : & sur ce qu'il refusa de comparoitre, il fut condanné à mort. Mais il se déroba au supplice par la fuite, & se retira à Tégée, où il passa le reste de ses jours sous la sauve-garde & la protection de Minerve, dont il s'étoit rendu le suppliant; & il y mourut de maladie. MNEMON.

La pauvreté de Lysandre aiant été reconnue après sa mort, fit beaucoup d'honneur à sa mémoire, quand on

vit que de tant d'or & d'argent qui lui avoit paſſé par les mains, d'une puiſſance ſi grande qu'il avoit eue, de tant de villes qui lui avoient été ſoumiſes & qui lui avoient fait la cour, en un mot de cette eſpéce de roiauté & de ſouveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'en avoit profité en rien pour avancer & pour enrichir ſa maiſon.

Quelques jours avant ſa mort, deux des principaux citoiens de Sparte avoient fiancé ſes deux filles: mais quand il ſurent l'état où Lyſandre avoit laiſſé ſes affaires, ils refuſérent de les épouſer. La République ne laiſſa point impunie une telle baſſeſſe d'ame, & ne put ſouffrir que la pauvreté de Lyſandre, qui étoit la plus grande preuve de ſa juſtice & de ſa vertu, fut regardée comme un obſtacle qui dût empécher de s'allier dans ſa famille. Ils furent condannés à une amende, couverts de honte, & expoſés au mépris de tous les gens de bien. Car à Sparte il y avoit des peines établies, non ſeulement contre ceux qui refuſoient de ſe marier, ou qui ſe marioient trop tard, mais auſſi contre ceux qui ſe marioient mal. Et

l'on rangeoit dans ce nombre ceux surtout qui, au lieu de s'allier dans des maisons de vertu de leur parenté, ne cherchoient que les maisons des riches. Loi admirable, qui serviroit à perpétuer dans les familles la probité & l'honneur, qu'un sang impur vient bientôt à bout d'y altérer ! MNEMON.

Il faut avouer qu'un généreux désintéressement, au milieu de tout ce qui peut irriter la cupidité, est bien rare, & bien digne d'admiration : mais il étoit accompagné dans Lysandre de grands défauts qui en ternissoient tout l'éclat. Sans parler de l'imprudence qu'il eut de faire entrer dans Sparte l'or & l'argent qu'il méprisoit lui-même, mais qu'il rendit estimable à ses citoiens, ce qui causa leur perte : quel cas peut-on faire d'un homme, brave à la vérité, propre à manier les esprits, intelligent dans les affaires, & habile dans l'art de gouverner & dans ce qu'on appelle politique, mais qui ne compte pour rien la probité & la justice ; à qui le mensonge, la fourbe, la perfidie paroissent des moiens légitimes pour parvenir à ses fins ; qui ne craint point, pour avancer ses amis & se faire des créatures, de

ARTAXERXE

de commettre les injustices & les violences les plus criantes ; enfin qui ne rougit pas de prophaner ce que la religion à de plus sacré, jusqu'à corrompre les Prêtres & supposer des oracles, pour satisfaire la folle ambition qu'il avoit de s'égaler au Roi, & de monter sur le trône ?

Xenoph. Hist. Gr. lib. 4. p. 513. Id. in Agesil. pag. 657. Plut. in Agesil. p. 603. 604.

Dans le tems même qu'Agésilas se préparoit à mener ses troupes dans la Perse, arrive le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au secours de son pays. Agésilas ne délibéra pas un moment, & fit sur le champ aux Ephores cette réponse, que Plutarque nous a conservée. *Agesilas aux Ephores, salut. Nous avons soumis une Partie de l'Asie, mis en déroute les barbares, & fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre. Mais, puisque vous m'ordonnez de retourner, je suis de près votre lettre, & je la préviendrois s'il m'étoit possible. J'ai reçu le commandement, non pour moi, mais pour ma ville & pour les alliés. Je sai qu'un Commandant ne mérite & ne remplit veritablement ce nom, que lorsqu'il se laisse conduire par les Loix & par les*

Plut. in Apoph. Lacon. p. 211.

les Ephores, & qu'il obéit aux Magistrats. MNEMON.

On a fort admiré & fait valoir cette promte obéiſſance d'Agéſilas, & ce n'eſt point ſans raiſon. Annibal, déja accablé de malheurs, chaſſé de preſque toute l'Italie, eut beaucoup de peine à obéir à ſes citoiens qui le rappelloient pour délivrer Carthage du malheur dont elle étoit menacée. Ici c'eſt un Roi vainqueur, prêt à entrer dans le pays ennemi & à aller attaquer le Roi des Perſes juſques ſur ſon trône, preſque ſûr de l'heureux ſuccès de ſes armes, qui, au prémier ordre des Ephores, renonce à de ſi flateuſes & de ſi magnifiques eſpérances. Il montre bien la vérité de ce qu'on diſoit, *qu'à Sparte c'étoient les loix qui commandoient aux hommes, & non les hommes aux loix.*

En partant il dit, *que trente mille Archers du Roi le chaſſoient d'Aſie,* déſignant par ces mots une monnoie de Perſe qui avoient d'un côté la figure d'un Archer, parce qu'on avoit répandu dans la Gréce trente mille piéces de cette monnoie pour corrompre les Orateurs, & ceux qui avoient le plus de pouvoir dans les villes.

Agéſi-

ARTAXERXE Agésilas, en quittant l'Asie, où il fut regretté comme le pere commun des peuples, y établit Euxéne pour son Lieutenant, & lui donna quatre mille hommes pour la défense du pays. Xénophon partit avec lui. Il laissa à Ephése chez Mégabyze, qui prenoit soin du temple de Diane, la moitié de l'or qu'il avoit raporté de son expédition en Perse avec Cyrus, pour le lui garder comme un dépôt ; &, en cas de mort, pour le consacrer à Diane.

Xenoph. Hist. Gr. lib. 4. pag. 513. Xenoph. de Exped. Cyr. lib. 5. p. 350.

Cependant les Lacédémoniens avoient levé une armée, & l'avoient mise sous le commandement d'Aristodéme, tuteur du Roi Agésipolis encore enfant. Leurs ennemis s'assemblérent pour délibérer comme ils devoient faire la guerre. Timolaüs de Corinthe dit, que les Lacédémoniens ressembloient à un fleuve qui grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, ou à un essain d'abeilles qu'on peut bruler aisément dans sa ruche, mais qui se répand bien loin à sa sortie, & se rend redoutable par ses piqûres. Il étoit donc d'avis qu'on les allât attaquer chez eux, &, s'il se pouvoit, jusques dans leur capitale : ce qui fut approu-

Xenoph. pag. 514. 517.

approuvé & résolu. Mais les Lacédémoniens ne leur en laissérent pas le tems. Ils se mirent en campagne, & trouvérent l'ennemi près de Némée, ville assez voisine de Corinthe. Il s'y donna un combat fort rude. Les Lacédémoniens eurent l'avantage, qui fut très-considérable. Agésilas, aiant reçu cette nouvelle à Amphipolis, comme il accouroit au secours de sa patrie, la manda aussitôt aux villes d'Asie pour leur donner du courage, & leur fit espérer qu'elles le reverroient bientôt si les affaires tournoient bien. MNEMON

Quand on sut à Sparte qu'Agésilas approchoit, les Lacédémoniens qui étoient restés dans la ville, voulant lui faire honneur à cause de sa promte obéissance à leurs ordres, firent publier à son de trompe que tous les jeunes gens, qui voudroient aller au secours de leur Roi, n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un seul qui ne vint se présenter avec joie, & donner son nom. Mais les Ephores en choisirent seulement cinquante des plus braves & des plus robustes qu'ils lui envoiérent, & le firent prier de se rendre le plutôt qu'il pourroit en Béo- *Plut. in Agesil. pag. 605.*

ARTAXERXE.

Xenoph. Hist. Gr. lib. 4. p. 518. Diod. l. 14. pag. 302. Justin. lib. 6. cap. 2. & 3.

Béotie, ce qu'il exécuta ſans délai.

Dans ce même tems les deux flotes ennemies ſe rencontrérent près de Cnidos ville de Carie. Celle des Lacédémoniens étoit commandée par Piſandre, beau-frere d'Agéſilas, celle des Perſes par Pharnabaze & Conon Athénien. Ce dernier voiant que les ſecours du Roi de Perſe venoient lentement, & faiſoient manquer bien des occaſions, avoit pris le parti d'aller, lui-même en Cour ſolliciter en perſonne l'aſſiſtance du Roi. Comme il ne voulut point ſe proſterner devant lui ſelon la coutume ordinaire, il ne put s'ouvrir & s'expliquer que par des entremetteurs. Il lui repréſenta avec une force & une vivacité qu'on pardonne rarement à ceux qui parlent aux Princes, qu'il étoit bien étonnant & bien honteux, que ſes Miniſtres, contre ſon intention, laiſſaſſent manquer & dépérir ſes affaires par une indigne épargne ; que le plus opulent Roi de la terre le cédât à ſes ennemis par l'endroit même où il leur étoit infiniment ſupérieur, c'eſt-à-dire, par les richeſſes ; & que faute d'envoier à ſes Généraux l'argent néceſſaire, il fit avorter tous leurs

deſſeins.

desseins. Ces remontrances étoient libres, mais sensées, & solides. Le Roi les reçut parfaitement bien, & il montra par son exemple que souvent on pourroit dire la vérité aux Princes avec succès, si on en avoit le courage. Conon obtint tout ce qu'il demanda, & le Roi le fit Amiral de sa flote. MNEMON.

Elle étoit composée de plus de quatre-vingts dix galéres: celle des ennemis étoit un peu inférieure en nombre. Elles vinrent à la vûe l'une de l'autre près de Cnidos, ville maritime de l'Asie Mineure. Conon, qui avoit été cause en quelque sorte de la prise d'Athénes par la perte du combat naval près d'Ægos-potamos, fit ici des efforts extraordinaires pour réparer son malheur & pour effacer par une victoire éclatante la honte de sa prémiére défaite. *a* Il avoit cet avantage, que dans le combat qu'il alloit donner, les Perses en faisoient tous les frais & en devoient porter seuls toute la perte; au lieu que tout le fruit de la victoire seroit pour les Athé-

a Eo speciosiùs, quod ne ipsorum quidem Atheniensium, sed alieni imperii viribus dimicet, pugnaturus periculo regis, victurus præmio patriæ. *Justin.*

ARTAXERXE Athéniens ſans qu'ils y hazardaſſent rien du leur. Piſandre avoit auſſi de grands motifs de montrer du courage dans cette occaſion, pour ne pas degénérer de la gloire de ſon beau-frere, & pour juſtifier le choix qu'il avoit fait de lui en le nommant Amiral de la flote. En effet il fit paroitre beaucoup de valeur, & eut d'abord quelque avantage: mais le combat s'étant échaufé, & les alliés de Sparte aiant pris la fuite, il ne put ſe réſoudre à les ſuivre, & mourut les armes à la main. Conon prit cinquante galéres: le reſte ſe ſauva à Cnidos. La ſuite de cette victoire fut la révolte preſque générale des alliés de Sparte, dont pluſieurs ſe déclarérent pour les Athéniens, & les autres ſe rétablirent dans leur ancienne liberté. Depuis cette bataille, les affaires des Lacédémoniens allérent toujours en déclinant. Toutes leurs actions en Aſie ne furent plus que les foibles efforts d'un pouvoir mourant; juſqu'à ce que les défaites de Leuctres & de Mantinée achevérent de les accabler.

Iſoc. in Orat. Areopag. pag. 278. 280.

Iſocrate fait une réflexion bien ſenſée au ſujet des révolutions de Sparte

Sparte & d'Athénes, qui ont toujours eu leur cauſe & leur ſource dans la proſpérité orgueilleuſe de ces deux Républiques. En effet les Lacédémoniens, qui d'abord étoient inconteſtablement reconnus pour les maîtres de la Gréce, ne déchurent de leur autorité que par l'abus énorme qu'ils en firent. Les Athéniens ſuccédérent à leur puiſſance, & en même tems à leur fierté; & nous avons vû dans quel abyme de maux elle les précipita. Sparte, aiant encore repris le deſſus par la défaite des Athéniens en Sicile & par la priſe de leur ville, ſembloit devoir profiter de la double expérience du paſſé, tant de la ſienne propre, que de celle de ſa rivale qui étoit encore toute récente : mais il eſt rare que les exemples & les événemens les plus frapans faſſent changer de conduite. Sparte devint auſſi fiére & auſſi intraitable qu'auparavant : auſſi éprouva-t-elle encore le même ſort. MNEMON

C'étoit pour faire éviter ce malheur aux Athéniens, qu'Iſocrate leur rappelloit le ſouvenir du paſſé, leur parlant dans un tems où tout leur reuſſiſſoit. „ Vous croiez leur dit-il, „

„ que

ARTA-XERXE

„ que munis d'une flote nombreuſe, „ maîtres abſolus de la mer, ſoutenus „ par de puiſſans alliés toujours prêts „ à vous ſecourir, vous n'avez rien à „ craindre, & que vous pouvez jouir „ en repos & en tranquillité du fruit „ de vos victoires, Et moi, ſouffrez „ que je vous parle avec franchiſe & „ vérité, je penſe tout autrement. Ce „ qui fait le ſujet de ma crainte, c'eſt „ que je vois que la décadence des plus „ grandes villes a toujours commencé „ dans le tems qu'elles ſe croioient „ les plus puiſſantes, & que c'eſt leur „ ſécurité même qui a creuſé le pré- „ cipice où elles ſont tombées. Et la „ raiſon en eſt bien claire. La proſpé- „ rité & l'adverſité ne marchent ja- „ mais ſeules; mais elles ont chacune „ leur cortége qui produit des effets „ bien différens. La prémiére eſt ac- „ compagnée de faſte, d'orgueil, d'in- „ ſolence, qui aveuglent, & inſpirent „ des projets téméraires & inſenſés: „ au contraire l'adverſité a pour com- „ pagnes la modeſtie, la défiance de „ ſoi-même, la circonſpection, dont „ l'effet naturel eſt de rendre les „ hommes prudens, & de leur faire „ tirer avantage de leurs propres fau-

„ tes.

tes. De sorte que l'on ne sait lequel « de ces deux états l'on doit souhaiter « à une ville : puisque celui qui paroit « malheureux, est un acheminement « presque sûr à la prospérité ; & que « celui qui est si flateur & si brillant, « conduit pour l'ordinaire aux plus « grands malheurs. „ L'échec reçu par les Lacédémoniens à la journée de Cnidos, en fut une triste preuve. MNEMON

Agésilas étoit en Béotie prêt à donner la bataille, quand il apprit cette fâcheuse nouvelle. Dans la crainte qu'elle ne décourageât & n'effraiât ses troupes qui se préparoient au combat, il fit courir le bruit dans l'armée que les Lacédémoniens avoient remporté sur mer une victoire considérable, & lui-même paroissant en public couronné d'un chapeau de fleurs, fit un sacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoia aux Officiers des portions du sacrifice. Les deux armées, à peu près égales en forces, se trouvérent en présence dans les plaines de Coronée, & se mirent en bataille. Agésilas donna aux Orchoméniens l'aile gauche, & prit pour lui la droite. De l'autre côté, les Thébains étoient à la droite, &

Plut. in Agesil. p. 605.

Plut. in Agesil. p. 605. Xenoph. Hist. Gr. pag. 518-520. & in Agesil. p. 659. 660.

ARTA-XERXE

& les Argiens à la gauche. Xénophon écrit que ce fut la plus furieuſe de toutes les batailles qui euſſent été données de ſon tems; & il doit en être cru, car il y étoit, & il combattoit auprès d'Agéſilas, avec lequel il étoit revenu d'Aſie.

La préniére charge ne fut pas fort opiniâtre, & ne dura pas lontems. Les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, & Agéſilas renverſa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres aiant ſu que leur aile gauche étoit fort maltraitée & qu'elle fuioit, ils retournérent incontinent, Agéſilas pour s'oppoſer aux Thébains, & pour leur ravir la victoire; & les Thébains, pour ſuivre leur aile gauche qui s'étoit retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment Agéſilas pouvoit remporter une victoire ſûre, s'il avoit voulu laiſſer paſſer les Thébains pour les charger enſuite en queue: mais emporté par l'ardeur de ſon courage il voulut s'oppoſer à leur paſſage, & les attaquer de front, pour les renverſer de vive force. En quoi, dit Xénophon, il montra plus de valeur que de prudence.

Les

Les Thébains, voiant qu'Agésilas marchoit contre eux, réunirent dans l'instant toute leur infanterie en un seul corps, en formérent un bataillon quarré, & reçurent l'ennemi sans s'étonner. La mélée fut âpre & sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans celui où Agésilas combattoit au milieu des cinquante jeunes Spartiates que la ville lui avoit envoiés. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens furent d'un grand secours pour Agésilas, & l'on peut dire qu'ils lui sauvérent la vie, combattant autour de lui avec beaucoup d'ardeur, & s'exposant les prémiers pour mettre sa personne en sûreté. Ils ne purent pas néanmoins l'empécher d'être blessé, & il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique & d'épée. Mais, après de grands efforts, ils l'arrachérent encore vivant aux ennemis, & lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolérent grand nombre de Thébains, & plusieurs de ces jeunes gens demeurérent aussi sur la place. Enfin, voiant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverser de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avoient refusé de faire d'abord. Ils ouvrirent leur pha-

MNEMON.

lange pour leur donner paſſage;& après qu'ils furent paſſés, comme ils marchoient avec plus de deſordre, ils tombérent ſur eux, & les attaquérent par les flancs & par la queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre, ni les mettre en fuite. Ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, & gagnérent l'Hélicon, bien fiers du ſuccès de ce combat, où de leur côté ils s'étoient toujours maintenus invincibles.

Agéſilas, quoique très affoibli par le grand nombre de ſes bleſſures, & par la quantité de ſang qu'il avoit perdu, ne voulut point ſe retirer dans ſa tente, qu'il ne ſe fût fait porter au lieu où étoit ſa phalange, & qu'il n'eût vû emporter devant lui tous les morts ſur leurs armes mêmes. Là, on vint lui dire que pluſieurs des ennemis s'étoient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne qui étoit près du lieu où s'étoit donné le combat, & on lui demanda ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de reſpect pour les dieux, il ordonna qu'on les laiſsât aller,& leur donna même une eſcorte, pour les conduire en ſûreté où ils voudroient.

Le lendemain matin, Agéſilas voulant

lant éprouver si les Thébains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à ses troupes de se couronner de chapeaux de fleurs, & à ses fluteurs de jouer de la flute pendant qu'il feroit dresser & orner un trophée pour monument de sa victoire. Dans ce même moment, les ennemis lui envoiérent des Hérauts pour demander la permission d'enterrer les morts. Il la leur accorda avec une tréve, & aiant confirmé sa victoire par cette action de vainqueur, il se fit porter à Delphes, où l'on célébroit les Jeux Pythiques. Il y fit une procession solennelle, qui fut suivie d'un sacrifice, & il consacra au dieu la dixme du butin qu'il avoit fait en Asie, qui montoit à cent talens. Ces grands hommes, encore plus religieux que braves, ne manquoient jamais de marquer aux dieux par des présens leur reconnoissance pour les victoires qu'ils avoient remportées, déclarant par cet hommage public qu'ils s'en croioient redevables à leur protection.

MNEMON.

Cent mille écus.

§. V.

Agésilas victorieux retourne à Sparte. Il se conserve toujours dans sa simplicité & dans ses mœurs anciennes. Conon rétablit les murailles d'Athénes. Paix honteuse aux Grecs, conclue par Antalcide Lacédémonien.

Plut. in Agesil. p. 606.

Après la fète, Agésilas s'en retourna par mer à Sparte. Ses citoiens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, & le regardérent avec admiration, voiant ses mœurs simples, & sa vie pleine de frugalité & de tempérance. A son retour des pays étrangers où dominoient le faste, la molleſſe, l'amour des délices, on ne le vit point infecté des mœurs barbares, comme l'avoient été la plupart des autres Généraux. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles de sa maison. Au milieu d'une réputation si brillante & des applaudissemens universels, toujours le même, & plus modeste encore qu'auparavant, il ne se distinguoit des autres citoiens que par une plus

plus grande soumission aux loix, & un plus inviolable attachement aux coutumes de sa patrie, persuadé qu'il n'étoit Roi que pour en donner l'exemple aux autres. MNEMON

Il ne faisoit consister la grandeur que dans la vertu. Un jour qu'on parloit en termes magnifiques du Grand Roi, (c'est ainsi que les Rois de Perse se faisoient appeller) & qu'on relevoit extrémement sa puissance: „ Je *a* ne com- „ prends pas, dit-il, comment il est „ plus grand que moi, s'il n'est pas plus „ vertueux. *Plut. de sui laude. p. 545.*

Il y avoit à Sparte quelques citoiens, qui, gâtés par le goût dominant de la Gréce, se faisoient un mérite & une gloire d'entretenir beaucoup de chevaux pour les courses. Il persuada à sa sœur, appellée Cynisca, de disputer le prix aux Jeux Olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire qu'on y remportoit, & dont on faisoit tant de cas, n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richesses & de la dépense. Elle fut la prémiére des personnes de son sexe qui eut part à cet honneur. Il ne portoit pas le même

N 3 ju-

a Τί δ' ἐμοῦ γε μείζων ἐκεῖνος, εἰ μὴ καὶ δικαιότερος.

ARTAXERXE.

jugement des exercices qui contribuent à rendre le corps plus robuste, & qui l'endurcissent aux travaux & à la fatigue ; & pour les mettre plus en honneur, il les honoroit souvent de sa présence.

Plut. in Agesil. p. 606.

Quelque tems après la mort de Lysandre, il découvrit le complot qu'il avoit formé contre les deux Rois, dont jusques-là on n'avoit point entendu parler, & dont on n'eut connoissance que par une espéce de hazard. Voici ce qui donna lieu à cette découverte. Sur quelques affaires qui regardoient le gouvernement, on eut besoin d'aller consulter les Mémoires que Lysandre avoit laissés, & Agésilas se transporta dans sa maison. En parcourant ses papiers, il tomba sur le cahier où étoit écrite tout du long la harangue de Cléon, qu'il avoit préparée sur la nouvelle maniére de procéder à l'élection des Rois. Frapé de cette lecture, il quitta tout, & sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue à ses citoiens, leur faire voir quel homme c'étoit que Lysandre, & combien on s'étoit trompé à son égard. Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui étoit le Président des Ephores, le re-

retint en lui disant : „ Qu'il ne faloit „ pas déterrer Lysandre, mais au con- „ traire qu'il faloit enterrer avec lui sa „ harangue, comme une piéce très dan- „ gereuse par le grand art avec lequel „ elle étoit composée, & par la force de „ persuasion qui régnoit par tout, & à „ laquelle il seroit difficile de résister. „ Agésilas le crut, & la harangue demeura ensevelie dans le silence & l'oubli, ce qui étoit le meilleur usage qu'on en pût faire.

MNEMON.

Comme il avoit beaucoup de crédit dans la ville, il fit déclarer Amiral de la flote Téleutias, son frere utérin. Il seroit à souhaiter que l'histoire, pour justifier ce choix, marquât dans ce Commandant d'autres qualités, que celle de proche parent du Roi. Bientôt après Agésilas partit avec son armée de terre, alla mettre le siége devant Corinthe, & prit ce que l'on appelloit les longues murailles, pendant que son frere Téleutias l'assiégeoit par mer. Il fit plusieurs autres exploits particuliers contre les peuples de la Gréce ennemis de Sparte, qui marquent toujours à la vérité beaucoup de valeur & d'expérience de la part de ce Chef, mais qui ne sont pas fort importans ni

Plut. in Agesil. p. 607.

ARTAXERXE

décisifs, & que j'ai cru par cette raison pouvoir omettre.

AN. M. 3611. Av. J. C. 393. *Xenoph. hist. Græc. lib. 4. p. 534. 537. Diod. l. 14. p. 303. Justin. l. 6. cap. 5.*

Dans le même tems, Pharnabaze & Conon, avec la flote du Roi, s'étant rendu maître de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie. Ce Satrape, retournant dans son Gouvernement de Phrygie, laissa à Conon le commandement de l'armée navale, avec des sommes fort considérables pour travailler au rétablissement d'Athénes. Conon victorieux & couvert de gloire s'y rendit, & y fut reçu avec un applaudissement général. Le triste spectacle d'une ville, autrefois si florissante & alors réduite à un triste état, lui causa plus de douleur, qu'il ne ressentit de joie de revoir sa chere patrie après tant d'années. Il ne perdit point de tems, & commença aussitôt l'ouvrage, y emplioiant outre les maçons & les ouvriers ordinaires, les soldats, les matelots, les citoiens, les alliés, en un mot tous ceux qui étoient bien intentionnés pour Athènes, la Providence voulant que cette ville, brulée anciennement par les Perses, fût alors rebâtie de leurs propres mains; & qu'aiant été démantelée & démolie par les Lacédémoniens, elle

elle fût rétablie de leurs propres deniers, & des dépouilles qu'on avoit prises sur eux. Quelle vicissitude, quel changement ! Athenes avoit alors pour alliés, ceux qui avoient été autrefois ses plus cruels ennemis ; & pour ennemis, ceux avec qui elle avoit contracté, dans ces premiers tems, une si étroite & si intime alliance. Conon, secondé par le zéle des Thébains, releva en peu de tems les murs d'Athénes, rétablit cette ville dans son ancien éclat, & la rendit plus formidable que jamais à ses ennemis. Après avoir offert aux dieux une véritable hécatombe, c'est-à-dire un sacrifice de cent beufs, en action de graces pour l'heureux rétablissement d'Athénes, il fit un festin à toute la ville, & tous les citoiens généralement y furent invités.

Athen. l. 1. pag. 3.

Sparte ne put voir sans une extrême douleur un rétablissement si glorieux. Elle regardoit la grandeur & la puissance d'une ville anciennement rivale, & presque toujours ennemie, comme sa propre ruine. C'est ce qui fit prendre aux Lacédémoniens la lâche résolution de se venger en même tems & d'Athénes, & de Conon son restau-

Xenoph. hist. Græc. lib. 4. p. 537. 538. Plut. in Agesil. p. 608.

ARTA-XERXE

rateur, en faiſant la paix avec le Roi de Perſe. Dans cette vûe ils envoient Antalcide à Téribaze. Sa commiſſion renfermoit deux articles principaux. Le premier étoit d'accuſer Conon devant le Satrape d'avoir volé au Roi l'argent qu'il avoit emploié au rétabliſſement d'Athénes, & d'avoir formé le deſſein d'enlever aux Perſes l'Eolide & l'Ionie, pour les aſſujettir de nouveau à la République d'Athénes, de qui elles avoient autrefois dépendu. Par le ſecond, il avoit ordre de faire à Téribaze les propoſitions les plus avantageuſes que ſon Maître pût ſouhaiter. Sans ſe mettre aucunement en peine de ce qui regardoit l'Aſie, il ſtipuloit ſeulement que toutes les îles & les autres villes jouiroient de leur liberté & de leurs loix. Ainſi les Lacédémoniens livroient au Roi avec la derniére injuſtice, & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Aſie, pour la liberté deſquels Agéſilas avoit ſi lontems combattu. Il eſt vrai que celui-ci n'eut aucune part à une ſi indigne négociation. Toute la honte en doit tomber ſur Antalcide, qui étant l'ennemi juré de ce Roi de Sparte, hâtoit cette paix par toutes ſortes de voies,

par-

parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire & la réputation d'Agésilas. MNEMON

Les plus considérables villes de la Gréce avoient envoié en même tems des Députés à Téribaze, & Conon étoit à la tète de ceux d'Athénes. Tous, d'un commun accord, rejettérent de telles propositions. Sans parler de l'intérêt d.s Grecs d'Asie qui les touchoit vivement, ils se voioient exposés par ce Traité, les Athéniens à perdre les iles de Lemnos, d'Imbros, & de Sciros; les Thébains, à abondonner les villes de Béotie dont ils étoient maîtres, & qui voudroient rentrer dans leur liberté; les Argiens à renoncer à Corinthe, dont la perte entraîneroit bien-tôt celle d'Argos même. Ainsi les Députés se retirérent, sans avoir ri n conclu.

Téribaze arréta Conon, & le fit mettre en prison. N'osant pas se déclarer onvertement pour les Lacédémoniens, sans en avoir reçu un ordre exprès, il se contenta, de leur fournir sous main des sommes considérables pour l'équipement d'une flote, afin que les autres villes de la Gréce ne fussent point en état de leur ré-

ARTAXERXE

résister. Après avoir pris ces précautions, il partit sur le champ pour la Cour, & alla rendre compte au Roi de l'état de sa négociation. Le Prince en fut fort content, & le pressa fort d'y mettre la derniére main. Téribaze lui fit aussi le raport des accusations des Lacédémoniens contre Conon. Quelques Auteurs, selon le témoignage de Cornélius Népos, ont écrit qu'il fut conduit à Suse, & qu'il y fut exécuté par ordre du Roi. Le silence que Xénophon, qui lui étoit contemporain, garde sur sa mort, laisse en doute s'il se sauva de la prison, ou s'il subit le dernier supplice.

Dans l'intervalle jusqu'à la conclusion du Traité, il se passa quelques actions peu considérables entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ce fut aussi pour lors qu'Evagore poussa ses conquêtes dans l'île de Cypre: nous en parlerons bientôt.

AN. M. 3617. Av. J C. 387. *Xenoph. l. 5, pag. 548-551.*

Enfin Téribaze étant de retour, manda les Députés des villes de Gréce pour leur faire la lecture du Traité. Il portoit que toutes les villes Grecques de l'Asie demeureroient soumises au Roi, & que toutes les autres,

tant

tant petites que grandes, conserveroient leur liberté. Le Roi retenoit, outre cela, la possession des îles de Cypre & de Clazoméne, & laissoit celles de Scyros, de Lemnos, & d'Imbros aux Athéniens, à qui elles appartenoient depuis lontems. Par ce même Traité il promettoit de se joindre aux peuples qui l'accepteroient, pour faire la guerre par terre & par mer à ceux qui refuseroient d'y entrer. Nous avons déja dit que c'étoit Sparte même qui avoit proposé de telles conditions. MNEMON.

Toutes les autres villes de la Gréce, ou du moins le plus grand nombre, rejettoient avec horreur un Traité si infame. Cependant, comme ces peuples étoient affoiblis par les divisions domestiques qui les avoient épuisés, & qu'ils étoient hors d'état de soutenir la guerre contre un Prince si puissant qui ménaçoit de tomber avec toutes ses forces contre quiconque refuseroit d'entrer dans cet accord, ils furent contraints malgré eux d'y consentir, excepté les Thébains qui eurent le courage de s'y opposer d'abord ouvertement, mais qui furent enfin obligés de l'accepter comme les autres,

de

ARTAXERXE

de qui ils se voioient généralement abandonnés.

Voilà quel fut le fruit de la jalousie & des dissensions qui armérent les villes Grecques les unes contre les autres ; & quel avoit été le but que s'étoit proposé la politique d'Artaxerxe, en répandant des sommes considérables parmi des peuples, invincibles au fer & aux armes, mais non à l'or & aux présens des Perses, bien éloignés en cela du caractère des anciens Grecs.

Pour bien comprendre combien Sparte & Athénes, dans le tems dont nous parlons, étoient différentes de ce qu'elles avoient été autrefois, il ne faut que comparer les deux Traités de paix conclus entre les Perses & les Grecs, le premier par Cimon Athénien sous Artaxerxe Longue-main plus de soixante ans auparavant, & le dernier par Antalcide Lacédémonien sous Artaxerxe Mnémon. Dans le prémier, la Gréce victorieuse & triomphante assure la liberté des Grecs d'Asie, donne la loi aux Perses, leur impose telles conditions qu'il lui plait, leur prescrit des bornes & des limites, en leur dé-

Diod. lib. 12. pag. 74-75.

défendant de faire approcher de la mer leurs troupes de terre plus près qu'à la diſtance de trois journées de chemin, & de paroitre avec de longs vaiſſeaux dans l'étendue des mers qui ſont depuis les îles Cyanées juſqu'aux Chélidoniennes, c'eſt-à-dire depuis le Pont Euxin juſqu'aux côtes de la Pamphilie. Dans le ſecond au contraire, la Perſe, devenue fiére & impérieuſe; ſe plait à humilier ſes vainqueurs, en leur enlevant d'un ſeul trait de plume l'empire qu'ils avoient ſur l'Aſie mineure, en les forçant d'abandonner lâchement tous les Grecs établis dans ces riches provinces, & de ſouſcrire à leur ſervitude; enfin en les reſſerrant eux-mêmes à ſon tour dans les bornes étroites de la Gréce.

D'où peut venir un ſi étrange changement? Ne ſont-ce pas de part & d'autre les mêmes villes, les mêmes peuples, les mêmes forces, les mêmes intérêts? Oui ſans doute: mais ce ne ſont plus les mêmes hommes, ou plutôt ce ne ſont plus les mêmes principes de gouvernement. Rappellons-nous ces beaux tems de la Gréce, ſi glorieux pour Athénes & pour Sparte, où la Perſe vint fondre ſur ce petit

pays

ARTAXERXE.

pays avec toutes les forces de l'Orient. Qu'est-ce qui rendit ces deux villes invincibles & supérieures à des armées si nombreuses & si formidables ? Leur union & leur bonne intelligence. Nulle dissension entre ces deux peuples, nulle jalousie de commandement, nulle vûe particuliére d'intérêt, enfin nul autre combat entre eux que d'honneur, que de gloire, que d'amour de la patrie.

Isocrat. in Panegyr. pag. 143.

A cette union si louable se joignit une haine irréconciliable contre les Perses, qui devint comme naturelle aux Grecs, & qui étoit le caractère le plus marqué de la nation. C'étoit un crime capital, & puni de mort, que de faire mention de paix avec eux, & de proposer aucun accommodement ; & l'on vit une mere Athénienne jetter la premiére pierre contre son fils qui avoit ôsé le faire, & donner aux autres l'exemple de le lapider.

Cette ferme union des deux peuples, & cette haine déclarée contre l'ennemi commun, furent lontems comme deux fortes barriéres, qui firent leur sureté, & les rendirent invincibles ; & l'on peut dire qu'elles furent la source & le principe de tous

ces

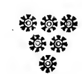
ces glorieux ſuccès qui ont élevé la Gréce à un ſi haut point de reputation. Mais, par un malheur ordinaire aux Etats les plus floriſſans, ces ſuccès mêmes devinrent la cauſe de ſa perte, & fraiérent le chemin aux diſgraces qui lui arrivérent dans la ſuite. MNEMON.

Ces deux peuples, qui auroient pu porter leurs armes victorieuſes juſques dans le fond de la Perſe, & aller à leur tour attaquer le grand Roi juſques ſur ſon trône même; au lieu de former de concert une telle entrepriſe qui les auroit comblés en même tems & de gloire & de richeſſes, ont la folie de laiſſer en repos l'ennemi commun, de ſe brouiller enſemble pour des pointilleries d'honneur & pour des intérêts de peu d'importance, & de conſumer inutilement contre eux-mêmes des forces qui ne devoient être emploiées que contre les barbares, qui n'auroient pu y réſiſter. Car il eſt remarquable que jamais les Perſes n'ont remporté aucun avantage contre les Athéniens ni contre les Lacédémoniens, tans qu'ils ont été unis enſemble, & que ce n'eſt que par leur diviſion qu'ils ont trouvé le moien de les vaincre alternativement, & toujours les uns par les autres.

Ibid. pag. 132. 137. in Panathen. pag. 524. 525.

Ces

ARTAXERXE. Ces divifions les conduifirent à des démarches, dont Sparte & Athénes n'auroient jamais paru capables. On les vit l'une & l'autre fe deshonorer par leurs lâches & baffes flateries à l'égard, non feulement du Roi de Perfe, mais même de fes Satrapes ; leur faire la cour, rechercher leurs bonnes graces, ramper devant eux, effuier leur mauvaife humeur : & cela pour obtenir quelques fecours de troupes ou d'argent ; oubliant que les Perfes, fiers & infolens quand on paroiffoit les craindre, devenoient eux-mêmes timides & petits à l'égard de ceux qui avoient le courage de les méprifer. Mais enfin que gagnérent-ils par toutes ces baffeffes ? le Traité qui a donné lieu à ces réflexions, & qui fera à jamais l'opprobre de Sparte & d'Athénes.



§. VII.

MNE-MON.

§. VII.

Guerre d'Artaxerxe contre Evagore Roi de Salamine. Eloge & caractère de ce Prince. Téribaze accusé faussement : son accusateur puni.

Ce que je viens de dire sur la facilité avec laquelle les Grecs auroient pu se rendre redoutables à leurs ennemis, devient encore plus sensible, quand on jette les yeux, d'un côté sur la diversité des peuples & l'étendue des contrées qui composoient le vaste empire des Perses, & de l'autre sur la foiblesse du gouvernement, incapable d'animer une si grande masse, & de soutenir le poids de tant d'affaires & de soins. A la Cour tout se conduisoit par les intrigues des femmes, & par les cabales des favoris, dont souvent tout le mérite consistoit à flater le Prince, & à l'entretenir dans ses passions. C'étoit par leur crédit que se faisoit le choix des Officiers, & que se donnoient les premiéres dignités : c'étoit sur leurs avis qu'on jugeoit des services des Généraux d'armée, & qu'on décidoit de leur récompense. La

ARTA-XERXE

La ſuite fera voir que c'étoit là la ſource du mouvement des provinces, de la défiance de la plupart des Gouverneurs, du mécontentement & enſuite de la révolte des meilleurs Officiers, & du mauvais ſuccès de preſque toutes les entrepriſes que l'on formoit.

Artaxerxe, délivré des ſoins & de l'embarras que lui cauſoit la guerre contre les Grecs, ſongea à terminer celle de Cypre qui duroit depuis quelques années, mais qui étoit pouſſée foiblement, & il tourna le gros de ſes forces de ce côté-là.

Iſocrat. in Evagor. p. 180.

Evagore régnoit alors dans Salamine, ville capitale de l'île de Cypre. Il deſcendoit de Teucer le * Salaminien, qui au retour de la guerre de Troie avoit bâti cette ville, & lui avoit donné le nom de ſa patrie. Ses deſcendans y avoient toujours régné depuis: mais un étranger, venu de Phénicie, aiant dépoſſédé le Roi légitime, avoit pris ſa place; & pour ſe maintenir dans ſon uſurpation, il avoit rempli la ville de barbares, & ſoumis tou-

* *Ce Teucer étoit de Salamine, petite île près d'Athènes, devenue ſi célèbre par le combat naval qui s'y donna ſous Xerxès.*

toute l'île à la domination du Roi des Perses. MNEMON.

C'est sous ce Tyran qu'Evagore vint au monde. On prit grand soin de son éducation. Il se distingua parmi les jeunes gens par la beauté de son visage, par la force de son corps, & encore plus par un air de modestie & de pudeur, qui fait le plus grand ornement de cet âge. A mesure qu'il avançoit, on voioit briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la sagesse, la justice. Il porta dès lors ces vertus à un dégré éminent, jusqu'à donner de la jalousie à ceux qui gouvernoient, qui sentoient bien qu'un mérite si éclatant ne pouvoit pas demeurer dans l'obscurité d'une condition privée: mais sa modestie, sa probité, sa droiture les rassurérent, & ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidelité inviolable, sans jamais songer à les chasser du trône par la violence ni par la trahison.

Et qui ornat ætatem, pudor. Cic.

Une voie plus honnête l'y conduisit, & ce fut la Providence, dit Isocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux citoiens de la ville égorgea celui qui étoit sur le trône, & songea à arrêter Evagore, & à se défaire de lui pour s'as-

ARTA-XERXE s'assurer le sceptre: mais celui-ci s'étant dérobé à ses poursuites, se retira à Solos ville de Cilicie. Son exil, loin de lui abbatre le courage, lui donna de nouvelles forces. Accompagné seulement de cinquante hommes, déterminés comme lui à vaincre ou à mourir, il revint à Salamine, & chassa du trône celui qui s'en étoit emparé, & qui étoit soutenu par le crédit & la protection du Roi des Perses. Rétabli dans Salamine, il rendit bientôt son petit Roiaume très florissant par son application à soulager ses sujets, & à les protéger en toute maniére, à les gouverner avec justice & bonté, à les rendre actifs & laborieux, à leur inspirer du goût pour la culture des terres, la nourriture des troupeaux, le commerce, la marine. Il les forma aussi à la guerre, & en fit d'excellens soldats.

AN. M. 3599. Av. J. C. 405. *Isocrat. in Evag. pag. 393. 395.*

Il étoit déja fort puissant, & s'étoit acquis une grande réputation, lorsque Conon Général Athénien, après sa défaite près d'Ægos-Potamos, se retira chez lui, ne croiant point pouvoir trouver ailleurs ni d'asyle plus sûr pour lui-même, ni de protection plus puissante pour sa patrie. La ressem-

blan-

blance de caractères & de sentimens lia MNE-
bientôt entre eux une étroite amitié, MON.
qui dura toujours depuis, & leur fut également utile à l'un & à l'autre. Conon avoit beaucoup de crédit à la Cour du Roi de Perse : il s'emploia auprès de ce Prince, par le moien de Ctésias son médecin, pour le réconcilier avec Evagore son hôte, & il en vint à bout.

An. M. 3605. Av. J. C. 399.

Evagore & Conon, occupés du grand dessein d'abbatre ou du moins d'affoiblir la puissance de Sparte, qui s'étoit rendu formidable à toute la Gréce, concertoient ensemble les moiens de parvenir à leur fin. Ils étoient tous deux citoiens d'Athénes ; le dernier par sa naissance, l'autre par le droit d'adoption que ses grands services & son zèle pour la République lui avoient mérité. Les Satrapes d'Asie voioient avec peine leur pays ravagé par les Lacédémoniens, & se trouvoient dans un grand embarras parce qu'ils n'étoient pas en état de leur tenir tête. Evagore leur remontra que ce n'étoit point par terre qu'il faloit les attaquer, mais par mer ; & il ne contribua pas peu, par le crédit qu'il avoit encore auprès du Roi de Perse, à faire nommer Co-

An. M. 3606. Av. J. C. 398.

ARTAXERXE. An. M. 3610. Av. J. C. 394.

Conon Genéral de sa flote. La célébre victoire remportée près de Cnidos sur les Lacédémoniens en fut la suite, & porta à cette République un coup mortel.

Pausan. l. 1. p. 5. Les Athéniens, pour reconnoitre le service important qu'Evagore & Conon leur avoient rendu auprès d'Artaxerxe, leur érigérent des statues à Athénes.

Diodor. l. 14. p. 311. Evagore de son côté, poussant ses conquêtes de ville en ville, travailloit à se rendre maître de l'île entiére. Les Cypriotes eurent recours au Roi de Perse. Ce Prince, allarmé des progrès rapides d'Evagore dont il craignoit les suites, & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de ne point laisser tomber en des mains ennemies une île, dont la situation étoit si favorable pour tenir en bride l'Asie Mineure, leur promit un promt & puissant secours, sans se déclarer encore ouvertement contre Evagore.

An. M. 3614. Av. J. C. 390. *Isocrat. in Paneg. p. 135. 136.*

Occupé ailleurs par des soins plus importans, il ne put pas leur tenir parole aussi promtement qu'il l'avoit espéré & promis. Cette guerre de Cypre duroit depuis six ans, & le succès avec lequel Evagore la soute-

noit

noit contre le grand Roi, devoit disſiper dans l'eſprit des Grecs la terreur du nom Perſan, & les réunir tous contre l'ennemi commun. Il eſt vrai que les ſecours qu'Artaxerxe avoit envoiés juſques-là étoient peu conſidérables, & il en fut de même des deux années ſuivantes. Pendant tout ce tems ce fut moins une guerre véritable, que des préparatifs à la guerre. Mais quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une ſérieuſe application, & attaqua Evagore avec toutes ſes forces.

ARTAXERXE

AN. M. 3618. AV. J. C 386.

L'armée de terre, commandée par Oronte ſon gendre, étoit compoſée de trois cens mille hommes; & la flote de trois cens galéres : elle avoit pour Amiral Téribaze, Perſan d'une grande nobleſſe & d'une grande réputation. Gaos ſon gendre commandoit ſous lui. Evagore de ſon côté raſſembla le plus de troupes & de vaiſſeaux qu'il lui fut poſſible, mais c'étoit peu de choſe en comparaiſon du formidable appareil des Perſes. Sa flote n'étoit que de quatre-vingts dix galéres, & ſon armée ne montoit à guères plus de vingt mille hommes. Comme il avoit beaucoup de frégates légéres,

Diod. lib. 15. pag. 328.333.

ARTAXERXE

il tendit des piéges à celles qui portoient des vivres à l'armée ennemie, en coula à fond un grand nombre, en prit plusieurs, & empécha les autres d'approcher : ce qui mit la famine parmi les Perses, & y excita de violentes séditions, qu'on ne put appaiser qu'en faisant venir de Cilicie de nouveaux convois. Evagore fortifia sa flote de soixante galères qu'il fit construire, & de cinquante qu'Achoris Roi d'Egypte lui envoia, avec tout l'argent & tout le blé dont il pouvoit avoir besoin.

Evagore avec ses troupes de terre attaqua d'abord une partie de l'armée ennemie qui étoit séparée du reste, & la mit entiérement en déroute. Cette premiére action fût suivie de près du combat naval, où les Perses eurent encore du dessous dans le commencement : mais animés par les reproches & les vives remontrances de l'Amiral de la flote, ils reprirent courage, & remportérent une pleine victoire. Salamine aussitôt fut assiégée par terre & par mer. Evagore, aiant laissé la défense de la ville à son fils nommé Pythagore, en sortit de nuit avec dix galères, & fit voile vers l'Egypte

gypte pour engager le Roi à le soutenir fortement contre l'ennemi commun. Il n'en tira pas tous les ſecours qu'il avoit eſpérés. A ſon retour, il trouva la ville extrêmement preſſée. Se voiant ſans reſſource & ſans eſpérance, il fut contraint de capituler. Les conditions qu'on lui propoſa furent, qu'il abandonneroit toutes les villes de Cypre, excepté Salamine où il ſe contenteroit de régner, qu'il paieroit au Roi un tribut annuel, & qu'il lui demeureroit ſoumis comme un ſerviteur à ſon maître. L'extrémité où il étoit réduit l'obligea d'accepter les autres conditions quelque dures qu'elles fuſſent : mais il ne put jamais ſe réſoudre de conſentir à la derniére, & perſiſta toujours à déclarer qu'il ne pouvoit traiter que de Roi à Roi. Téribaze, qui avoit la conduite du ſiége, ne rabatit rien de ſes prétentions.

Oronte, l'autre Général, jaloux de la gloire de ſon Collégue, avoit écrit ſecrettement contre lui en Cour, l'accuſant, outre pluſieurs autres chefs, de former des deſſeins contre le Roi ; & il apportoit pour preuves de cette accuſation l'intelligence ſecrette qu'il

 con-

ARTAXERXE. conservoit avec les Lacédémoniens, & l'attention marquée qu'il avoit à s'attacher les Chefs de l'armée & à les gagner par des présens, des promesses, & des maniéres engageantes qui ne lui étoient pas naturelles. Artaxerxe, sur ces lettres, jugea qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, pour étoufer promtement une conspiration prête à éclater. Il expédie un ordre, & charge Oronte d'arréter Téribaze, & de le faire conduire en Cour piés & mains liés : l'ordre est exécuté sur le champ. Téribaze étant arrivé, demande qu'on lui fasse son procès dans les formes, qu'on lui communique les chefs d'accusation, & qu'on produise les preuves & les témoins. Le Roi occupé d'autres soins, n'eut pas le tems de prendre alors connoissance de cette affaire.

Cependant Oronte voiant que les assiégés se défendoient vigoureusement, & que les soldats de l'armée, mécontens du départ de Téribaze, se débandoient, & refusoient de lui obéir, craignit que les choses ne tournassent mal pour lui. Il fait parler sous main à Evagore : on reprend la négociation ; les offres que ce dernier avoit fai-

faites d'abord ſont acceptées, & l'on retranche la condition humiliante qui avoit empêché la concluſion du traité. Ainſi le ſiége eſt levé: Evagore demeure Roi de Salamine ſeulement, & s'engage à paier tous les ans un certain tribut.

MNEMON. AN. M. 3619. AV. J. C. 385.

Il paroit que ce Prince vécut encore douze ou treize ans depuis la concluſion de ce Traité: car on ne place ſa mort qu'à l'an du monde 3632. Il eut une vieilleſſe heureuſe & tranquille, & qui ne fut jamais troublée par aucune maladie, ſuite ordinaire d'une vie ſobre & tempérante. Nicoclès, ſon fils aîné, lui ſuccéda, & hérita de ſes vertus auſſi bien que de ſon ſceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le diſcours intitulé *Evagore*, qu'Iſocrate compoſa pour animer le jeune Roi à marcher ſur les traces de ſon pere, & dont j'ai tiré l'éloge qui ſuit, lui tint lieu d'Oraiſon funébre. Il adreſſa encore à Nicoclès un autre Traité, qui porte ſon nom, où il lui donne d'admirables préceptes pour bien régner. J'aurai peutêtre lieu d'en parler dans le Volume ſuivant.

Eloge & caractère d'Evagore.

Quoi qu'Evagore ne fût Roi *Iſocrat. in Evagora.*

 que

que d'un petit Etat, Isocrate, qui se connoissoit bien en vertu & en mérite, le compare aux plus puissans Monarques, & le propose comme un modéle parfait d'un bon Roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit & la grandeur d'ame qui fait les grands Princes. En effet il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement roiales, & qui doivent nous en donner une grande idée.

Evagore n'étoit pas du nombre de ces Princes qui croient que pour régner, il suffit d'être de la famille roiale; & que la naissance qui donne droit à la Couronne, donne aussi le mérite & les talens nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer, que tout autre état, tout autre condition exigeant nécessairement une espéce d'apprentissage pour y réussir, l'art de régner, le plus difficile & le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions: un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive & promte à laquelle

rien

rien n'échapoit, une solidité de jugement qui saisissoit tout d'un coup le parti qu'il faloit prendre ; qualités qui sembloient pouvoir le dispenser de toute étude & de toute application ; & cependant, comme s'il fût né sans talens, & qu'il se fût vû obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit servir à lui orner l'esprit, & [a] il donna un tems considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles. MNEMON.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin, sa grande application, fut de connoitre les hommes, en quoi consiste principalement la science d'un Prince, & de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y étoit sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, & apprend ce que font les hommes avec qui l'on a à vivre par ce qu'ont été ceux des autres siécles. Mais on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractère, dans leur con-

a Ἐν τῷ ζητεῖν, καὶ φροντίζειν, καὶ βουλεύεσθαι, τὸν πλεῖστον χρόνον διέτριβεν.

ARTA-XERXE duite, dans leurs démarches. L'amour de la République le rendit attentif à tous ceux qui étoient capables de la servir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus secretes inclinations, à découvrir les plus secrets ressorts qui les faisoient agir, à connoitre leurs différens talens & leurs divers dégrés de capacité, afin de marquer à chaque personne sa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, & de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'étoit point sur le raport d'autrui, dit Isocrate, qu'il récompensoit ni qu'il punissoit ses sujets, mais sur ce qu'il en connoissoit par lui-même; & ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais desseins des méchans, n'échapoient à sa lumiére & à ses recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les prémiéres places, sur tout lorsqu'ils se croient capables de gouverner par eux-mêmes; je veux dire une docilité merveilleuse, qui naissoit de la défiance où il étoit de ses propres lumiéres. Eclairé comme il étoit, il n'avoit pas, ce semble, besoin d'avoir recours au conseil des autres; & cependant il ne pre-

prenoit aucune résolution, & ne formoit aucune entreprise, sans avoir consulté les personnes sages qui étoient à sa Cour : au lieu que l'orgueil qui est le venin secret de la souveraine puissance, porte la plupart de ceux qui sont arrivés au trône, à ne plus demander conseil, ou à ne le plus suivre. MNEMON

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement & dans chaque condition particuliére ce qu'elles avoient de plus excellent, il se proposoit d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités & tous les avantages : affable & populaire comme dans un Etat Républicain ; grave & sérieux, comme dans un Conseil de Vieillards & de Sénateurs ; après avoir pris avec maturité un parti, ferme & décidé, comme dans une Monarchie ; profond politique, par l'étendue & la justesse de ses vûes ; homme de guerre accompli, par un courage intrépide dans les combats, conduit par une sage modération ; bon pere, bon parent, bon ami ; & ce qui met le comble à son éloge, *a* en

O ς tout

a Τυραννικος δὲ τῷ πᾶσι τέτοις διαφέρειν.

ARTA-XERXE tout cela toujours grand, & toujours Roi.

Il ſoutenoit ſa dignité & ſon rang, non par un air de fierté & de hauteur, mais par une ſérénité de viſage & une majeſté douce que donne la vertu & le témoignage d'une bonne conſcience. Il gagnoit ſes amis par ſes libéralités, & ſoumettoit les autres par une grandeur d'ame à laquelle ils ne pouvoient refuſer leur eſtime & leur admiration.

Mais ce qu'il y avoit de plus Roial en lui, & qui lui attiroit pleinement la confiance de ſes ſujets, de ſes voiſins, & même de ſes ennemis, c'eſt ſa ſincérité, ſa bonne foi, ſon reſpect pour les engagemens qu'il avoit pris, ſa haine, ou plutôt la déteſtation qu'il témoignoit pour tout déguiſement, tout menſonge, toute fourberie. Une ſimple parole de ſa part étoit regardée comme un ſerment ſacré, & l'on ſavoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légére atteinte.

C'eſt par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de reformer la ville de Salamine, & d'en changer entiérement la face en aſſez

peu

peu de tems. Il la trouva grossiére, féroce, barbare, ennemie des savans & des sciences, sans goût ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un Prince qui aime son peuple, & qui en est aimé; qui ne se croit grand & puissant que pour le rendre heureux; & qui sait mettre en honneur le travail, l'industrie, le mérite, de quelque genre qu'il soit! Assez peu d'années après qu'il fut monté sur le trône, on vit fleurir à Salamine les arts, les sciences, le commerce, la marine, la guerre; ensorte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Gréce.

MNEMON.

Isocrate répéte bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Evagore, dont je n'ai raporté qu'une partie, loin de rien exagérer, il demeure toujours au-dessous de la vérité. A quoi peut-on attribuer un régne si sage, si juste, si moderé, si constamment emploié à y rendre les Sujets heureux, & à procurer le bien public? Il me semble que l'état où s'étoit trouvé Evagore avant que de régner, y contribua beaucoup. C'est un grand obstacle à la connoissance

ARTA-XERXE

& à la pratique des devoirs d'un Prince, que d'être né tel ; & que de n'avoir jamais éprouvé d'autre ſituation que celle de maître & de ſouverain. Evagore qui étoit né ſous un Tyran, avoit lontems obéi avant que de commander. Il avoit ſenti dans une vie privée & dépendante le joug d'une puiſſance abſolue & deſpotique. Il s'étoit vû expoſé à l'envie & à la calomnie, & avoit été en péril à cauſe de ſon mérite & de ſa vertu. Il ne faloit dire à un tel Prince, quand il monta ſur le trône, que ce qu'on diſoit à un grand * Empereur. „ a Vous n'avez pas toujours été ce „ que vous êtes devenu. L'adver- „ ſité vous a préparé à uſer bien de „ la ſouveraine puiſſance. Vous avez „ lontems vécu parmi nous, & com- „ me nous. Vous avez été en péril „ ſous de mauvais Princes. Vous avez „ tremblé : vous avez ſû par votre „ expérience comment on traitoit l'in- „ nocence & la vertu. " Ce qu'il avoit ſouffert, ce qu'il avoit craint pour lui-même ou pour les autres, ce qu'il avoit vû

* *Trajan.*

a Quam utile eſt ad uſum ſecundorum per adverſa veniſſe ! Vixiſti nobiſcum, periclitatus es, timuiſti. Quæ tunc erat innocentium vita ſcis, & expertus es *Plin. in Panegyr.*

vû d'injuste & de déraisonnable dans la conduite de ses prédécesseurs, lui avoit ouvert les yeux sur toutes ses obligations. Il suffisoit de lui dire ce que l'empereur Galba disoit à Pison en l'adoptant pour l'associer à l'empire : [a] « Souvenez-vous de ce que vous avez « condanné ou loué dans les Princes « lorsque vous étiez particulier. Il ne « faut que consulter le jugement que « vous en avez porté alors, & le suivre « pour être instruit, & pour bien régner. «

MNEMON.

Jugement de Téribaze.

Nous avons dit que Téribaze, accusé par Oronte de former une conspiration contre Artaxerxe, avoit été conduit en Cour piés & mains liés. Gaos, Amiral de la flote, qui avoit épousé sa fille, craignant que le Roi ne l'envelopât dans l'affaire de son beau-pere, & ne le fit mourir sur un simple soupçon, ne crut pouvoir trouver de sûreté pour lui que dans une révolte ouverte. Il étoit fort aimé des

Diod. lib. 15. pag. 334. 335.

a Utilissimus quidem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus, cogitare quid aut nolueris sub alio principe, aut volueris *Tacit. Hist. lib. 1 cap. 16.*

ARTAXERXE

des soldats, & tous les Officiers de la flote lui étoient particuliérement attachés. Sans perdre de tems, il envoie des Députés au Roi d'Egypte Achoris, & conclut avec lui une ligue contre le Roi de Perse. D'un autre côté, il sollicite vivement les Lacédémoniens à entrer dans cette ligue, avec assurance de les rendre maîtres de toute la Gréce, & d'y établir par tout leur maniére de gouverner, à quoi il paroit qu'ils aspiroient depuis lontems. Ils écoutérent favorablement cette proposition, & saisirent avec joie cette occasion de prendre les armes contre Artaxerxe, d'autant plus que la paix qu'ils avoient conclue depuis peu avec lui, par laquelle ils lui abandonnoient tous les Grecs de l'Asie, les avoit couverts de honte.

Aussi-tôt qu'Artaxerxe eut terminé la guerre de * Cypre, il songea à finir aussi l'affaire de Téribaze. Il a l'équité de lui donner pour Commissaires trois des plus grands Seigneurs de Perse d'une probité reconnue, &

* *Diodore remet la décision de cette affaire après la guerre des Cadusiens dont nous parlerons bientôt. ce qui paroît peu vraisemblable.*

 MNEMON

& d'une réputation qui les rendoit respectables à toute la Cour. L'affaire est donc examinée, & l'on écoute de part & d'autre les parties. Pour un crime aussi considérable que celui d'avoir conspiré contre la personne du Roi, on ne produisoit d'autres preuves que la lettre d'Oronte, c'est-à-dire, d'un ennemi déclaré qui cherchoit à supplanter son rival. Oronte avoit espéré de son crédit à la Cour, que l'affaire ne seroit point discutée selon les formes ordinaires ; & que sur les Mémoires qu'il avoit envoiés, l'accusé, sans autre examen, seroit condanné. Mais on n'en usoit pas ainsi chez les Perses. Une régle anciennement établie parmi eux, & qui fait partie du droit naturel, étoit de ne condanner jamais personne sans l'avoir entendu, & sans lui avoir confronté ses accusateurs. Téribaze fut donc écouté. Il répond à tous les articles de la lettre. Quant à sa connivence avec Evagore, le traité même conclu par Oronte fait son apologie, puisqu'il est absolument le même que celui qu'il avoit offert, excepté une condition qui auroit fait honneur à son Maître.

ARTAXERXE. Pour ſon amitié avec les Lacédémoniens, le traité glorieux qu'il leur avoit fait ſigner, doit faire connoitre ſi elle avoit pour but ſes propres intérêts, ou ceux du Roi. Il ne déſavoue pas le crédit qu'il a dans l'armée : mais depuis quand eſt-ce un crime d'être venu à bout de ſe faire aimer des Officiers & des ſoldats ? Enfin il termine ſa défenſe en rappellant le ſouvenir des longs ſervices qu'il a rendus au Roi avec une fidélité qui ne s'eſt jamais démentie, & ſur-tout du bonheur qu'il a eu de lui ſauver la vie dans une chaſſe où deux lions étoient près de le dévorer. Les trois Commiſſaires d'un commun ſuffrage, déclarérent innocent Téribaze. Le Roi lui rendit ſon ancienne amitié, & juſtement irrité du noir complot d'Oronte, il fit tomber ſur lui tout le poids de ſon indignation. Un ſeul exemple de cette ſorte contre les délateurs convaincus de fauſſeté, fermeroit pour toujours la porte à la calomnie. Que d'innocens opprimés, faute de garder cette régle, que des payens même ont regardée comme la baze de toute juſtice, & la gardienne du repos public.

§. VII.

§. VII.

Expédition d'Artaxerxe contre les Caduſiens. Hiſtoire de Datame Carien.

Quand Artaxerxe eut terminé la guerre de Cypre, il en commença une nouvelle contre les Caduſiens, qui s'étoient apparemment révoltés, & avoient refuſé de paier le tribut ordinaire; car les Auteurs ne diſent rien du ſujet de cette guerre. Ces peuples habitoient une partie des montagnes ſituées entre le Pont Euxin & la mer Caſpienne, au Nord de la Médie. Le terroir y eſt ſi ingrat, & ſi peu propre au labourage, qu'on n'y ſemoit point de blé. Les habitans n'avoient preſque pour toute nourriture que des pommes, des poires, & quelques autres fruits de cette eſpece. Accoutumés de bonne heure à une vie dure & laborieuſe, ils comptoient pour rien les fatigues & les dangers, & par cette raiſon étoient fort propres au métier de la guerre. Le Roi marcha en perſonne contre eux à la tête d'une armée de trois cens mille hommes d'infanterie & de dix mille che-

Plut. in Artax. p. 1023. 1024

ARTAXERXE

chevaux. Téribaze le ſuivit dans cette expédition.

A peine Artaxerxe fut-il un peu avancé dans le pays, que ſon armée ſouffrit une diſette affreuſe. Les troupes ne trouvoient rien pour ſubſiſter, & il étoit impoſſible de faire venir des vivres d'ailleurs à cauſe des chemins difficiles, & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de ſomme qu'on tuoit ; & elles devinrent bientôt ſi rares, que la tête d'un âne y valoit ſoixante dragmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne reſtoit que peu de chevaux, tous les autres aiant été conſommés.

Trente livres.

Dans cette facheuſe conjoncture, Téribaze ſauva le Roi & l'armée par un ſtratagême dont il s'aviſa. Il y avoit deux Rois des Caduſiens, tous deux campés ſéparément avec leurs troupes. Téribaze, qui s'informoit de tout, avoit appris qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence, & que la jalouſie les empéchoit d'agir de concert comme ils devoient. Après avoir communiqué ſon deſſein à Artaxerxe, il s'en va trouver l'un de

ces

ces deux Rois, & envoie son fils à l'autre. Chacun d'eux fit entendre à celui à qui il parloit que l'autre Roi envoioit à son insû des Ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter avec ce Prince, & lui conseilla de prendre les devans afin de rendre ses conditions meilleures, promettant de l'aider de tout son crédit. La fraude réussit. Les *a* payens la croient permise à l'égard des ennemis. Les Ambassadeurs partirent chacun de leur côté, les uns avec Téribaze, les autres avec son fils. MNEMON

Comme cette double négociation dura un peu de tems, Artaxerxe commença à entrer en soupçon contre Téribaze, & ses ennemis, profitant de cette occasion, n'oubliérent rien pour le calomnier, & pour le perdre dans l'esprit du Roi. Déja même ce Prince se repentoit de s'être fié à lui, & par là il donnoit lieu à ses envieux de répandre leurs calomnies. A quoi tient la fortune des plus fidéles sujets auprès d'un Prince soupçonneux & crédule! Sur ces entrefaites arrivent Téribaze de son côté, & son fils de l'autre, chacun avec les Ambassadeurs des Cadusiens. Le Traité aiant été

a Dolus, an virtus, quis in hoste requirat? *Virgil.*

ARTAXERXE

conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Téribaze devint plus puiſſant que jamais dans l'eſprit de ſon maître, & partit avec lui.

Le Roi dans cette marche, ſe fit beaucoup admirer. Ni l'or dont il étoit couvert, ni ſa robe de pourpre, ni les pierreries qui brilloient ſur ſa perſonne, & qui montoient à la ſomme de trente ſix millions, ne l'empéchoient point de ſe livrer à la fatigue comme le moindre ſoldat. On le voioit, le carquois ſur l'épaule, & le bras chargé de ſon bouclier, laiſſer ſon cheval, & marcher le prémier dans ces chemins raboteux & difficiles. Les ſoldats, voiant ſa patience & ſon courage, animés par ſon exemple, devenoient ſi légers qu'il ſembloit qu'ils euſſent des aîles. Enfin il arriva à une de ſes maiſons roiales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étendue, & d'autant plus merveilleux que toute la campagne des environs étoit nuë & ſans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hyver, & qu'il faiſoit un froid exceſſif, il permit à ſes ſoldats de couper du bois dans ſon parc, ſans épargner ſes plus beaux arbres, ni ſes

Douze mille talens.

ſes pins, ni ſes cyprès. Mais les ſoldats ne pouvant ſe réſoudre à abbattre des arbres dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la coignée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand : après quoi les ſoldats ne ménagérent plus rien, coupérent tout le bois qui leur étoit néceſſaire, & allumérent tant de feux, qu'ils paſſérent la nuit ſans aucune incommodité. Quand on fait réflexion combien les grands Seigneurs tiennent à leurs jardins & à leurs maiſons de plaiſance, on doit ſavoir gré à Artaxerxe du généreux ſacrifice qu'il fait ici, qui marquoit en lui un bon cœur, ſenſible à la peine & aux ſouffrances de ſes ſoldats. Mais il ne ſoutint pas toujours ce caractère.

MNEMON.

Le Roi avoit perdu dans ce voiage un grand nombre de braves gens, & preſque tous ſes chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le mépriſoit à cauſe de ſes grandes pertes, & du mauvais ſuccès de ſon expédition, il devint de mauvaiſe humeur contre les Grands de ſa Cour, & en fit mourir un grand nombre dans des emportemens de colére, & un plus grand nombre par défiance & par crainte qu'ils n'entrepriſ-

ARTAXERXE

prissent quelque chose contre lui. Car la crainte, dans un Prince ombrageux, est une passion très-meurtriére & très-sanguinaire : au lieu que le véritable courage est doux, humain, & éloigné de tout soupçon.

Cornel. Nep. in vit. Datamis.

Un des principaux Officiers qui périrent dans l'expédition contre les Cadusiens, fut Camisare, Carien de nation, Gouverneur de la Leuco-Syrie, province enclavée entre la Cilicie & la Cappadoce. Son fils Datame lui succéda dans ce Gouvernement, qui lui fut donné en récompense des bons services qu'il avoit aussi rendus au Roi dans cette même expédition. C'étoit le plus grand Capitaine de son tems, & Cornélius Népos qui nous a donné sa vie, ne met au-dessus de lui parmi les barbares qu'Amilcar & Annibal. Il paroit par cette vie que personne ne l'a jamais surpassé en hardiesse, en valeur, en habileté à inventer des ruses & des stratagémes, en activité pour pousser vivement ses desseins, en présence d'esprit pour prendre son parti sur le champ, & pour trouver des ressources dans les occasions les plus désespérées, en un mot dans tout ce qui re-

regarde la ſcience de la guerre. Il ſemble que pour avoir un nom plus illuſtre, il ne lui a manqué qu'un plus grand théatre, & peutêtre un Hiſtorien qui nous eût marqué ſes actions dans un plus grand détail: car Cornélius Népos, ſelon ſon plan général, n'a pu les raporter que d'une maniére fort ſuccinte.

MNEMON.

Il commença à ſe diſtinguer particuliérement dans une commiſſion qui lui fut donnée deréduire Thyus, Prince très-puiſſant, & Gouverneur de Paphlagonie, qui s'étoit révolté contre le Roi. Comme il étoit ſon proche parent, il crut devoir emploier d'abord les voies de douceur & de conciliation, qui penſérent lui couter la vie par les embuches que lui dreſſa le perfide Thyus. Echapé d'un ſi grand péril, il l'attaqua à force ouverte, quoiqu'il ſe vît abandonné par Ariobarzane Satrape de la Lydie, de l'Ionie, & de toute la Phrygie, que la jalouſie empécha de le ſecourir. Il ſe ſaiſit de ſon ennemi, & le prit vif avec ſa femme & ſes enfans. Il ſavoit quelle joie cette nouvelle cauſeroit au Roi, & il chercha à la lui rendre encore plus ſenſible par le plai-

ARTAXERXE plaisir de la surprise. Il partit avec son illustre prisonnier sans en donner avis à la Cour, & marcha à grandes journées pour prévenir le bruit que la renommée pourroit en répandre. Quand il y fut arrivé il équipa Tyrus d'une maniére fort singuliére. C'étoit un homme, d'une haute taille, d'un visage hagard & terrible : il avoit le teint noir, les cheveux fort longs, & la barbe de même. Il le revétit d'un habit magnifique, lui mit au col & au bras un collier & des brasselets d'or, & lui donna tout l'équipage d'un Roi ; & il l'étoit en effet. Pour lui, couvert d'un habit grossier de paysan, & vétu comme un chasseur, la main droite armée d'une massue, il conduisoit de la gauche Thyus en lesse, comme on méne une bête qu'on a prise. La nouveauté du spectacle attira toute la ville. Mais personne ne fut plus surpris ni plus content que le Roi, quand il les vit paroitre l'un & l'autre devant lui dans ce plaisant appareil. La rébellion de ce Prince très-puissant dans son pays, lui avoit causé de grandes & de justes allarmes. Il ne s'attendoit pas à le voir sitôt livré entre ses mains. Une si promte

promte & si heureuse exécution lui fit mieux connoitre que jamais tout le mérite de Datame. MNEMON.

Pour marquer le cas qu'il en faisoit, il voulut qu'il partageât avec Pharnabaze & Tithrauste, les deux prémiers hommes de l'Etat, le commandement de l'armée qu'on destinoit contre l'Egypte ; & même il l'en chargea en chef, quand il eut rappellé Pharnabaze.

Comme il étoit près de partir pour cette expédition, Artaxerxe lui ordonna de marcher promtement contre Aspis, qui avoit fait révolter le pays où il commandoit dans le voisinage de la Cappadoce. La commission étoit peu importante pour un Officier qu'on venoit de nommer Général, & d'ailleurs fort périlleuse, parce qu'il faloit aller chercher l'ennemi dans un pays fort éloigné. Le Roi s'aperçut bientôt qu'il avoit fait une faute, & le contremanda. Mais Datame étoit parti sur le champ avec une poignée de gens, & il avoit marché jour & nuit, comptant que pour surprendre & vaincre l'ennemi il n'avoit besoin que de diligence, & non d'un grand nombre de troupes. Il le

ARTA-XERXE. surprit en effet, & les couriers que le Roi lui avoit dépêchés rencontrérent en chemin Aspis, qu'on menoit à Suses piés & mains liés.

Il n'étoit parlé en Cour que de Datame. On ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer, ou de sa promte obéissance, ou de sa courageuse & sage hardiesse, ou de son rare bonheur. Une gloire si brillante blessa ceux des Courtisans qui gouvernoient. Ennemis en secret les uns des autres, & séparés par la contrariété d'intérêts & le concours des mêmes prétentions, il se réunirent contre un mérite supérieur qui les effaçoit tous, & qui dès là étoit un crime à leur égard. Ils conspirérent ensemble pour le ruiner dans l'esprit du Roi, & ils n'y réussirent que trop. Comme ils l'obsédoient sans cesse, & qu'il n'étoit point en garde contre des personnes qui paroissoient affectionnées à son service, ils lui inspirérent de la jalousie & du soupçon contre le plus zélé & le plus fidèle de ses serviteurs.

Un ami intime que Datame avoit à la Cour, & qui étoit dans une des prémiéres places, lui donna avis de ce qui s'y passoit, & de la conspiration

tion qu'on avoit formée contre lui, qui avoit déja indiſpoſé le Roi à ſon égard. *a* Il lui repréſentoit que ſi l'expédition d'Egypte dont on l'avoit chargé venoit à tourner mal, il ſe trouveroit expoſé à un grand danger. Que la coutume des Rois étoit de s'attribuer à eux ſeuls & à leur bonheur les heureux ſuccès, & d'imputer les mauvais à la faute de leurs Généraux, & de les en rendre reſponſables au péril de leur tête. Qu'il couroit d'autant plus de riſque, que tous ceux qui environnoient le Roi, & qui s'étoient rendu maîtres de ſon eſprit, étoient ſes ennemis déclarés, & avoient juré ſa perte. MNEMON.

Sur ces avis, Datame ſe détermine à quitter le ſervice du Roi, ſans pourtant rien faire encore qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devoit. Il laiſſe le commandement de l'armée à Man-

P 2 dro-

a Docet eum magno fore in periculo, ſi quid illo imperante in Ægypto adverſi accidiſſet. Namque eam eſſe conſuetudinem regum, ut caſus adverſos hominibus tribuant, ſecundos fortunæ ſuæ: quo facilè fieri, ut impellantur ad eorum perniciem, quorum ductu res malè geſtæ nuncientur. Illum hoc majore fore in diſcrimine, quòd, quibus rex maximè obediat, eos habeat inimiciſſimos. *Cornel. Nep.*

ARTA-XERXE drocle de Magnésie, part avec ses troupes particuliéres pour la Cappadoce, s'empare de la Paphlagonie qui en étoit voisine, s'unit sous main avec Ariobarzane, assemble des troupes, s'assure des places, & y met bonne garnison. Il apprit que ceux de Pisidie armoient contre lui. Il ne les attendit pas & y fit marcher son armée commandée par son fils puîné, qui eut le malheur d'être tué dans un combat. De quelque vive douleur que fût pénétré ce pere, il céla sa mort, de peur qu'une si fâcheuse nouvelle ne jettât le découragement dans ses troupes. Quand il fut arrivé près de l'ennemi, son prémier soin fut d'occuper un poste avantageux. Mithrobarzane son beau-pere, qui commandoit la cavalerie, croiant son gendre absolument perdu, se détermina à passer du côté des ennemis. Datame, sans se troubler ni se déconcerter, fit courir le bruit dans l'armée que c'étoit une feinte concertée entre son beau-pere & lui, & le suivit de près, comme pour se mettre en état d'attaquer en même tems l'ennemi des deux côtés. La ruse eut tout le succès qu'il en attendoit.

Diod. l. 15. pag. 399.

Quand

Quand on en vint aux mains, Mithrobazane fut traité de part & d'autre comme ennemi, & taillé en piéces avec les siens. L'armée des Pisidiens prit la fuite, & laissa Datame maître du champ de bataille, & de tout le riche butin qui se trouva dans le camp des vaincus.

MNEMON.

Jusques-là Datame ne s'étoit point encore déclaré ouvertememt contre le Roi, les actions dont nous avons parlé n'étant que contre des Gouverneurs avec qui il pouvoit avoir des querelles particuliéres, comme nous avons remarqué ailleurs que cela étoit assez ordinaire. Son propre fils aîné (il s'appelloit Scismas) se rendit son accusateur auprès du Roi, & lui découvrit tous ses desseins. Artaxerxe en fut vraiment effraié. Il connoissoit tout le mérite de ce nouvel ennemi. Il savoit qu'il ne s'engageoit point dans une entreprise sans en avoir murement pesé toutes les suites, & sans avoir pris toutes les mesures nécessaires pour la faire réussir; & que jusques-là l'exécution avoit toujours répondu à tous ses projets. Il envoia contre lui en Cappadoce une armée de près de deux cens mille hommes,

ARTA-XERXE. dont il y en avoit vingt mille de cavalerie, le tout ſous la conduite d'Autophradate. Les troupes de Datame n'égaloient pas la vingtiéme partie de celles du Roi. Ainſi toute ſa reſſource étoit en lui-même, dans le courage de ſes ſoldats, & dans l'heureuſe ſituation du poſte qu'il avoit choiſi. Car c'étoit là ſa grande ſcience, & jamais Capitaine ne ſut mieux que lui prendre ſes avantages, ni mieux profiter du terrain, quand il s'agiſſoit de ranger une armée en bataille.

La ſienne, comme je l'ai déja dit, étoit infiniment ſupérieure à celle des ennemis. Il s'étoit poſté de telle ſorte qu'ils ne pouvoient pas l'enveloper; qu'au moindre mouvement qu'ils faiſoient, il leur tomboit ſur les bras, & les incommodoit conſidérablement; & que s'ils prenoient la réſolution d'en venir aux mains, leur grand nombre leur devenoit abſolument inutile. Autophradate ſentoit bien que ſelon toutes les régles de la guerre il ne faloit point, dans une telle conjoncture, hazarder la bataille: mais il trouvoit auſſi qu'il étoit honteux pour lui, avec une armée ſi nombreuſe, de prendre le parti

de

de la retraite, ou de demeurer plus lontems dans l'inaction devant une petite poignée de soldats. Il donna donc le signal. La prémiére attaque fut rude, mais les troupes d'Autophradate pliérent bientôt, & furent mises en déroute. Le vainqueur les poursuivit pendant quelque tems, & en fit un grand carnage. Il n'y eut que mille hommes de tués du côté de Datame.

Il se donna encore plusieurs combats, ou plutôt plusieurs escarmouches, ou celui-ci avoit toujours le dessus, parce que connoissant parfaitement le pays, & réussissant sur-tout dans les ruses de la guerre, il se postoit toujours avantageusement, & engageoit les ennemis dans des terrains difficiles, d'où ils ne pouvoient se tirer sans perte. Autophradate, voiant tous ses efforts inutiles, & toutes ses ressources épuisées, & désespérant de pouvoir soumettre par la force un ennemi si rusé & si courageux, parla d'accommodement, & lui proposa de rentrer en grace avec le Roi à des conditions honorables. Datame comprenoit bien qu'il y avoit peu de sureté pour lui dans ce

ARTA-XERXE parti, parce qu'il eſt rare que les Princes ſe réconcilient de bonne foi avec un ſujet qui a manqué à ſon devoir, & à qui ils ſe voient en quelque ſorte obligés de céder. Cependant, comme ce n'étoit que par deſeſpoir qu'il s'étoit précipité dans la revolte, & qu'au fond du cœur il conſervoit toujours pour ſon Prince des ſentimens d'affection & de zèle, il accepta avec joie des offres, qui feroient ceſſer l'état violent où ſon malheur l'avoit engagé, & qui lui donneroient moien de rentrer dans ſon devoir, & d'emploier ſes talens au ſervice du Prince à qui ils étoient dûs. Il promit d'envoier des Députés au Roi. Les actes d'hoſtilité ceſſérent, & Autophradate ſe retira dans la Phrygie, qui étoit ſon Gouvernement.

Datame ne s'étoit pas trompé. Artaxerxe, outré de dépit contre lui, avoit changé en une haine implacable l'eſtime & l'affection qu'il lui avoit autrefois témoignées. Voiant qu'il ne pouvoit le vaincre par la force & par les armes, il ne rougit point d'emploier l'artifice & la trahiſon pour s'en défaire: moiens indignes de tout homme d'honneur, combien

bien plus d'un Prince ! Il aposta plusieurs meurtriers pour l'assassiner: mais Datame fut assez heureux pour éviter leurs embuches. Enfin Mithridate, fils d'Ariobarzane, à qui le Roi avoit fait de magnifiques promesses s'il pouvoit le délivrer d'un si redoutable ennemi, s'étant insinué dans son amitié, & lui aiant donné, pendant un assez lontems, bien des marques d'une fidélité à toute épreuve pour gagner sa confiance, profita d'un moment favorable où il le trouva seul, & le perça de son épée avant qu'il fût en état de se défendre.

Ainsi *a* périt dans les piéges d'une fausse amitié ce brave Capitaine, qui s'étoit toujours fait honneur de garder une fidélité inviolable à l'égard de ceux qui s'étoient attachés à lui. Heureux, s'il s'étoit toujours piqué d'être aussi fidéle sujet, que bon ami; & s'il n'avoit pas terni sur la fin de ses jours l'éclat de ses qualités héroïques par le mauvais usage qu'il en fit, & que la crainte des disgraces, l'injustice des envieux, l'ingrati-

a Ita vir, qui multos consilio, neminem perfidia ceperat, simulata captus est amicitia *Corn. Nep.*

ARTAXERXE.

titude du Maître pour les ſervices rendus, ni aucun autre pretexte, ne peuvent jamais autoriſer !

Je m'étonne que, comparable par ſes rares vertus militaires aux plus grands hommes de l'antiquité, ſon mérite ſoit demeuré comme enſeveli dans le ſilence & l'oubli. Ses actions & ſes exploits méritent bien pourtant d'être relevés. Car c'eſt dans ces petits corps de troupes, tels que ceux que Datame, où tout eſt nerf, tout eſt conduit par la prudence, & où le hazard n'a point de lieu, que paroit dans tout ſon jour l'habileté d'un Commandant.

CHAPITRE QUATRIEME.

Hiſtoire abrégée de Socrate.

COmme la mort de Socrate eſt un des plus conſidérables événemens de l'antiquité, j'ai cru devoir traiter ce ſujet avec toute l'étendue qu'il mérite. Dans cette vûe je reprendrai les choſes d'un peu plus haut, pour donner aux Lecteurs une juſte idée du Prince des Philoſophes.

Deux Auteurs principalement me fourniront ce que j'ai à dire ſur ce ſujet: Pla-

Platon & Xénophon, tous deux disciples de Socrate. C'est eux qui ont transmis à la postérité plusieurs de ses entretiens, [a] car ce Philosophe n'a rien laissé par écrit; & qui nous ont conservé dans un grand détail toutes les circonstances de sa condannation & de sa mort. Platon en avoit été témoin. Il raconte dans son Apologie la maniére dont Socrate fut accusé & se défendit: dans Criton, le refus qu'il fit de se sauver de la prison: & dans le Phédon; son discours admirable sur l'immortalité de l'ame, qui fut aussitôt suivi de sa mort. Xénophon étoit pour lors absent, & en chemin pour revenir dans sa patrie après l'expédition du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxe. Ainsi il n'a écrit l'Apologie de Socrate que sur le raport des autres: mais ce qu'il écrit de ses actions & de ses discours dans ses quatre livres des choses mémorables, il le savoit par lui-même. Diogéne de Laerce a écrit la vie de Socrate, mais d'une maniére fort séche & fort abrégée.

MNEMON.

§. I.

[a] Socrates cujus ingenium variosque sermones immortalitati scriptis suis Plato tradidit, literam nullam reliquit. *Cic. de Orat. lib. 3. n. 57.*

ARTAXERXE.

§. I.

Naissance de Socrate. Il s'appliqua d'abord à la sculpture ; puis à l'étude des sciences : les merveilleux progrès qu'il y fait. Son goût pour la morale : son caractère, ses emplois : ce qu'il eut à souffrir de la mauvaise humeur de sa femme.

AN. M. 3533. Av. J. C. 471. *Diog. Laert. in Socrat. pag.* 100.

Socrate naquit à Athénes la quatriéme année de la soixante-dix-septiéme Olympiade. Son pere étoit sculpteur, & se nommoit Sophronisque : sa mere étoit sage-femme, & s'appelloit Phénéréte. On voit ici que la bassesse de la naissance n'est point un obstacle au vrai mérite, qui seul fait la solide gloire & la véritable noblesse. Il paroit par les comparaisons que Socrate emploioit assez souvent dans ses discours qu'il ne rougissoit point de la profession de son pere, ni de celle de sa mere. Il s'étonnoit qu'un sculpteur appliquât tout son esprit à faire qu'une pierre brute devînt semblable à un homme, & qu'un homme se mît si peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute. Il avoit coutume

Idem. p. 110.

Plut in. Theatet. pag. 149. *&c.*

tume de dire qu'il exerçoit la fonction d'accoucheur à l'égard des esprits, en leur faisant produire au dehors toutes leurs pensées; & c'étoit là en effet le rare talent de Socrate. Il traitoit les matiéres dans un ordre si simple, si naturel, si net, qu'il faisoit dire à ceux avec qui il entroit en dispute tout ce qu'il vouloit, & qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit. Il apprit d'abord le métier de son pere, & s'y rendit fort habile. On voioit encore du tems de Pausanias à Athénes un Mercure & des Graces de sa façon : & il est à présumer que ces ouvrages n'auroient pas trouvé lieu parmi ceux des plus grands maîtres de l'art, s'il n'en avoient été jugés dignes.

Pausan. l. 9. p. 596.

On dit que ce fut Criton qui le retira de la boutique de son pere aiant admiré la beauté de son esprit, & ne jugeant pas raisonnable qu'un jeune homme, capable des plus grandes choses, demeurât perpétuellement attaché sur la pierre le ciseau à la main. Il fut disciple d'Archélaüs, qui le prit fort en affection : celui-ci l'avoit été d'Anaxagore, philosophe très-

Diogen. pag. 101

ARTA-XERXE.

très-célébre. Ses prémiéres études eurent pour objet la physique & les choses de la nature, le mouvement des cieux & des astres, selon la coutume de ce tems-là, où l'on ne connoissoit encore que cette partie de la philosophie; & Xénophon nous assure qu'il y étoit très-savant. Mais, *a* après avoir connu par sa propre expérience combien ces sortes de connoissances étoient difficiles, abstruses, envelopées par la nature même, & d'ailleurs peu utiles pour le commun des hommes, il fut le prémier, comme dit Ciceron, qui s'avisa de faire descendre la philosophie du ciel, de la placer dans les villes, de

Lib. 4. *Memorab pag.* 710.

a Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 5. *n.* 10.

Socrates mihi videtur, id quod constat inter omnes, primus à rebus occultis & ab ipsa natura involutis, in quibus omnes ante eum philosophi occupati fuerunt, avocavisse philosophiam, & ad vitam communem adduxisse; ut de virtutibus & vitiis, omninoque de bonis rebus & malis quæreret; cœlestia autem vel procul esse à nostra cognitione censeret, vel, si maxime cognita essent, nihil tamen ad bene vivendum conferre. *Cic. Academic. Quæst. lib.* 1. *n.* 15.

l'introduire même dans les maiſons particuliéres, l'humaniſant pour ainſi dire & la rendant plus familiére, plus à l'uſage de la vie commune, plus à la portée des hommes, & l'appliquant uniquement à ce qui pouvoit les rendre plus raiſonnables, plus juſtes, & plus vertueux. Il trouvoit qu'il y avoit une eſpéce de folie de conſumer toute la vivacité de ſon eſprit & d'emploier tout ſon tems dans des recherches purement curieuſes, environnées de ténébres impénétrables, abſolument incapables de contribuer au bonheur de l'homme, pendant qu'on négligeoit de s'inſtruire des devoirs communs, & ordinaires de la vie, & d'apprendre ce qui eſt conforme ou contraire à la piété, à la juſtice, à l'honnêteté; en quoi conſiſte la force, la tempérance, la ſageſſe; quel eſt le but de tout gouvernement, quelles en ſont les régles, quelles qualités ſont néceſſaires pour bien commander & bien gouverner. Nous verrons dans la ſuite l'uſage qu'il fit de cette étude.

MNEMON.

Xenoph. Memorab. lib. 1. pag. 710.

Bien loin qu'elle l'empéchât de remplir les devoirs d'un bon citoien, elle ſervit à l'y rendre plus fidèle. Il porta les armes comme le faiſoient tous ceux d'Athénes, mais avec des

motifs plus purs & plus éclairés. Il fit plusieurs campagnes, se trouva à plusieurs actions, & s'y distingua toujours par son courage & sa bravoure. On le vit sur la fin de sa vie, donner dans le Sénat, dont il étoit membre, des preuves éclatantes de son zèle pour la justice, sans que les plus grands dangers pussent l'affoiblir.

Il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plupart des devoirs d'un bon citoien. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses, & l'amour de la pauvreté. Il regardoit comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien, & il croioit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité, qu'on se contentoit de moins de choses. [a] Voiant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans de certaines cérémonies, & la quantité infinie d'or & d'argent qu'on y portoit : „ Que de choses, disoit-il, en se féli-

Xenoph. Memorab lib. 1. p. 731.

[a] Socrates in pompa, cùm magna vis auri argentique ferretur : Quàm multa non desidero, inquit! *Cic. Tusc. Quæst. lib. 5. n.*

licitant lui-même sur son état, „ que de chofes dont je n'ai pas besoin ! *Quantis non egeo !*

ARTAXERXE

Il avoit hérité de son pere quatre-vingts mines, c'est-à-dire, quatre mille livres ; & un de ses amis aiant eu besoin de cette somme, il la lui préta. Mais les affaires de cet ami aiant mal tourné, il perdit tout, & il souffrit cette perte avec tant d'indifférence & de tranquillité, qu'il ne songea pas même à s'en plaindre. On voit dans l'œconomique de Xénophon que son bien ne montoit en tout qu'à cinq mines, c'est-à-dire, à deux cens cinquante livres. Il avoit pour amis les plus riches d'Athénes, qui ne purent jamais gagner sur lui qu'il souffrît qu'ils lui fissent part de leurs richesses. Quand il avoit quelque besoin, il ne rougissoit point de l'avouer. [a] *Si j'avois de l'argent*, dit-il, un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau.* Il ne s'adressa à personne en particulier, il se

Liban. in Apol. Socrat. pag. 640.

Xenoph. in Oecon. pag. 822

[a] Socrates amicis audientibus : *Emissem*, inquit, *pallium, si nummos haberem.* Neminem poposcit, omnes admonuit. A quo acciperet, ambitus fuit...Post hoc quisquis properaverit, serò dat : jam Socrati defuit. *Senec. de Benef. lib.* 7. *cap.* 24.

ARTAXERXE

se contenta d'un avis général. Ce fut un combat entre les disciples à qui lui feroit ce petit présent. C'étoit s'y prendre trop tard, dit Sénéque: leur attention auroit dû prévenir ses besoins & sa demande.

Senec. de Benef. l. 5. cap. 6.

Il rejetta généreusement les offres & les présens d'Archélaüs Roi de Macédoine qui vouloit l'attirer chez lui, ajoutant *qu'il ne vouloit point aller trouver un homme qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre.* Un autre Philosophe n'approuve pas cette réponse. " Eût-ce donc été rendre à ce „ Prince un petit service, dit le même „ Sénéque, que de le détromper de ses „ fausses idées de grandeur & de magni„ ficence, de lui inspirer du mépris pour „ les richesses, de lui en montrer le véri„ table usage, de l'instruire dans le „ grand art de régner, en un mot de lui „ apprendre à bien vivre & à bien mou„ rir? Veut-on savoir, continue Sené„ que, la véritable raison qui l'empécha „ de se rendre à la Cour de ce Prince? „ Il ne crut pas qu'il lui convînt d'al„ ler chercher la servitude, lui qui sen„ toit que dans une ville libre on ne „ pouvoit souffrir sa liberté. *Noluit ire ad voluntariam servitutem is cujus liber-*

bertatem civitas libera ferre non potuit. MNE-MON.

L'auſtérité dans laquelle il vivoit en particulier ne le rendoit point ſombre ni ſauvage, comme cela étoit aſſez ordinaire pour lors aux philoſophes. Dans les compagnies & les converſations, il étoit fort gai & fort enjoué; c'étoit lui qui faiſoit la joie & l'agrément des repas. Quoique très pauvre, il ſe piquoit d'être propre ſur ſoi & dans ſa maiſon; & ne pouvant ſouffrir la ridicule affectation d'Antiſthéne, qui portoit toujours des habits ſales & déchirés, il lui diſoit qu'à travers les trous de ſon manteau & ſes vieux haillons on entrevoioit beaucoup de vanité.

Xenoph. in Conviv.

Ælian. l. 4. cap. 11. & l. 9. c. 35.

Une des qualités les plus marquées de Socrate, étoit une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoit altérer. Quelques-uns ont cru qu'il étoit naturellement fougueux & emporté, & que la modération à laquelle il étoit parvenu, étoit l'effet de ſes réflexions, & des efforts qu'il avoit faits pour ſe vaincre lui-même & ſe corriger, ce qui en augmenteroit encore le mérite. Séneque dit qu'il avoit exigé de ſes amis

Senec. de Ira. l. 3. cap. 15.

de

ARTAXERXE de l'avertir quand ils le verroient près de se mettre en colére, & qu'il leur avoit donné ce droit sur lui, comme il l'avoit pris sur eux. [a] En effet, le tems d'appeller du secours contre une passion qui a sur l'homme un empire si puissant & si promt, c'est lorsque nous sommes encore à nous, & de sang froid. Au prémier signal, au prémier mot d'avis, il baissoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant de l'émotion contre un esclave : „ Je te fraperois, dit-il, si je n'étois en colére : *Cæderem te, nisi irascerer*. Aiant reçu un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne savoir pas quand il faut s'armer d'un casque.*

Ibid. l. 1 cap 15

Ibid. lib 3. cap 11.

Sans sortir de sa propre maison, il trouva de quoi exercer sa patience dans toute son étendue. Xanthippe sa femme la mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizare, emportée, violente. Il paroit, qu'avant que de la prendre pour sa compagne, il n'avoit pas ignoré son caractère ; & il dit lui-même dans Xénophon, qu'il l'avoit choisie exprès, persuadé que s'il

Xenoph. in Conviv. pag. 876.

[a] Contra potens malum, &. apud nos gratiosum, dum conspicimus, & nostri sumus, advocemus.

s'il venoit à bout de souffrir ses brusqueries, il n'y auroit personne, quelque difficile qu'il fût, avec qui il ne pût vivre. S'il l'avoit épousée dans cette vûe, il dut certainement en être content. Jamais femme ne porta plus loin la bizarerie d'esprit & la mauvaise humeur. Il n'y eut sorte d'outrage ni d'avanie qu'il n'eût à essuier de sa part. Elle en venoit quelquefois jusqu'à cet excès de colére, que de lui arracher son manteau en pleine rue ; & même un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, à la fin elle lui jetta un pot d'eau sale sur la tète. Il ne fit qu'en rire, disant *qu'il faloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.*

Diog. in Socrat. p. 112.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que Socrate épousa une seconde femme, nommée Myrto, qui étoit petite fille d'Aristide le Juste ; & qu'il eut beaucoup à souffrir de ces deux femmes, qui étoient perpétuellement en querelle ensemble, & qui ne se réunissoient que pour le charger d'injures, & lui faire les outrages les plus piquans. Ils prétendent que pendant la guerre du Péloponnése, après que la peste eut emporté une grande par-

Plut. in vit. Aristid. pag. 335. *Athen. l.* 13. *p.* 555 *Diog. Laert in Socrat. p.* 105.

ARTA-XERXE

partie des Athéniens, il fut rendu à Athénes une Ordonnance par laquelle, pour réparer plutôt les ruines de la République, il étoit permis à chaque citoien d'avoir deux femmes à la fois, & que Socrate usa du bénéfice de la nouvelle loi. Ces Auteurs étoient fondés uniquement sur un passage d'un traité de la Noblesse attribué à Aristote. Mais, outre que selon Plutarque même, Panétius, Auteur fort grave, avoit pleinement réfuté cette opinion ; ni Platon ni Xénophon, qui étoient bien instruits de ce qui regardoit leur Maître, ne parlent de ce second mariage de Socrate ; & d'un autre côté Thucydide, Xénophon, & Diodore de Sicile, qui ont raporté dans un grand détail toutes les particularités de la guerre du Péloponnése, gardent le même silence sur le prétendu Décret d'Athénes qui permettoit la bigamie. On verra dans les prémiers Volumes des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres qui paroitront, une Dissertation de Monsieur Hardion sur ce sujet, où il démontre que le second mariage de Socrate, & l'Ordonnance sur la bigamie, sont des faits supposés.

§. II.

MNEMON.

§. II.

Du Démon ou Esprit familier de Socrate.

Ce ne seroit pas bien connoitre Socrate, que de ne rien savoir du Génie qu'il prétendoit lui avoir servi de conseil & de garde dans la plupart de ses actions. On ne convient pas de ce qu'étoit ce Génie, appellé ordinairement *Le Démon de Socrate* d'un mot grec, *δαιμόνιον* qui signifie quelque chose qui tient du Divin, conçu comme une voix secrette, ou comme un signe, ou comme une inspiration telle qu'en éprouvoient les Devins: Génie, qui le détournoit des entreprises qu'il formoit quand elles devoient lui être préjudiciables, sans jamais le porter à aucune action : *Esse divinum quoddam, quod Socrates dæmonium appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, sæpe revocanti.* Cic. de Divin. lib I n. 122. Plutarque, dans un traité qui a pour titre *Du Génie de Socrate*, raporte les différens sentimens des anciens sur l'existence & sur la nature de ce Génie. Je m'en tiens à celui de tous ces sentimens qui me paroit le Pag. 580. plus naturel & le plus raisonnable, quoiqu'il y insiste peu.

On

ARTA-XERXE. On fait que la Divinité a une connoiffance certaine & claire de l'avenir ; que l'homme n'en peut pénétrer les ténébres que par des conjectures incertaines & confufes : que ceux qui y réuffiffent le mieux font ceux qui par une comparaifon plus exacte & plus fuivie des différentes caufes qui peuvent influer dans l'événement futur, démèlent d'une vûe plus ferme & plus diftincte quel fera le réfultat & l'iffue du combat de ces diverfes caufes pour contribuer au fuccès d'un effet & d'une entreprife, ou pour y mettre obftacle. Cette prévoiance & ce difcernement tiennent du divin, nous élevent au-deffus des autres hommes, nous approchent de la Divinité, nous font entrer en quelque forte dans fes confeils & dans fes deffeins, en nous faifant entrevoir & preffentir jufqu'à un certain point ce qu'elle a réglé pour l'avenir. Socrate avoit un jugement jufte & pénétrant, & une prudence exquife. Il pouvoit appeller ce jugement, cette prudence, *δαιμόνιον quelque chofe de divin ;* ufant d'une forte d'équivoque, pour dire vrai, fans pourtant s'attribuer à lui-même le mérite de fa jufteffe à con-

jecturer

jecturer sur l'avenir. Monsieur l'Abbé Fraguier approche de ce sentiment dans la Dissertation qu'il nous a laissée sur ce sujet dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. MNEMON *Tom. IV. pag. 368.*

L'effet, ou plutôt la fonction de ce Génie, étoit de l'arréter, de l'empécher d'agir, sans le porter jamais à agir. Il recevoit aussi le même avertissement, lorsque ses amis alloient s'engager dans quelque mauvaise affaire qu'ils lui communiquoient; & on raporte plusieurs occasions où ils se trouvérent fort mal de ne l'avoir pas cru. Or quelle autre signification donner à cela, que de lui faire signifier, sous des paroles mystérieuses, un esprit que ses propres lumiéres & la connoissance des hommes rendent éclairé sur l'avenir? Et, si Socrate n'eût voulu diminuer en sa personne le mérite d'un jugement très-sûr en le raportant à une espéce d'instinct; si dans le fonds il eût voulu faire entendre autre chose que ce secours général de la sagesse divine, qui, dans chaque homme, s'explique par la voix de la raison: eut-il évité, dit Xénophon, de passer pour un arrogant & un menteur? *Plat. in Theag. p. 128.* *Memorabil. lib. I. p. 708.*

ARTAXERXE

Dieu m'a toujours empéché de vous parler, dit-il à Alcibiade, tandis que la foibleffe de l'âge eût rendu mes difcours inutiles. Mais préfentement je croi pouvoir entrer en difpute avec un jeune homme ambitieux, à qui les loix ouvrent le chemin aux honneurs de la République. N'eft-ce pas vifiblement la prudence qui empéchoit Socrate de traiter férieufement avec Alcibiade dans un tems où des propos graves & férieux euffent pu lui donner une forte de dégoût dont peutêtre ne feroit-il jamais revenu? Et lorfque, dans le dialogue de la République, Socrate rejette fur l'infpiration d'enhaut fon éloignement pour les affaires publiques, dit-il autre chofe que ce qu'il avance dans fon Apologie, qu'un homme de bien, qui, dans un Etat corrompu fe méle du gouvernement, n'eft pas lontems fans périr? Si, lorfqu'il alla fe préfenter aux Juges qui le devoient condanner, cette voix célefte ne fe fit point entendre pour l'arréter, comme elle faifoit dans les occafions dangereufes, c'eft qu'il n'eftima pas que ce fut pour lui un mal de mourir, furtout à l'âge & dans les circonftances où il étoit. Tout le monde fait quel avoit été,

Plat. I. Alcib. pag. 150.

Lib. 6. de Rep. p. 496.

Apolog. Socrat. p. 31. 32.

Ibid. p. 40.

été, lontems auparavant, son prognostique sur la malheureuse expédition de Sicile. Il l'attribuoit à son Démon, & déclaroit que cela lui étoit inspiré. Un homme sage, qui voit une affaire conduite avec passion & mal concertée, peut être prophéte sur l'événement : il n'a pas besoin d'un Démon qui l'inspire. Mnemos.

Il faut pourtant avouer que le sentiment qui attribue aux hommes des Génies, des Anges, pour les conduire & les garder, n'étoit pas inconnu même aux payens. Plutarque cite des vers de Ménandre, où ce Poéte dit en termes exprès, *Qu'à chaque homme est donné en naissant un bon Génie, qui lui sert pendant toute la vie de maitre & de guide.* De anim. tranquill. p. 474.

Ἅπαντι δαίμων ἀνδρὶ συμπαραστατεῖ

Εὐθὺς γενομένῳ, μυσταγωγὸς τοῦ βίου

Ἀγαθός.

On peut croire avec assez de vraisemblance, que le Démon de Socrate dont on a parlé si diversement, jusqu'à mettre en question si c'étoit un bon ou un mauvais ange, n'étoit autre chose

 que

ARTA-XERXE que la justesse & la force de son jugement, qui par les régles de la prudence, & par le secours d'une longue expérience soutenue de sérieuses réflexions, lui faisoit prévoir quel devoit être le succès des affaires sur lesquelles il étoit consulté, ou sur lesquelles il délibéroit pour lui-même.

Je pense en même tems qu'il n'étoit pas fâché de laisser croire au peuple que c'étoit en effet une divinité, de quelque genre qu'elle fût, qui l'inspiroit, & lui découvroit l'avenir. Cette opinion pouvoit le relever beaucoup dans l'esprit des Athéniens, & lui donner une autorité dont on sait que les plus *a* grands hommes du paganisme étoient fort jaloux, & qu'ils tâchoient de se procurer par des communications secrettes & des entretiens prétendus avec quelque divinité: mais elle lui attira aussi la jalousie de plusieurs citoiens.

§. III.

a Lycurge & Solon eurent recours à l'autorité des oracles pour se donner plus de crédit. Zaleucus prétendoit que ses loix lui avoient été dictées par Minerve. Numa Pompilius vantoit ses entretiens avec la déesse Egerie. Le prémier Scipion l'Africain faisoit croire au peuple que les dieux lui donnoient des avis secrets. Il n'est pas jusqu'à la biche de Sertorius qui avoit quelque chose de divin.

MNEMON

§. III.

Socrate déclaré le plus ſage des hommes par l'oracle de Delphes.

Cette déclaration de l'oracle, ſi avantageuſe en apparence pour Socrate ne contribua pas peu à allumer contre lui l'envie, & à lui ſuſciter des ennemis, comme lui-même nous l'apprend dans ſon apologie, où il raconte ce qui donna lieu à cet oracle, & quel en eſt le véritable ſens. *Plat. in Apolog. p.* 21-23.

Cæréphon, diſciple zélé de Socrate, étant un jour allé à Delphes, demanda à l'Oracle s'il y avoit au monde un homme plus ſage que Socrate. La Prêtreſſe répondit qu'il n'y en avoit aucun. Cette réponſe jetta Socrate dans l'embarras, & il eut peine à en comprendre le ſens. Car d'un côté il ſavoit bien, dit-il lui-même, qu'il n'y avoit en lui aucune ſageſſe, ni petite ni grande; & de l'autre il ne pouvoit ſoupçonner l'Oracle de fauſſeté ou de menſonge, la divinité étant incapable de mentir. Il ſe mit donc en mouvement & ſe donna beaucoup de peine pour en pénétrer le ſens. D'abord il s'adreſſe à un puiſ-

ARTA-XERXE ſant citoien, homme d'Etat & grand politique, qui paſſoit pour un des plus ſages de la ville, & qui lui-même étoit encore plus perſuadé que tous les autres de ſon mérite. Il trouve dans la converſation qu'il ne ſait rien, & le lui inſinue aſſez clairement: ce qui le rendit extrêmement odieux à ce citoien, & à tout ceux qui étoient préſens. Il en fut de même de pluſieurs autres de même profeſſion, & tout le fruit de ſes recherches fut de s'attirer un plus grand nombre d'ennemis. De ces hommes d'Etat il paſſa aux Poétes, qui lui parurent encore plus remplis d'eſtime pour eux-mêmes, mais en effet plus vuides de ſcience & de ſageſſe. Il pouſſe ſes enquêtes juſqu'aux Artiſans. Il n'en trouva pas un, qui parce qu'il réuſſiſſoit dans ſon Art, ne ſe crût très-capable & très inſtruit des plus grandes choſes: cette préſomption étoit le défaut preſque général des Athéniens. Comme ils avoient naturellement beaucoup d'eſprit, ils prétendoient ſe connoitre à tout, & ſe croioient capables de juger de tout. Ses recherches parmi les étrangers ne furent pas plus heureuſes.

Socra-

Socrate ensuite, rentrant en lui-même, & se comparant à tous ceux qu'il avoit interrogés, *a* reconnoissoit que la différence qui étoit entr'eux & lui, c'est que tous les autres croioient savoir ce qu'ils ne savoient pas, au lieu que pour lui il avouoit sincérement son ignorance. Et de là il conclut qu'il n'y a que Dieu seul qui soit véritablement sage, & que c'est aussi ce qu'il a voulu dire par son Oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine n'est pas grand-chose, ou pour mieux dire, qu'elle n'est rien. Et quant à ce que l'Oracle a nommé Socrate, il s'est sans doute servi de mon nom, dit-il, pour me proposer en exemple, comme disant à tous les hommes. Le plus sage d'entre vous c'est celui qui reconnoit, comme Socrate, qu'il n'y a véritablement aucune sagesse en lui. MNEMON.

a Socrates in omnibus ferè sermonibus sic disputat, ut nihil affirmet ipse, refellat alios: nihil se scire dicat, nisi idipsum, eoque præstare ceteris, quòd illi, quæ nesciant, scire se putent; ipse se nihil scire id unum sciat, ob eamque rem se arbitrari ab Apolline omnium sapientissimum esse dictum, quòd hæc esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quòd nesciat. *Cic. Acad. Quæst. lib. 1. n. 15. 16.*

ARTA-XERXE

§. IV.

Socrate se donne tout entier à l'instruction de la Jeunesse d'Athénes. Attachement de ses disciples pour lui. Principes admirables qu'il leur inspire, soit pour le gouvernement, soit pour la religion.

Après avoir raporté quelques particularités de la vie de Socrate, il est tems de passer à ce qui a fait son caractére principal & dominant, je veux dire au soin qu'il prenoit d'instruire les hommes, & sur-tout de former la Jeunesse d'Athénes.

In Apol. Socrat. p. 641.

Il sembloit, dit Libanius, qu'il fût le pere commun de la République, tant il étoit attentif au bien & à l'utilité de tous les citoiens. Mais, comme il est bien difficile de corriger les vieillards, & de faire changer de principes à des personnes qui respectent les erreurs dans lesquelles ils ont blanchi, il consacra principalement ses travaux à l'instruction de la Jeunesse, afin de répandre les semences de la vertu dans un champ plus propre à fructifier.

Plut. An Seni sit ger. Resp. p. 796.

Il n'avoit point une école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heure marquée pour ses leçons. Il ne faisoit point appréter de bancs, & ne mon-

toit point en chaire. Cétoit un philosophe de tous les tems & de toutes les heures. Il enseignoit en tout lieu, & en toute occasion : dans les promenades, dans les conversations, dans les : repas à l'armée & au milieu du camp, dans les assemblées publiques du peuple ou du Sénat, dans la prison même, & lorsqu'il bûvoit la ciguë, il philosophoit, dit Plutarque, & il instruisoit le genre humain. Et de là cet Auteur sensé prend occasion détablir un grand principe en maniére de gouvernement, que Sénéque [a] avant lui avoit mis dans

 tout

[a] Habet ubi se etiam in privato latè explicet magnus animus... Ita delituerit (vir ille) ut ubicumque otium suum absconderit prodesse velit & singulis & universis ingenio, voce, consilio. Nec enim is solus Reip. prodest, qui candidatos extrahit, & tuetur reos, & de pace belloque censet sed, qui juventutem exhortatur, qui in tanta bonorum præceptorũ inopia virtute instruit animos, qui ad pecuniam luxuriamque cursu ruentes prensat ac retrahit, &, si nihil aliud, certè moratur, in privato publicum negotium ágit. An ille plus præstat, qui inter peregrinos & cives, aut urbanus prætor adeuntibus adsessoris verba pronuntiat; quam (qui docet) quid sit justitia, quid pietas, quid patientia, quid fortitudo, quid mortis contemptus, quid deorum intellectus, quam gratuitum bonum sit conscientia? *Senec. de Tranquill. anim. cap.* 3.

ARTAXERXES

tout son jour. Pour être un homme public, dit-il, il n'est pas nécessaire d'être actuellement en charge, de porter la robe de Juge ou de Magistrat, de prendre séance dans les plus grands Tribunaux. Plusieurs de ceux qui le sont, quoiqu'ils soient honorés des beaux noms d'Orateurs, de Préteurs, de Sénateurs, s'ils n'en ont pas le merite, doivent être regardés comme de simples particuliers, & souvent même méritent d'être confondus avec la plus vile populace. Mais quiconque sait donner de sages conseils à ceux qui le consultent; animer les citoiens à la vertu; leur inspirer des sentimens de probité, d'équité, de générosité, d'amour de la patrie: voila, dit Plutarque, le véritable Magistrat & l'homme d'Etat, de quelque condition qu'il soit, & en quelque place qu'il se trouve.

Tel étoit Socrate. On ne peut exprimer les services qu'il rendit à l'Etat par les instructions qu'il donna à la Jeunesse, & par les disciples qu'il forma. Jamais Maître n'en eut ni en plus grand nombre, ni de plus illustres. Platon, quand il seroit le seul, en vaudroit une foule. Près de mourir, il louoit & remercioit Dieu de trois choses: de ce qu'il lui

Plut. in Mario. p. 433.

lui avoit donné une ame raiſonnable, de ce qu'il l'avoit fait naître Grec & non pas barbare, & de ce qu'il avoit placé ſa naiſſance au tems où vivoit Socrate. Xénophon eut le même avantage. On dit qu'un jour, comme il paſſoit dans la rue, Socrate l'aiant arrêté avec ſon bâton lui demanda s'il ſavoit où l'on vendoit des vivres. Il n'eut pas de peine à répondre à cette queſtion. Mais Socrate lui aiant démandé en quel lieu les homme apprenoient la vertu, & voiant que cette ſeconde queſtion l'embarraſſoit: Si tu es curieux de le ſavoir, répliqua le Philoſophe, ſui-moi, & tu l'apprendras. Ce qu'il fit ſur l'heure même; & il fut depuis le prémier qui recueillit ſes diſcours & qui les publia.

MNEMON.

Diog. in Xenoph. p. 120.

Ariſtippe, ſur un entretien avec Iſchomacus, dans lequel il avoit recueilli quelques traits de la doctrine de Socrate, conçut un ſi vif deſir d'aller l'entendre, qu'il en devint tout maigre & tout pâle, juſqu'à ce qu'il pût aller puiſer à la ſource, & ſe remplir d'une philoſophie, dont le fruit étoit de connoitre ſes maux, & de s'en guérir.

Plut. de Curioſ. p. 516.

ARTAXERXE. Ce qu'on raconte d'Euclide le Mégarien, montre encore mieux jusqu'où alloit la passion des disciples de Socrate pour profiter de ses instructions. Il y avoit pour lors une guerre déclarée entre Athénes & Mégare, qui alloit si loin, qu'on faisoit préter serment aux Généraux Athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, & qu'il étoit interdit aux Mégariens, sous peine de la vie de mettre le pié dans l'Attique. Cette défense ne put éteindre ni arréter le zèle d'Euclide. Il sortoit de sa ville sur le soir en habit de femme, la tête couverte d'un voile, & se rendoit la nuit au logis de Socrate; où il se tenoit jusqu'à ce que, le jour approchant il s'en retournoit dans le même état où il étoit venu.

Plut. in Peric. pag. 168.

A. Gell. Noct. Att. l. 6. c. 10.

L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre étoit incroiable. Ils quittoient pere & mere & renonçoient à toutes leurs parties de plaisir, pour s'attacher à Socrate & pour l'entendre. On en peut juger par l'exemple d'Alcibiade, le plus vif & le plus fougueux des jeunes gens d'Athénes. Cependant ce Philosophe ne l'épargnoit pas, & en toute occasion il étoit attentif

tentif à calmer les saillies de ses passions, & à réprimer son orgueil, qui étoit sa grande maladie. J'en ai raporté quelques traits dans le Volume précédent. Un jour qu'Alcibiade faisoit valoir ses richesses & les grandes terres qu'il possédoit ; (car c'est ce qui enfle le cœur de la plupart des jeunes gens de qualité) il le mena devant une carte de Géograhie, & lui demanda où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins & la déméla. Mais étant prié d'y montrer ses terres.,,C'est trop peu de chose dit-il, pour être „ marqué dans un si petit espace. Voi- „ la donc, répliqua Socrate, ce qui „ vous entête si fort, un point de terre „ imperceptible ! „ Le raisonnement pouvoit être poussé encore bien plus loin. Car qu'étoit l'Attique comparée à toute la Gréce, & la Gréce à l'Europe, & l'Europe à toute la terre, & la terre elle-même à la vaste étendue de ces globes infinis qui l'environnent ; Quel avorton, quel néant que le Prince le plus puissant de la terre au milieu de cet abyme de corps & d'espaces immenses, & quelle place y occupe-t-il !

MNEMON.

Ælian. lib. 3. cap. 28.

Les

ARTAXERXE.

Les jeunes gens d'Athénes, éblouis de la gloire de Thémiſtocle, de Cimon, de Périclès, & pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque tems les leçons des Sophiſtes qui leur promèttoient de les rendre de très grands politiques, ſe croioient capables de tout, & aſpiroient aux prémiéres places. L'un d'eux, nommé Glaucon, s'étoit mis ſi fortement en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que perſonne dans ſa famille, ni parmi ſes amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un deſſein ſi peu convenable à ſon âge & à ſa capacité. Socrate qui l'affectionnoit à cauſe de Platon ſon frere, fut le ſeul qui réuſſit à lui faire changer de réſolution.

Xenoph. Memorabil. lib. 3. p. 772-774.

Un jour l'aiant rencontré, il l'aborda avec un diſcours ſi adroit, qu'il l'engagea à l'écouter : c'étoit déja avoir beaucoup gagné ſur lui. Vous avez donc envie de gouverner la République, lui dit-il. Il eſt vrai, répondit Glaucon. Vous ne ſauriez avoir un plus beau deſſein, repartit Socrate. Car ſi vous réuſſiſſez, vous

vous

vous mettrez en état de servir utilement vos amis, d'aggrandir votre maison, & d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connoitre, non-seulement dans Athénes, mais par toute la Gréce: & peutètre que votre renommée volera jusques chez les nations barbares, comme celle de Thémistocle. Enfin, quelque part que vous soiez, vous attirerez sur vous le respect & l'admiration de tout le monde

MNEMON

Une début si insinuant & flateur plut extrêmement au jeune homme, qui se trouvoit pris par son foible: il resta volontiers, sans qu'il fût besoin de l'en presser, & la conversation continua. Puisque vous desirez de vous faire estimer & honorer, il est clair que vous songez à vous rendre utile au public. Assurément. Dites-moi donc je vous prie au nom des dieux, quel est le prémier service que vous prétendez rendre à l'Etat; Comme Glaucon paroissoit embarrassé, & révoit, à ce qu'il devoit répondre: Apparemment, reprit Socrate, ce sera de l'enrichir, c'est-à-dire, d'augmenter ses revenus. C'est cela même. Et, sans doute, vous savez

ARTA-XERXE savez en quoi consistent les revenus de l'Etat, & à combien ils peuvent monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particuliére, afin que si un fonds vient à manquer tout-à-coup, vous puissiez aussitôt le remplacer par un autre. Je vous jure, répondit Glaucon, que c'est à quoi je n'ai jamais songé. Marquez-moi au moins les dépenses que fait la République : car vous savez de quelle importance il est de retrancher celles qui sont superflues. Je vous avoue que je ne suis pas plus instruit sur cet article que sur l'autre. Il faut donc remettre à un autre tems le dessein que vous avez d'enrichir la République : car il vous est impossible de le faire, si vous en ignorez les revenus & les dépenses.

Mais, dit Glaucon, il y a encore un autre moien que vous passez sous silence : on peut enrichir un Etat par la ruine de ses ennemis. Vous avez raison, répondit Socrate. Mais pour cela il faut être le plus fort : autrement on court risque soi-même de perdre ce que l'on a. Ainsi celui qui parle d'entreprendre une guerre, doit connoitre les forces des uns & des autres, afin que s'il trouve son parti le

 MNEMON
le plus fort, il conseille hardiment la guerre; & s'il le trouve le plus foible, il dissuade le peuple de s'y engager. Or savez-vous quelles sont les forces de notre République tant par mer que par terre, & quelles sont celles de nos ennemis? En avez-vous un état par écrit? Vous me ferez plaisir de me le communiquer. Je n'en ai point encore, répondit Glaucon. Je voi bien, dit Socrate, que nous ne ferons pas sitôt la guerre si l'on vous charge du gouvernement: car il vous reste bien des choses à savoir, & bien des soins à prendre.

Il parcourut ainsi plusieurs autres articles non moins importans, sur lesquels il le trouva également neuf; & il lui fit toucher au doit le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement, sans y apporter d'autre préparation qu'une grande estime d'eux-mêmes, & une ambition démesurée de s'élever aux premiéres places. Craignez, mon cher Glaucon, lui dit Socrate, craignez qu'un desir trop vif des honneurs ne vous aveugle, & ne vous fasse prendre un parti qui vous couvriroit de honte, en mettant au grand jour votre incapacité & votre peu de talent.

Glau-

ARTA-XERXE. Glaucon profita des ſages avis de Socrate, & prit du tems pour s'inſtruire en particulier, avant de ſe produire en public. Cette leçon eſt pour tous les ſiécles, & elle peut convenir à beaucoup de perſonnes de tout état & de toute condition.

Xenoph. Memorab lib. 4. pag. 800. Socrate ne preſſoit point ſes amis d'entrer de bonne heure dans les emplois, & il vouloit qu'auparavant on eût travaillé à ſe remplir l'eſprit des connoiſſances néceſſaires pour y réuſſir. *Ibid. p.* 792. Il faudroit être bien ſimple, diſoit-il, pour croire qu'on ne peut apprendre les arts méchaniques ſans le ſecours des maîtres ; & que la ſcience de gouverner les Etats, qui eſt le plus grand effort de la prudence humaine, n'a beſoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Son grand ſoin, par raport à ceux qui aſpiroient aux charges, étoit de les former aux bonnes mœurs ; de jetter en eux de ſolides principes de probité & de juſtice ; & ſur-tout de leur inſpirer un ſincére amour de la patrie, un grand zèle pour le bien public, & une haute idée de la puiſſance & de la bonté des dieux : parce que ſans ces qualités, toutes les autres connoiſſances ne ſer-

vent

vent qu'à rendre les hommes plus méchans, & plus capables de faire du mal. Xénophon nous a conſervé un entretien de Socrate avec Euthydéme ſur la providence, qui eſt un des plus beaux endroits qui ſe trouvent dans les écrits des anciens.

MNEMON.

Ne vous eſt-il jamais venu en penſée, dit Socrate à Eutydéme, combien les dieux ont eu ſoin de donner aux hommes tout ce qu'il leur faut ! Jamais, je vous aſſure, répondit-il. Vous voiez, reprit Socrate, combien la lumiére nous eſt néceſſaire, & combien le préſent que les dieux nous en ont fait doit paroitre précieux. En effet, répondit Euthydéme, ſans elle nous ſerions ſemblables à des aveugles, & toute la nature ſeroit comme morte. Mais, parce que nous avons beſoin de relâche, ils nous ont auſſi donné la nuit pour nous repoſer. Vous avez raiſon, & cela mérite bien que nous leur en rendions de continuelles actions de graces. Ils ont voulu que le ſoleil, cet aſtre ſi éclatant & lumineux, préſidât au jour pour en marquer les différentes parties, & que ſa lumiére ſervît, non-ſeulement à découvrir les merveilles de

ARTA-XERXE. la nature, mais à porter par tout la vie & la chaleur : & en même tems ils ont commandé aux étoiles & à la lune d'éclairer la nuit, qui par elle-même eſt obſcure & ténébreuſe. Y a-t-il rien de plus admirable que cette variété & cette viciſſitude du jour & de la nuit, de la lumiére & des ténébres, du travail & du repos ; & tout cela pour le bien de l'homme ? Socrate parcourt de même les avantages infinis que nous tirons & de l'eau & du feu pour les beſoins de la vie ; & continuant à faire remarquer l'attention merveilleuſe de la Providence ſur tout ce qui nous regarde : Que dites-vous, pourſuit-il en voiant qu'après l'hyver le ſoleil revient vers nous, & qu'à meſure que les fruits d'une ſaiſon ſe flétriſſent & ſe ſéchent, il en mûrit de nouveaux qui leur ſuccédent ? Qu'après avoir rendu ce ſervice à l'homme, il ſe retire, de crainte de nous incommoder par ſa chaleur ? Puis, quand il s'eſt reculé juſqu'à un certain terme, qu'il ne pourroit paſſer ſans nous mettre en danger de mourir de froid, qu'il retourne ſur ſes pas pour reprendre ſa place en cette partie du ciel où ſa préſence nous eſt

la

la plus avantageuſe ? Et parce que nous ne pourrions pas ſupporter ni le froid ni le chaud, ſi nous paſſions en un inſtant de l'un à l'autre, n'admirez-vous point que cet aſtre s'approche & s'éloigne de nous ſi lentement, que nous arrivons aux deux extrémités par des degrés preſque inſenſibles ? [a] Seroit-il poſſible de ne pas reconnoitre dans cet arrangement des ſaiſons de l'année une providence & une bonté attentives non-ſeulement à nos beſoins, mais même juſqu'à nos délices, MNEMON.

Toutes ces choſes, dit Euthydéme ? me font douter ſi les dieux ont d'autres occupations que de combler l'homme de bienfaits. Un ſeul point m'arréte, c'eſt que les animaux participent à tous ces biens autant que nous. Oui, reprit Socrate : mais ne voiez-vous pas que tous ces animaux ne ſubſiſtent que pour le ſervice de l'homme ? Les plus forts & les plus robuſtes d'entr'eux, il les dompte, il les apprivoi-

a Ὥρας ἁρμοττούσας πρὸς τοῦτο παρέχειν, αἳ ἡμῖν οὐ μόνον ὧν δεόμεθα πολλὰ δὲ παντοῖα παρασκευάζουσιν, ἀλλὰ δὲ οἷς εὐφραινόμεθα.

ARTA-XERXE. voiſe, il s'en ſert très utilement pour la guerre, pour le labourage, & pour les autres néceſſités de la vie.

Que ſera-ce, ſi nous conſidérons l'homme en lui mème? Ici Socrate examine la diverſité des ſens, par le miniſtére deſquels l'homme jouit de tout ce qu'il y a de beau & d'excellent dans la nature; la vivacité de l'eſprit & la force de la raiſon, qui l'éléve infiniment au-deſſus de tous les autres animaux; le don merveilleux de la parole, par le moien de laquelle nous nous communiquons réciproquement nos penſées, nous publions nos loix, nous gouvernons les Républiques.

De tout cela, dit Socrate, il eſt aiſé de conclure qu'il y a des dieux, & qu'ils prennent un ſoin particulier de l'homme, quoiqu'il ne puiſſe les découvrir par les ſens. Apercevons-nous la foudre qui briſe tout ce qu'elle rencontre? Diſtinguons-nous les vents qui font ſous nos yeux de ſi terribles ravages? Notre ame même, qui nous eſt ſi intime, qui nous meut & nous anime, la voions-nous? Il en eſt de même de tous les dieux, dont aucun ne ſe rend viſible pour nous diſtribuer ſes faveurs. Ce grand Dieu même

(ces

(ces paroles ſont remarquables, & montrent que Socrate reconnoiſſoit un Dieu ſouverain, ſeul Auteur de tout, & Supérieur à tous les autres, qui n'étoient que ſes miniſtres) ce grand Dieu même qui a bâti l'univers, & qui ſoutient ce grand ouvrage, dont toutes les parties ſont accomplies en bonté & en beauté; lui qui fait qu'elles ne vieilliſſent point avec le tems, & qu'elles ſe conſervent toujours dans une immortelle vigueur, qui fait encore qu'elles lui obéiſſent avec une ponctualité qui ne manque jamais, & avec une rapidité que notre imagination ne peut ſuivre : ce Dieu ſe rend aſſez viſible par tant de merveilles dont il eſt l'auteur, mais il demeure toujours inviſible en lui-même. Ne refuſons donc point de croire même ce que nous ne voions pas : au défaut des yeux du corps, uſons de ceux de l'ame : mais ſur-tout apprenons à rendre de juſtes hommages de reſpect & de vénération à la Divinité, qui ſemble ne vouloir ſe faire ſentir que par ſes bienfaits: Or ce culte, cet hommage, conſiſte à lui plaire; & on ne peut lui plaire, qu'en faiſant ſa volonté.

Voila de quelle maniére Socrate

ARTA-XERXE

Xenoph. l. 4. Memorab. p. 803. & 805.

instruisoit la Jeunesse ; voila les principes & les sentimens qu'il lui inspiroit ; d'un côté, une parfaite soumission aux Magistrats & aux Loix, en quoi il faisoit consister la justice ; de l'autre, un profond respect pour la Divinité, ce qui constitue la religion. Il vouloit qu'on consultât les dieux sur toutes les choses qui passent notre connoissance ; & comme ils ne se découvrent qu'à ceux qu'il leur plait, parce qu'ils ne doivent rien à personne, il recommandoit avant tout de se les rendre propices par une conduite sage & réglée. [a] *Les dieux sont libres*, dit-il, *& il dépend d'eux d'accorder ce qu'on leur demande, ou de donner tout le contraire.* Il cite une belle priére, tirée d'un Poéte dont le nom n'est pas connu. *Grand Dieu donnez-nous les biens qui nous sont nécessaires, soit que nous vous les demandions, ou non ; & éloignez de nous toutes les choses qui pourroient nous nuire, quand même nous vous les*

[a] Ἐπὶ θεοῖς ἐστὶν, οἶμαι ὥστε δὲ διδόναι ἅττ' ἄν τις εὐχόμενος τυγχάνῃ, καὶ τἀναντία τούτων. *Plut. in Alcib.* 2. *pag.* 148.

les demanderions. Le vulgaire penſoit qu'il y a des choſes que les dieux remarquent, d'autres qu'ils ne remarquent point. Mais Socrate enſeignoit que les dieux obſervent toutes nos actions & toutes nos paroles; qu'ils pénétrent jusques dans nos plus ſecrettes penſées; qu'ils ſont préſens à toutes nos délibérations, & qu'ils nous inſpirent dans toutes nos affaires. MNEMON. *Xenoph. Memorab. lib. 1. p. 711.*

§. V.

Socrate s'applique à décréditer les Sophiſtes dans l'eſprit des jeunes gens d'Athénes. Ce qu'il faut entendre par l'Ironie qui lui eſt attribuée.

Socrate avoit à prémunir les jeunes gens contre un mauvais goût qui depuis quelque tems commençoit à prévaloir dans la Gréce. On voioit paroitre des hommes faſtueux, qui, prenant la place des prémiers Sages de la Gréce, avoient une conduite entiérement oppoſée. Car, au lieu qu'infiniment éloignés de toute avarice & de toute ambition, Pittacus, Bias, Talès, & les autres, faiſoient leur principale occupation de l'étude de la ſageſſe; ceux-

ARTA-XERXE

Plut. in Apolog p. 19. & 20.

ci, ambitieux & avares, s'intriguoient dans les affaires du monde : & trafiquoient de leur prétendu ſavoir. *a* Ils ſe nommoient Sophiſtes. Ils alloient de ville en ville. Ils s'y faiſoient annoncer comme des oracles. Ils marchoient accompagnés d'une foule de diſciples, qui, par une eſpéce d'enchantement, abandonnoient le ſein de leurs parens, pour ſe livrer à ces maîtres orgueilleux qu'ils paioient bien chérement. Il n'y avoit rien que ces Docteurs n'enſeignaſſent. Théologie, Phyſique, Morale, Arithmétique, Aſtronomie, Grammaire, Muſique, Poéſie, Rhétorique, Hiſtoire: ils ſavoient tout, & pouvoient tout enſeigner. Leur fort étoit la philoſophie & l'éloquence. La plupart comme Gorgias, ſe piquoient de ſatisfaire ſur le champ à toutes les queſtions qu'on leur pouvoir faire. Les jeunes gens n'emportoient de leurs inſtructions qu'une ſotte eſtime d'eux mêmes, & qu'un mépris général pour tous les autres; & il ne ſortoit aucun diſciple de ces écoles qui ne fût plus impertinent que quand il y étoit entré.

Il

a Sic enim appellantur hi qui oſtentationis aut quæſtûs cauſa, philoſophantur *Cic. in Lucul. n.* 129.

Il s'agiſſoit de décrediter dans l'eſprit des jeunes Athéniens la fauſſe éloquence & la mauvaiſe dialectique de ces orgueilleux maîtres. Les attaquer de front, & les combattre directement par un diſcours ſuivi, Socrate étoit très-capable de le faire, car il poſſèdoit dans un ſouverain degré le talent de la parole & celui du raiſonnement : mais ce n'eût pas été le moien de réuſſir contre de grands diſcoureurs, qui ne cherchoient qu'à éblouir leurs auditeurs par un vain éclat & un flux rapide de paroles. Il ſuivit une autre route, & *a* emploiant les détours & la ſouplesse de l'Ironie, qu'il ſavoit manier avec un art & une délicateſſe merveilleuſe, il prit le parti de cacher ſous une ſimplicité apparente, & ſous une ignorance affectée, toute la beauté & toutes les richeſſes de ſon eſprit. La nature, qui lui avoit donné une ſi belle ame, ſembloit lui avoir formé l'extérieur exprès pour ſoutenir le caractére ironique. Il étoit fort laid, & outre ſa laideur, *b* il avoit dans la phy-

MNEMON.

Xenoph. ſ. in Conviv. pag. 883.

a Socrates in ironia diſſimulantiaque longè omnibus lepore atque humanitate præſtitit. *Cic. lib. 2 de Orat. n.* 270. b Zopyrus phyſio-

ARTAXERXE.

physionomie quelque chose d'ébété & de stupide. Tout l'air de sa personne, qui n'avoit rien que de très-commun & de très-pauvre, répondoit parfaitement à l'air de son visage.

Plat. in Propag p. 314. 315. & 335. In Lachet. p. 186. & c.

Quand *a* il se trouvoit dans une compagnie avec quelqu'un de ces Sophistes, il proposoit ses doutes d'un air timide & modeste, faisoit des questions toutes simples ; & comme s'il n'eût pu se faire entendre autrement, il usoit de comparaisons triviales, & prises des métiers les plus vils. Le Sophiste l'écoutoit avec une attention dédaigneuse, & au lieu de donner une réponse précise, il se jettoit dans des lieux communs, & discouroit beaucoup sans rien dire qui

gnomon ... stupidum esse Socratem dixit & bardum. *Cic. de Fat. n.* 10.

a Socrates de se ipse detrahens in disputatione, plus tribuebat iis quos volebat refellere. Ita, cùm aliud diceret atque sentiret, libenter uti solitus est illa dissimulatione, quam Græci *αἰρωνείαν* vocant. *Cic. Academ. Quæst. lib.* 4 *n.* 15.

Sed & illum quem nominavi (Gorgiam) & ceteros Sophistas, ut è Platone intelligi potest, lusos videmus à Socrate. Is enim percontando atque interrogando elicere solebat eorum opiniones quibuscum differebat, ut ad ea, quæ ii respondissent, si quid videretur, diceret. *Cic de Finib, lib.* 2. *n.* 2.

fût à propos. Socrate, après avoir applaudi pour ne pas effaroucher son homme, le prioit de vouloir bien se proportionner à sa foiblesse & descendre jusqu'à lui, en satisfaisant à ses demandes en peu de mots, parce que ni son esprit ni sa mémoire n'étoient pas capables de comprendre & de retenir tant de choses si belles & si relevées, & que toute sa science se réduisoit à interroger ou à répondre. MNEMON.

Cela se disoit devant une nombreuse assemblée, & le Docteur ne pouvoit reculer. Quand une fois Socrate l'avoit tiré de son fort en l'obligeant de répondre succinctement à ses questions, alors par la justesse de sa dialectique, il le conduisoit de l'un à l'autre jusqu'aux conséquences les plus absurdes: &, après l'avoir forcé à se contredire lui-même ou à se taire, il se plaignoit de ce que ce savant homme ne daignoit pas l'instruire. Cependant les jeunes gens appercevoient le foible de leur maître, & l'admiration qu'ils avoient eue pour lui se tournoit en mépris. Le nom de Sophiste devenoit odieux & ridicule.

On juge aisément que des hommes du caractére des Sophistes dont je

ARTAXERXES viens de parler, qui étoient en crédit chez les Grands, qui dominoient parmi la Jeuneſſe d'Athénes, qui depuis lontems étoient en poſſeſſion de la gloire de bel eſprit & de la réputation de ſavant, ne pouvoient être attaqués impunément, d'autant plus qu'on les prenoit en même tems par les deux endroits les plus ſenſibles, l'honneur & l'intérêt. Auſſi Socrate, pour avoir ôſé entreprendre de démaſquer leurs vices, & de décrier leur fauſſe éloquence, éprouva-t-il de la part de ces hommes également corrompus & orgueilleux, tout ce qu'on peut craindre & attendre de l'envie la plus maligne, & de la haine la plus envenimée. C'eſt ce qu'il eſt tems d'expoſer.

Plat. in Apolog p. 23.

§. VI.

Socrate eſt accuſé de penſer mal des dieux, & de corrompre la jeuneſſe d'Athénes, Il ſe défend ſans art & ſans baſſeſſe. Il eſt condamné à mort.

An. M. 3602, Av. J. C. 402.

L'accuſation de Socrate fut intentée un peu avant le prémiére année de la XCV. Olympiade, peu de tems après que les trente Tyrans eurent

rent été chaſſés d'Athénes la ſoixante-neuviéme année de la vie de Socrate : mais elle avoit été préparée lontems auparavant. L'oracle de Delphes qui l'avoit déclaré le plus ſage des hommes, le décri où il mettoit la doctrine & les mœurs des Sophiſtes de ſon tems qui étoient fort accrédités, la liberté avec laquelle il attaquoit tous les vices, l'attachement ſingulier de ſes diſciples pour ſa perſonne & pour ſes maximes ; tout cela avoit indiſpoſé les eſprits contre lui, & lui avoit attiré beaucoup d'envieux.

MNEMON.

Ses ennemis aiant juré ſa perte, & ſentant la difficulté de l'entrepriſe, dreſſérent de loin leurs batteries, & l'attaquérent d'abord, non à viſage découvert, mais par des ſouterrains & par des voies ſourdes & cachées. On dit que pour ſonder la diſpoſition du peuple à l'égard de Socrate, & preſſentir s'ils pourroient en ſûreté le citer un jour devant les Juges, ils engagérent Ariſtophane à le jouer ſur le théatre dans une Comédie où il jetteroit les ſemences de l'accuſation qu'ils méditoient contre lui. Il n'eſt pas bien ſûr qu'Ariſtophane ait été

Ælian. l. 2. cap. 13. Plat. in Apolog. Socr. pag. 19.

ſuborné par Anytus & par les ennemis de Socrate pour compoſer contre lui une piéce Satyrique. Il y a beaucoup d'apparence que le mépris déclaré de Socrate pour toutes les comédies en général, & en particulier pour celles d'Ariſtophane, pendant qu'il témoignoit une eſtime extraordinaire pour les tragédies d'Euripide, que ce mépris, dis-je, fut le vrai motif qui engagea le Poéte à ſe venger du Philoſophe. Quoi qu'il en ſoit, Ariſtophane, à la honte de la Poéſie, préta ſa plume à la mauvaiſe volonté des ennemis de Socrate, ou à ſon propre reſſentiment, & emploia tous ſes talens & tout ſon génie à décrier le plus homme de bien qu'ait eu le Paganiſme.

Il compoſa une piéce intitulée *Les Nuées*. Il introduit ſur la Scéne le Philoſophe perché dans un panier, & guindé au milieu des airs & des nuées, d'où il débite les maximes, ou plutôt les ſubtilités les plus ridicules. Un débiteur fort âgé, qui deſiroit ſe dérober aux vives pourſuites de ſes créanciers, vient le trouver pour apprendre de lui l'art de tromper en Juſtice ſes parties, de leur prouver par

par des raiſons ſans replique qu'il ne MNEMON
leur doit rien, en un mot d'une mauvaiſe cauſe d'en faire une très-bonne. Mais ſe ſentant incapable de profiter des ſublimes leçons de ſon nouveau Maître, il lui améne ſon fils à ſa place. Ce jeune homme, fort peu de tems après, ſort de cette ſavante école ſi bien inſtruit, qu'à la prémiére rencontre il bat ſon pere, & lui prouve par des argumens ſubtils mais invincibles, qu'il a eu raiſon d'en uſer de la ſorte. Dans toutes les ſcénes où paroit Socrate, le Poéte lui fait dire mille impertinences, mille impiétés contre les dieux & ſur tout contre Jupiter. Il le fait parler comme un homme plein de vanité, d'eſtime pour ſoi-même, & de mépris pour tous les autres; qui veut, par une curioſité criminelle, pénétrer ce qui ſe paſſe dans les cieux, & ſonder ce qui eſt dans les abymes de la terre; qui ſe vente d'avoir des moiens de faire toujours triompher l'injuſtice; & qui ne ſe contente pas de garder ces ſecrets pour lui, mais qui les enſeigne aux autres, & par-là corrompt la Jeuneſſe. Tout cela eſt accompagné d'une fineſſe de raillerie

ARTA-XERXE.

& d'un ſel, qui ne pouvoit pas manquer de plaire infiniment à un peuple d'un goût auſſi délicat & raffiné qu'étoit celui d'Athénes, & naturellement envieux de tout mérite qui excelloit au deſſus des autres. Auſſi les Athéniens en furent ſi charmés, que ſans attendre que la repréſentation fût finie, ils ordonnérent que le nom d'Ariſtophane ſeroit écrit au-deſſus des noms de tous ſes rivaux.

Socrate, qui avoit ſû qu'on devoit le jouer ſur le théatre, ſe trouva ce jour-là à la Comédie contre ſon ordinaire: car il n'avoit pas coutume d'aller à ces aſſemblées, ſinon lorſqu'on devoit repréſenter quelque nouvelle tragédie d'Euripide, qui étoit ſon intime ami, & dont il eſtimoit les piéces à cauſe des principes ſolides de morale qu'il avoit ſoin d'y répandre. Encore remarque-t-on qu'une fois il n'eut pas la patience d'en voir achever une, où l'Acteur avoit commencé quelque maxime dangereuſe, mais qu'il ſortit auſſitôt, ſans conſidérer qu'il pouvoit nuire à la réputation de ſon ami. Il n'alloit jamais aux Comédies, que quand Alcibiade ou Critias l'y traînoient

mal-

malgré lui, choqué de la licence effrénée qui y régnoit, & ne pouvant souffrir qu'on déchirât ouvertement la réputation de ses concitoiens. Il assista à celle-ci sans s'émouvoir, & sans marquer le moindre mécontentement; & quelques étrangers étant en peine de savoir qui étoit ce Socrate dont on parloit dans toute la piéce, il se leva de sa place, & se laissa voir tant que l'action dura. Il disoit à ceux qui étoient autour de lui, & qui s'étonnoient de son sang froid & de sa patience, qu'il s'imaginoit être à un grand repas où l'on se moquoit de lui agréablement, & qu'il faloit entendre raillerie.

MNEMON.

Plut. de educ. liber. p. 10.

Il n'y a point d'apparence, comme je l'ai déja remarqué, qu'Aristophane, quoiqu'il ne fût pas ami de Socrate, soit entré dans les noirs complots de ses ennemis, & qu'il ait songé à le faire périr. Il est plus croiable qu'un Poéte, qui divertissoit le public aux dépens des prémiers Magistrats & des Généraux les plus célébres, ait aussi voulu le faire rire aux dépens d'un Philosophe. Toute la noirceur étoit du côté de ses envieux & de ses ennemis, qui espéroient tirer contre

lui

ARTA-XERXE

lui un grand avantage de la repréſentation de cette comédie. En effet l'artifice étoit profond, & habilement imaginé. En jouant un homme ſur le théatre, on ne le montre que par ſes endroits mauvais ou foibles, ou équivoques. Cette vûe conduit au ridicule: le ridicule accoutume au mépris de la perſonne, & le mépris à l'injuſtice. Car on eſt naturellement hardi à inſulter, à maltraiter, à offenſer un homme que tout le monde mépriſe.

Voila les premiers coups qu'on lui porta, qui ſervirent comme d'eſſai & d'épreuve pour la grande affaire qu'on ſongeoit à lui ſuſciter. On la laiſſa dormir lontems, & ce ne fut que plus de vingt ans après qu'elle éclata. Les troubles de la République purent bien donner lieu à ce long délai. Car ce fut dans cet intervalle que ſe fit l'entrepriſe contre la Sicile, dont le ſuccès fut ſi malheureux qu'Athénes fut aſſiégée & priſe par Lyſandre, qui y changea la forme du gouvernement, & y établit les trente Tyrans qui n'en furent chaſſés que fort peu de tems avant l'événement dont nous parlons.

Alors

Alors Mélitus se porta pour accusateur, & intenta un procès dans les formes à Socrate. Il formoit contre lui deux chefs d'accusation. Le prémier, qu'il n'admettoit point les dieux qui étoient reconnus dans la République, & qu'il introduisoit de nouvelles divinités: le second, qu'il corrompoit la Jeunesse d'Athénes; & il concluoit à la mort.

MNEMON.
AN. M. 3603.
Av. J. C. 401.

Jamais accusation n'eut moins de fondement que celle-ci, ni même moins d'apparence & de prétexte. Il y avoit quarante ans que Socrate faisoit profession d'instruire la Jeunesse d'Athénes. Il n'avoit jamais dogmatisé en secret, ni dans les ténébres. Ses leçons étoient publiques, & se faisoient à la vûe d'un grand nombre d'auditeurs. Il avoit toujours gardé la même conduite, & enseigné les mêmes principes. De quoi s'avise donc Mélitus après tant d'années? Comment son zéle pour le bien public, après avoir été si lontems endormi & languissant, se réveille-t-il tout-à-coup, & devient-il si vif? Est-il pardonnable à un citoien aussi zélé & aussi homme de bien que le veut paroitre Mélitus, d'être demeuré muet

&

ARTA-XERXE & immobile, pendant que sous ses yeux on corrompoit toute la Jeunesse de la ville en lui inspirant des maximes séditieuses, & en lui donnant du dégoût & du mépris pour le gouvernement présent? Car celui qui n'empéche point un mal quand il le peut, est aussi criminel que celui qui le commet. C'est Libanius qui parle ainsi dans une déclamation qui a pour titre, Apologie de Socrate. Mais, continue-t-il, je veux que Mélitus, soit distraction, soit indifférence, soit véritables & sérieuses occupations, n'ait point songé pendant tant d'années à intenter une accusation contre Socrate: comment, dans une ville, comme Athénes, pleine de sages Magistrats, &, ce qui est bien plus fort, pleine de hardis Délateurs, a-t-il pu se faire qu'une conspiration aussi publique que celle qu'on attribuoit à Socrate ait échapé à des yeux que l'amour de la patrie, ou la malignité de la calomnie, rendoient si attentifs & si vigilans? Rien ne fut jamais moins croiable, ni plus destitué de toute vraisemblance.

Liban. in Apolog. Socr. pag. 645. 648.

Dès que le complot eut éclaté, les amis de Socrate se préparérent à sa

Cicer. lib. 1. de Orat. num. 231. 233.

sa défense. Lysias, le plus habile orateur de son tems, lui apporta un discours qu'il avoit travaillé avec grand soin, où il mettoit les raisons & les moiens de Socrate dans tout leur jour, & où il avoit répandu des passions tendres & touchantes, capables d'émouvoir les cœurs les plus durs. Socrate le lut avec plaisir, & le trouva fort bien fait: mais, comme il étoit plus conforme aux régles de la Rhétorique qu'aux sentimens de fermeté d'un Philosophe, il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lysias lui aiant demandé comment il étoit possible que ce discours fût bienfait s'il ne lui étoit pas propre: de même dit-il, en se servant selon sa coutume de comparaisons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des souliers magnifiques, brodés d'or, & ausquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Il demeura donc ferme dans la résolution qu'il avoit prise de ne point s'abaisser à mandier des suffrages par toutes les voies pleines de lâcheté qui étoient alors en usage. Il n'emploia ni les artifices ni les couleurs de l'é-

MNEMON.

Quintil. l. 11. c. 1.

ARTA-XERXE

loquence. Il n'eut point recours aux sollicitations ni aux priéres. Il ne fit point venir sa femme ni ses enfans, pour fléchir ses Juges par leurs gémissemens & leurs larmes. Néanmoins, *a* s'il refusa constamment d'emploier une voix étrangére pour se défendre, & de paroitre devant ses Juges dans la posture humiliante de suppliant, il n'en usa point ainsi par un sentiment d'orgueil, ni de mépris pour ses Juges. Ce fut par une noble & fiére assurance qui partoit de grandeur d'ame, & que donne ordinairement l'innocence & la vérité. Ainsi sa défense n'eut rien de timide, ni de foible. C'est un discours ferme, mâle, généreux, sans passion, sans émotion, qui ressent la liberté d'un Philosophe, sans autre ornement que celui de la vérité, & où l'on voit briller par tout le caractère & le langage de l'innocence. Platon, qui étoit présent, le recueillit ensuite, & sans rien ajouter à la vérité en composa l'ouvrage intitulé l'Apologie de Socra-

a His & talibus adductus Socrates, nec patronum quæsivit ad judicium capitis, nec judicibus supplex fuit; adhibuitque liberam contumaciam à magnitudine animi ductam, non à superbia. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 1. *n.*

crate, l'un des chef-d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits. J'en ferai un extrait. MNEMON.

Au jour marqué, le procès fut instruit dans les formes, les parties comparurent devant les Juges, & Mélitus porta la parole. Plus sa cause étoit mauvaise & dépourvûe de preuves, plus il eut besoin d'adresse & d'artifice pour en couvrir le foible. Il n'omit rien de ce qui pouvoit rendre sa partie adverse odieuse, & à la place des raisons qui lui manquoient, il substitua l'éclat séduisant d'une éloquence vive & brillante. Socrate, en marquant qu'il ne savoit pas quelle impression avoit fait sur les Juges le discours de ses accusateurs, avoue, pour ce qui le regarde, qu'il s'étoit presque méconnu lui-même, tant ils avoient donné de couleur & de vraisemblance à leurs raisons, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans tout ce qu'ils avoient avancé.

Plat. in Apolog. Socrat. Xenoph. in Apolog. Socr. & in Memorabil.

J'ai déja dit qu'ils établissoient deux chefs d'accusation. Le prémier regarde la religion. Socrate recherche avec une curiosité impie ce qui se passe dans les cieux & dans le sein de la terre. Il ne reconnoit point les dieux que sa patrie révére. Il travaille

Plat. in Apolog. pag. 24.

à

ARTAXERXE à introduire de nouvelles divinités ; &, si on l'en croit, un dieu inconnu l'inspire dans toutes ses actions. Pour trancher le mot, il ne croit aucun dieu.

Le second chef regarde l'intérêt de l'Etat, & le gouvernement public. Socrate corrompt les jeunes gens en leur inspirant de mauvais sentimens sur la divinité, en leur apprenant à mépriser les loix & l'ordre établi dans la République, en déclarant publiquement qu'on a tort de choisir les Magistrats au * sort, en décriant les assemblées publiques où l'on ne le voit jamais paroitre, en enseignant l'art de rendre bonnes les plus méchantes causes, en s'attachant la Jeunesse par un esprit d'orgueil & d'ambition sous prétexte de l'instruire, en montrant aux enfans qu'ils peuvent impunément maltraiter leurs peres. Il se prévaut d'un oracle prétendu, & se croit le plus sage de tous les

* *Socrate en effet n'approuvoit pas cette maniere de choisir les Magistrats. Il faisoit remarquer que si on avoit affaire d'un pilote, d'un musicien, d'un architecte, on ne voudroit pas le prendre au hazard ; quoique les fautes de ces gens-là ne soient pas d'une si grande importance que celles qui se commettent dans le gouvernement de la République.* Xenoph. Memorabil. lib. 1. pag. 712.

hommes. Il taxe tous les autres de folie, & condanne ſans réſerve toutes leurs maximes & toutes leurs actions, ſe conſtituant de ſa propre autorité le cenſeur & le réformateur général de l'Etat. Et cependant on voit quel a été le fruit de ſes leçons dans la perſonne de Critias, & dans celle d'Alcibiade, ſes plus intimes amis, qui ont fait beaucoup de mal à leur patrie, & ont été de très-méchans citoiens & des hommes très-déréglés.

On finiſſoit par avertir les Juges de ſe bien tenir ſur leur garde contre l'éloquence éblouiſſante de Socrate, & de ſe défier extrêmement des tours inſinuants & artificieux qu'il emploieroit pour les ſéduire.

C'eſt par où Socrate commença ſon diſcours, en déclarant qu'il parleroit aux Juges comme il avoit coutume de le faire dans ſes entretiens ordinaires, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de ſimplicité & ſans art. *Plat. pag. 17.*

Puis il entre en détail. Sur quel fondement peut-on ſoutenir qu'il ne reconnoit point les dieux de la République, lui qu'on a vû ſouvent ſacrifier dans ſa maiſon & dans les temples? Peut-on douter qu'il ne ſe ſerve *Plat. pag. 27. Xenoph. p. 703.*

de

ARTAXERXE de la divination, puiſqu'on lui fait un crime de publier qu'il recevoit des conſeils d'une certaine divinité, d'où l'on a conclu qu'il en vouloit introduire de nouvelles? Mais en cela il n'introduit rien de plus nouveau que les autres, qui, ajoutant foi à la divination, obſervent le vol des oiſeaux, conſultent les entrailles des victimes, remarquent juſqu'aux paroles & aux rencontres inopinées: moiens différens, dont les dieux ſe ſervent pour donner aux hommes la connoiſſance de l'avenir. Anciennes ou nouvelles, il eſt toujours vrai que Socrate reconnoit des divinités, de l'aveu même de Mélitus, qui dans ſon information avoue que Socrate croit des démons, c'eſt-à-dire, des eſprits ſubalternes, enfans des dieux. Or tout homme qui croit des enfans des dieux, croit des dieux.

Xenoph. pag. 710. Quant à ce qui regarde les recherches impies des choſes naturelles qu'on lui impute, ſans mépriſer ni condanner ceux qui s'appliquent à l'étude de la Phyſique, il déclare que pour lui il s'eſt donné tout entier à ce qui concerne les mœurs, la conduite de la vie, les régles du gouverne-

nement, comme à une connoissance infiniment plus utile que toutes les autres: & il prend à témoin de ce qu'il avance tous ceux qui l'ont écouté, qui peuvent le démentir s'il ne dit pas vrai. MNEMON.

« On m'accuse de corrompre les jeunes gens, & de leur inspirer des maximes dangereuses soit par raport au culte des dieux, soit par raport aux régles du gouvernement. Vous savez, Athéniens, que je n'ai jamais fait profession d'enseigner, & l'envie, quelque animée qu'elle soit contre moi, ne me reproche point d'avoir jamais vendu mes instructions. J'ai sur cela un témoin qu'on ne peut démentir, c'est la pauvreté. Toujours également prêt à me livrer au riche & au pauvre, & à leur donner tout le loisir de m'interroger, ou de me répondre, je me prête à quiconque cherche à devenir vertueux; & si parmi mes auditeurs il s'en trouve qui deviennent honnêtes gens ou mal-honnêtes gens, il ne faut ni m'attribuer la vertu des uns dont je ne suis point la cause, ni m'imputer les vices des autres ausquels je n'ai point contribué. Toute mon *Plat. pag. 31. 33.*

« oc-

ARTA-XERXE

„ occupation, c'eſt de vous perſuader „ jeunes & vieux qu'il ne faut pas tant „ aimer ſon corps, ni les richeſſes, „ ni toutes les autres choſes de quel- „ que nature qu'elles ſoient, qu'il faut „ aimer ſon ame. Car je ne ceſſe de „ vous dire que la vertu ne vient „ point des richeſſes, mais au con- „ traire que les richeſſes viennent de „ la vertu, & que c'eſt de là que naiſ- „ ſent tous les autres biens qui arrivent „ aux hommes & en public & en par- „ ticulier.

„ Si parler de la ſorte c'eſt cor- „ rompre la Jeuneſſe, j'avoue, Athé- „ niens, que je ſuis coupable, & que „ je mérite d'être puni. En cas que ce „ que je dis ne ſoit pas vrai, il eſt „ aiſé de me convaincre de menſon- „ ge. Je voi ici un grand nombre de „ mes diſciples: ils n'ont qu'à paroi- „ tre. Mais un ſentiment de retenue „ & de conſidération les empéche „ peut-être d'élever leur voix contre „ un Maître qui les a inſtruits. Du „ moins leurs peres, leurs freres, „ leurs oncles ne peuvent ſe diſpen- „ ſer, comme bons parens & bons „ citoiens, de venir demander ven- „ geance contre le corrupteur de leurs

fils,

fils, de leurs neveux, ou de leurs fre- « res. Mais ce sont ceux-là même qui « prennent ici ma défense, & qui s'in- « téressent au succès de ma cause. «

MNEMON.

Jugez comme il vous plaira, « Athéniens; mais je ne puis ni me « repentir de ma conduite, ni en « changer. Il ne m'est point libre de « quitter ou d'interrompre une fonc- « tion que Dieu même m'a imposée. « Or c'est lui qui m'a chargé du soin « d'instruire mes concitoiens. Si, « après avoir gardé fidélement tous « les postes où j'ai été mis par nos « Généraux à Potidée, à Amphipolis, « à Délium, la crainte de la mort me « faisoit maintenant abandonner ce- « lui où la divine Providence m'a « placé, en m'ordonnant de passer « mes jours dans l'étude de la Philo- « sophie pour ma propre instruction « & pour celle des autres, ce seroit « là véritablement une désertion bien « criminelle, & qui mériteroit qu'on « me citât devant ce Tribunal com- « me un impie qui ne croit point de « dieux. Quand vous seriez disposés « à me renvoier absous à condition « que dorénavant je garderois le « silence, je vous répondrois sans «

Plat. pag. 28. 29.

» ba-

ARTAXERXE

„ balancer: Athéniens, je vous honore „ & je vous aime, [a] mais j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous;& pendant qu'il „ me restera un souffle de vie, je ne „ cesserai jamais de philosopher, en „ vous exhortant toujours, en vous „ reprenant à mon ordinaire, & en „ vous disant à chacun quand je vous „ rencontrerai: *O mon * cher, ô citoien* „ *de la plus fameuse cité du monde &* „ *pour la sagesse & pour la valeur, n'avez-vous point de honte de ne penser* „ *qu'à amasser des richesses, & qu'à acquerir de la gloire, du crédit, des honneurs, & de négliger les trésors de la* „ *prudence, de la vérité, de la sagesse, &* „ *de ne pas travailler à rendre votre ame* „ *aussi bonne & aussi parfaite qu'elle* „ *puisse être?*

Plat. p. 31. „ On me reproche, & l'on impute „ à lâcheté, de ce que m'ingérant de „ donner des avis à chacun en particulier, j'ai toujours évité de me „ trouver dans vos assemblées pour „ donner mes conseils à la patrie. Je „ croiois avoir fait suffisamment mes preu-

a Πέισομαι τῷ θεῷ μᾶλλον ἢ ὑμῖν.

* *Le grec porte,* O le meilleur des hommes: *ὦ ἄριστε ἀνδρῶν ce qui étoit une maniére obligeante de saluer.*

 MNEMON

preuves de courage & de hardiesse, «
& dans les campagnes où j'ai porté «
les armes aves vous, & dans le Sénat «
lorsque seul je m'opposai au juge- «
ment injuste que vous prononçâtes «
contre les dix Capitaines qui n'a- «
voient pas recueilli & enterré les «
corps de ceux qui avoient été tués «
ou noiés au combat naval des îles «
Arginuses, & lorsqu'en plus d'une «
occasion je résistai aux ordres vio- «
lens & cruels de trente Tyrans. Ce «
qui m'a donc empéché de paroitre «
dans vos assemblées, Athéniens, «
c'est cet Esprit familier, cette voix «
divine dont vous m'avez si souvent «
entendu parler, & que Mélitus a si «
fort tâché de tourner en ridicule. «
Cet Esprit s'est attaché à moi dès «
mon enfance : c'est une voix qui ne «
se fait entendre que lorsqu'elle veut «
me détourner de ce que j'ai résolu; «
car jamais elle ne m'exhorte à rien «
entreprendre. C'est elle qui s'est tou- «
jours opposée à moi, quand j'ai «
voulu me méler des affaires de la «
République. Et elle s'y est opposée «
fort à propos : car il y a lontems «
que je ne serois plus en vie si je «
m'étois mélé des affaires d'Etat, & «

„ je n'aurois rien avancé ni pour vous „ ni pour moi. Ne vous fâchez point, je „ vous prie, si je ne vous déguise rien, „ & si je vous parle avec liberté & vé„ rité. Tout homme qui voudra s'op„ poser généreusement à un peuple en„ tier, soit à vous ou à d'autres, & qui „ se mettra en tête d'empécher qu'on „ ne viole les loix, qu'on ne com„ metre des iniquités dans la ville, ne „ le fera jamais impunément. Il faut de „ toute nécessité que celui qui veut „ combattre pour la justice, pour peu „ qu'il veuille vivre, demeure simple „ particulier, & qu'il ne soit pas hom„ me public.

Plat. p. 34. 35.

„ Au reste, Athéniens, si, dans „ l'extrême danger où je me trouve, „ je n'imite point la conduite de plu„ sieurs citoiens, qui, dans un péril „ beaucoup moins grand, ont conjuré „ & supplié leurs Juges avec larmes, „ & ont fait paroitre ici leurs enfans, „ leurs parens, leurs amis ; ce n'est ni „ par une opiniatreté superbe, ni par „ aucun mépris que j'aie pour vous : „ mais pour votre honneur, & pour „ celui de toute la ville. Il faut qu'on „ sache que vous avez des citoiens qui „ ne regardent point la mort comme

un

un mal, & qui ne donnent ce nom „ MNE-
qu'à l'injustice & à l'infamie. A l'âge „ MON.
où je suis, & avec toute ma répu- „
tation vraie ou fausse, me convien- „
droit-il, après toutes les leçons que „
j'ai données sur le mépris de la „
mort, de la craindre, & de démentir „
par un dernier acte tous les principes „
& les sentimens de ma vie passée? „

Mais, sans parler de la gloire qui „
seroit si fort blessée par une telle dé- „
marche, je ne croi pas qu'il soit „
permis de prier son Juge, ni de se „
faire absoudre par ses supplications: „
il faut le persuader & le convaincre. „
Le Juge n'est pas assis sur son siége „
pour faire plaisir en violent la loi, „
mais pour rendre justice en obéissant „
à la loi. Il n'a point prété serment „
de faire grace à qui il lui plaira, „
mais de faire justice à qui il la doit. „
Il ne faut donc pas que nous vous „
accoutumions au parjure, & vous ne „
devez pas vous-mêmes vous y laisser „
accoutumer: car les uns & les autres „
nous blesserions également la justice „
& la religion, & nous deviendrions „
tous coupables. „

N'attendez donc point de moi, „
Athéniens, que j'aie recours auprès „

 „ de

ARTA-XERXE

„ de vous à des moiens que je ne croi
„ ni honnétes, ni permis ; ſur tout
„ dans une occaſion où je ſuis accuſé
„ d'impiété par Mélitus. Car, ſi je
„ vous fléchiſſois par mes priéres, &
„ que je vous forçaſſe à violer votre
„ ſerment, ce ſeroit une choſe toute
„ évidente que je vous enſeignerois à
„ ne pas croire de dieux ; & en vou-
„ lant me défendre & me juſtifier, je
„ fournirois des armes à mes adver-
„ ſaires, & je prouverois contre moi-
„ même que je ne croi point de dieux.
„ Mais je ſuis bien éloigné de penſer
„ ainſi. Je ſuis plus perſuadé de l'exi-
„ ſtence de Dieu, que mes accuſateurs ;
„ & j'en ſuis tellement perſuadé que je
„ m'abandonne à vous & à Dieu, afin
„ que vous me jugiez comme vous le
„ trouverez le meilleur & pour vous &
„ pour moi.

Socrate *a* prononça ce diſcours d'un ton ferme & intrépide. Son air, ſon geſte, ſon viſage ne ſentoient point l'accuſé : on l'eût pris pour le maître de ſes Juges, tant il parloit avec aſſurance & grandeur d'ame, ſans pourtant rien

a Socrates ita in judicio capitis pro ſe ipſe dixit, ut, non ſupplex aut reus, ſed magiſter aut dominus videretur eſſe Judicum. *Cic lib.* 1. *de Orat. n.* 231.

perdre de la modeſtie qui lui étoit naturelle. Une contenance ſi noble & ſi majeſtueuſe déplut, & indiſpoſa les eſprits. Les [a] Juges pour l'ordinaire, parce qu'ils ſe regardent comme maîtres abſolus de la vie & de la mort des hommes, exigent, par une diſpoſition ſecrette du cœur, que les parties ne paroiſſent devant eux qu'avec une humble ſoumiſſion & un reſpectueux tremblement; hommage qu'ils croient dû à leur ſouveraine puiſſance. ARTAXERXE

C'eſt ce qui arriva ici. Mélitus pourtant n'avoit pas eu d'abord la cinquiéme partie des voix. On peut ſuppoſer avec fondement qu'ici l'aſſemblée des Juges étoit de cinq cens ſans compter le Préſident. La loi condannoit l'accuſateur à une amende de mille dragmes, s'il n'avoit pas la cinquiéme partie des ſuffrages. Cette loi étoit ſagement établie, pour mettre un frin à la hardieſſe, & à l'impudence des calomniateurs. Mélitus auroit été obligé de paier cette amende, ſi Anytus & Lycon ne ſe fuſſent joints à lui, & ne ſe fuſſent auſſi portés pour accuſateurs. Leur cré-

Cinq cens livres.

[a] Odit Judex ferè litigantis ſecuritatem; cumque jus ſuum intelligat, tacitus reverentiam poſtulat. *Quint. lib.* 4. *cap.* 1.

ARTA-XERXE. crédit entraîna un grand nombre de voix, & il y en eut deux cens quatre-vingts une contre Socrate, & par conséquent deux cens vingt pour lui. Il ne tint donc qu'à trente & une * voix qu'il ne fût renvoié absous : car en ce cas il y en auroit eu deux cens cinquante & une, ce qui auroit fait la pluralité.

Par cette premiére sentence les Juges déclaroient simplement que Socrate étoit coupable, sans rien statuer sur la peine qu'il devoit souffrir. Car lorsqu'elle n'étoit par déterminée par la loi, & qu'il ne s'agissoit pas d'un crime d'Etat, (c'est ainsi que je croi qu'on peut expliquer le mot de Ciceron, *fraus capitalis*) on laissoit au coupable le choix de la peine qu'il croioit mériter. Sur sa réponse, on opinoit une seconde fois; & ensuite il recevoit son dernier arrêt. Socrate fut averti qu'il avoit droit de demander diminution de peine, & qu'il

* *Dans Platon le texte varie, & met 33 ou 30, ce qui marque qu'il peut être défectueux.*

a Primis sententiis statuebant tantùm Judices damnarent an absolverent. Erat autem Athenis, reo damnato, si fraus capitalis non esset quasi pœnæ æstimatio. Ex sententia, cùm Judicibus daretur, interrogabatur reus, quam quasi æstimationem commeruisse se maximè confiteretur. *Cic. lib.* 1. *de Orat. n.* 231. 232.

pouvoit fare changer la punition de mort en un exil, en une priſon, ou en une amende pécuniaire. Il répondit généreuſement qu'il ne choiſiroit aucune de ces punitions, parce que ce ſeroit ſe reconnoitre coupable. „ Athéniens, dit-il, pour ne pas vous tenir plus lontems en ſuſpens, puiſque vous m'obligez de me taxer moi-même à ce que je mérite ; Je me condanne, pour avoir paſſé toute ma vie à vous inſtruire vous & vos enfans ; pour avoir négligé dans cette vûe affaires domeſtiques, emplois, dignités, pour m'ètre conſacré tout entier au ſervice de la patrie, en travaillant ſans ceſſe à rendre vertueux mes concitoiens : Je me condanne, dis-je, à ètre nourri le reſte de mes jours dans le Prytanée aux dépens de la République. „ * Cette

* *Il paroit dans Platon qu'après ce diſcours Socrate, apparemment pour éloigner de lui toute idée de fierté & de bravade, offrit modeſtement de paier une amende proportionnée à ſon indigence, c'eſt-à-dire une mine cinquante livres) & que, forcé par ſes amis qui ſe rendirent ſes cautions, il fit monter cette offre juſqu'à trente mines.* Plat. in Apolog. Socrat. p. 38. *Mais Xénophon aſſure poſitivement le contraire. P. 705. On peut peutêtre les concilier, en diſant que Socrate d'abord refuſa de*

ARTA-XERXES

dernière réponse a révolta tous les Juges. Ils le condannérent à boire la ciguë, qui étoit une sorte de supplice fort usité parmi eux.

Plat. pag. 39.

Cette sentence n'ébranla en rien la constance de Socrate. „ Je vais, dit-il, „ en s'adressant aux Juges avec une „ noble tranquillité, être livré à la „ mort par votre ordre; la nature m'y „ avoit condanné dès le premier mo- „ ment de ma naissance : mais mes ac- „ cusateurs vont être livrés à l'Infamie „ & à l'Injustice par l'ordre de la Vé- „ rité. Auriez-vous exigé de moi que, „ pour me tirer de vos mains, j'eusse „ emploié, selon la coutume, des pa- „ roles flateuses & touchantes, & les „ maniéres timides & rampantes d'un „ suppliant ? Mais, en justice comme „ à la guerre, un honnête homme „ ne doit pas sauver sa vie par toute „ sorte de moiens. Il est également „ deshonorant dans l'une & dans l'au- „ tre de ne la racheter que par des „ priéres, par des larmes, & par toutes „ les autres bassesses que vous voiez

faire aucune offre ; & qu'ensuite il se laissa vaincre aux pressantes sollicitations de ses amis.

a Cujus responso sic Judices exarserunt ut capitis hominem innocentissimur condemnarent. *Cic. l.* 1 *de Orat. n.* 233.

„ faire tous les jours à ceux qui sont, „ où je me voi. „ MNEMON

Apollodore, l'un de ses disciples & de ses amis, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent: *Voudriez-vous*, lui répliqua-t-il en souriant, *que je mourusse coupable ?*

Plutarque, pour montrer qu'il n'y a que la partie de nous-mêmes la plus foible, c'est-à-dire le corps, sur laquelle les hommes aient quelque pouvoir, mais qu'il y a en nous une autre partie infiniment plus noble, qui est entiérement supérieure à leurs menaces & inaccessible à leurs coups, cite ces belles paroles de Socrate, qui regardoient encore plus ses Juges que ses Accusateurs, : *Anytus & Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal.* Comme s'il eût dit: La fortune (c'étoit le langage des payens) peut m'ôter les biens, la santé, la vie; mais j'ai en moi-même un trésor que nulle violence étrangére ne peut m'enlever; je veux dire la vertu, l'innocence, le courage, la grandeur d'ame.

De anim. tranquil- lit. p. 475.

ARTAXERXE

Ce *a* grand homme pleinement convaicu de ce principe qu'il avoit si souvent inculqué à ses disciples, que le crime est le seul mal que doive craindre le sage, aima mieux être privé de quelques années qui lui restoient peutêtre encore à vivre, que de se voir enlever en un moment la gloire de toute sa vie passée, en se deshonorant pour toujours par la démarche honteuse qu'on lui conseilloit de faire auprès des Juges. Voiant que les hommes de son siécle le connoissoient peu & lui rendoient peu de justice, il s'en remit au jugement de la postérité, & par le sacrifice généreux qu'il fit des restes d'une vielleffe déja avancée, il acquit & s'assura l'estime & l'admiration de tous les siécles.

§. VII.

a Maluit vir sapientissimus quod superesset ex vita sibi perire quàm quod præteriisset: &, quando ab hominibus sui temporis parum intelligebatur, posterorum se judiciis reservavit, brevi detrimento jam ultimæ senectutis ævum seculorum omnium consecutus. *Quint. lib.* 1 *cap.* 1.

§. VII.

Socrate refuse de se sauver de la prison. Il passe le dernier jour de sa vie à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'ame. Il boit la ciguë. Punition de ses accusateurs. Honneurs rendus à la mémoire de Socrate.

Après que la sentence eut été prononcée, [a] Socrate, avec cette même fermeté de visage qui avoit tenu les Tyrans en respect, s'achemina vers la prison, qui perdit son nom dès qu'il y fut entré, dit Sénéque, étant devenue le séjour de la probité & de la vertu. Ses amis l'y suivirent, & continuérent à le visiter durant trente jours qui se passérent entre sa condamnation & sa mort. La cause de ce long délai étoit, que les Athéniens envoioient tous les ans un vaisseau dans l'ile de

[a] Socrates eodem illo vultu, qui aliquando solus triginta Tyrannos in ordinem redegerat, carcerem intravit, ignominiam ipsi loco detracturus. Neque enim poterat carcer videri, in quo Socrates erat. *Senec. in Consolat. ad Helv. cap.* 13.

Socrates carcerem intrando purgavit, omnique honestiorem curia reddidit. *Id. de vit beat. cap.* 27.

ARTA-XERXE

Délos, pour y faire quelques sacrifices, & il étoit défendu de faire mourir personne dans la ville depuis que le prêtre d'Apollon avoit couronné la poupe de ce vaisseau pour marque de son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour. Ainsi l'arrêt aiant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il falut en différer l'exécution de trente jours qui s'écoulérent dans ce voiage.

Pendant ce long tems, la mort eut tout le loisir de présenter à ses yeux toutes ses horreurs, & de mettre sa constance à l'épreuve, non seulement par les dures rigueurs du cachot où il avoit les fers aux piés, mais encore plus par la vûe continuelle & la cruelle attente d'un événement avec lequel la nature ne se familiarise point. Dans ce triste état il ne laissoit pas de jouir de cette profonde tranquillité d'esprit que ses amis avoient toujours admirée en lui. Il les entretenoit avec la même douceur qu'il avoit toujours fait paroitre; & Criton remarque que la veille de sa mort il dormoit aussi paisiblement qu'en un autre tems. Il composa même alors un hymne en l'honneur d'Apollon, & de Diane, &

Plat. in Criton.

& tourna en vers un fable d'Efope. MNEMON

La veille du jour, ou le jour même que devoit arriver de Délos ce vaiffeau, dont le retour devoit être fuivi de la mort de Socrate, Criton, fon intime ami, vient le trouver de grand matin dans la prifon pour lui apprendre cette trifte nouvelle, & pour lui annoncer en même tems qu'il ne tient qu'à lui de fortir de la prifon; que le geolier eft gagné; qu'il trouvera les portes ouvertes; & il lui offre une retraite fûre en Theffalie. Socrate fe prit à rire de cette propofition, & lui demanda s'il favoit un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point. Criton traite la chofe fort férieufement, & le preffe de profiter d'un tems fi précieux, en lui apportant raifons fur raifons pour tirer fon confentement, & l'engager à prendre ce parti. Sans parler de la douleur inconfolable que lui caufera la mort d'un tel ami, comment pourra-t-il foutenir les reproches d'une infinité de gens, qui croiront qu'il n'aura tenu qu'à lui de le fauver, mais qu'il n'aura pas voulu facrifier pour cela quelque légére portion de fon bien? Le peuple pourra-t-il jamais fe perfuader qu'un hom-

ARTAXERXE homme ſage comme Socrate, n'aura pas voulu ſortir de priſon, le pouvant faire en toute ſûreté? Peutètre craint-il d'expoſer ſes amis, de leur cauſer la perte de leurs biens, ou même de leur liberté & de leur vie. Y-a-t-il donc quelque choſe qui doive leur être plus cher & plus précieux que la conſervation de Socrate? Il n'y a pas juſqu'à des étrangers qui leur diſputent cet honneur. Pluſieurs ſont venus exprès avec des ſommes très conſidérables pour les frais de ſon évaſion, & déclarent qu'ils ſe trouveront très honorés de le recevoir chez eux, & de lui fournir abondamment tout ce qui lui ſera néceſſaire. Doit-il donc ſe livrer lui-mème à des ennemis qui l'ont fait condanner injuſtement, & lui eſt-il permis de trahir ſa propre cauſe? N'eſt-il pas de ſa bonté & de ſa juſtice d'épargner à ſes citoiens le crime de faire mourir un innocent? Mais ſi tous ces motifs ne l'ébranlent point, & qu'il ne ſoit point touché de ſes propres intérêts, peut-il être inſenſible à ceux de ſes enfans? En quel état les laiſſe-t-il? Prévoit-il ce qu'ils deviendront? & peut-il oublier qu'il eſt pere, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt philoſophe?

So-

Socrate, après l'avoir écouté attentivement, loue son zèle, & lui en marque sa reconnoissance: mais, avant que de se rendre, il veut examiner s'il est juste qu'il sorte de la prison sans le consentement des Athéniens. Il est donc question ici de savoir si un homme qui est condamné à mort, quoi qu'injustement, peut sans crime se dérober aux Loix & à la Justice. Je ne sai si, même parmi nous, il se trouveroit beaucoup de personnes qui crussent que cela pût faire une question. MNEMON.

Socrate commence par écarter tout ce qui est étranger au sujet, & vient d'abord au fond de l'affaire. " Je serois assurément très ravi, mon cher Criton, que vous pussiez me persuader de sortir d'ici, mais je ne le puis faire sans être persuadé. Nous ne devons pas nous mettre en peine de ce que dira le peuple, mais de ce que dira celui-là seul qui juge de ce qui est juste ou injuste; & ce seul n'est autre que la Vérité. Toutes les considérations que vous m'avez alléguées, d'argent, de réputation, de famille, ne prouvent rien, à moins qu'on ne me montre que ce

„ que

ARTA-XERXE

„ que l'on me propoſe eſt juſte & „ permis. C'eſt un principe avoué & „ conſtant parmi nous, que toute in- „ juſtice eſt honteuſe & funeſte à celui „ qui la commet, quelque choſe que „ les hommes en diſent, & quelque „ bien ou quelque mal qui lui en „ puiſſe arriver. Nous avons toujours „ raiſonné ſur ce principe, même dans „ les derniers jours, & nous n'avons „ jamais varié ſur cet article. Seroit-il „ poſſible, mon cher Criton, qu'à „ notre âge nos entretiens les plus ſé- „ rieux euſſent été ſemblables à ceux „ des enfans, qui diſent preſque en „ même tems le oui & le non, & qui „ n'ont rien de fixe? " A chaque propoſition il tiroit la réponſe & le conſentement de Criton.

„ Rappellons donc nos principes, „ & tâchons ici d'en faire uſage. Il eſt „ toujours demeuré conſtant parmi „ nous, qu'il n'eſt jamais permis, „ ſous quelque prétexte que ce puiſſe „ être, de commettre aucune injuſtice, „ pas même à l'égard de ceux qui „ nous en font, ni de rendre le mal „ pour le mal; & que quand on a „ une fois engagé ſa parole, on eſt „ tenu de la garder inviolablement,

„ ſans

ſans qu'aucun intérêt puiſſe nous en " MNE-
diſpenſer. Or ſi, dans le tems que " MON.
je ſerois prêt de m'enfuir, les Loix "
& la République venoient ſe préſen- "
ter en corps devant moi, que ré- "
pondrois-je aux queſtions ſuivantes "
qu'elles pourroient me faire? A quoi "
ſongez-vous, Socrate? Vous déro- "
ber ainſi à la Juſtice, eſt-ce autre "
choſe que ruiner entiérement les "
Loix & la République? Croiez-vous "
qu'une ville ſubſiſte après que la "
Juſtice non ſeulement n'y a plus de "
force, mais qu'elle a été même "
corrompue, renverſée, & foulée aux "
piez par des particuliers? Mais, dira- "
t-on, la République nous a fait in- "
juſtice, & n'a pas bien jugé. Avez- "
vous oublié, me répliqueroient les "
Loix, que vous êtes convenu avec "
nous de vous ſoumettre au jugement "
de la République? Vous pouviez, "
ſi notre police & nos réglemens "
ne vous accommodoient pas; vous "
retirer ailleurs, & vous y établir. "
Mais un ſéjour de ſoixante & dix "
ans dans notre ville marque aſſez que "
ſes réglemens ne vous ont point dé- "
plu, & que vous les avez acceptés "

, en

ARTAXERXE

„ en connoiſſance de cauſe & avec liberté. En effet vous leur devez tout „ ce que vous ètes, & tout ce que vous „ poſſédez, naiſſance, nourriture, éducation, établiſſement ; car tout cela „ eſt ſous la ſauve-garde & ſous la protection de la République. Vous „ croiez-vous maître de rompre l'engagement que vous avez pris avec elle, „ & que vous avez ſcellé par plus d'un „ ferment? Quand elle ſongeroit à vous „ perdre, pouvez-vous lui rendre „ mal pour mal, injure pour injure ? „ Etes-vous en droit d'en uſer ainſi à „ l'égard de pere & de mere ; & ignorez-vous que la patrie eſt plus conſidérable, plus digne de reſpect & „ de vénération devant Dieu & devant les hommes, que ni pere, ni „ mere, ni tous les parens enſemble ? „ Qu'il faut honorer ſa patrie, lui céder dans ſes emportements, la ménager avec douceur dans le tems de „ ſa plus grande colére ? En un mot, „ qu'il faut ou la ramener par de ſages „ conſeils & de reſpectueuſes remontrances, ou obéir à ſes commandemens, & ſouffrir ſans murmurer „ tout ce qu'elle vous ordonnera ?

„ Pour

Pour ce qui eſt de vos enfans, So- "
crate, vos amis leur rendront tous "
les ſervices dont ils ſeront capables; "
& en tout cas la Providence ne leur "
manquera pas. Rendez-vous donc à "
nos raiſons, & ſuivez les conſeils "
de celles qui vous ont fait naître, "
nourri, élevé. Ne faites point tant "
d'état de vos enfans, de votre vie, "
ni de quelque choſe que ce puiſſe "
être, que de la Juſtice; afin que "
quand vous ſerez arrivé devant le "
tribunal de Pluton, vous ayez de "
quoi vous défendre devant vos Ju- "
ges. Autrement, nous ſerons tou- "
jours vos ennemis tant que vous vi- "
vrez, ſans vous donner jamais ni re- "
lâche, ni repos: & quand vous ſerez "
mort, nos Sœurs, les Loix qui ſont "
dans les enfers, ne vous ſeront pas "
plus favorables, ſachant que vous "
aurez fait tous vos efforts pour nous "
perdre. „

Socrate dit à Criton qu'il lui ſembloit entendre réellement tout ce qu'il venoit de lui dire, & que le ſon de ces paroles retentiſſoit ſi fortement & ſi continuellement à ſes oreilles, qu'il étoufoit en lui toute autre penſée & toute autre voix. Criton, convenant

de

ARTAXERXE

de bonne foi qu'il n'avoit rien à répliquer, demeura en repos, & y laissa son ami.

Plat. in Phædon. pag. 59. &c.

Enfin le funeste vaisseau revint à Athénes : c'étoit comme le signal de la mort de Socrate. Le lendemain ses amis, à l'exception de Platon qui étoit malade, se rendirent à la prison dès le matin. Le geolier les pria d'attendre un peu, parce que les Onze Magistrats (c'étoient ceux qui avoient l'intendance des prisons) annonçoient au prisonnier qu'il devoit mourir ce jour-là. Ils entrérent un moment après, & trouvérent Socrate qu'on venoit * de délier, & Xanthippe sa femme assise auprès de lui, & tenant un de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, jettant des cris & des sanglots, & se meurtrissant le visage, elle fit retentir la prison de ses plaintes : *O mon cher Socrate, vos amis vous voient aujourd'hui pour la derniére fois.* Il donna ordre qu'on la fît retirer ; & dans le moment même on l'emmena chez elle.

Socrate passa le reste de la journée

* *A Athénes, dès qu'on avoit prononcé à un criminel sa sentence, on le délioit, & on le regardoit comme une victime de la mort, qu'il n'étoit plus permis de tenir dans les chaines.*

avec ses amis, & s'entretint tranquillement & gaiement avec eux selon sa coutume ordinaire. Le sujet de la conversation fut des plus intéressans & des plus convenables au moment où il se trouvoit; je veux dire, l'immortalité de l'ame. Ce qui donna lieu à cet entretien, c'est une proposition avancée en quelque sorte au hazard, qu'un véritable Philosophe doit souhaiter de mourir, & travailler à mourir. Cela, pris trop à la lettre, menoit à croire qu'un Philosophe pouvoit se tuer lui-même. Socrate fait voir qu'il n'y a rien de plus injuste que ce sentiment, & que l'homme appartenant à Dieu qui l'a formé, & aiant été placé par sa main dans le poste qu'il occupe, il ne doit point le quitter sans sa permission, ni sortir de la vie sans son ordre. Qu'est-ce donc qui peut donner à un Philosophe cet amour pour la mort? Ce ne peut être que l'espérance des biens qu'il attend dans l'autre vie, & cette espérance ne peut être fondée que sur l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Socrate emploie le dernier jour de sa vie à entretenir ses amis sur ce grand

&

ARTA-XERXE & important sujet, & c'est ce qui fait la matiére de l'admirable Dialogue de Platon, qui a pour titre, *Le Phédon*. Il dévelope à ses amis toutes les raisons qu'on a de croire que l'ame est immortelle, & il réfute toutes les objections qu'on lui fait, qui sont à peu près les mêmes qu'on fait aujourd'hui. Ce traité est trop long, pour que j'entreprenne d'en faire l'extrait.

Plat. pag. 90. 91.

Avant que de répondre à quelques-unes de ces objections, il déplore un malheur assez commun aux hommes, qui à force d'entendre disputer des ignorans qui contredisent tout & doutent de tout, se persuadent qu'il n'y a rien de certain. " N'est-ce pas un „ malheur très déplorable, mon cher „ Phédon, qu'y aiant des raisons qui „ sont vraies, certaines, & très ca„ pables d'être comprises, il se trouve „ pourtant des gens qui n'en soient „ point du tout frapés, pour avoir „ entendu de ces disputes frivoles où „ tout paroit tantôt vrai & tantôt „ faux? Ces hommes injustes & dé„ raisonnables, au lieu de s'accuser „ eux-mêmes de ces doutes, ou d'en „ accuser leur manque de lumiére,

„ en

MNEMON.

en rejettant la faute sur les raisons « mêmes, qu'ils viennent à bout enfin « de prendre en haine pour toujours, « se croiant plus habiles & plus éclai « rés que tous les autres, parce qu'ils « s'imaginent être les seuls qui aiant " compris que dans toutes ces ma- « tiéres il n'y a rien de vrai ni d'assuré. "

Socrate démontre l'injustice de ce procédé. Il fait voir que dans deux partis même également incertains, la sagesse voudroit qu'on choisît celui qui est le plus avantageux avec le moins de risque. " Si ce que je dis se trouve " vrai, dit Socrate, il est très bon de " le croire : & si après ma mort il " ne se trouve pas vrai, j'en aurai tou- " jours tiré cet avantage dans cette vie, " que j'aurai été moins sensible aux " maux qui l'accompagnent ordinai- " rement. ,, Ce * raisonnement de Socrate, qui ne se trouve réel & vrai que dans la bouche d'un Chrétien, est bien remarquable. Si ce que je dis est vrai, je gagne tout en ne hazardant que

* *Monsieur Pascal a étendu ce raisonnement dans son article* VII. *& en a fait une démonstration d'une force infinie.*

ARTAXERXE. que peu de chose : & s'il est faux, je ne perds rien ; au contraire, j'y gagne encore beaucoup.

Socrate ne s'en tient pas à la simple spéculation de cette grande vérité, que l'ame est immortelle : il en tire des conclusions utiles & nécessaires pour la conduite de la vie, en faisant voir tout ce que l'espérance d'une heureuse éternité exige des hommes afin qu'elle ne soit pas vaine, & qu'au lieu de trouver les récompenses préparées aux bons, ils ne trouvent pas les supplices destinés aux méchans. Ici le Philosophe expose ces grandes vérités, qu'une tradition constante, quoique beaucoup obscurcie par les fictions fabuleuses, a toujours conservées parmi les payens : Le dernier Jugement des bons & des méchans ; les supplices éternels où sont condannés les grands criminels ; un sejour de paix & de délices sans fin pour les ames qui se sont conservées pures & innocentes, ou qui pendant la vie ont expié leurs pechés par le repentir & la satisfaction ; enfin un lieu & un état mitoien, où l'on se purifie pendant un certain tems des fautes moins considérables

dérables qui n'ont point été expiées pendant la vie. MNEMON

Mes amis, une chose encore qu'il " est très-juste de penser, c'est que, " si l'ame est immortelle, elle a besoin " qu'on la cultive & qu'on en prenne " soin, non-seulement pour ce tems " que nous appellons le tems de la " vie, mais encore pour le tems qui " la suit, c'est-à-dire, pour l'éternité; " & la moindre négligence sur ce " point peut avoir des suites infinies. " Si la mort étoit la ruine & la disso- " lution du tout, ce seroit un grand " gain pour les méchans après leur " mort, d'être délivrés en même tems " de leur corps, de leur ame, & de " leurs vices. Mais, puisque l'ame est " immortelle, elle n'a d'autre moien " de se délivrer de ses maux, & il n'y " a de salut pour elle que de devenir " très-bonne & très-sage : car elle " n'emporte avec elle que ses bonnes " ou ses mauvaises actions, que ses " vertus ou ses vices, qui sont une " suite ordinaire de l'éducation qu'on " a reçue, & la cause d'un bonheur " ou d'un malheur éternel. " *Plat. pag. 107.*

Quand les morts sont arrivés au " rendez-vous fatal des ames, au lieu " *Plat. pag. 113. 114.*

ARTAXERXE. „ où leur * Démon les conduit, ils
„ ſont tous jugés. Ceux qui ont vécu
„ de maniére qu'ils ne ſont ni entiérement criminels, ni abſolument
„ innocens, ſont envoiés dans un endroit où ils ſouffrent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à
„ ce que purgés & nettoiés de leurs
„ péchés, & mis enſuite en liberté,
„ ils reçoivent la récompenſe des
„ bonnes actions qu'ils ont faites.
„ Ceux qui ſont jugés incurables à
„ cauſe de la grandeur de leurs péchés, & qui ont commis (de volonté délibérée) des ſacriléges &
„ des meurtres ou d'autres crimes
„ ſemblables, la fatale deſtinée qui
„ leur rend juſtice, les précipite dans
„ le Tartare, d'où ils ne ſortent jamais. Mais ceux qui ſe trouvent
„ avoir commis des péchés, grands à
„ la vérité, mais dignes de pardon,
„ comme de s'être laiſſé aller à des
„ violences contre leur pere ou leur
„ mere dans l'emportement de la colére, ou d'avoir tué quelqu'un par
„ un pareil mouvement, & qui s'en
„ ſont repentis dans la ſuite, ils ſouffrent

* Démon *eſt un mot grec qui ſignifie Eſprit, Génie, &, ſelon nous Ange.*

frent les mêmes peines que les der-" niers & dans le même lieu, mais pour " un tems feulement, jufqu'à ce que " par leurs priéres & leurs fupplica-" tions ils aient obtenu le pardon de " la part de ceux qu'ils ont maltrai-" tés. "

MNEMON.

Enfin, ceux qui ont paffé leur vie " dans une fainteté particuliére, dé-" livrés des demeures baffes & ter-" reftres comme d'une prifon, font " reçus là haut dans une terre pure " où ils habitent; & comme la phi-" lofophie les a fuffifamment purifiés, " ils y vivent fans * leur corps pen-" dant toute l'éternité dans une joie " & dans les délices qu'il n'eft pas fa-" cile d'expliquer, & que le peu de " tems qui me refte ne me permet pas " de vous dire. "

* *La Réfurrection des corps étoit peu connue chez les payens.*

Ce que je vous en ai expofé, " fuffit bien, ce me femble, pour " faire voir que nous devons travail-" ler toute notre vie à acquerir la " vertu & la fageffe : car voila un " grand prix & une grande efpérance " qui nous eft propofée. Et quand " l'immortalité de l'ame ne feroit que " douteufe, au lieu qu'elle paroit affu-" rée, tout homme de bon fens doit "

ARTA-XERXE „ trouver certainement que cela vaut „ bien la peine d'en courir le risque. „ En effet, quel plus beau danger ? „ Il faut s'enchanter soi-même de „ cette espérance bienheureuse : & c'est „ pour cela que j'ai si fort prolongé ce „ discours.

Cicéron exprime ces nobles sentimens de Socrate avec sa délicatesse ordinaire. a Dans le moment presque, dit-il, qu'il tenoit à la main ce breuvage mortel, il parla de maniére à faire entendre qu'il regardoit la mort, non comme une violence qu'on lui faisoit, mais comme un moien qu'on lui donnoit de monter dans le ciel. Il déclare qu'au sortir de cette vie s'ou-

a Cùm penè in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut, non ad mortem trudi, verum in cœlum videretur ascendere. Ita enim censebat, itaque disseruit: duas esse vias duplicesque cursus animorum è corpore excedentium. Nam, qui se humanis vitiis contaminassent, & se totos libidinibus dedidissent, quibus coarctati velut domesticis vitiis atque flagitiis se inquinassent, iis devium quoddam iter esse, seclusum à concilio deorum: qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, se se quæ ab his semper sevocassent essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patere. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 1. n. 71. 72.*

vrent deux routes, dont l'une mène à un lieu de supplices éternels les ames qui se sont souillées ici bas par des plaisirs honteux & par des actions criminelles, l'autre conduit à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont conservées pures sur la terre, & qui dans des corps humains ont mené une vie toute divine.

MNEMON.

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton le pria de lui donner ses derniers ordres à lui & aux autres amis sur ce qui regardoit ses enfans & toutes ses affaires: afin qu'en les exécutant ils eussent la consolation de lui faire quelque plaisir. „ Je ne " vous recommande aujourd'hui au- " tre chose, reprit Socrate, que ce " que je vous ai toujours recomman- " dé, qui est d'avoir soin de vous. " Vous ne sauriez vous rendre à vous- " même un plus grand service, ni me " faire à moi & à ma famille un plus " grand plaisir. „ Criton lui aiant ensuite demandé comment il souhaitoit qu'on l'enterrât: „ Comme il vous " plaira, dit Socrate, si pourtant vous " pouvez me saisir, & que je n'échape " pas de vos mains. „ Et en même tems regardant ses amis avec un petit sourire: „ Je ne saurois venir à bout, "

Pag. 115. 118.

ARTAXERXE „ dit-il, de persuader à Criton que „ Socrate est celui qui s'entretient avec „ vous, & qui arrange toutes les parties „ de son discours; & il s'imagine tou- „ jours que je suis celui qu'il va voir „ mort tout à l'heure. Il me confond „ avec mon cadavre; c'est pourquoi „ il me demande comment il faut „ m'enterrer." En finissant ces paroles il se leva, & passa dans une chambre voisine pour se baigner. Après qu'il fut sorti du bain, on lui porta ses enfans, car il en avoit trois, deux tout petits, & un qui étoit déja assez grand. Il leur parla pendant quelque tems, donna ses ordres aux femmes qui en prenoient soin, puis les fit retirer. Etant rentré dans la chambre, il se mit sur son lit.

Le valet des Onze entra en même tems, & lui aiant déclaré que le tems de prendre la ciguë étoit venu, (c'étoit au coucher du soleil) ce valet se sentit attendri, & tournant le dos; il se mit à pleurer. "Voiez, dit Socrate, le bon cœur de cet homme! „ Pendant ma prison il m'est venu „ voir souvent, il s'est entretenu avec „ moi. Il vaut mieux que tous les au- „ tres. Qu'il me pleure de bon cœur!„ Cet exemple est remarquable, &

montre à ceux qui ſont chargés d'un pareil miniſtére comment ils doivent ſe conduire à l'égard de tous les priſonniers en général, & ſur tout à l'égard des gens de bien, s'il arrive qu'il en tombe quelques-uns entre leurs mains. On apporta la coupe. Socrate demanda ce qu'il avoit à faire. Rien autre choſe, reprit le valet, ſinon, quand vous aurez bû, de vous promener juſqu'à ce que vous ſentiez vos jambes appeſanties, & de vous coucher enſuite ſur votre lit. Il prit la coupe ſans aucune émotion, & ſans changer ni de couleur ni de viſage, & regardant cet homme d'un œil ferme & aſſuré à ſon ordinaire: Que dites-vous de ce breuvage " lui dit-il; Eſt-il permis d'en faire " des libations; " On lui répondit qu'il n'y en avoit que pour une priſe, Au moins, continua-t-il, il eſt " permis, & il eſt bien juſte, de faire " ſes priéres aux dieux, & de les ſup- " plier de rendre mon départ de deſſus " la terre & mon dernier voiage heu- " reux: c'eſt ce que je leur demande " de tout mon cœur. " Après avoir dit ces paroles, il garde quelque tems le ſilence, & but enſuite toute la coupe

MNEMON.

avec une tranquillité merveilleuse, & avec une douceur qu'on ne sauroit exprimer.

Jusques-là ses amis s'étoient fait violence pour retenir leurs larmes : mais en le voiant boire, & après qu'il en eut bû, ils n'en furent plus les maîtres, & elles coulérent en abondance. Apollodore, qui n'avoit presque pas cessé de pleurer pendant toute la conversation, se mit alors à hurler, & à jetter de grands cris, de maniére qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur. Socrate seul n'en fut point ému : il en fit même quelques reproches à ses amis, mais avec sa douceur ordinaire. „ Que faites-vous, leur dit-„ il ? Je vous admire. Eh, où est donc „ la vertu ? N'étoit-ce pas pour cela „ que j'avois renvoié ces femmes, de „ peur qu'elles ne tombassent dans ces „ foiblesses ? Car j'ai toujours oui dire „ qu'il faut mourir tranquillement en „ bénissant les dieux. Demeurez donc „ en repos, & témoignez plus de „ fermeté & plus de force. „ Ces paroles les remplirent de confusion, & les forcérent de retenir leurs larmes.

Cependant il continuoit à se prome-

mener, & quand il sentit ses jambes appesanties, il se coucha sur le dos, comme on le lui avoit recommandé. ARTAXERXE

Le poison alors produisit son effet de plus en plus. Quand Socrate vit qu'il commençoit à gagner le cœur, s'étant découvert, car il avoit la tête couverte, apparemment afin que rien ne le troublât; *Criton*, dit-il, & ce furent ses derniéres paroles, *Nous devons un coq à Esculape: acquittez-vous de ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.* Il rendit bientôt après le dernier soupir. Criton s'approcha, & lui ferma la bouche & les yeux. Telle fut la fin de Socrate, la premiére année de la XCV. Olympiade, & la soixante-dixiéme de son âge. Ciceron a dit qu'il ne pouvoit lire la description de sa mort dans Platon, sans être attendri jusqu'aux larmes.

Platon, & les autres disciples de Socrate, craignant que la rage de ses calomniateurs ne fût pas bien appaisée par cette victime, se retirérent à Mégare chez Euclide, où ils laissérent passer le reste de l'orage. Cependant Eu- *Diogen. in Socr pag. 116.117.*

a Quid dicam de Socrate, cujus morti illacrymari soleo Platonem legens? *De nat. deor. lib. 3. n. 82.*

ARTAXERXE

Euripide, voulant reprocher aux Athéniens le crime horrible qu'ils avoient commis en condannant ſi légérement le plus homme de bien qui fût alors, compoſa la tragédie intitulée *Palaméde*; où, ſous le nom de ce héros qui fut auſſi accablé par une noire calomnie, il déploroit le malheur de ſon ami. Quand l'Acteur vint à prononcer ce vers,

Au plus juſte des Grecs vous arrachez la vie,

tout le théatre, reconnoiſſant Socrate à des traits ſi marqués, fondit en larmes: il fut fait défenſe de plus parler de lui en public. Quelques-uns croient qu'Euripide étoit mort avant Socrate, & rejettent cette hiſtoire.

Quoiqu'il en ſoit, le peuple d'Athénes n'ouvrit les yeux que quelque tems après la mort de Socrate. Leur haine étant ſatisfaite, les préventions ſe diſſipérent, & le tems aiant donné lieu aux réflexions, l'injuſtice criante de ce jugement ſe montra à eux dans toute ſa noirceur. Tout dépoſoit dans la ville, tout parloit en faveur de Socrate. L'Académie, le Lycée, les maiſons particuliéres, les places publiques, ſembloient encore retentir du ſon de ſa douce voix.

Liban. p. 568.

Là,

Là, disoit-on, il formoit notre Jeunesse, & apprenoit à nos enfans à aimer la patrie, & à respecter leurs peres & leurs meres. Ici il nous donnoit à nous-mêmes d'utiles leçons, & nous faisoit quelquefois de salutaires reproches, pour nous porter plus vivement à la vertu. Hélas ! comment avons-nous paié de si importans services ? Athénes fut plongée dans un deuil & dans une consternation universelle. Les écoles furent fermées, & tous les exercices interrompus. On demanda compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avoient fait répandre. Mélitus fut condanné à mort, & les autres furent bannis. Plutarque observe que tous ceux qui avoient trempé dans cette calomnie, furent en telle abomination parmi les citoiens, qu'on ne leur vouloit point donner de feu, ni leur répondre quand ils faisoient quelque question, ni se trouver avec eux aux bains; & l'on faisoit jetter l'eau où ils s'étoient baignés, comme étant souillée par leur attouchement: ce qui les porta à un tel désespoir, que plusieurs se firent mourir.

MNEMON.

Plut. De invid. & odii. pag. 533.

Les Athéniens, non contens d'avoir

Diog. p. 116.

ARTA-XERXE

voir ainsi puni ses calomniateurs, lui firent élever une statue de bronze de la main du célébre Lysippe, & la placérent dans un lieu des plus apparens de la ville. Leur respect & leur reconnoissance passérent jusqu'à une vénération religieuse: ils lui dédiérent une Chapelle comme à un Héros & à un demi-dieu, laquelle ils nommérent en leur langue *Σωκρατεῖον* c'est-à-dire *la Chapelle de Socrate.*

§. VIII.

Réflexions sur le Jugement porté contre Socrate par les Athéniens, & sur Socrate lui-même.

On doit être bien surpris quand d'un côté l'on considére l'extrême délicatesse du peuple d'Athénes par raport à ce qui regarde le culte des dieux, délicatesse qui va jusqu'à condanner à mort les plus gens de bien sur un simple soupçon de manquer de respect pour eux, & que de l'autre on voit l'extrême patience, pour ne rien dire de plus, avec laquelle ce même peuple écoute tous les jours des Comédies, où tous les dieux sont tournés en ridicule de la maniére du mon-

monde la plus capable d'en inſpirer un ſouverain mépris. Toutes les piéces d'Ariſtophane ſont pleines de ces ſortes de plaiſanteries, ou plutôt de bouffonneries ; & s'il eſt vrai que ce Poéte ne ſavoit ce que c'étoit que de ménager les plus grands hommes de la République, on peut dire auſſi avec vérité qu'il épargnoit encore moins les dieux.

Voila ce qui étoit repréſenté tous les jours ſur le théatre, & ce que le peuple d'Athénes entendoit, non-ſeulement ſans peine, mais avec joie, avec plaiſir, avec applaudiſſement, juſqu'à récompenſer par des honneurs publics le Poéte qui les divertiſſoit ſi agréablement. Qu'y avoit-il dans Socrate qui approchât de cette licence effrénée ? Jamais perſonne dans le paganiſme n'a parlé de la divinité, ni du culte qu'on doit lui rendre, d'une maniére ſi pure, ſi noble, ſi reſpectueuſe. Il ne ſe déclaroit point contre les dieux reconnus & honorés publiquement par une religion plus ancienne que la ville : il évitoit ſeulement de leur imputer les crimes & les infamies qu'une crédulité populaire leur attribuoit, & qui n'é-

ARTAXERXE n'étoient propres qu'à les avilir & à les diffamer dans l'esprit des peuples. Il ne blamoit point les sacrifices, les fêtes, ni toutes les autres cérémonies de la religion : il enseignoit seulement que toute cette pompe & cet appareil extérieur ne pouvoit être agréable aux dieux sans la droiture de l'intention & sans la pureté du cœur.

Cependant cet homme si sage, si éclairé, si religieux, si plein de respect & de nobles sentimens pour la divinité, est condanné comme un impie par les suffrages de presque tout un peuple, sans que ses accusateurs citent contre lui aucun fait avéré, & produisent aucune preuve qui ait la moindre vraisemblance.

D'où a pu venir chez les Athéniens une contradiction si réelle, si universelle, si constante ? Un peuple, d'ailleurs plein d'esprit, de goût, de sagesse, a eu sans doute des raisons, au moins apparentes, pour garder une conduite si différente, & pour avoir des sentimens si opposés. Ne peut-on pas dire que les Athéniens envisageoient leurs dieux sous une double idée ? Ils bornoient leur véri-

ta-

MNEMON

table religion au culte public, héréditaire & ſolennel, tel qu'ils l'avoient reçu de leurs ancêtres, qu'il étoit établi par les loix de l'Etat, pratiqué dans la patrie de tems immémorial, & conſtaté ſur-tout par les oracles, les augures, les offrandes, & les ſacrifices. C'eſt à ce point fixe qu'ils rappelloient leur piété, & qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'on voulût donner la moindre atteinte : c'eſt uniquement de ce culte qu'ils étoient jaloux, c'eſt de ces cérémonies anciennes qu'ils ſe montroient Zélateurs ardens ; & ils crurent, quoique ſans fondement, que Socrate en étoit ennemi. Mais il y avoit une autre ſorte de religion, fondée ſur la fable, ſur les fictions des Poétes, ſur des opinions populaires, ſur des coutumes étrangéres : pour celle-là, ils s'y intéreſſoient peu, & ils l'abandonnoient à la diſcrétion des Poétes, aux repréſentations du théatre, & aux diſcours du vulgaire.

Quelles ſaletés n'attribuoient-ils point à Junon & à Vénus ? Aucun citoien d'Athénes n'eût voulu que ſa femme ou ſes filles euſſent reſſemblé à de telles déeſſes. Auſſi Timothée *Plut. de ſuperſtit. p. 170.*

ce

ARTA-XERXE. ce fameux Muſicien, aiant repreſenté ſur le théatre d'Athénes Diane comme tranſportée de folie, de fureur, de rage, un des ſpectateurs ne crut pas pouvoir faire contre lui de plus funeſte imprécation, qu'en ſouhaitant que ſa fille devînt ſemblable à cette divinité. Il valoit mieux, dit Plutarque ne point croire de dieux, que de les ſuppoſer tels; & l'impiété ouverte & déclarée étoit moins impie, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'une ſi groſſière & ſi abſurde ſuperſtition.

Quoi qu'il en ſoit, ce Jugement, dont nous avons raporté toutes les circonſtances, couvrira dans tous les ſiécles Athénes d'une honte & d'une infamie que tout l'éclat des belles actions qui l'ont rendu d'ailleurs ſi fameuſe ne pourra jamais effacer; & il montre en même tems ce qu'il faut attendre d'un peuple doux, humain, bienfaiſant dans le fond, car tels étoient les Athéniens; mais vif, fier, hautain, inconſtant, mobile à tout vent & à toute impreſſion, & dont on a raiſon de comparer les aſſemblées à une mer orageuſe, puiſque cet élément, auſſi bien que le peuple, tranquille & paiſi-

ſible par lui-même, ne laiſſe pas d'être ſouvent agité par une violence étrangére. ARTAXERXE.

Pour Socrate, il faut l'avouer, le paganiſme n'a jamais rien eu de plus grand ni de plus parfait. Quand on voit juſqu'où il a porté la ſublimité de ſes ſentimens, non-ſeulement ſur les vertus morales, la tempérance, la ſobriété, la patience dans les maux, l'amour de la pauvreté, le pardon des injures : mais ce qui eſt bien plus conſidérable, ſur la Divinité, ſur ſon unité, ſur ſon pouvoir infini, ſur la formation du monde, ſur la Providence qui préſide à ſon gouvernement ſur l'origine de l'ame qui vient de Dieu ſeul, ſur ſon immortalité, ſur ſa derniére fin & ſa deſtinée éternelle, ſur les récompenſes des bons & la punition des méchans : quand on enviſage toutes ces ſublimes connoiſſances, on ſe demande à ſoi-même ſi c'eſt donc un payen qui penſe & parle ainſi, & l'on a peine à ſe perſuader que d'un fonds auſſi ténébreux qu'eſt celui du paganiſme puiſſent ſortir des lumiéres ſi vives & ſi brillantes.

Il eſt vrai que ſa réputation n'a point été ſans atteinte, & qu'on a prétendu que la pureté de ſes mœurs ne répon-

ARTAXERXE. doit pas à celle de ses sentimens. C'est une question agitée parmi les savans, dans laquelle mon plan ne me permet pas d'entrer à fond. On peut voir la dissertation de Monsieur l'Abbé Fraguier, où il justifie Socrate sur le reproche qu'on lui fait par raport à sa conduite. L'argument négatif qu'il emploie pour sa défense, paroit bien fort. Il remarque que ni Aristophane dans sa comédie des Nuées, qui est toute entiére contre Socrate, ni les scélérats qui l'accusérent en justice, n'ont pas avancé un mot qui tende à ternir la pureté de ses mœurs: & il n'est pas vraisemblable que des ennemis aussi animés qu'étoient ceux-ci, eussent négligé un des moiens les plus capables de décrier Socrate dans l'esprit des Juges, s'il avoit eu quelque fondement ou quelque apparence.

Mémoire de l'Académie des Inscript. Tom. IV. p. 372.

J'avoue cependant que certains principes de Platon son disciple, qui lui étoient communs avec son maître, sur la nudité de ceux qui lutoient dans les Jeux publics, dont il n'excluoit pas les personnes du sexe, & la pratique de Socrate même qui combattoit en cet état seul à seul contre Alci-

cibiade, ne donnent pas une grande idée de la délicateſſe de ce Philoſophe ſur ce qui regarde la modeſtie & la pudeur. Que dire de la viſite qu'il rend à une femme d'Athénes d'une médiocre réputation, elle s'appelloit Théodote, uniquement pour s'aſſurer par ſes propres yeux de ſa rare beauté qui faiſoit grand bruit; & des préceptes qu'il lui donne pour s'attirer des amis, & pour leur tendre des piéges dont ils ne puiſſent ſe débarraſſer? De telles leçons conviennent-elles beaucoup à un philoſophe? Je paſſe bien d'autres choſes ſous ſilence.

Xenoph. Memorab. lib. 3. pag. 783. 786.

Je ſuis moins étonné après cela que pluſieurs d'entre les Peres l'aïent décrié même par raport à la pureté des mœurs, & qu'on ait cru devoir lui appliquer, auſſi bien qu'à Platon ſon diſciple, ce que dit ſaint Paul des Philoſophes que Dieu, par un juſte jugement, a livrés à un ſens réprouvé, & qu'il a abandonnés aux paſſions les plus honteuſes, pour les punir de ce qu'aïant connu clairement qu'il n'y avoit qu'un ſeul vrai Dieu, ils ne l'avoient pas honoré comme ils devoient en lui rendant un témoignage public, & n'avoient pas rougi de lui aſſocier une multitude innom-

Rom. c. 1. v. 17. 32.

ARTAXERXE

nombrable de divinités, selon eux-mêmes ridicules & infames.

C'est là, à proprement parler, le crime de Socrate, qui ne se rendoit pas coupable aux yeux des Athéniens, mais qui l'a fait justement condanner par la vérité éternelle. Elle l'avoit éclairé des lumiéres les plus pures & les plus sublimes dont le paganisme fût capable: car on n'ignore pas que toute connoissance de Dieu même naturelle, ne peut venir que de lui. Il avoit sur la Divinité, des principes admirables. Il se railloit agréablement de toutes les fables des Poétes, qui servoient de fondement aux ridicules mystéres de son siécle. Il parloit souvent, & en termes magnifiques de l'existence d'un seul Dieu, éternel, invisible, créateur de l'univers, souverain maître & arbitre de tous les événemens, vengeur des crimes, & rémunérateur des actions vertueuses. Mais [a] il n'osoit rendre un témoignage public à toutes ces vérités. Il sentoit parfaitement le faux & le ridicule du

[a] Quæ omnia (ait Seneca) sapiens servabit tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata. . . . Omnem istam ignobilem deorum turbam, quam longo ævo longa superstitio congessit, sic, inquit, adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem, quam ad rem pertinere ... Sed iste, quem philosophia

paganiſme; & cependant, comme Sénéque le dit du Sage, & comme il le pratiquoit lui-même, il en gardoit exactement toutes les coutumes & les cérémonies, non comme agréables aux dieux, mais comme étant commandées par les loix. Il ne reconnoiſſoit dans le fond qu'une ſeule Divinité; & il adoroit avec le peuple cette foule de dieux ignobles, qu'une ancienne ſuperſtition avoit entaſſés les uns ſur les autres pendant une longue ſuite de ſiécles. Il tenoit un langage particulier dans les écoles, mais ſuivoit la multitude dans les temples. Comme philoſophe, il mépriſoit & déteſtoit en ſecret les idoles; comme citoien d'Athénes & Sénateur, il leur rendoit en public le même culte que les autres: d'autant plus condannable, dit ſaint Auguſtin, que ce culte, qui n'étoit qu'extérieur & ſimulé, paroiſſoit au peuple partir d'un fonds de vérité & de conviction. MNEMON.

quaſi liberum fecerat, tamen, quia illuſtris Senator erat, colebat quod reprehendebat, agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat ... eo damnabiliùs, quo illa, quæ mendaciter agebat, ſic ageret, ut eum populus veraciter agere exiſtimaret. *S. Auguſt. de Civit. Dei, lib. 6. cap.* 10.

Eorum ſapientes, quos philoſophos vocant, ſcholas habebant diſſentientes, & templa communia. *Id. lib. de Ver. Relig. cap.* 1.

ARTA-XERXE

Et l'on ne peut pas dire que Socrate ait changé de conduite sur la fin de sa vie, & qu'il ait alors marqué plus de zèle pour la vérité. En se défendant devant le peuple, il déclara qu'il avoit toujours reconnu & honoré les mêmes dieux que les Athéniens ; & le dernier ordre qu'il donna avant que d'expirer, fût qu'on immolât en son nom un coq au dieu Esculape. Voila donc le prince des philosophes, déclaré par l'Oracle de Delphes le plus sage des hommes, qui, malgré sa conviction intime d'une unique divinité, meurt dans le sein de l'idolatrie, & en faisant profession d'adorer tous les dieux du paganisme. En cela Socrate est d'autant plus inexcusable, que se donnant pour un homme chargé exprès du ciel de rendre témoignage à la vérité, il manque au devoir le plus essentiel de la glorieuse commission qu'il s'attribuoit. Car s'il y a quelque vérité dans la religion pour laquelle on doive se déclarer hautement, c'est celle qui regarde l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. C'est là que le courage auroit été bien placé : & il ne devoit pas couter beaucoup à Socrate, déterminé d'ailleurs à mourir. Mais, dit

a dit saint Augustin, ce n'étoit pas ces philosophes que Dieu avoit destinés pour éclairer le monde, & pour faire passer les hommes du culte impie des fausses divinités à la sainte religion du vrai Dieu. MNE-MON.

On ne peut disconvenir que Socrate, pour ce qui regarde les vertus morales, ne soit le héros du paganisme. Mais, pour en bien juger, qu'on mette en parallele ce prétendu héros avec les Martyrs du Christianisme, c'est-à-dire, souvent de foibles enfans, de tendres vierges, qui n'ont point craint de répandre tout leur sang pour défendre & sceller les mêmes vérités que Socrate connoissoit, mais qu'il n'osoit soutenir en public, je veux dire l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. Qu'on compare même la mort si vantée de ce Prince des Philosophes avec celle de nos saints Evêques qui ont fait tant d'honneur à la religion chrétienne par la sublimité de leur génie, l'étendue de leurs connoissances, la beauté & la sublimité de leurs écrits; un saint Cyprien, un saint Augustin, & tant d'autres, qu'on voit tous

a Non sic isti nati erant, ut populorum suorum opinionem ad verum cultum veri Dei à simulacrorum superstitione atque ab hujus mundi vanitate converterent. *S. August. lib. de Ver. relig. cap.* 2.

ARTAXERXE. mourir dans le sein de l'humilité, pleinement convaincus de leur indignité, de leur néant, pénétrés d'une vive crainte des jugemens de Dieu & n'attendant leur salut que de sa pure bonté & de sa miséricorde toute gratuite. La philosophie n'inspire point de tels sentimens: ils ne peuvent être l'effet que de la grace du Médiateur, que Socrate ne méritoit pas de connoitre.



LIVRE

LIVRE DIXIEME.

MOEURS ET COUTUMES DES GRECS.

LA PARTIE la plus essentielle de l'histoire, & qui doit le plus intéresser les Lecteurs, est celle qui fait connoitre le caractère & les mœurs tant des peuples en général, que des grands hommes en particulier dont il y est parlé; & l'on peut dire que c'est là en quelque sorte l'ame de l'histoire, au lieu que les faits n'en sont que le corps. J'ai tâché, à mesure que j'en ai trouvé l'occasion, de tracer le portrait des plus illustres personnages de la Gréce: il me reste maintenant à faire connoitre le génie & le caractère des peuples mêmes. Je me renferme dans ceux de Lacédémone & d'Athénes, qui ont toujours tenu le prémier rang dans la Gréce; & je reduis à trois chefs ce que j'ai à dire sur cette matiére, qui sont le Gouvernement politique, la Guerre, la Religion.

Sigonius, Meursius, Potterus, & plusieurs autres qui ont écrit sur les Antiquités Grecques, fournissent de grandes lumiéres & sont d'un grand secours sur la matiére qui me reste à traiter.

CHAPITRE PREMIER.

Du Gouvernement politique.

IL y a trois principales espéces de Gouvernement: *la Monarchie*, où un seul homme commande; *l'Aristocratie*, où ce sont les anciens & les plus sages qui gouvernent; *la Démocratie*, où l'autorité est entre les mains du peuple. Les plus célébres Ecrivains de l'antiquité, tels que Platon, Aristote, Polybe, Plutarque, donnent la préférence à la premiére sorte de gouvernement comme à celle qui renferme un plus grand nombre d'avantages, & où il se trouve moins d'inconveniens. Mais tous conviennent, & l'on ne peut le répéter trop-souvent, que la fin de tout gouvernement, & le devoir de quiconque en est chargé, de quelque maniére que ce soit, est de travailler à rendre heureux & justes ceux à qui il commande, en leur procu-

rant

rant d'un côté la sûreté, la tranquillité, les avantages & les comodités de la vie; & de l'autre tous les secours qui peuvent contribuer à les rendre vertueux. Comme *a* le but d'un pilote, dit Ciceron, est de conduire heureusement son vaisseau dans le port; celui d'un médecin, de conserver ou de rétablir la santé; celui d'un Général d'armée, de remporter la victoire: de même un Prince, & tout homme qui commande aux autres, doit se proposer pour fin leur utilité, & se souvenir que la loi souveraine de tout bon gouvernement est le bien public: *salus populi suprema lex esto.* Il ajoute que c'est la plus grande & la plus noble fonction qui soit au monde, que d'être préposé par son état pour faire le bonheur des peuples. *Cic. de Leg. lib. 3. n. 8.*

Platon, en cent endroits, compte pour rien les qualités & les actions les plus brillantes dans ceux qui gouvernent, si

V 2 elles

a Tenes-ne igitur, moderatorem illum reip. quo referre velimus omnia?... Ut gubernatori cursus secundus, medico salus, imperatori victoria, sic huic moderatori reip. beata civium vita proposita est, ut opibus firma copiis locuples gloriâ ampla, virtute honesta sit. Hujus enim operis maximi inter homines atque optimi illum esse perfectorem volo. *Ad Attic. lib. 8. Epist. 10.*

elles ne tendent à la double fin que je viens de marquer, qui eſt de rendre les citoiens plus gens de bien & plus heureux; & il refute fort au long, dans le
Pag. 338-343. prémier Livre de la République, un certain Thraſymaque, qui prétendoit que les ſujets étoient nés pour le Prince, & non le Prince pour ſes ſujets; & tout ce qui étoit utile au Prince ou à la République, devoit être regardé comme juſte & honnête.

Dans le partage qu'on fait des différentes eſpéces de gouvernement, on convient que celui-là ſeroit le plus parfait, qui réuniroit en lui par un heureux mélange tous les avantages des autres, & qui en écarteroit tous les inconvé-
Polyb. l. 6. p. 458-459. niens; & preſque tous les anciens ont cru que le gouvernement de Lacédémone étoit celui qui avoit approché le plus près de cette idée de perfection.

ARTICLE PREMIER.

Du Gouvernement de Sparte.

Depuis que les Héraclides étoient rentrés dans le Péloponnéſe, Sparte étoit gouvernée par deux Rois, toujours pris de deux mêmes familles qui deſcendoient d'Hercule par deux bran-

ches différentes, comme je l'ai observé ailleurs. Soit orgueil & abus du pouvoir despotique du côté des Rois, soit esprit d'indépendance & amour démesuré de la liberté de la part du peuple, Sparte, dans ses commencemens, fut toujours agitée de dissensions & de révoltes, qui auroient infailliblement causé sa ruine, comme il arriva à Argos & à Messéne, deux villes voisines de Sparte, & aussi puissantes qu'elle, si la sage prévoiance de Lycurgue n'en eût prévenu les funestes suites par la reforme qu'il mit dans l'Etat. Je l'ai raportée fort au long dans la vie de Lycurgue : je ne toucherai ici que ce qui regarde le gouvernement. *Tome II. p. 513-558.*

§. I.

Idée Abrégée du gouvernement de Sparte. La parfaite soumission aux Loix en étoit comme l'ame.

Lycurgue rétablit l'ordre & la paix dans Sparte par l'établissement du Sénat. Il étoit composé de vingt-huit Sénateurs, & les deux Rois y présidoient. Cette auguste compagnie, formée de ce qu'il y avoit dans la Nation d'hommes les plus sages, & les plus ex-

 péri-

perimentés servoit comme de contre-poids aux deux autres autorités, je veux dire à celle des Rois & à celle du Peuple ; & quand l'une vouloit prendre le dessus, le Sénat se rangeoit du côté de l'autre, & les tenoit ainsi toutes deux dans un juste équilibre. Dans la suite, pour empécher que cette Compagnie même n'abusât de son pouvoir qui étoit fort grand, on lui mit une espéce de frein, en nommant cinq Ephores, qui étoient tirés du peuple, dont la charge ne duroit qu'un an, mais qui avoient autorité & sur les Sénateurs, & sur les Rois mêmes.

Le pouvoir des Rois étoit fort borné, sur-tout dans la ville & en tems de paix. Dans la guerre, c'étoient eux qui commandoient les flotes & les armées, & pour lors ils avoient plus d'autorité. Cependant on leur donnoit alors même des espéces d'Inspecteurs & de Commissaires qui leur tenoient lieu d'un Conseil nécessaire ; & l'on choisissoit ordinairement pour cette fonction ceux des citoiens qui étoient mal avec eux, afin qu'il n'y eût point de connivence de leur part, & que le public fût mieux servi. Il y avoit presque toujours une secrette mésintel-

Arist. de Rep. l. 2. pag. 331.

ſintelligence entre les deux Rois, ſoit qu'elle vînt de la jalouſie naturelle entre les deux branches, ſoit qu'elle fût l'effet de la politique Spartaine, à qui leur trop grande union auroit pu donner de l'ombrage.

Les Ephores avoient encore plus d'autorité à Sparte, que les Tribuns du peuple à Rome. Ils préſidoient à l'élection des Magiſtrats, & leur faiſoient rendre compte de leur adminiſtration. Leur pouvoir s'étendoit juſques ſur la perſonne des Rois, & des Princes de la famille Roiale qu'ils avoient droit de faire mettre en priſon, comme ils le firent à l'égard de Pauſanias. Quand ils étoient aſſis ſur leur ſiége dans le Tribunal, ils ne ſe levoient point à l'arrivée des Rois, marque de reſpect qui étoit rendu à ceux-ci par tous les autres Magiſtrats; ce qui ſembloit ſuppoſer dans les Ephores une eſpéce de ſupériorité, parce qu'ils repréſentoient le Peuple; & il eſt marqué d'Agéſilas, que lorſqu'il étoit aſſis ſur ſon trône pour rendre la juſtice, & que les Ephores arrivoient, il ne manquoit jamais de ſe lever pour leur faire honneur. Il y a beaucoup d'apparence

Plut. in Ageſil. p. 597.

qu'avant lui les Rois n'en usoient pas toujours ainsi, Plutarque raportant cette démarche d'Agésilas comme lui étant particuliére.

Les affaires se proposoient & s'examinoient dans le Sénat, & c'étoit là que se formoient les résolutions. Mais les Décrets du Sénat n'avoient point de force, s'ils n'étoient ratifiés par le peuple.

Il faloit qu'il y eût une grande sagesse dans les loix que Lycurgue avoit établies pour le gouvernement de Sparte, puisque tant qu'elles furent exactement observées, jamais on ne vit dans cette ville de mouvement ni de séditions de la part du peuple, jamais on n'y proposa de faire aucun changement dans la maniére de gouverner, jamais aucun particulier n'y usurpa l'autorité par violence, & ne s'y fit Tyran, jamais le peuple ne songea à faire sortir la roiauté des deux familles où elle avoit toujours été, & jamais aussi aucun Roi n'entreprit de s'attribuer plus de pouvoir que les loix ne lui en donnoient. Cette réflexion, qui est de Xénophon & de Polybe, marque l'idée qu'ils avoient de la sagesse de Lycurgue en matiére de politique, & le cas qu'on en

Xenoph. In Agesil. pag. 651. Polyb. l. 6. pag. 459.

en doit faire. En effet nulle autre ville de la Gréce n'a eu cet avantage, & toutes ont eu à essuier plusieurs changemens, & plusieus vicissitudes, faute de pareilles loix qui y fixassent pour toujours la forme du gouvernement.

La raison de cette constance & de cette stabilité des Lacédémoniens dans leur gouvernement & dans leur conduite, c'est qu'à Sparte c'étoit les loix qui dominoient absolument, & qui y avoient une autorité souveraine: au lieu que la plupart des autres villes Grecques, livrées aux caprices des particuliers, au pouvoir despotique, à une domination arbitraire & sans régles, éprouvoient la vérité de ce que dit Platon, qu'une ville est malheureuse, où ce sont les Magistrats qui commandent aux loix, & non les loix aux Magistrats.

Plat. l. 4. de leg. p. 715.

L'exemple d'Argos & de Messéne, que j'ai déja indiqué, suffiroit seul pour montrer combien la réflexion que je viens de faire est juste & véritable. Au retour de l'expédition de Troie les Grecs connus sous le nom de Doriens, s'établirent dans trois villes du Péloponnése, qui sont Lacédémone, Argos, Messéne, & jurérent de

Plat. l. 3. de leg. p. 683. 685.
Plat. in Lycurg. p. 43.

s'entresecourir les uns les autres. Ces trois villes, soumises également au pouvoir monarchique, avoient les mêmes avantages, si ce n'est que les deux derniéres l'emportoient beaucoup sur l'autre par la fertilité du terroir où elles étoient situées. Cependant Argos & Messéne ne conservérent pas lontems leur supériorité. La hauteur des Rois & la désobéissance des peuples les firent tomber de l'état florissant où elles avoient été d'abord; & elles montrérent par leur exemple, dit Plutarque après Platon, que c'étoit une grace toute particuliére que les dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme comme Lycurgue, capable de leur prescrire un plan de gouvernement si sage & si raisonnable.

Pour le maintenir sans altération, on s'appliquoit avec un soin particulier à élever les jeunes gens selon les loix & les mœurs du pays, afin qu'enracinées & fortifiées par une longue habitude, elles devinssent en eux comme une seconde nature. La maniére dure & sobre, dont ils étoient nourris dès lors, répandoit dans tout le reste de leur vie un goût natu-

naturel pour la frugalité & la tempérance qui les diſtinguoit de tous les autres peuples, & qui les rendoit merveilleuſement propres à ſupporter les fatigues de la guerre. Platon remarque que cette ſalutaire coutume avoit banni de Sparte, & de tout le territoire qui en dépendoit, l'ivrognerie, les débauches, & tous les deſordres qui en ſont la ſuite; de ſorte que c'étoit un crime puni par la loi que de prendre du vin avec excès même dans les fetes des Bacchanales, qui par tout ailleurs étoient des jours de licence, où les villes entiéres ſe permettoient les derniers excès. *Plat. de leg. lib. 1. p. 637.*

On accoutumoit auſſi les enfans dès l'âge le plus tendre à une parfaite ſoumiſſion aux loix, aux Magiſtrats, & à tous ceux qui étoient en place; & *a* leur éducation n'étoit à proprement parler qu'un apprentiſſage d'obéiſſance. C'eſt pour cela qu'Agéſilas conſeilla à Xénophon de faire venir ſes enfans à Sparte, comme à une

a Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας. *Plut. in Lycurg. pag.* 50.

une école excellente, [a] pour y apprendre la plus belle & la plus grande de toutes les sciences, qui est celle d'obéir & de commander : car l'une conduit à l'autre. Ce n'étoit pas seulement les petits, les pauvres, les citoiens du commum qui étoient ainsi soumis aux loix : c'étoient les plus riches, les plus puissans, les Magistrats, les Rois mêmes, & ils ne se distinguoient des autres que par une obéissance plus exacte, persuadés que c'étoit le moien le plus sûr de se faire eux mêmes obéir & respecter par leurs inférieurs.

Herod. l. 7. c. 145. 146.

De là ces réponses si célébres de Démarate. Xerxès ne pouvoit comprendre que les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fussent capables d'affronter les périls & la mort. " Ils sont libres & „ indépendans de tout homme, répliqua Démarate; mais ils ont au-dessus „ d'eux la Loi qui les domine : & cette „ Loi leur ordonne de vaincre ou de „ mourir. " Dans une autre occasion, comme on s'étonnoit qu'étant Roi il se fût

Plut. in Apoph. Lacon. p. 220.

a Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν. Plut. in Agesil. pag. 606.

fût laissé exiler : *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la Loi est plus forte que les Rois.*

Cela parut bien dans la promte obéissance d'Agésilas aux ordres des Ephores qui le rappelloient au secours de sa patrie; occasion délicate pour un Roi & pour un Conquérant, mais où il crut [a] qu'il étoit plus glorieux pour lui d'obéir à la patrie & aux loix, que de commander de nombreuses armées, & même que de faire la conquête de l'Asie. *Id. in Agesil. pag. 603. 604.*

§. II.

Amour de la pauvreté établi à Sparte.

A cette soumission parfaite aux Loix de l'état, Lycurgue ajouta un autre principe de gouvernement non moins admirable, qui fut d'écarter de Sparte tout luxe, toute dépense, toute magnificence; d'y décrier absolument les richesses; d'y mettre en honneur la pauvreté, & de l'y rendre nécessaire, en substituant une monnoie de fer à la monnoie d'or & d'argent qui jusques-là y avoit été en usage.

[a] Multo gloriosius duxit, si institutis patriæ paruisset, quàm si bello superasset Asiam. *Cornel. Nep. in Agesil. cap. 4.*

ufage. J'ai expofé ailleurs comment il s'y prit pour faire réuffir une entreprife fi difficile. Je me borne ici à examiner ce qu'on en doit penfer par raport au gouvernement.

Cette pauvreté où Lycurgue avoit réduit Sparte, & qui fembloit lui interdire toute conquête & lui ôter tout moien de s'accroitre & de s'aggrandir, étoit-elle bien propre à la rendre puiffante & floriffante ? Une telle conftitution de gouvernement, qui jufques-là étoit fans exemple, & qui depuis n'a été imitée de perfonne, marque-t-elle dans ce Législateur un grand fonds de prudence & de politique ? Et le tempérament qu'on imagina dans la fuite fous Lyfandre, en laiffant aux particuliers leur pauvreté, & rétabliffant le public dans l'ufage de la monnoie d'or & d'argent, n'étoit-il pas un fagé correctif de ce qu'il y avoit d'outré & d'exceffif dans la loi de Lycurgue dont il s'agit.

Il femble, à ne confulter que les vûes ordinaires de la prudence humaine qu'il faudroit raifonner ainfi : mais l'événement, qui eft ici un garant & un juge non fufpect, nous force

force de penser tout autrement. Pendant que Sparte demeura pauvre, & qu'elle se mantint dans le mépris de l'or & de l'argent, ce qui dura plusieurs siécles, elle fut puissante & glorieuse ; & la datte du tems où elle commença à déchoir, est celle où elle commença à donner atteinte à la sévére défense que Lycurgue lui avoit faite d'user j'amais d'or & d'argent.

L'éducation qu'il vouloit qu'on donná aux jeunes Lacédémoniens, la vi· sobre & dure qu'il recommanda avec tant de soin, les exercices du corps pénibles & violens qu'il leur prescrivit, l'éloignement de tout autre soin & de toute autre occupation, en un mot toutes ses loix & tous ses établissemens montrant que sa vûe étoit de former un peuple de soldats, uniquement dévoués aux armes & aux fonctions militaires. Je ne prétends pas justifier absolument cette vûe qui avoit de grands inconvéniens, & j'ai marqué ailleurs ce que j'en pensois. Mais en la supposant, il faut avouer que ce Législateur fait paroitre une grande sagesse dans les moiens qu'il prend pour l'éxécution.

Le danger preſque inévitable d'un peuple deſtiné uniquement à la guerre, & qui a toujours les armes à la main, & ce qu'il a le plus à craindre, eſt l'injuſtice, la violence, l'ambition, le deſir de s'accroître, de profiter de la foibleſſe de ſes voiſins, de les opprimer par la force, d'envahir leurs terres ſous de faux prétextes que la cupidité ne manque pas de ſuggérer & d'étendre les limites le plus loin qu'il eſt poſſible : tous vices & excès qui font horreur dans les particuliers & dans le commerce ordinaire de la vie, mais qu'il a plu aux hommes de revétir d'un air de grandeur & de gloire dans les Princes & dans les Conquérans.

Le grand ſoin de Lycurgue fut de prémunir ſon peuple contre cette dangereuſe tentation. Sans parler des autre moiens qu'il mit en uſage, il en emploia deux qui ne pouvoient pas manquer de produire leur effet. Le *a* prémier fut d'interdire à ſes citoiens toute navigation & tout combat naval. La ſituation de ſa ville, & la crainte que le commerce, ſource ordi-

a Ἀπείρητο δὲ αὐτοῖς ναύταις εἶναι, δὲ ναυμαχεῖν. *Plut. in Lacon. Inſtit. pag.* 239.

ordinaire du luxe & du déréglement, ne corrompît la pureté des mœurs de Sparte, purent avoir part à cette défense. Mais son principal motif fut de mettre ses citoiens hors d'état de songer à faire des conquêtes, qu'un peuple renfermé dans les bornes étroites d'une péninsule, ne pouvoit pas pousser fort loin, à moins qu'il ne fût maître de la mer.

Le second moien étoit encore plus efficace : ce fut d'interdire tout usage de la monnoie d'or & d'argent, & d'en introduire à sa place une de fer, qui étoit d'un grand poids & d'une très-petite valeur, & qui ne pouvoit avoir de cours que dans le pays même. Comment, avec une telle monnoie, lever & soudoier des troupes étrangéres, équiper des flotes, entretenir de nombreuses armées soit de terre soit de mer ?

Aussi le dessein de Lycurgue en rendant ses citoiens belliqueux & leur mettant les armes à la main, ne fut pas, comme le remarque Polybe, & Plutarque après lui, d'en faire d'illustres Conquérans, qui pussent porter la guerre au loin, & subjuguer un grand nombre de peuples. Son unique but étoit,

Polyb. l. 6. p. 491. Plut. in Lycurg. pag. 59.

étoit, que, renfermés dans le Péloponnése, & contens de l'étendue de terre & de domaine que leur avoient laissé leurs ancêtres, ils ne songeassent qu'à s'y maintenir en paix, & à s'y défendre avantageusement contre les voisins qui auroient la témérité de les attaquer; & ils n'avoient pas besoin pour cela d'or ni d'argent, trouvant dans leur pays, & encore plus dans leur maniére de vivre sobre & tempérante, de quoi entretenir leurs armées, lorsqu'elles ne sortoient point de l'enceinte de leur pays, ou des terres voisines.

Or, dit Polybe, ce plan une fois supposé, il faut avouer qu'il n'y a rien de plus sage ni de mieux imaginé que les établissemens de Lycurgue pour maintenir un peuple dans la possession de sa liberté, & pour le faire jouir d'une paix & d'une tranquillité parfaite. En effet, représentons-nous une petite République, telle qu'étoit celle de Sparte, dont tous les citoiens soient endurcis au travail, accoutumés à vivre de peu, aguerris, courageux, intrépides; & supposons que le principe fondamental de cette petite République est de ne faire tort à personne, de ne point inquié-

inquiéter ses voisins, de ne point envahir leurs terres ni leurs biens, mais au contraire de se déclarer en faveur des opprimés contre l'injustice & la violence des oppresseurs : n'est-il pas certain qu'une telle République, environnée d'un grand nombre d'Etats d'une pareille étendue, seroit généralement respectée par tous les peuples voisins, qu'elle deviendroit l'arbitre souveraine de toutes leurs querelles, & qu'elle exerceroit sur eux un empire d'autant plus glorieux & d'autant plus durable, qu'il seroit volontaire, & fondé uniquement sur l'idée que ces peuples auroient de sa vertu, de sa justice & de son courage?

Voila le but que Lycurgue s'étoit proposé. Convaincu que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec soi-même, il régla Sparte de maniére qu'elle se pût être toujours suffisante à elle-même, & toujours dans les principes de sagesse & d'équité. De là cette estime universelle des peuples voisins, & même des étrangers, qui ne demandoient aux Lacédémoniens ni argent ni vaisseaux ni troupes, mais un seul Spartiate pour

Plut. p. 58

pour commander leurs armées : & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiére obéïssance avec toutes sortes d'honneurs & de respects. C'est ainsi que les Siciliens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Brasidas, & tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à Callicratidas, & à Agésilas ; [a] regardant la ville de Sparte comme la maitresse des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.

L'époque du commencement de la décadence de Sparte, fut le violement ouvert des Loix de Lycurgue. Je ne prétends pas que jusques-là elles y eussent toujours été observées exactement, il s'en faut bien : mais l'esprit de ces loix avoit presque toujours dominé dans la plupart de ceux qui gouvernoient. Aussitôt que l'ambition de régner sur toute la Gréce leur eut inspiré le dessein d'avoir des armées navales, & des troupes étrangéres, & qu'il falut avoir de l'argent pour

[a] Πρὸς σύμπασαν τὴν τῶν Σπαρτιατῶν πόλιν, ὅσπερ παιδαγωγὸν ἢ διδάσκαλον εὐσχήμονος βίου καὶ τεταγμένης πολιτείας, ἀποβλέποντες.

pour les entretenir, Sparte, oubliant ſes anciennes maximes, ſe vit contrainte de recourir aux barbares qu'elle avoit juſques-là déteſtés, & de faire baſſement la cour aux Rois de Perſe qu'elle avoit vaincus autrefois avec tant de gloire; & cela, pour tirer d'eux quelques ſommes d'argent & quelque ſecours de troupes & de vaiſſeaux contre leurs propres freres, c'eſt-à-dire, contre des peuples nés ou établis comme eux dans la Gréce. Ils eurent ainſi l'imprudence & le malheur de rappeller dans Sparte avec l'or & l'argent tous les vices & tous les crimes que la monnoie de fer en avoit bannis; & ils préparérent la voie aux changemens qui y arrivérent depuis, & qui en cauſérent la ruine. Et c'eſt ce qui reléve infiniment la ſageſſe de Lycurgue, d'avoir prévû de ſi loin ce qui pouvoit donner atteinte au bonheur de ſes citoiens, & d'y avoir préparé de ſalutaires remédes par la ſorte de gouvernement qu'il établit à Sparte. On ne doit pas néanmoins lui en attribuer à lui ſeul tout l'honneur. Un autre Légiſlateur, qui l'avoit précédé de pluſieurs ſiécles en partage la gloire avec lui.

§. III.

§. III.

Loix de Créte établies par Minos, modéle de celle de Sparte.

Tout le monde ſait que Lycurgue avoit formé le plan de la plupart de ſes Loix ſur le modéle de celles qui pour lors étoient obſervées dans l'île de Créte, où il paſſa un tems aſſez conſidérable pour les étudier de plus près. Je croi devoir en donner ici quelque idée, aiant omis par oubli de le faire dans l'endroit où cela auroit été naturel, c'eſt-à-dire, lorſque j'ai parlé pour la prémiére fois de Lycurgue & de ſes établiſſemens.

Minos, que la Fable nous donne pour fils de Jupiter étoit l'auteur de
A. M. 2720. Av. J. C. 1284. ces loix. Il vivoit environ cent ans avant la guerre de Troie. C'étoit un Prince puiſſant, ſage, modéré; plus eſtimable encore par ſes vertus morales, que par ſes qualités guerriéres. Après avoir conquis l'île de Créte & pluſieurs autres îles voiſines; il ſongea à affermir par de ſages loix le nouvel Etat dont il s'étoit rendu
Strab. l. 10 pag. 480. maître par la force des armes. Le but

but qu'il se proposa dans l'établissement de ces loix, fut de rendre ses sujets heureux, en les rendant vertueux. Il écarta de ses Etats l'oisiveté, la volupté : le luxe, les délices, sources fécondes de tous les vices. Sachant que la liberté est regardée comme le plus doux & le plus grand de tous les biens, & qu'elle ne peut subsister sans une parfaite union entre les citoiens, il travailla à établir entre eux une sorte d'égalité qui en est le nœud & la base, & qui est fort propre à en éloigner toute envie, toute jalousie, toute haine, toute dissension. Il n'entreprit point de faire de nouveaux partages de terres, ni d'interdire tout usage de l'or & de l'argent. Il songea à unir ses sujets par d'autres liens qui ne lui parurent pas moins fermes ni moins raisonnables.

Il ordonna que les enfans fussent tous nourris & élevés ensemble par troupes & par bandes, afin que de bonne heure on leur enseignât les mêmes principes & les mêmes maximes. Leur vie étoit dure & sobre. On les accoutumoit à se passer de peu, à souffrir le chaud & le froid, à

à marcher dans des endroits rudes & escarpés, à faire entre eux de petits combats bande contre bande, à souffrir courageusement les coups qu'ils se portoient l'un à l'autre, & à s'exercer à une sorte de danse qui se faisoit les armes à la main, & qu'on appella depuis la Phyrrhique; afin, dit Strabon, que jusqu'à leurs divertissemens, tout ressentît la guerre, & les y formât. On leur faisoit aussi apprendre de certains airs de musique; mais d'une musique mâle & martiale.

Plat. de leg. lib. 1. p. 625.

Ils n'étoient point instruits ni à monter à cheval, ni à porter des armes pesantes : mais en récompense ils excelloient à tirer de l'arc, & c'étoit là leur exercice le plus ordinaire. La raison en est toute naturelle. La Créte n'est point un pays plat & uni, ni propre à nourrir des chevaux comme celui des Thessaliens, qui passoient pour les meilleurs cavaliers de la Gréce, mais un pays raboteux & fouré, plein de butes & de hauteurs, où des hommes pesamment armés n'auroient pu s'exercer à la course. Mais en fait d'archers, & de soldats armés à la légére, propres pour

pour les ruſes de guerre & pour les ſtratagémes, les Crétois prétendoient tenir le prémier rang.

Minos crut devoir établir dans la Créte la communauté des tables & des repas. Outre pluſieurs autres grands avantages qu'il y trouvoit, comme d'introduire dans ſes Etats une ſorte d'égalité, les riches & les pauvres aiant la même nourriture, d'accoutumer ſes ſujets à une vie ſobre & frugale, de cimenter l'amitié & l'union entre les citoiens par la familiarité & la gaieté qui regnent à la table, il avoit auſſi en vûe les exercices de la guerre, où les ſoldats ſont obligés de manger enſemble. C'étoit le public qui fourniſſoit aux dépenſes de la table. Des revenus de l'Etat, on en emploioit une partie pour ce qui regarde les frais de la religion, & l'honoraire des Magiſtrats: l'autre étoit deſtinée pour les repas communs. Ainſi femmes, enfans, hommes faits, vieillards, tous étoient nourris au nom & aux dépens de la République. En quoi Ariſtote donne la préférence aux repas de Créte ſur ceux de Sparte, où les particuliers étoient obligés de fournir leur quote-

Ariſtot. de Rep. l. 2. cap. 10.

part, faute de quoi ils n'étoient point reçus dans les assemblées : ce qui étoit en exclure les pauvres.

Athen. l. 4. p. 643 Après le repas, les vieillards parloient des affaires d'Etat. La conversation rouloit le plus souvent sur l'histoire du pays, sur les actions & les vertus des grands hommes qui s'y étoient distingués par leur courage dans la guerre, ou par leur sagesse dans le gouvernement ; & l'on exhortoit les jeunes gens, qui assistoient à ces sortes d'entretiens, à se proposer ces grands hommes comme des modéles sur lesquels ils devoient former leurs mœurs & régler leur conduite.

Plat. de leg. lib. 1. p. 626. On reproche à Minos, aussi-bien qu'à Lycurgue, de n'avoir envisagé que la guerre dans toutes ses loix, ce qui est un grand défaut pour un Législateur. Il est vrai qu'il y a fait beaucoup d'attention, parce qu'il étoit persuadé que le repos, la liberté, les richesses de ses sujets étoient sous la protection & comme sous la sauve-garde des armes & de la science militaire, tous ces avantages étant enlevés par le vainqueur à ceux qui succombent dans la guerre. Mais il vou-

vouloit qu'on ne fît la guerre que pour arriver à la paix ; & il s'en faut bien que ces loix se bornassent à ce seul objet.

Chez les Crétois la culture de l'esprit n'étoit pas entiérement négligée, & l'on avoit soin d'y donner aux jeunes gens quelque teinture des lettres. Les poésies d'Homére bien postérieures à Minos n'y étoient pas inconnues, quoiqu'ils fissent peu de cas & peu d'usage des poétes étrangers. Ils étoient curieux des connoissances propres à former les mœurs, &, ce qui n'est pas un petit éloge, *a* ils se piquoient plus de penser beaucoup, que de parler beaucoup. Le poéte Epiménide qui fit un voiage à Athénes du tems de Solon, & qui y fut fort estimé, étoit de Créte : quelques-uns le mettent au nombre des sept sages.

Id. lib. 3. pag. 680.

Id. lib. 1. p. 641

Plut. in Solon. p. 84.

Un des établissemens de Minos que Platon admiroit le plus, étoit qu'on inspirât de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes de l'Etat, pour les coutumes, pour les loix, & qu'on ne leur permît jamais de mettre en question ni de révoquer en doute si elles étoient sa-

De leg. l. 1. p. 634.

a Πολύνοιαν μᾶλλον ἢ πολυλογίαν ἀσκεῖν.

gement établies ou non ; parce qu'ils devoient les regarder, non comme prescrites & imposées par les hommes, mais comme émanées de la divinité même. En effet il avoit eu grand soin d'avertir son peuple que c'étoit Jupiter qui les lui avoit dictées. Il eut la même attention par raport aux Magistrats & aux personnes âgées, qu'il recommandoit d'honorer d'une maniére particuliére ; & afin que rien ne pût donner atteinte au respect qui leur est dû, il voulut que si on remarquoit en eux quelques défauts, on n'en parlât jamais en présence des jeunes gens. Sage précaution, & qui seroit bien nécessaire dans l'usage commun de la vie !

M. de Fénelon.

Le gouvernement de Créte fut d'abord monarchique, & Minos en a laissé à tous les siécles un modéle parfait. Selon lui, comme le remarque un grand homme: le Roi peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets.

Elles

Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la félicité d'un nombre infini de sujets, non pas que ceux-ci servent par leur misére & par leur lâche servitude à flater l'orgueil & la mollesse d'un seul homme. Selon lui, le Roi doit être au dehors le défenseur de la patrie en commandant les armées, & au dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait Roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples. Il leur doit tout son tems, tous ses soins, toute son affection ; & il n'est digne du trône qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Voila l'idée que Minos avoit de la Roiauté, dont il nous a laissé une image vivante dans sa personne, & qu'Hésiode a parfaitement exprimée en deux mots en appellant ce Prince *le plus Roi de tous les Rois mortels*, *βασιλεύτατον θνητῶν βασιλήων* : c'est-à-dire qu'il possédoit dans un souverain degré toutes les vertus Roiales, & qu'il étoit Roi en tout.

Plat. in. Min. pag. 320

Il paroit que l'autorité des Rois ne fut pas d'une loogue durée, & qu'elle

Aristot. de Rep. lib. 2. *cap.* 10.

fit place à un gouvernement républicain ; & ç'avoit été l'intention de Minos. Le Sénat, composé de trente Sénateurs, formoit le Conseil public. C'étoit là que s'examinoient les affaires, & que se prenoient les résolutions : mais elles n'avoient de force qu'après que le peuple y avoit joint ses suffrages & donné son approbation. Des Magistrats établis au nombre de dix pour maintenir le bon ordre dans l'Etat, & pour cette raison appellés *Cosmes*, tenoient en respect les deux autres Corps de l'Etat, & en faisoient l'équilibre. C'étoient eux qui en tems de guerre commandoient les armées. On les choisissoit au sort, mais seulement dans de certaines familles. Ils étoient à vie, & ne rendoient compte à personne de leur administration. On tiroit les Sénateurs de cette Compagnie.

κόσμος. *Ordo.*

Les Crétois faisoient cultiver leurs terres par des esclaves ou des mercénaires, qui étoient tenus de leur en paier tous les ans une certaine somme. On les appelloit *Perioeci*, apparemment parce qu'ils étoient tirés des peuples du voisinage que Minos avoit subjugués. Comme ils habitoient

toient dans une île, c'eſt-à-dire dans un pays ſéparé, les Crétois n'avoient pas autant à craindre de leur part, que les Lacédémoniens de la part des Ilotes qui ſe joignoient ſouvent aux peuples voiſins pour les attaquer. Une coutume établie anciennement dans la Créte, d'où elle a paſſé chez les Romains, donne lieu de croire que ceux qui ſervoient ce peuple, & qui cultivoient ſes terres, étoient traités avec bonté & douceur. Dans les fêtes de Mercure, les Maîtres ſervoient à table leurs eſclaves, & leur rendoient tous les mêmes offices qu'ils recevoient d'eux pendant toute l'année : reſtes & veſtiges précieux des tems primitifs où tous les hommes étoient égaux, & qui ſembloient avertir les Maîtres que les ſerviteurs ſont de même condition qu'eux, & que c'eſt renoncer à l'humanité que de les traiter durement & avec hauteur.

Athen. l. 14. p. 639.

Comme un Prince ne peut pas tout faire par lui-même, & qu'il eſt obligé de s'aſſocier des coopérateurs, de la conduite deſquels ils ſe rend reſponſable, Minos ſe déchargea en partie ſur ſon frere Rhadamanthe de l'ad-

Plat. in Min. p. 320.

miniſtration de la Juſtice dans la ville capitale, fonction la plus eſſentielle & la plus indiſpenſable de la Roiauté. Il connoiſſoit ſa probité, ſon déſintéreſſement, ſes lumiéres, ſa fermeté ; & il s'étoit appliqué à le former lui-même pour cette place importante. Un autre Miniſtre étoit chargé du ſoin des autres villes qu'il parcouroit trois fois chaque année, pour examiner ſi les loix que le Prince avoit etablies y étoient exactement obſervées, & ſi les Magiſtrats & les officiers ſubalternes s'y acquittoient religieuſement de leur devoir.

Créte, ſous un gouvernement ſi ſage, changea entiérement de face, & parut être devenu le domicile de la vertu, de la probité, de la juſtice. On en peut juger par ce que la Fable nous apprend de l'honneur que Jupiter fit à ces deux freres en les établiſſant Juges des enfers : car tout le monde ſait que la Fable eſt fondée ſur les hiſtoires réelles & véritables, mais déguiſée ſous d'agréables emblêmes, propres à en mieux faire goûter la vérité.

Plat. in Gorg. p. 523. 526.

C'étoit, ſelon la tradition fabuleuſe une

une loi établie de tout tems qu'au *In Axioch p. 371.*
ſortir de la vie les hommes fuſſent jugés, pour recevoir la récompenſe ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaiſes actions. Sous le régne de Saturne, & dans les prémiéres années de celui de Jupiter, ce jugement ſe prononçoit dans l'inſtant même qui précédoit la mort, ce qui donnoit lieu à de criantes injuſtices. Des Princes qui avoient été injuſtes & cruels paroiſſant devant leurs Juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puiſſance, & produiſant des témoins qui dépoſoient en leur faveur parce qu'ils redoutoient encore leur colére tant qu'ils étoient en vie, les Juges, éblouis par ce vain éclat, & ſéduits par ces témoignages trompeurs, déclaroient ces Princes innocens & les faiſoient paſſer dans l'heureuſe demeure des Juſtes. Il en faut dire autant à proportion des gens de bien, mais pauvres & ſans appui, que la calomnie pourſuivoit encore juſqu'à ce dernier tribunal, & trouvoit le moien de les y faire condanner comme coupables.

La Fable ajoute que ſur les plaintes réitérées qu'on en porta à Jupiter, &

ſur les vives remontrances qu'on lui fit, il changea la forme de ces jugemens. Le tems en fut fixé au moment même qui ſuit la mort. Rhadamanthe & Eaque, tous deux fils de Jupiter, ſont établis Juges, le prémier pour les Aſiatiques, l'autre pour les Européans ; & Minos au-deſſus d'eux, pour décider ſouverainement en cas d'obſcurité & d'incertitude. Leur tribunal eſt placé dans un endroit appellé *Le champ de la Vérité*, parce que le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher. Là comparoit un Prince dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, réduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muet & tremblant pour lui-même après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt rélégué dans le Tartare pour un tems ſeulement, & avec aſſurance d'en ſortir quand il aura été ſuffiſamment purifié. Mais ſi ce ſont des crimes impardonnables, tels que l'injuſtice, le parjure, l'oppreſſion des peuples, il eſt précipité dans le même Tartare pour y ſouffrir des pei-

peines éternelles. Les Juſtes au contraire, de quelque condition qu'ils ſoient, ſont conduits dans l'heureux ſéjour de la paix & de la joie, pour y jouir d'un bonheur qui ne finira jamais.

Qui ne voit que les Poétes, ſous le voile de ces fictions ingénieuſes à la vérité, mais peu honorables aux dieux, ont voulu nous donner le modéle d'un Prince accompli, dont le prémier ſoin eſt de rendre la juſtice aux peuples; & nous peindre le rare bonheur dont jouit la Créte ſous le ſage gouvernement de Minos? Ce bonheur ne finit pas avec lui. Les loix qu'il avoit établies étoient encore dans toute leur vigueur du tems de Platon, c'eſt-à-dire, plus de neuf cens ans après. Auſſi les regardoit-on comme le fruit des longs *a* entretiens qu'il avoit eus pendant pluſieurs années avec Jupiter, qui avoit bien voulu devenir ſon maître, ſe * rendre familier avec lui comme avec un bon ami, & le former au grand art de

Plat. in Minoe. p. 321.

Ibid. p. 319.

a Et Jovis arcanis Minos admiſſus. *Horat.*

* *Cette fiction des poëtes a pu être tirée de l'Ecriture Sainte, qui dit de Moyſe:* Dieu parloit a Moyſe face à face, comme un ami parle à ſon ami. *Exod.* 33 11.

régner avec une complaisance secrette comme un disciple chéri & un fils tendrement aimé. C'est ainsi que Platon explique ces paroles d'Homére : Διὸς μεγάλου ὀαριστής ; éloge, selon lui, le plus magnifique qu'on puisse faire d'un mortel, & que ce Poéte n'a accordé qu'à Minos seul.

Odyss. l. T. v. 179.

Malgré un mérite si éclatant & si solide, les théatres d'Athénes ne retentissoient que d'imprécation contre la mémoire de Minos ; & Socrate, dans le Dialogue de Platon que j'ai déja cité plusieurs fois, en fait la remarque, & en apporte la raison. Mais auparavant il fait une réflexion bien digne d'ètre pesée „ Quand „ il s'agit de louer ou de blâmer les „ grands hommes, il importe infiniment, dit-il, de le faire avec circonspection & sagesse, parce que „ de là dépend l'idée qu'on se forme „ de la vertu & du vice, & le discernement que l'on doit faire entre „ les bons & les mauvais. Car, ajoute-t-il, Dieu entre dans une juste „ indignation, quand il voit qu'on „ blâme un Prince qui lui ressemble, „ & qu'au contraire on loue celui qui „ lui est opposé en tout ; il ne faut pas croi-

croire qu'il n'y ait de ſacré que le "
bronze & le marbre: (il parle des ſta- "
tues qu'on adoroit.) L'homme de "
bien, eſt ce qu'il y a dans le monde "
de plus ſacré; & le méchant, ce qu'il "
y a de plus déteſtable.,,

Après cette réflexion, Socrate marque que la ſource & la cauſe de la haine des Athéniens contre Minos, étoit le tribut injuſte & cruel qu'il avoit exigé d'eux, en les obligeant de lui envoier de neuf ans en neuf ans ſept jeunes hommes & ſept jeunes filles qui devoient être dévorés par le Minotaure; & il ne peut s'empécher de faire un reproche à ce Prince de s'être attiré la haine d'une ville pleine de Savans comme Athénes, & d'avoir armé contre lui la langue des Poétes, nation dangereuſe & redoutable par les traits empoiſonnés qu'elle ne manque pas de lancer contre ſes ennemis.

Il paroit par tout ce que je viens de dire, que Platon attribuoit à notre Minos l'impoſition de ce cruel tribut. Apollodore, Strabon, & Plutarque ſemblent avoir penſé de même. Monſieur l'Abbé Banier prétend & prouve qu'ils ſe ſont trompés, & qu'ils ont confondu avec le prémier

Mem. de l'Acad. des Inſcript. T. 3

Minos dont il s'agit ici, un second Minos son petit-fils, qui régna comme lui dans la Créte, & qui, pour venger la mort de son fils Androgée tué dans l'Attique, déclara la guerre aux Athéniens, & leur imposa ce tribut auquel Thésée mit fin en tuant le Minotaure. Il seroit difficile, en effet, de concilier une conduite si inhumaine & si barbare avec ce que toute l'antiquité nous apprend de la bonté, de la douceur, de l'équité de Minos, & avec les magnifiques éloges qu'elle fait de la police & des réglemens de Créte.

Il est vrai que dans la suite les Crétois dégénérérent beaucoup de leur ancienne réputation, & se décriérent absolument par un changement de mœurs entier, étant devenus avares, intéressés jusqu'à ne trouver aucun gain sordide, ennemis du travail & d'une vie réglée, menteurs & fourbes déclarés, ensorte que *crétiser* étoit devenu chez les Grecs un proverbe pour signifier mentir & tromper. On sait * que saint Paul cite contre

* Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί. *Les Crétois sont toujours menteurs, ce sont de méchantes bêtes, qui n'aiment qu'à manger & à ne rien faire.* A Tite, I. 12.

eux comme véritable un témoignage d'un de leurs anciens poétes (on croit que c'eſt Epiménide) qui les caractériſe par des traits bien deshonorans, mais ce changement, dans quelque tems qu'il ſoit arrivé, ne diminue rien de l'ancienne probité des Crétois, ni de la gloire de Minos leur Roi.

La preuve la plus certaine de la ſageſſe de ce Législateur, eſt, comme le remarque Platon, le bonheur ſolide & ſtable que la ſimple imitation de ſes loix a procuré à la ville de Sparte, dont Lycurgue avoit réglé le gouvernement ſur l'idée & le plan de celui de Créte, & qui s'y conſerva toujours d'une maniére uniforme pendant pluſieurs ſiecles, ſans éprouver ces viciſſitudes, ſi ordinaires à tous les autres Etats. *Plat. pag. 320.*

ARTICLE SECOND.

Du Gouvernement d'Athénes.

Le Gouvernement d'Athénes n'a pas été ſi conſtant ni ſi uniforme que celui de Sparte, mais a éprouvé divers changemens ſelon la diverſité des tems & des conjonctures.

A-

Athénes, après avoir été lontems ſous les Rois, puis ſous les Archontes, ſe mit en pleine poſſeſſion de la liberté, qui céda pourtant pour quelques années au pouvoir tyrannique des Piſiſtratides, mais qui bientôt après fut rétablie, & ſubſiſta avec éclat juſqu'à l'échec de Sicile & la priſe d'Athénes par les Lacédémoniens. Ceux-ci la ſoumirent aux trente Tyrans, dont l'autorité ne fut pas de longue durée, & fit encore place à la liberté, qui s'y conſerva au milieu de divers événemens pendant une aſſez longue ſuite d'années, juſqu'à ce qu'enfin la puiſſance Romaine eut ſubjugué la Gréce, & l'eut réduit en province.

Je ne conſidérerai ici que le gouvernement populaire, & j'y examinerai en particulier cinq ou ſix chefs: le fonds du gouvernement, tel que Solon l'établit; les différentes parties dont la République étoit compoſée; le Conſeil ou Sénat des Cinq-cens; les aſſemblées du Peuple; les différens Tribunaux où ſe rendoient les jugemens; les revenus ou finanees de la République. Je ferai obligé de donner plus d'étendue à ce qui regarde le gouvernement

ment d'Athénes, que je n'ai fait pour celui de Sparte, parce que ce dernier est presque suffisamment connu par ce qui en a été dit dans la vie de Lycurgue. *Tom. 2. pag. 503.*

§. I.

Fonds du Gouvernement d'Athénes établi par Solon.

Ce n'est pas Solon qui le prémier établit le gouvernement populaire à Athénes. Théſée, lontems auparavant en avoit tracé le plan, & commencé le projet. Après avoir réuni les douze bourgs en une seule ville, il en partagea les habitans en trois Corps: celui des Nobles, à qui il confia le soin des choses de la religion, & toutes les charges; celui des Laboureurs; & celui des Artisans. Il avoit prétendu établir quelque sorte d'égalité entre ces trois Ordres. Car si les Nobles étoient plus considérables par leurs honneurs & par leurs dignités, les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité qu'on en tiroit, & par le besoin qu'on avoit d'eux; & les Artisans l'emportoient sur les deux autres Corps par leur nom-

Plut. in Thes. p. 10. & 11.

nombre. Athénes, à proprement parler, ne devint un Etat populaire, que depuis qu'on établit n'euf Archontes, dont l'autorité n'étoit que pour un an, au lieu qu'auparavant elle en duroit dix ; & ce ne fut encore que plusieurs années après, que Solon, par la sagesse de ses loix, fixa & régla la forme de ce gouvernement.

Plut. in Solon. p. 87. Le grand principe de Solon fut d'étabir entre les citoiens, autant qu'il le pourroit, une sorte d'égalité qu'il regardoit avec raison comme le fondement & le point essentiel de la liberté. Il résolut donc de laisser les charges entre les mains des riches comme elles y avoient été jusques-là, mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus. Pour cela, il fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvérent avoir de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides, furent mis dans la prémiére Classe, & appellés les *Pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire, qui avoient cinq cens mesures de revenu. La seconde Classe fut de ceux qui en a-

avoient trois cens, & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre: on les appella les *Chevaliers*. Ceux qui n'en avoient que deux cens, firent la troisiéme, & on les nomma * *Zeugites*. C'étoit dans ces trois Classes seulement qu'on choisissoit les Magistrats & les Commandans. Tous les autres citoiens qui étoient au-dessous de ces trois Classes, & qui avoient moins de revenu, furent compris sous le nom de *Thétes*, c'est-à-dire de mercénaires, ou plutôt d'ouvriers travaillant de leurs mains. Sólon ne leur permit point d'avoir aucune charge, & leur accorda seulement le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple: ce qui dans les commencemens ne parut rien, mais se trouva à la fin un très-grand avantage, comme la suite le fera connoitre. Je ne sai si Solon le prévit: mais il avoit coutume de dire que jamais le peuple n'est plus obéissant ni plus souple, que lorsqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de *Id.p.*116.

* *On croit qu'ils furent appellés ainsi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les* Chevaliers *& les Thétes; comme dans les vaisseaux les rameurs du milieu étoient appellés* Zugites: *ils étoient entre les* Thalamites *& les* Thranites.

Tacit. Histor. l. 1. cap. 16.

liberté: ce qui revient assez à cette belle parole de Galba, lorsque pour engager Pison à traiter le peuple Romain avec bonté & douceur, il le prioit de se souvenir [a] qu'il alloit commander à des hommes qui n'étoient pas capables de porter, ni une pleine liberté, ni une entiére servitude.

Plut. in Aristid. pag. 332.

Le peuple d'Athénes devenu plus fier depuis les victoires remportées contre les Perses, prétendit avoir part à toutes les charges & à toutes les magistratures; & Aristide, pour prévenir les troubles ausquels une resistance opiniatre auroit pu donner lieu, crut devoir lui céder en ce point. Il paroit cependant, par un endroit de Xénophon, que le peuple se contenta des charges qui produisoient quelque émolument, & laissa entre les mains des riches celles qui avoient un raport plus particulier au gouvernement de l'Etat.

Xenoph. de Rep. Athen. p. 691.

Pollux. l. 8. c. 10.

Les citoiens des trois prémiéres Classes paioient chaque année une certaine somme pour être mise dans le trésor public: ceux de la prémié-

[a] Imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem.

re, un * talent; les Chevaliers, un demi-talent; les Zeugites, dix ** mines.

* *Mille écus.*
** *Cinq cens livres Pollux. ibid.*

Comme la mesure des revenus régloit l'ordre des Classes, quand les revenus augmentoient, on pouvoit passer dans une Classe supérieure.

In Solon. p. 88.

Si l'on en croit Plutarque, Solon forma deux Conseils qui étoient comme une double anchre, pour fixer & modérer l'inconstance des assemblées populaires. Le prémier s'appelloit l'Aréopage: mais il étoit bien plus ancien, & il ne fit que le réformer, & lui donner un nouveau lustre, en augmentant son pouvoir. Le second étoit le Conseil des Quatre-cens, savoir cent de chaque Tribu: car Cécrops, le prémier Roi des Athéniens, avoit distribué tout le peuple en quatre Tribus; Clisthéne, lontems après, changea cet ordre, & en établit dix. C'est dans ce Conseil des Quatre-cens qu'on raportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du Peuple, comme nous le dirons bientôt.

Je ne parle point d'une autre division du peuple en trois partis, trois factions, qui jusqu'au tems de Pisistra-

trate furent une ſource de troubles & de ſéditions. L'un de ces trois partis étoit formé par ceux de la montagne, & ils favoriſoient le gouvernement populaire, l'autre par ceux de la plaine, & ils étoient pour l'Oligarchie : le troiſiéme enfin par ceux de la côte, qui tenoit le milieu entre les deux autres.

Il eſt néceſſaire d'entrer dans un plus grand détail, pour éclaircir & développer tout ce que nous venons de dire.

§. II.

Des Habitans d'Athenes.

Il y avoit trois ſortes d'habitans à Athénes : les citoiens, les étrangers, les ſerviteurs. Dans le dénombrement que fit faire Déméttre de Phalére la CXVI. Olympiade, on voit qu'il y avoit pour lors vingt & un mille citoiens, dix mille étrangers, quarante * mille ſerviteurs. Le nombre des citoiens étoit à peu près le même dès le temps de Cecrops: il ſe trouva moindre ſous Périclès.

Athen. l. 6. p. 272.
AN. M. 3690.
AV. J. C. 314.

1. Des

* *Le texte porte* μυριάδας τεσσαράκοντα quatre cens mille, *ce qui eſt une faute viſible.*

1. *Des Citoiens.*

On étoit de ce nombre ou par la naissance, ou par l'adoption. Pour être citoien naturel d'Athénes, il faloit être né de pere & de mere libres & Athéniens. Nous avons vû que Péri- clès remit en vigueur cette loi qui n'é- toit pas observée exactement, & que lui-même, peu de tems après, y donna atteinte. Le peuple pouvoit donner le droit de bourgeoisie aux étrangers, & ceux qui avoient été ainsi adoptés, jouissoient des mêmes droits & des mêmes priviléges que les citoiens naturels, à peu de choses près. La qualité de citoien d'Athénes étoit quelquefois accordée par honneur & par reconnoissance à ceux qui avoient rendu de grands services à l'Etat, comme à Hippocrate; & les Rois mêmes briguérent quelquefois ce titre pour eux ou pour leurs enfans. Evagore Roi de Cypre s'en faisoit un grand honneur.

Tom. 3. Pag. 548.

Lorsque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans, ils étoient inscrits sur la liste des citoiens après avoir prété serment, & ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & so-

lennel qu'ils devenoient membres de l'Etat. La formule de ce ferment eft tout-à-fait remarquable. Stobée & Pollux nous l'ont confervée en ces termes: " Je ne deshonorerai point la „ profeffion des armes, & ne fauve„ rai jamais ma vie par une fuite „ honteufe. Je combattrai jufqu'au „ dernier foupir pour les interêts de „ la Religion & de l'Etat, de con„ cert avec les autres citoiens, & „ feul s'il le faut. Je ne mettrai point „ ma patrie dans un état pire que „ celui où je l'ai trouvée, mais je fe„ rai tous mes efforts pour la rendre „ encore plus floriffante. Je ferai fou„ mis aux Magiftrats & aux loix, & „ à tout ce qui fera réglé par le com„ mun confentement du peuple. Si „ quelqu'un viole ou tâche d'anéan„ tir les loix, je ne diffimulerai point „ un tel attentat, mais je m'y oppo„ ferai, ou feul, ou conjointément „ avec mes concitoiens. Enfin je de„ meurerai conftamment attaché à la „ religion de mes peres. Je prends fur „ tout ceci à témoin, Agraule, Enya„ lius, Mars & Jupiter. „ Je laiffe aux Lecteurs à faire leurs réflexions fur cette augufte cérémonie, bien

Pollux. l. 2. c. 9.

capa-

capable d'allumer l'amour de la patrie dans le cœur des jeunes citoiens.

Tout le peuple d'abord avoit été divisé en quatre Tribus : il le fut dans la suite en dix. Chaque Tribu étoit partagée en différentes portions, qui étoient appellées Δῆμοι, *Pagi.* C'étoit par ces deux titres que les citoiens étoient désignés dans les Actes. *Mélitus, è Tribu Cecropide, è Pago Pitthensi.*

2 *Des étrangers.*

J'appelle ainsi ceux qui étant d'un pays étranger, venoient s'établir à Athénes ou dans l'Attique, soit pour y faire le commerce, soit pour y exercer différens métiers. Ils étoient nommés μέτοικοι, *Inquilini.* Ils n'avoient aucune part au gouvernement, ne donnoient point leurs suffrages dans l'assemblée, & ne pouvoient être admis à aucune charge. Ils se mettoient sous la protection de quelque citoien, comme on le voit par un endroit de * Térence ; & par cette raison, ils étoient obligés de lui rendre certains devoirs

* Thais patri se commendavit, in clientelam & fidem Nobis dedit sese. *Eunuch. Act. ult. scen. ult.*

& services, comme à Rome les cliens à leurs patrons. Ils étoient tenus d'observer toutes les loix de la République, & d'en suivre exactement toutes les coutumes. Ils paioient chaque année à l'Etat un tribu de douze dragmes, & faute de paiement ils étoient réduits en servitude, & exposés en vente. Ce malheur pensa arriver à Xénocrate, célébre philosophe, mais pauvre ; & on le menoit déja en prison: mais l'orateur Lycurgue, aiant paié sa taxe, le tira des mains des fermiers, nation de tout tems peu sensible au mérite, si l'on en excepte un petit nombre. Ce Philosophe, aiant rencontré peu de tems après les fils de son Libérateur, leur dit : *Je paie avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause que tout le monde le loue.*

Six livres.

Plut. in Flamin. p. 375.

3. *Des serviteurs.*

Il y en avoit de deux sortes. Les uns, qui étoient de condition libre, ne pouvant gagner leur vie par le travail de leurs mains se trouvoient obligés par le mauvais état de leurs affaires à se mettre en servitude: & la condition de ceux-là étoit plus honnête & moins pénibles. Le service des autres étoit

toit contraint & forcé: c'étoient des esclaves, ou qu'on avoit fait prisonniers à la guerre, ou qu'on avoit achetés de ceux qui faisoient publiquement ce trafic. Ils faisoient partie du bien de leurs maîtres, qui en disposoient absolument, mais qui les traitoient pour l'ordinaire avec beaucup de douceur. Démosthéne remarque dans une de ses harangues que la condition des serviteurs étoit infiniment plus douce à Athénes que par tout ailleurs. Il y avoit dans cette ville un asyle, un refuge, pour les esclaves, dans le lieu où l'on avoit enterré les os de Théfée; & cet asyle subsistoit encore du tems de Plutarque. Quelle gloire pour Théfée, que son tombeau ait fait plus de douze cens ans après lui ce qu'il avoit fait lui-même pendant sa vie, & qu'il ait été le protecteur des opprimés!

Philip. 3.

Plut. in Thes. p. 17.

Quand les esclaves étoient traités avec trop de dureté & d'inhumanité, ils avoient action contre leurs maîtres, qui étoient obligés de les vendre à d'autres si le fait étoit bien prouvé. Ils pouvoient se racheter, même malgré leurs Maitres quand ils avoient amassé une somme assez considérable pour cela. Car de ce qu'ils gagnoient par le

Plut. de superstit. p. 166.

Plaut. in Casin.

travail de leurs mains, après avoit paié une certaine portion à leurs maitres, ils gardoient le reste pour eux, & s'en faisoient un pécule dont ils dispofoient. Les particuliers lorsqu'ils étoient contens de leurs services, leur donnoient assez souvent la liberté ; & cette grace leur étoit toujours accordée de la part du public, lorsque la nécessité des tems avoit obligé de leur mettre les armes entre les mains, & de les enrôler avec les citoiens.

La maniére humaine & équitable dont les Athéniens traitoient leurs serviteurs & leurs esclaves, étoit un effet de la douceur naturelle à ce peuple, bien éloignée de l'austére & cruelle sévérité des Lacédémoniens à l'égard des Ilotes, qui mit souvent leur République à deux doits de sa perte. Plutarque condanne avec beaucoup de raison une telle dureté. Il voudroit qu'on s'accoutumât à user toujours de bonté à l'égard des bètes mèmes, ne fût-ce, dit-il, que pour apprendre par là à bien traiter les hommes, & pour faire une espéce d'apprentissage de douceur & d'humanité. Il raconte à cette occasion un fait

Plut. in Caton. p. 338. 339.

fait très-ſingulier, & bien propre à faire connoitre le caractére des Athéniens. Aprés avoir achevé le temple qu'on nommoit *Hecatonpedon*, ils renvoiérent libres toutes les bètes de charge qui avoient fourni à ce travail, & leur aſſignérent de gras paturages comme à des animaux conſacrés. Et l'on dit qu'une de ces bètes étant allée d'elle-mème ſe préſenter au travail, ſe mettre à la tête de celles qui trainoient des charettes à la Citadelle, & marcher devant elles comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnérent par un Décret qu'elle feroit nourrie juſqu'à ſa mort aux dépens du public.

§. III.

Du Conſeil ou Sénat des Cinq-cens.

En conſéquence des établiſſemens de Solon, le peuple d'Athénes avoit une grande part & une grande autorité dans le gouvernement. On pouvoit appeller à ſon tribunal de tous les jugemens : il avoit le droit de caſſer les loix anciennes, & d'en établir de nouvelles; en un mot toutes les

affaires importantes, soit qu'elles regardassent la paix ou la guerre, se décidoient dans les assemblées du peuple. Or afin que les décisions s'y fissent avec plus de sagesse & de maturité, Solon avoit établi un Conseil composé de quatre cens Sénateurs, cent de chacune des Tribus qui étoient pour lors au nombre de quatre : & ce Conseil préparoit, & pour ainsi dire digéroit les affaires qui devoient être portées devant le peuple, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long. Clisthéne, environ cent années après Solon, aiant porté le nombre des Tribus jusqu'à dix, augmenta aussi celui des Sénateurs, & le fit monter à cinq cens, chaque Tribu en fournissant cinquante. C'est ce qui s'appelloit le Conseil ou le Sénat des Cinq-cens. Ils recevoient leur honoraire du Trésor public.

Le choix en étoit confié au sort, pour lequel on se servoit de fèves blanches & noires qu'on méloit & qu'on remuoit dans une urne ; & chaque Tribu fournissoit les noms de ceux qui aspiroient à cette charge, & qui avoient le revenu marqué par les loix pour y être admis. Il faloit avoir au moins trente ans pour y être reçu

A-

Après qu'on avoit fait l'enquête des mœurs & de la conduite du récipiendaire, on lui faisoit préter serment, & il s'engageoit à donner toujours le meilleur conseil qu'il pourroit au peuple d'Athénes, & à ne s'écarter jamais de la teneur des loix.

Ce Sénat s'assembloit tous les jours, excepté ceux qui étoient occupés par des fêtes. Chaque Tribu fournissoit à son rang ceux qui devoient y présider appellés *Prytanes*, & le sort décidoit de ce rang. Le tems de cette Présidence duroit trente-cinq jours, qui étant répété dix fois égaloit, à quatre jours moins, le nombre des jours de l'année Lunaire suivie à Athénes. On partageoit ce tems de la Présidence ou de la Prytanée en cinq semaines, eu égard aux cinq dizaines de Prytanes, qui devoient y présider ; & chaque semaine sept de ces dix Prytanes, tirés au sort, présidoient chaqu'un leur jour, & ils étoient appellés Πρόεδροι, c'est-à-dire *Présidens*. Celui * qui étoit de jour présidoit à l'assemblée des Sénateurs, & à celle du peuple: il étoit chargé du sceau public, comme aussi des clés de la Citadelle & du Trésor.

Πρυτάνεις.

* *Il étoit appellé* Επιστάτης.

Les Sénateurs, avant que de s'assem-

Βȣλ-αιΘ. Βȣλαια. sembler, offroient un sacrifice à Jupiter & à Minerve sous le surnom *de bon conseil*, pour leur demander la prudence & les lumiéres dont ils avoient besoin pour délibérer sagement. Le Président proposoit l'affaire qui faisoit le sujet de l'assemblée. Chacun opinoit à son rang, & toujours debout. Après qu'on avoit formé un avis, il étoit mis par écrit, & lu à haute voix. Pour lors chacun donnoit son suffrage par scrutin, en jettant une féve dans l'urne. Si le nombre des blanches l'emportoit, l'avis passoit: autrement il étoit rejetté. Cette sorte de Decret s'appelloit ψήφισμα ou προβȣ́λευμα comme qui diroit Ordonnance préparatoire. On le portoit ensuite à l'assemblée du peuple. S'il y étoit reçu & approuvé, pour lors il avoit force de Loi: sinon, il n'avoit d'autorité que pour un an. On voit par là avec quelle sagesse Solon avoit établi ce Conseil, pour éclairer & conduire le peuple, pour fixer son inconstance, pour arrêter sa témérité, & pour préter à ses délibérations une prudence & une maturité qu'on n'a pas lieu d'attendre d'une assemblée confuse & tumultueuse

tueuſe, compoſée d'un grand nombre de citoiens, la plupart ſans éducation, ſans lumiére, & ſans beaucoup d'amour du bien public. D'ailleurs cette dépendance réciproque & ce concours naturel des deux Corps de l'Etat, qui étoient obligés de ſe préter l'un à l'autre leur autorité, & qui demeuroient également ſans force quand ils étoient ſans union & ſans intelligence, étoit un moien habilement inventé pour entretenir entre ces deux Corps un ſage équilibre, le peuple ne pouvant rien ſtatuer qui n'eût été propoſé & approuvé par le Sénat, & le Sénat ne pouvant établir aucune loi qui n'eût été ratifiée par le peuple.

On peut juger de l'importance de ce Conſeil par les matiéres qui s'y traitoient, les mêmes ſans exception que celles qui étoient portées devant le peuple: guerre, finance, marine, traités de paix, alliance, en un mot toutes les affaires qui ont raport au gouvernement; ſans parler du compte qu'ils faiſoient rendre aux Magiſtrats quand ils ſortoient de charge, & de pluſieurs jugemens qu'ils rendoient ſur les matiéres les plus graves

§. IV.

De l'Aréopage.

Ἀρεῖος πάγος.

Ce conſeil portoit le nom du lieu où il tenoit ſes aſſemblées, appellé *le Bourg* ou *la Colline de Mars*; parce que, ſelon quelques uns, Mars y avoit été appellé en jugement pour un meurtre qu'il avoit commis. On le croit preſque auſſi ancien que la nation. Ciceron & Plutarque en attribuent l'établiſſement à Solon : mais il ne fit que le rétablir, en lui donnant plus de luſtre & d'autorité qu'il n'avoit eu juſques-là, & pour cette raiſon il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des Sénateurs de l'Aréopage n'étoit point fixe: on voit que dans de certains tems il montoit juſqu'à deux & trois cens. Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les Archontes ſortis de charge qui fuſſent honorés de cette dignité.

Ce Sénat étoit chargé du ſoin de faire obſerver les loix, de l'inſpection des mœurs, du jugement ſur-tout des cauſes criminelles. Il tenoit ſes ſéances dans un lieu découvert, & pendant la nuit. Le prémier apparemment

ment, pour ne se point trouver sous un même toit avec les criminels, & ne se point souiller par cette sorte de commerce : le second, pour ne se point laisser attendrir par la vûe des coupables, & pour ne juger que selon les loix & la justice. C'est pour cette même raison que devant ces juges l'Orateur ne pouvoit emploier ni exorde, ni peroraison, qu'il ne lui étoit point permis d'exciter les passions, & qu'il étoit obligé de se renfermer uniquement dans sa cause. La sévérité de leurs jugemens étoit fort redoutée, principalement pour ce qui regarde les meurtres, & ils avoient une attention particuliére à en inspirer de l'horreur aux citoiens. Ils [a] condannérent un enfant qui mettoit son plaisir à crever les yeux à des cailles, regardant cette inclination sanguinaire comme la marque d'un très-méchant naturel, qui pourroit un jour devenir funeste à plusieurs, si on la laissoit croitre impunément.

Les

[a] Nec mihi videntur Areopagitæ, cùm damnaverunt puerum oculos coturnicum eruentem, aliud judicasse, quàm id signum esse perniciosissimæ mentis, multisque malo futuræ si adolevisset. *Quintil. lib.* 5. *cap.* 9.

Les affaires de la religion, comme les blaſphêmes contre les dieux, le mépris des ſacrés myſtères, les différentes eſpéces d'impiété, d'introduction de nouvelles cérémonies & de nouvelles divinités, étoient auſſi portées à ce Tribunal. On lit dans S. Juſtin le Martyr, que Platon, qui dans ſon voiage en Egypte avoit puiſé de grandes lumiéres ſur l'unité d'un Dieu, quand il fut de retour à Athénes, prit grand ſoin de diſſimuler & de couvrir ſes ſentimens, de peur d'être obligé de comparoître devant les Aréopagites pour en rendre compte : & l'on ſait que ſaint Paul fut traduit devant eux comme enſeignant une nouvelle doctrine, & voulant introduire de nouveaux dieux.

Cohortat. ad Græc.

Act. 17. v. 18. 20.

Ces Juges avoient une grande réputation de probité, d'équité, de prudence, & étoient généralement reſpectés. Ciceron, en écrivant à ſon ami Atticus ſur la fermeté, la conſtance, & la ſage ſévérité qu'avoit fait paroitre le Sénat de Rome, croit en faire un éloge parfait en le comparant à l'Aréopage : *Senatus, Ἄρειος πάγος nil conſtantius, nil ſeverius, nil fortius.* Il faloit que Ciceron en eût conçu une idée bien avantageuſe,

Ad Attic. lib. 1. Epiſt. 13.

pour en parler comme il fait dans le prémier livre de ses Offices. *a* Il compare la fameuse bataille de Salamine où Thémistocle avoit eu tant de part, avec l'établissement de l'Aréopage qu'il attribue à Solon, & n'hésite point à préférer ou du moins à égaler le service rendu par le Législateur à celui dont Athénes fut redevable au Général d'armée. " Car enfin, dit-il, cette victoire n'a été utile à la République qu'une seule fois, mais l'Aréopage le sera pendant tous les siécles, puisque c'est à l'ombre de ce Tribunal que se conservent les loix d'Athénes, & les coutumes anciennes de l'Etat. Thémistocle n'a servi de rien à l'Aréopage, mais l'Aréopage a beaucoup contribué à

a Quamvis Themistocles jure laudetur, & sit ejus nomen, quàm Solonis, illustrius, citeturque Salamis clarissimæ testis victoriæ, quæ anteponatur consilio Solonis ei, quo primùm constituit Areopagitas: non minùs præclarum hoc, quam illud, judicandum est. Illud enim semel profuit, hoc semper proderit civitati: hoc consilio leges Atheniensium, hoc majorum instituta servantur. Et Themistocles quidem nihil dixerit, in quo ipse Areopagum juverit: ac ille adjuvit Themistoclem. Est enim bellum gestum consilio Senatus ejus qui à Solone erat constitutus. *Offic. lib. I. n. 75.*

„ la victoire de Thémiſtocle, puiſqu'a-
„ lors la République ſe conduiſit par
„ les ſages conſeils de cet Auguſte Sénat.

Il paroit par cet endroit de Ciceron que l'Aréopage avoit grande part au gouvernement; & je ne doute point qu'il ne fût conſulté dans les affaires importantes. Mais peut-être que Ciceron confond ici le Conſeil de l'Aréopage avec celui-ci des Cinq-cens. Quoiqu'il en ſoit, les Aréopagites s'intéreſſoient extrêmement aux affaires publiques.

Périclès, qui n'avoit pu entrer dans l'Aréopage, parce que le ſort lui aiant toujours été contraire il n'avoit paſſé par aucune des charges néceſſaires pour y être admis, entreprit d'en affoiblir l'autorité, & il en vint à bout: ce qui eſt une tache pour ſa réputation.

§. V.

Des Magiſtrats.

On en avoit établi un grand nombre pour différens emplois. Je ne parlerai ici que des Archontes, qui ſont les plus connus. J'ai remarqué ailleurs qu'ils ſuccédérent aux Rois, & d'abord leur autorité duroit autant

que

que leur vie. Elle fut ensuite bornée à dix ans; & enfin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement, il les trouva en cet état, & au nombre de neuf. Il les laissa en place, mais diminua beaucoup leur pouvoir.

Le prémier de ces neuf Magistrats s'appelloit proprement L'ARCHONTE, & l'année étoit désignée par son * nom: *sous tel Archonte telle bataille a été donnée*. Le second étoit nommé LE ROI: c'étoit un reste & un vestige de l'autorité à laquelle ils avoient succédé. Le troisiéme étoit LE POLEMARQUE, qui d'abord avoit eu le commandement des armées, & avoit toujours retenu ce nom, quoiqu'il n'eût plus la même autorité, dont il avoit si lontems conservé encore quelque partie. Car nous avons vû, en parlant de la bataille de Marathon, que le Polémarque avoit droit de suffrage dans le Conseil de guerre aussi bien que les dix Généraux qui commandoient pour lors. Les six autres Archontes étoient appellés d'un nom commun THESMOTHETES, ce qui marque qu'ils avoient une intendance parti-

* *De là vient qu'il étoit aussi appellé* Ἐπώνυμος.

ticuliére sur les loix pour les faire observer. Ces neuf Archontes avoient chacun un département propre, & ils jugeoient de certaines affaires dont la connoissance leur étoit attribuée. Je ne croi pas devoir entrer dans ce détail, non plus que dans celui de beaucoup d'autres magistratures & charges, établies pour l'administration de la Justice, pour la levée des impots & des tributs, pour la manutention du bon ordre dans la ville, pour le soin des vivres, en un mot pour tout ce qui regarde le commerce & la societé civile.

§. VI.

Des Assemblées du Peuple.

Il y en avoit de deux sortes: les unes ordinaires & fixées à de certains jours, & pour celles-là il n'y avoit point de convocation; d'autres extraordinaires, selon les différens besoins qui survenoient, & le Peuple en étoit averti par une convocation expresse.

Le lieu de l'assemblée n'étoit point fixe. Tantôt c'étoit la place publique; tantôt un endroit de la ville près de la citadelle, appellé Πνὺξ; quelquefois le Théatre de Bacchus.

C'é-

C'étoient les Prytanes qui pour l'ordinaire affembloient le peuple. Quelques jours avant l'affemblée on affichoit des placars, où le fujet de la délibération étoit marqué.

Tous les citoiens avoient droit de fuffrage, les pauvres comme les riches. Il y avoit une peine contre ceux qui manquoient de fe trouver à l'affemblée, ou qui y venoient tard : & pour engager les citoiens à s'y rendre exactement, on y attacha une rétribution, d'abord d'une obole, qui étoit la fixiéme partie d'une dragme, puis de trois oboles, qui faifoient cinq fols de notre monnoie.

L'affemblée commençoit toujours par des facrifices & par des priéres, afin d'obtenir des dieux toutes les lumiéres néceffaires pour délibérer fagement ; & l'on ne manquoit pas d'y joindre les imprécations terribles contre ceux qui confeilleroient quelque chofe de contraire au bien public.

Le Préfident propofoit l'affaire fur laquelle on devoit délibérer. Si elle avoit été examinée dans le Sénat, & qu'on y eût formé un avis, on en faifoit la lecture ; après quoi l'on invi-

vitoit ceux qui vouloient parler à monter ſur la Tribune, pour ſe mieux faire entendre du peuple, & pour l'inſtruire ſur l'affaire propoſée. C'étoient les plus anciens ordinairement qui commençoient à porter la parole, puis les autres à proportion de leur âge. Quand les Orateurs avoient parlé & conclu; ſavoir, par exemple, qu'il faloit approuver le Décret du Sénat, ou le rejetter: alors le peuple donnoit ſon ſuffrage, & la maniére la plus ordinaire de le donner étoit de lever les mains pour marque d'approbation, ce qui s'appelloit χειροτονεῖν. On voit quelquefois que l'aſſemblée étoit remiſe à un autre jour, parce qu'il étoit trop tard, & qu'on n'auroit pu diſtinguer le nombre de ceux qui levoient ainſi leurs mains, ni décider de quel côté étoit la pluralité. Après que l'avis avoit été ainſi formé, on le rédigeoit par écrit, & un Officier en faiſoit lecture à haute voix au peuple, qui le confirmoit de nouveau en levant les mains comme auparavant; & pour lors ce Décret avoit force de loi. C'eſt ce qu'on appelloit ψήφισμα, du mot grec ψῆφος, qui ſignifie *caillou*,

peti-

petite pierre, parce qu'on s'en fervoit quelquefois pour donner fon fuffrage par fcrutin.

Toutes les plus grandes affaires de la République fe difcutoient dans ces affemblées. C'eft là qu'on portoit de nouvelles loix, & qu'on reformoit les anciennes; qu'on examinoit tout ce qui a raport à la religion & au culte des dieux; qu'on créoit les Magiftrats, les Commandans, les Officiers; qu'on leur faifoit rendre compte de leur geftion & de leur conduite; qu'on concluoit la paix ou la guerre; qu'on nommoit les Députés & les Ambaffadeurs; qu'on ratifioit les traités & les alliances; qu'on accordoit le droit de bourgeoifie; qu'on ordonnoit des récompenfes & des marques d'honneurs pour ceux qui s'étoient diftingués à la guerre, ou qui avoient rendu de grands fervices à la République; qu'on décernoit auffi des peines contre ceux qui s'étoient mal conduits, ou qui avoient violé les loix de l'Etat, & qu'on banniffoit par l'Oftracifme. Enfin on y exerçoit la Juftice, & on y rendoit des jugemens fur les affaires les plus importantes. On voit par ce dénombrement,

ment, qui eſt encore très-imparfait, juſqu'où alloit le pouvoir du peuple, & combien il eſt vrai de dire que le gouvernement d'Athénes, quoique tempéré par l'ariſtocratie & l'autorité des anciens, étoit par ſa conſtitution un gouvernement démocratique & populaire.

J'aurai lieu d'obſerver dans la ſuite de quel poids devoit être le talent de la parole dans une telle République, & combien les Orateurs y devoient être conſidérés. On a de la peine à comprendre comment ils pouvoient ſe faire entendre dans une aſſemblée ſi nombreuſe, & où il ſe trouvoit une ſi grande multitude d'auditeurs. On peut juger combien elle étoit nombreuſe par ce qui en eſt dit dans deux occaſions. La prémiére regarde l'Oſtraciſme, & l'autre l'adoption d'un étranger pour citoien. Dans ces deux cas il faloit qu'il ne ſe trouvât pas moins de ſix mille citoiens dans l'aſſemblée.

Je réſerve pour un autre endroit les réflexions qui naiſſent naturellement de ce que j'ai déja raporté, & de ce qui me reſte encore à dire ſur le gouvernement d'Athénes.

§. VII.

§. VII.

Des Jugemens.

Il y avoit différens Tribunaux, ſelon la différence des affaires : mais on pouvoit appeller de toutes les ordonnances des autres Juges au Peuple, & c'eſt ce qui rendoit ſon pouvoir ſi grand & ſi conſidérable. Tous les Alliés, quand ils avoient quelque procès à vuider, étoient obligés de ſe transſporter à Athénes ; & ſouvent ils y demeuroient un tems conſidérable ſans pouvoir obtenir audience, à cauſe de la multitude des affaires qu'il y avoit à juger. Cette loi leur avoit été impoſée pour les rendre plus dépendans du peuple, & plus ſoumis à ſon autorité ; au lieu que, ſi on eût envoié des Commiſſaires ſur les lieux, ils auroient été les ſeuls à qui les Alliés euſſent fait la cour, & rendu hommage.

Xenoph. de Rep. Athen. pag. 664.

Les parties plaidoient elles-mêmes leur cauſe, ou emploioient le ſecours des Avocats. On fixoit ordinairement le tems que devoit durer le plaidoier, & l'on ſe régloit ſur une horloge à eau,

eau, appellé en grec κλεψύδρα. L'arrêt se formoit à la pluralité, & quand les suffrages étoient égaux, les Juges panchoient du côté de la douceur, & renvoioient l'accusé absous. Il est remarquable qu'on n'obligeoit point un ami de porter témoignage contre son ami.

Tous les citoiens, même les plus pauvres, & qui étoient sans revenu, étoient reçus au nombre des Juges, pourvû qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, & qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeoient, ils avoient en main une espéce de sceptre, qui étoit la marque de leur dignité, & ils le déposoient en sortant.

L'honoraire des Juges à été différent selon les tems. Ils avoient d'abord par jour une obole seulement, puis on en donna trois, & c'est à quoi cet honoraire demeura fixé. C'etoit peu de chose en soi, mais qui devint fort à charge au public, & épuisa le trésor sans beaucoup enrichir les particuliers. On en peut juger par ce qui est raporté dans les Guêpes d'Aristophane, comédie où ce Poéte tourne en ridicule l'empressement des Athéniens

niens pour juger, & leur avidité pour le gain, qui prolongeoit & multiplioit les procès à l'infini.

Dans cette comédie, un jeune Athénien, chargé du rôle dont je viens de parler, qui étoit de tourner en ridicule les Juges & les Jugemens d'Athénes, par la supputation qu'il fait des revenus qui alloient au trésor public, trouve qu'ils montoient à deux mille talens. Puis il examine combien il en revient aux six mille Juges qui innondoient Athénes, à donner trois oboles par tête. Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens. Le calcul est facile. Il n'y avoit que dix mois de paiement pour les Juges, les deux autres mois étant emploiés en Fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. Or en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talens emploiés par mois, & les dix mois donneront cent cinquante talens. Selon ce calcul, le Juge le plus assidu ne gagnoit que soixante-quinze livres par an. « A quoi « donc va le reste des deux mille talens, « s'écrie le jeune Athénien ? A quoi, « répond son pere, qui étoit un des Ju- «
» ges ?

Six millions.

Cent cinquante mille écus.

„ Juges? A ces gens.... Mais non,
„ ne révélons pas la honte d'Athénes,
„ & ſoions toujours pour le peuple.
Puis le jeune Athénien fait entendre que ce reſte alloit aux voleurs du tréſor public, c'eſt-à-dire aux Orateurs qui ne ceſſoient de flater le peuple, & à ceux qui étoient emploiés dans le gouvernement & dans les armées. J'ai tiré cette remarque des Livres du Pere Brumoy Jéſuite, dont je ferai grand uſage dans la ſuite quand je parlerai des ſpectacles.

§. VIII.

Des Amphictyons.

Je place ici le fameux Conſeil des Amphictyons, quoiqu'il ne fût point particulier aux Athéniens, mais commun à tous les Grecs, parce qu'il en eſt ſouvent fait mention dans l'hiſtoire Grecque, & que je ne ſai pas ſi je trouverai une occaſion plus naturelle d'en parler.

L'aſſemblée des Amphictyons étoit comme la tenue des Etats de la Gréce. On en attribue l'établiſſement à Amphictyon Roi d'Athénes, & fils de Deu-

Deucalion, qui leur donna ſon nom. Sa prémiére vûe, en établiſſant cette Compagnie, fut de lier par les nœuds ſacrés de l'amitié les différens peuples de la Gréce qui y étoient admis, & de les obliger par cette union à entreprendre la défenſe les uns des autres, & à veiller ainſi mutuellement au bonheur & à la tranquillité de leur patrie. Les Amphictyons furent auſſi créés pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes, & les gardiens des richeſſes prodigieuſes de ce temple; & pour juger les différens qui pouvoient ſurvenir entre les Delphiens & ceux qui venoient conſulter l'oracle. Ce Conſeil ſe tenoit aux Thermopyles, & quelquefois à Delphes même, & il s'aſſembloit réguliérement deux fois l'année, au printems & en autonne; & plus ſouvent, quand les affaires l'exigeoient.

On ne ſait point préciſément le nombre des peuples ni des villes qui avoient droit de ſéance dans cette aſſemblée, & il varia ſans doute ſelon les tems. Lorſque les Lacédémoniens, pour s'y rendre maîtres des délibérations, voulurent en exclure les Theſſaliens, les Argiens, & les Thébains, Thémiſto- *Plut. in Themiſt. p. 122.*

cle, dans le discours qu'il prononça devant les Amphictyons pour rompre cette entreprise, semble insinuer qu'il n'y avoit alors que trente & une villes qui eussent ce droit.

Chaque ville envoioit deux Députés, & avoit par conséquent dans les délibérations deux voix ; & cela sans distinction, & sans que les plus puissantes eussent aucune prérogative d'honneur, ni aucune prééminence sur les plus petites par raport aux suffrages, la liberté dont se piquoient ces peuples demandant que tout fût égal parmi eux.

Les Amphictyons avoient plein pouvoir de discuter & de juger en dernier ressort les différens qui survenoient entre les villes Amphictyoniques, de condanner à de grosses amendes celles qu'ils trouvoient coupables; & d'emploier non seulement toute la rigueur des loix pour l'exécution de leurs arrêts, mais même encore de lever, s'il le faloit, des troupes pour forcer les rebelles à y obeir. Les trois guerres sacrées entreprises par leur ordre, dont je parlerai ailleurs, en sont une preuve éclatante.

Avant

Avant que d'être installés dans la Compagnie, ils prétoient un serment qui est remarquable : c'est Eschine qui nous en a conservé la formule, dont voici le sens. „ Je jure de ne « jamais renverser aucune des villes « honorées du droit d'Amphictyonie, « & de ne point détourner ses eaux « courantes ni en tems de paix, ni en « tems de guerre. Que si quelque peu- « ple venoit à faire une pareille entre- « prise, je m'engage à porter la guerre « en son pays ; à raser ses villes, ses « bourgs, & ses villages ; & à le trai- « ter en toutes choses comme mon « plus cruel ennemi. De plus, s'il se « trouvoit un homme assez impie pour « oser dérober quelques-unes des ri- « ches offrandes conservées à Delphes « dans le temple d'Apollon, ou pour « faciliter à quelque autre les moiens « de commettre ce crime, soit en lui « prêtant aide pour cela, soit même « en ne faisant que le lui conseiller ; « j'emploierai mes piés, mes mains, « ma voix, en un mot toutes mes « forces, pour tirer vengeance de ce « sacrilége. „ Ce serment étoit accompagné d'imprécations & d'exécrations terribles. „ Que si quelqu'un enfraint «

Eschin. in Orat. περὶ παραπρεσβείας.

„ ce qui est contenu dans le serment
„ que je viens de faire, soit que ce
„ quelqu'un soit un simple particulier,
„ soit même que ce soit une ville,
„ ou un peuple; que ce particulier,
„ cette ville, ou ce peuple soit re-
„ gardé comme exécrable, & qu'en
„ cette qualité il éprouve toute la ven-
„ geance d'Apollon, de Diane, de
„ Latone,& de Minerve la Prévoiante.
„ Que leur terre ne produise aucuns
„ fruits: que leurs femmes, au lieu
„ d'engendrer des enfans ressemblans
„ à leurs peres, ne mettent au monde
„ que des monstres: & que les ani-
„ maux même éprouvent une sem-
„ blable malédiction. Que ces hom-
„ mes sacriléges perdent tous leurs
„ procès: s'il ont la guerre, qu'ils
„ soient vaincus: que leurs maisons
„ soient rasées, & qu'eux & leurs en-
„ fans soient passés au fil de l'épée.
Je ne m'étonne pas si, après de si redoutables engagemens, la guerre sacrée, entreprise par l'ordre des Amphictyons, se poussoit avec tant d'acharnement & de fureur. La religion du serment avoit une grande force chez les anciens: combien devroit-elle être respectée dans le christianisme,

où

où l'on fait profeſſion de croire que le violement en ſera puni par des ſupplices éternels, & où néanmoins on regarde pour l'ordinaire le ſerment comme un jeu ?

L'autorité de Amphictyons avoit toujours été d'un grand poids dans la Gréce : mais elle commença fort à déchoir dès le moment qu'ils eurent eu la condeſcendance d'admettre Philippe dans leurs corps. Car ce Prince étant par ce moien entré en jouiſſance de tous leurs droits & de tous leurs priviléges, ſut bientôt ſe mettre au-deſſus des loix, & abuſa de ſon pouvoir juſqu'au point de préſider par procuration & à cette illuſtre aſſemblée, & aux Jeux Pythiques; Jeux dont les Amphictyons étoient les Juges-nés & les Agonothétes. C'eſt ce que Démoſthéne lui reproche dans ſa troiſiéme Philippique. *Lorſqu'il ne daigne pas*, dit-il, *nous honorer de ſa préſence, il envoie préſider* SES ESCLAVES. Terme odieux, mais énergique, & qui ſent bien la liberté Grecque, par lequel l'Orateur Athénien déſigne le bas & indigne aſſerviſſement des plus grands Seigneurs de la Cour de Philippe.

Si l'on veut connoitre plus à fond ce qui regarde les Amphictyons, on peut consulter les dissertations de Monsieur de Valois insérées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où cette matiére est traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition.

Tome. III

§. IX.

Des revenus d'Athénes.

Les revenus d'Athénes, selon le passage d'Aristophane que j'ai cité ci-devant, & par conséquent du tems de la guerre de Péloponnése, montoient à deux mille talens, c'est-à-dire à six millions de notre monnoie. On réduit ces revenus ordinairement à quatre espéces.

Τέλη.

1. La prémiére regarde les revenus qu'on tiroit de la culture des terres, de la vente des bois, de l'exploitation des mines d'argent & d'autres fonds pareils appartenans au public. On y comprend aussi les droits d'entrée & de sortie sur les marchandises, & ceux qu'on tiroit des habitans de la ville, tant naturels qu'étrangers.

Il est souvent parlé dans l'histoire des

des Athéniens des mines d'argent de Laurium, qui étoit une montagne située entre le Pirée & le cap Sunium; & de celles de Thrace, d'où plusieurs particuliers tiroient des richesses infinies. Xenophon, dans un Ecrit où il traite cette matiére à fond, démontre combien les mines d'argent bien exploitées pourroient raporter au public, par l'exemple de plusieurs particuliers qui s'y étoient enrichis. Hipponicus louoit ses mines & ses esclaves, qui étoient au nombre de six cens, à un Entrepreneur; lequel rendoit au Propriétaire une * obole chaque jour pour chaque Esclave tous frais faits: ce qui montoit chaque jour à une mine c'est-à-dire à cinquante francs. Nicias, qui périt en Sicile, louoit pareillement ses mines avec mille Esclaves, & en tiroit un égal profit, proportionné à ce nombre.

De ration. redituum.

Pag. 925.

2. La seconde espéce de revenus étoient les contributions que les Athéniens tiroient des Alliés pour les frais communs de la guerre. D'abord, sous Aristide, elles n'étoient que de quatre cens soixante talens. Périclès les augmen-

Le talent valoit mille écus.

 gmen-

* *Il y avoit six oboles à une dragme, cens dragmes à la mine, & soixante mines au talent.*

gmenta de près du tiers, & les fit monter à six cens; & peu de tems après, on les poussa jusqu'à treize cens talens. Des impositions modiques & néceſſaires dans les commencemens, devinrent ainsi en peu de tems outrées & exorbitantes, malgré toutes les protestations du contraire qu'ils avoient faites à leurs Alliés, & les engagemens les plus solennels qu'ils avoient pris avec eux.

3. Une troisiéme sorte de revenus étoient les taxes extraordinaires imposées par tête dans les grands besoins & les nécessités de l'Etat sur tous les habitans du pays, tant naturels qu'étrangers.

4. Enfin les taxes, ausquelles les particuliers étoient condannés par les Juges pour différens délits, tournoient au profit du public, & étoient mises dans le Trésor, à l'exception du dixiéme réservé à Minerve, & du cinquantiéme pour d'autres divinités.

L'emploi le plus naturel & le plus légitime de ces différens revenus de la République, étoit pour payer les troupes tant de terre que de mer, à construire & à équiper des flotes, à entretenir ou à réparer les batimens publics,

les

les temples, les murs, les ports, les citadelles. Mais une grande partie de ces revenus, ſur tout depuis le tems de Périclès, fut détournée à des uſages non néceſſaires, & ſouvent même conſumée en des dépenſes frivoles, pour des jeux, des fêtes, des ſpectacles, qui coutoient des ſommes immenſes, & n'étoient d'aucune utilité pour l'Etat.

§. X.

De l'éducation de la Jeuneſſe.

Je mets cet article dans celui du Gouvernement, parce que tous les plus célébres Législateurs ont cru avec raiſon que l'éducation de la Jeuneſſe en faiſoit une partie eſſentielle.

Les exercices qui ſervoient à former ſoit le corps ſoit l'eſprit des jeunes Athéniens, (& il en faut dire autant de preſque tous les peuples de la Gréce) étoient la danſe, la muſique, la chaſſe, l'art de faire des armes & de monter à cheval, l'étude des belles lettres, & celles des ſciences. On ſent bien que je ne puis qu'effleurer & toucher très légérement tant de matiéres.

I. *Danse. Musique.*

La Danse est un des exercices du corps que les Grecs ont cultivé avec beaucoup de soin. Elle faisoit partie de ce que les anciens appelloient la *Gymnastique*, partagée, suivant Platon, en deux genres; *l'Orchestique*, qui tire sur le nom de la danse; & le *Palestrique*, appellé ainsi d'un mot grec qui signifie *la Lute*. Les exercices de ce dernier genre contribuoient principalement à former le corps pour les travaux de la guerre, de la marime, de la campagne, & pour les autres services de la société.

Ὀρχεῖσθαι. *saltare*. Πάλη.

La danse se proposoit un autre but, & prescrivoit des régles sur les mouvemens les plus propres à rendre la taille libre & dégagée, à former un corps bien proportionné, à donner à toute la personne un air aisé, noble, gracieux, en un mot une certaine politesse d'extérieur, s'il est permis de parler ainsi, qui prévient toujours en faveur de ceux qui y ont été formés de bonne heure.

La Musique n'étoit pas cultivée avec moins d'application ni moins de

succès. Les anciens lui attribuoient des effets merveilleux. Ils la croioient très propre à calmer les passions, à adoucir les mœurs, & même à humaniser des peuples naturellement sauvages & barbares. Polybe, historien grave & sérieux, & qui certainement mérite quelque créance, attribue la différence extrême qui se trouvoit entre deux peuples de l'Arcadie, les uns infiniment estimés & aimés pour la douceur de leurs mœurs, pour leur inclination bienfaisante, pour leur humanité envers les étrangers, & leur piété envers les dieux; les autres au contraire généralement décriés & haïs à cause de leur férocité & de leur irréligion : Polybe, dis-je, attribue cette différence à l'étude de la Musique, (j'entends, dit-il, la saine & véritable Musique) cultivée avec soin par les uns, & négligée absolument par les autres.

Polyb. l. 4. p. 289. 291.

Après cela il n'est pas étonnant que les Grecs aient regardé la Musique comme une partie essentielle de l'éducation des jeunes gens. *a* Socrate lui-même, dans un âge déja avancé, ne rougit pas d'apprendre à jouer des in-

a Socrates, jam senex, institui lyra non erubescebat. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 10.

inſtrumens *a* Quelque eſtimé d'ailleurs que fût Thémiſtocle, on crut qu'il manquoit quelque choſe à ſon mérite, parce qu'après un repas il ne put, comme les autres, toucher la lyre. *b* L'ignorance ſur ce point paſſoit pour un défaut d'éducation: au contraire, l'habileté en ce genre faiſoit honneur aux plus grands hommes. *c* Epaminondas fut loué, parce qu'il ſavoit danſer, & jouer de la flute. On doit ici remarquer le différent goût & le différent génie des nations. Les Romains penſoient tout autrement que les Grecs ſur ce qui regarde la Muſique & la Danſe, & n'en faiſoient aucun cas pour euxmêmes. Il y a bien de l'apparence que parmi les Grecs, ceux qui étoient les plus ſages & les plus ſenſés, n'y donnoient qu'une application médiocre:

a Themiſtocles, cùm in epulis recuſaſſet lyram, habitus eſt indoctior. *Cic. Tuſc. Queſt. lib.* 1. *n.* 4.

b Summam eruditionem Græci ſitam cenſebant in nervorum vocumque cantibus.... diſcebantque id omnes; nec, qui neſciebat, ſatis excultus doctrina putabatur. *Ibid.*

c In Epaminondæ virtutibus commemoratum eſt, ſaltaſſe eum commodè, ſcienterque tibiis cantaſſe....... Scilicet non eadem omnibus honeſta ſunt a[illegible]e turpia, ſed omnia majorum inſtitutis ju[illegible]icantur. *Cornel. Nep. in Præfat.*

& le mot de Philippe à son fils Alexandre, qui dans un repas avoit marqué trop d'habileté dans la Musique, me porte à le croire. *N'as-tu pas honte,* lui dit-il, *de chanter si bien?*

Au reste cette estime des Grecs pour la Danse & pour la Musique avoit son fondement. L'une & l'autre étoient emploiées dans les fêtes & dans les cérémonies les plus augustes de la religion, pour témoigner aux dieux avec plus de force & de vivacité sa reconnoissance pour les biens qu'on en avoit reçus. Elles faisoient un des plus ordinaires & des plus grands agrémens des repas, qu'on ne commençoit & qu'on ne finissoit guéres sans y chanter quelques odes, comme celles qui étoient faites à l'honneur des vainqueurs aux Jeux Olympiques, & sur d'autres sujets pareils. Elles avoient lieu même dans la guerre, & l'on sait que les Lacédémoniens alloient au combat en dansant, & au son de la flute. Platon, le plus grave Philosophe de l'antiquité, considéroit l'un & l'autre de ces deux arts, non comme un simple amusement, mais comme faisant une partie considérable des cérémonies de la religion, & des exercices militaires. *De leg. lib. 7.* Aussi le voit-on fort occupé, dans ses

livres des Loix, à prescrire de sages réglemens sur la Danse & sur la Musique, pour les renfermer dans les bornes de l'utilité & de l'honnêteté.

Elles ne s'y conservérent pas lontems. La licence de la Scéne Grecque, où la Danse triomphoit, & où elle étoit, pour ainsi dire, prostituée aux baladins & aux gens les plus méprisables, qui ne s'en servoient que pour réveiller ou nourrir les passions les plus vicieuses; cette licence, dis-je, ne tarda guéres à corrompre un art, dont on pouvoit tirer quelque avantage s'il avoit été réglé comme Platon le prétendoit. La Musique eut une pareille destinée, & peut-être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au déréglement & à la dépravation de la Danse. La volupté fut presque le seul arbitre que l'on consulta sur l'usage qu'on devoit faire de l'un & de l'autre, & le Théatre devint une école de toutes sortes de vices.

Sympo-siac. l. 9. quest. 15. pag. 748.

Plutarque, en se plaignant que la Danse étoit fort déchue du mérite qui la rendoit si estimable aux grands-hommes de l'antiquité, ne manque pas d'observer qu'elle s'étoit corrompue par le caractère vicieux d'une

Poé-

Poésie & d'une Musique molles & efféminées ausquelles elle s'étoit associée mal-à-propos, & qui avoient pris la place de cette Poésie & de cette Musique anciennes, qui avoient quelque chose de noble, de mâle, & même de religieux & de céleste. Il ajoute que s'étant rendue esclave de la volupté, elle exerce en son nom une espéce d'empire tyrannique sur les théatres, devenus une école publique des passions & des vices, où la raison n'est point écoutée.

Le Lecteur, sans que j'aie besoin de l'en avertir, fera de lui-même l'application de cet endroit de Plutarque à cette sorte de Musique dont retentissent aujourd'hui nos théatres, & qui, par ses airs efféminés & lascifs, a achevé d'empoisonner le peu de vertu & d'éteindre le peu de vigueur qui nous restoit. Ce sont les termes dont se sert Quintilien, pour décrire la Musique de son tems. *Quæ nunc in scenis effeminata, & impudicis modis fracta, non ex parte minima, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit.* *Quintilian. l. 1. cap. 10.*

2. *Des autres exercices du corps.*

Les jeunes Athéniens, & en général tous les Grecs, avoient grand soin de se former aux exercices du corps, & de prendre réguliérement des leçons des maîtres de Palestres. On appelloit Palestres ou Gymnases les lieux destinés à ces sortes d'exercices, ce qui répondoit à peu près à nos Académies. Platon dans ses Livres des Loix, après avoir montré de quelle importance il étoit pour la guerre de cultiver la force & l'agilité des piés & des mains, ajoute que loin de bannir d'une République bien policée la profession des Athlétes, on doit au contraire y proposer des prix pour tous les exercices qui servent à perfectionner l'art militaire, tels que sont ceux qui rendent le corps plus léger, & plus propre à la course, plus ferme, plus robuste, plus souple, plus capable de soutenir de grandes fatigues, & de faire de grands efforts. Il faut se souvenir qu'il n'y avoit pas un Athénien qui ne dût être prêt à manier la rame dans les plus grandes galères. C'étoient les citoiens qui faisoient cette fonction, & elle n'étoit pas

Lib. 8. de leg. pag. 832. 833.

pas renvoiée aux esclaves ou aux criminels comme aujourd'hui. Ils étoient tous destinés aussi au métier de la guerre, & obligés quelquefois de porter des armures de fer de pied en cap, qui étoient d'un fort grand poids. Voila pourquoi Platon, & tous les anciens, regardoient les exercices du corps comme très utiles, & même comme absolument nécessaires pour le bien public. Ce Philosophe ne donnoit l'exclusion qu'à ceux qui n'étoient d'aucun usage pour la guerre.

Il y avoit encore des Maîtres qui montroient à monter à cheval, & à faire des armes; & d'autres qui se chargeoient d'enseigner aux jeunes gens tout ce qu'il faut savoir pour exceller dans l'art militaire, & pour devenir un bon Commandant. Toute la science de ces derniers se bornoit à ce que les anciens appelloient la Tactique, c'est-à-dire l'art de ranger les soldats en bataille, & de faire des évolutions militaires. Cette science étoit utile, mais ne suffisoit pas. Xénophon en montre l'insuffisance, en produisant un jeune homme sorti tout récemment d'une pareille école où il croioit avoir tout ap-

Plat. in Lachete p. 181.

Memorabil. lib. 3. pag. 761. &c.

appris, & d'où il n'avoit remporté qu'une sotte estime de lui-même, accompagnée d'une parfaite ignorance; & il lui donne, par la bouche de Socrate, d'admirables préceptes sur le métier de la guerre, bien propres à former un excellent Officier.

La chasse étoit regardée aussi par les anciens comme un exercice très propre à former les jeunes gens aux ruses & aux fatigues de la guerre. C'est pour cela que Xénophon, qui n'étoit pas moins bon guerrier que philosophe, n'a pas cru indigne de lui de composer un traité particulier sur la chasse, où il descend dans le dernier détail; & il marque les avantages considérables qu'on en tire, en s'accoutumant à souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid; & à n'être rebuté ni par la longueur de la course, ni par l'âpreté des lieux difficiles & des broussailles qu'il faut souvent percer, ni par le peu de succès des longs & pénibles travaux qu'on essuie quelquefois inutilement. Il ajoute que cet innocent plaisir en écarte d'autres également honteux & criminels; & qu'un homme sage & modéré ne s'y livre pas néanmoins

De Venatione.

moins

moins jusqu'à négliger le soin de ses domestiques. Le même auteur, dans la Cyropédie, fait souvent l'éloge de la chasse, qu'il regarde comme une étude sérieuse de la guerre, & il montre dans son jeune Héros le bon usage qu'on en peut faire.

Cyrop. lib. 1. p. 5. 6. & l. 2. p. 59. 60.

3. *Des exercices de l'esprit.*

Athénes étoit, à proprement parler, l'école & le domicile des beaux arts & des sciences. L'étude de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie, des mathématiques, y avoit une grande vogue, & étoit fort cultivée par la Jeunesse.

On envoioit d'abord les jeunes gens chez des Maîtres de grammaire, qui leur apprenoient réguliérement & par principes leur propre langue, qui leur en faisoient sentir toute la beauté, l'énergie, le nombre, & la cadence. De là ce goût rafiné qui étoit répandu généralement dans Athénes, où l'histoire nous apprend qu'une simple vendeuse d'herbes s'aperçut à la seule affectation d'un mot, que Théophraste étoit étranger. De là cette crainte qu'avoient les Orateurs de blesser par quelque expression

Cic. in Brut. n. 172. Quintil. l. 8. c. 1. Plut. in Pericl. p. 156.

ſion peu concertée des oreilles ſi fines & ſi délicates. C'étoit une choſe commune parmi les jeunes gens d'apprendre par cœur les tragédies qui ſe repréſentoient actuellement ſur le théatre. Nous avons vû qu'après la déroute des Athéniens à Syracuſe, pluſieurs d'entre eux, qui avoient été faits priſonniers, & réduits en ſervitude, en adoucirent le joug en récitant les piéces d'Euripide à leurs maîtres, leſquels, extrêmement ſenſibles au plaiſir d'entendre de ſi beaux vers, les traitérent depuis avec bonté & humanité. Il en étoit de même ſans doute des autres poétes, & l'on ſait qu'Alcibiade, encore tout jeune, étant entré dans une école où il ne trouva point d'Homére, donna un ſoufflet au Maître, le regardant comme un ignorant, & comme un homme qui deshonoroit ſa profeſſion.

Plut. in Alcib. p. 194.

Pour l'éloquence, il n'eſt pas étonnant qu'on en fît une étude particuliére à Athénes. C'étoit elle qui ouvroit la porte aux prémiéres charges, qui dominoit dans les aſſemblées, qui décidoit des plus importantes affaires de l'Etat, & qui donnoit un pouvoir preſque ſouverain à ceux qui a-

avoient le talent de bien manier la parole.

C'étoit donc là la grande occupation des jeunes citoiens d'Athénes, ſur tout de ceux qui aſpiroient aux premiéres places. A l'étude de la rhétorique ils joignoient celle de la philoſophie: je comprends ſous cette derniére toutes les ſciences qui en font partie, ou qui y ont raport. Des hommes, connus dans l'antiquité ſous le nom de Sophiſtes, s'étoient acquis une grande réputation à Athénes, ſur tout du tems de Socrate. Ces docteurs, également préſomptueux & avares, ſe donnoient pour des ſavans accomplis en tout genre. Leur fort étoit la philoſophie & l'éloquence: & ils corrompoient l'une & l'autre par le mauvais gout & par les mauvais principes qu'ils inſpiroient à leurs diſciples. J'ai marqué dans la vie de Socrate, comment ce Philoſophe entreprit & vint à bout de les décrier.

CHAPITRE SECOND.

DE LA GUERRE.

§. I.

Peuples de la Gréce de tout tems fort belliqueux, sur tout les Lacédémoniens & les Athéniens.

NUl peuple de l'antiquité (j'excepte les Romains) ne peut le disputer aux Grecs pour ce qui regarde la gloire des armes & la vertu militaire. Dès le tems de la guerre de Troie la Gréce signala son courage dans les combats, & s'acquit une réputation immortelle par la bravoure des Chefs qu'elle y envoia. Cette expédition ne fut pourtant, à proprement parler, que comme le berceau de sa gloire naissante ; & les grands exploits par lesquels elle s'y distingua, lui servirent comme d'essais & d'apprentissage dans le métier de la guerre.

Il y avoit dans la Gréce plusieurs petites Républiques, voisines les unes des autres par leur situation, mais extrêmement séparées par leurs cou-

tumes, leurs loix, leurs caractères, & ſur tout par leurs intérêts. Cette différence de mœurs & d'intérêts fut parmi elles une ſource & une occaſion continuelle de diviſions. Chaque ville, peu contente de ſon propre domaine, ſongeoit à s'aggrandir aux dépens de celles qui étoient les plus voiſines, & le plus à ſa bienſéance. Ainſi tous ces petits Etats, ſoit par ambition & pour étendre leurs conquêtes, ſoit par la néceſſité d'une juſte défenſe, étoient toujours ſous les armes, & par cet exercice continuel de guerre il ſe forma parmi tous ces peuples un eſprit martial & une intrépidité de courage, qui en fit des ſoldats invincibles comme il parut dans la ſuite, lorſque toutes les forces de l'Orient réunies enſemble vinrent fondre ſur la Gréce, & lui firent connoitre à elle-même ce qu'elle étoit, & ce qu'elle pouvoit.

Deux villes ſe diſtiguérent entre les autres, & tinrent ſans contredit le prémier rang; Sparte, & Athénes. Auſſi ce furent ces deux villes, qui, ou ſucceſſivement, ou toutes deux enſemble, eurent l'empire de la Gréce, & ſe maintinrent pendant un fort long tems dans un pouvoir que la ſupério-

riorité seule de mérite, reconnue généralement de tous les autres peuples, leur avoit acquis ; & ce mérite consistoit principalement dans la science des armes & dans la vertu guerriére, dont elles avoient donné l'une & l'autre des preuves éclatantes dans la guerre contre les Perses. Thébes leur disputa cet honneur pendant quelques années par des actions de courage surprenantes, & qui tenoient du prodige : mais ce ne fut qu'une lumiére de courte durée, qui après avoit jetté un grand éclat disparut aussi-tôt, & laissa cette ville dans sa prémiére obscurité. Sparte & Athénes feront donc seules l'objet de nos réflexions sur ce qui regarde la guerre & nous les joindrons ensemble pour être plus en état de connoitre leurs caractères tant par leur ressemblance que par leur différence.

§. II.

§. II.

Origine & cause du courage & de la vertu militaire, par où les Lacédémoniens & les Athéniens se sont toujours distingués.

Toutes les loix de Sparte, & tous les établissemens de Lycurgue, n'avoient pour objet, ce semble, que la guerre, & ne tendoient qu'à faire des sujets de la République un peuple de soldats. Tout autre emploi, tout autre exercice leur étoit interdit. Arts, belles lettres, sciences, métiers, culture même de la terre, rien de tout cela ne faisoit leur occupation, & ne leur paroissoit digne d'eux. Dès la plus tendre enfance on ne leur inspiroit du goût que pour les armes, & il est vrai que l'éducation de Sparte étoit merveilleuse quant à ce point. Marcher nuds piés, coucher sur la dure, se passer de peu pour le boire & le manger, souffrir le chaud & le froid, se faire un exercice continuel de la chasse, de la lute, de la course à pié, de la course à cheval, s'endurcir même aux coups & aux plaies jusqu'à supprimer

toute plainte & tout gémiſſement; voilà ce qui faiſoit l'apprentiſſage de la jeuneſſe Spartaine par raport à la guerre, & ce qui la mettoit en état d'en ſoutenir un jour toutes les fatigues, & d'en affronter tous les dangers.

L'habitude d'obéir, contractée dès la plus tendre jeuneſſe, le reſpect pour les Magiſtrats & pour les anciens, une ſoumiſſion parfaite aux loix, dont nul âge, nulle condition ne diſpenſoit, les diſpoſoient merveilleuſement à la diſcipline militaire, qui eſt le nerf de la guerre, & qui fait le ſuccès des plus grandes entrepriſes.

Or une de ces loix étoit de vaincre ou de mourir, & de ne jamais ſe rendre à l'ennemi. Léonide, avec ſes trois cens Spartiates, en donna un illuſtre exemple; & ſon courage intrépide, relevé d'âge en âge par des louanges magnifiques, & propoſé pour modéle à toute la poſtérité, avoit donné le ton à la nation, & tracé la route qu'elle devoit tenir. La honte & l'infamie attachées à quiconque contrevenoit à cette loi, & mettoit bas les armes, en maintenoit l'obſervance, & la rendoit en quelque

que ſorte inviolable. Les meres recommandoient à leurs enfans, lorſqu'ils partoient pour la campagne, de revenir avec ou ſur leur bouclier. Elles pleuroient, non ceux qui étoient morts les armes à la main, mais ceux qui s'étoient ſauvés en fuiant. Faut-il s'étonner après cela qu'une petite troupe de pareils ſoldats, avec de tels principes, arrêtât une armée innombrable de barbares?

Les Athéniens étoient élevés moins durement que ceux de Sparte, mais ils n'avoient pas moins de courage. Le goût des deux peuples étoit tout différent pour ce qui regarde l'éducation & les occupations; mais ils arrivoient au même but quoique par diverſes routes. Les Spartiates ne ſavoient que manier les armes, & n'étoient que ſoldats. Chez les Athéniens, (& il en faut dire autant des autres peuples de la Gréce) les arts, les métiers, la culture des terres, le négoce, la marine, étoient en honneur, & ne dégradoient perſonne. Ces occupations n'étoient point un obſtacle à la valeur & à la ſcience de la guerre : elles n'empêchoient perſonne de s'élever aux plus grands

commandemens, & aux prémiéres dignités de la République. Plutarque observe que Solon, voiant que le territoire de l'Attique étoit stérile, s'appliqua à tourner l'industrie des citoiens aux arts, aux métiers, au trafic, pour suppléer par ce moien à ce qui manquoit au pays du côté de la fertilité. Ce goût devint un des principes du gouvernement & des loix fondamentales de l'Etat, & il se perpétua dans les descendans, mais sans rien diminuer de l'ardeur de ce peuple pour la guerre.

La gloire ancienne de la nation, qui s'étoit toujours distinguée par la bravoure militaire, étoit un puissant motif pour ne pas dégénérer de la réputation de leurs ancètres. La fameuse bataille de Marathon, où seuls ils avoient soutenu le choc des barbares, & remporté sur eux une victoire signalée, leur rehaussa infiniment le courage; & la journée de Salamine, au succès de laquelle ils eurent la plus grande part, mit le comble à leur gloire, & les rendit capables des plus grandes entreprises.

Une noble émulation pour ne point céder en merite à Sparte rivale d'Athé-

thénes, & une vive jalouſie de gloire qui pendant la guerre des Perſes ſe tint dans de juſtes bornes, furent encore pour les Athéniens un preſſant éguillon, qui leur faiſoit faire tous les jours de nouveaux efforts pour ſe ſurmonter eux-mêmes, & pour ſoutenir leur réputation.

Des récompenſes & des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient diſtingués dans les combats, des tombeaux érigés aux citoiens qui étoient morts pour la défenſe de la patrie, des oraiſons funébres prononcées en public au milieu des cérémonies les plus auguſtes de la religion pour rendre leur nom immortel, tout cela contribuoit infiniment à perpétuer le courage parmi les Athéniens ſur tout, & à leur en faire comme une loi & une néceſſité indiſpenſable.

Il y avoit à Athénes une loi qui ordonnoit que ceux qui auroient été eſtropiés à la guerre ſeroient nourris aux dépens du public. La même grace étoit accordée aux peres & meres auſſi bien qu'aux enfans de ceux qui étant morts dans le combat laiſſoient une famille pauvre & hors d'état de ſubſiſter.

Plut. in Solon. p. 96. Plat. in Menex. p. 248. 249. Diog. Laert. in Solon. p. 37.

fister. La République, comme une bonne mere, s'en chargeoit généreusement, & remplissoit à leur égard tous les devoirs & leur procuroit tous les secours qu'ils auroient pu attendre de ceux dont ils pleuroient la perte.

Voila ce qui remplissoit de courage les Athéniens, & ce qui rendoit leurs troupes invincibles, quoique d'ailleurs elles fussent peu nombreuses. Dans la bataille de Platée, où l'armée des barbares commandée par Mardonius, montoit au moins à trois cens mille hommes, & celle des Grecs réunis ensemble à cent huit mille deux cens; il n'y avoit dans celle-ci que dix mille Lacédémoniens, dont la moitié étoient Spartiates, c'est-à-dire habitans de Sparte, & huit mille Athéniens. Il est vrai que chaque Spartiate avoit amené avec lui sept Ilotes, qui faisoient en tout trente-cinq mille hommes mais ils n'étoient presque point comptés comme soldats.

Ce mérite éclatant, en fait de courage guerrier, reconnu généralement par les autres peuples, n'étouffoit pas dans leur esprit tout senti-

ment

ment d'envie & de jalousie, comme il parut un jour par raport aux Lacédémoniens. Les alliés qui leur étoient beaucoup supérieurs en nombre, souffrant avec peine de se voir soumis à leurs ordres, en murmuroient secrettement. Agésilas roi de Sparte, sans faire paroitre qu'il eut entendu leurs plaintes, assembla toute son armée; & après avoir fait asseoir d'un côté tous les alliés ensemble, & de l'autre les Lacédémoniens seuls, il fit crier par un héraut que tous les ouvriers en fer, tous les maçons, tous les charpentiers, & ainsi des autres métiers, se levassent. Presque tous les alliés se levérent, & aucun parmi les Lacédémoniens, à qui tous les métiers étoient interdits. Alors Agésilas en souriant : „ Voiez-vous, leur « dit-il, combien Sparte seule fournit « plus de soldats que toutes les autres « villes ensemble? „ voulant faire entendre par là, que, pour être bon soldat, il ne faloit être que soldat; que les métiers étoient des distractions qui empêchoient l'artisan de se donner entiérement à la profession des armes & à la science de la guerre, & d'y réussir aussi bien que ceux qui

en faisoient leur unique exercice. Mais Agésilas parloit & agissoit ainsi par l'opinion avantageuse qu'il avoit de l'éducation Lacédémonienne. Car, dans le fond, ceux qu'il ne vouloit faire regarder que comme de simples artisans, montroient bien par les éclatantes victoires qu'ils remportérent contre les Perses & contre Sparte même, qu'ils ne cédoient aucunement aux Lacédémoniens, tout soldats qu'ils étoient, ni en valeur, ni en science militaire.

§. III.

Différentes sortes de troupes dont les armées des Lacédémoniens & des Athéniens étoient composées.

Les armées tant à Sparte qu'à Athénes étoient composées de quatre sortes de troupes : citoiens, alliés, mercenaires, esclaves. On imprimoit quelquefois aux soldats une marque sur la main pour les distinguer à la différence des esclaves à qui ce caractère étoit imprimé sur le front. Les Interprétes croient que c'est par allusion à cette double coutume qu'il est marqué dans l'Apocalypse

lypse que tous étoient obligés *de recevoir le caractère de la bête en leur main droite, ou sur leur front* : & que saint Paul dit de lui-même, *Je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jesus.* Apoc. 13. 16. Gal. 6. 17.

Les citoiens de Lacédémone étoient de deux sortes : ou ceux qui habitoient dans Sparte même, & qu'on appelloit pour cette raison Spartiates ; ou ceux qui demeuroient à la campagne. Du tems de Lycurgue, les Spartiates montoient à neuf mille, & les autres à trente mille. Il paroit que ce nombre étoit un peu diminué du tems de Xerxès, puisque Démarate, en lui parlant des troupes Lacédémoniennes, ne compte que huit mille Spartiates. Ces derniers étoient l'élite de la nation, & l'on peut juger du cas qu'on en faisoit par l'inquiétude où fut la République pour les trois ou quatre cens qui furent assiégés par les Athéniens dans la petite île de Sphactérie, & qui y furent faits prisonniers. En général les Lacédémoniens ménageoient fort les troupes du pays, & n'en envoioient que peu dans les armées : mais ce peu en faisoit la plus grande force. Comme on de-

mandoit un jour à un Général Lacédémonien combien il y avoit de Spartiates dans l'armée : *Autant qu'il en faut*, dit-il, *pour repousser l'ennemi*. Ils servoient l'Etat à leurs dépens, & ce ne fut que dans la suite des tems qu'ils reçurent du public la solde.

Les *Alliés* faisoient le grand nombre des troupes dans les deux Républiques, & ils étoient stipendiés par les villes qui les envoioient.

On appelloit *Mercénaires* les troupes étrangéres, qui étoient soudoiées par la République au secours de laquelle elles étoient appellées.

Les Spartiates ne marchoient jamais sans quelques Ilotes, & nous avons vû que dans la bataille de Platée chaque citoien en avoit sept. Je ne croi pas que ce nombre fût fixe, & je ne comprens pas bien même à quel usage ils étoient destinés. C'auroient été une bien mauvaise politique, de mettre les armes entre les mains d'un si grand nombre d'esclaves, fort mécontens pour l'ordinaire de leurs maîtres qui les traitoient durement, & qui en auroient eu tout à craindre dans un combat. Cependant Hérodote, dans l'endroit que j'ai cité, les repré-

représente comme des troupes armées à la légére.

L'infanterie étoit composée de deux sortes de soldats. Les uns étoient armés pesamment, & portoient de grands boucliers, des lances, des demi-piques, des sabres; ils faisoient la principale force de l'armée. Les autres étoient armés à la légére, c'est-à-dire d'arcs & de frondes. On les plaçoit ordinairement au front de la bataille, ou sur les ailes comme en prémiére ligne, pour tirer des fléches & lancer des javelots & des pierres contre l'ennemi; & leurs décharges faites, ils se retiroient par les intervalles derriére leurs bataillons comme en seconde ligne pour y continuer à jetter leurs traits.

Thucydide en décrivant la bataille de Mantinée, divise ainsi les troupes Lacédémoniennes. Il y avoit sept Régimens de quatre Compagnies chacun, sans compter les Squirites qui étoient au nombre de six cens: c'étoient des gens de cheval, dont je parlerai bientôt. La Compagnie étoit, selon l'Interpréte Grec, de cent vingt-huit hommes, & se divisoit en quatre Escouades, chacune de trente-deux hom-

Thucyd. l. 5. p. 390

mes. Ainsi le Régiment montoit en tout à cinq cens douze hommes, & les sept ensemble à trois mille cinq cens quatre-vingts quatre. Chaque Escouade avoit quatre hommes de front sur huit de hauteur, car c'est la hauteur ordinaire des files, mais que les Officiers pouvoient changer selon le besoin.

Les Lacédémoniens ne commencérent proprement à faire usage de la cavalerie que depuis la guerre contre ceux de Messéne, où ils en sentirent le besoin. Il tiroient leurs cavaliers principalement d'une petite ville assez voisine de Lacédémone, appellée *Sciros*, d'où ces Cavaliers furent nommés *Scirites* ou *Squirites*. Ils étoient toujours à la pointe de l'aile gauche, & cette place leur appartenoit de droit.

Thucyd. l.5.p.590

La cavalerie étoit encore plus rare chez les Athéniens: la situation de l'Attique, coupée de beaucoup de montagnes, en étoit la cause. Elle ne montoit, après la guerre contre les Perses qui étoit le beau tems de la Gréce, qu'à trois cens chevaux: elle s'accrut depuis jusqu'à douze cens. Mais qu'est-ce que cela pour une République si puissante?

J'ai déja remarqué ailleurs que chez

les anciens, tant Grecs que Romains, il n'est fait nulle part mention d'étrier, ce qui est bien étonnant. Ils se jettoient agilement sur le dos du cheval :

Corpora saltu
Subjiciunt in equos. *Æneid. l. 12. v. 287.*

Quelque fois le coursier accoutumé de bonne-heure à ce manége, se baissoit sur les jambes de devant, & donnoit lieu à son maître de monter sur lui plus facilement :

Inde inclinatus collum, submissus & armos
De more, inflexis præbebat scandere terga
Cruribus. *Silius l. 10. de equo Cloelii equitis Romani.*

Ceux que l'âge ou leur foiblesse rendoient plus pesans, se servoient du secours d'un valet pour monter à cheval, & ils imitoient en cela les Perses, chez qui cet usage étoit ordinaire. Gracchus fit placer aux deux côtés des grands chemins de l'Italie de belles pierres à une certaine distance le unes des autres, afin qu'elles aidassent les voiageurs à monter à cheval sans [a] le secours de personne. *Xenoph. de re eq. p. 941. & 956.* *Plut. in Gracch. p. 838.*

[a] *Ἀναβολέως μὴ δεομένοις. ce mot ἀναβολεὺς, signifie un homme, un valet, qui aidoit à son maître à monter à cheval.*

Je m'étonne que les Athéniens, habiles comme ils étoient dans le métier de la guerre, n'aient pas compris que la cavalerie étoit la partie essentielle d'une armée, sur-tout pour les batailles, & que quelqu'un de leurs Généraux n'ait pas tourné de ce côté-là leur attention & leur goût, comme Thémistocle le fit par raport à la marine. Xénophon étoit bien capable de leur rendre un pareil service pour la cavalerie dont il comprenoit parfaitement l'importance. Il a écrit sur ce sujet deux Traités dont l'un regarde le soin qu'il faut prendre des chevaux, pour les bien connoitre & pour les former, & il entre sur ce sujet dans un détail étonnant; & l'autre enseigne la maniére de former & d'exercer les cavaliers mêmes : tous deux bien dignes d'être lus par les gens du métier. Dans le dernier, il donne des vûes pour mettre la cavalerie en honneur, & il y prescrit en général des régles sur l'art militaire, qui peuvent être d'un grand secours pour tous ceux qui sont destinés à la profession des armes.

J'ai été surpris, en parcourant ce second traité, de voir avec quel soin

Xéno-

Xénophon, homme de guerre & payen, recommande le culte de la religion, le reſpect pour les dieux, & la néceſſité d'implorer leurs ſecours en toute occaſion. Il répéte cette maxime juſqu'à treize fois différentes dans un Ecrit d'ailleurs aſſez court : & ſentant bien que cette ſorte d'affectation religieuſe pourroit choquer certains eſprits, il en fait une eſpéce d'apologie, & termine cet Ecrit par une réflexion que je raporterai ici toute entiére. « Si quelqu'un, dit-il, « s'étonne que j'inſiſte ſi fort ici ſur « la néceſſité qu'il y a de ne former « aucune entrepriſe ſans ſe rendre la « divinité propice & favorable, qu'il « faſſe attention qu'il y a dans la guerre « mille conjonctures douteuſes & ob- « ſcures, où les Généraux, occupés à « ſe tendre mutuellement des embu- « ches, ne peuvent, dans l'incertitude « de ce qui ſe paſſe chez les ennemis, « prendre conſeil d'autre que des dieux. « Rien n'eſt douteux ni obſcur à leur « égard. Ils découvrent à qui il leur « plait l'avenir, par l'inſpection des « entrailles des bêtes, par le chant des « oiſeaux, par les viſions, par les ſon- « ges. Or il eſt à préſumer que les dieux «

„ ſont

„ sont plus disposés à favoriser de leurs „ lumiéres ceux qui ne les consultent „ pas seulement dans une nécessité ur- „ gente, mais qui dans tous les tems, „ & lorsqu'ils sont loin du danger, „ leur rendent tout le culte dont ils sont „ capables. „

Il étoit digne de ce grand homme de donner la plus importante des instructions à son fils Gryllus à qui il adresse le Traité dont il s'agit, & qui, selon l'opinion commune, étoit chargé du soin de former les Cavaliers d'Athénes.

§. IV.

De la Marine, des Vaisseaux, & des troupes de mer.

Si les Athéniens le cédoient à ceux de Lacédémone pour la cavalerie, ils l'emportoient infiniment sur eux pour ce qui regarde la marine, & nous avons vû que cette science les avoit rendu les maîtres de la mer, & leur avoit donné une grande supériorité au-dessus de tous les autres peuples de la Gréce. Comme cette matiére est importante pour l'intelli-

gence

gence de plusieurs endroits de l'histoire, je la traiterai avec un peu plus d'étendue que les autres; & je ferai grand usage de ce que le savant Pere Dom Bernard de Montfaucon en a écrit dans ses livres de l'Antiquité.

Les principales parties du vaisseau étoient la proue, la poupe, & le milieu, qui s'appelloit en latin *carina*, la caréne.

La proue étoit ce qui avançoit au-dela de la caréne & du ventre du vaisseau ; elle étoit ornée pour l'ordinaire de peintures & de différentes images de dieux, d'hommes, ou d'animaux. L'éperon, qu'on appelloit *rostrum*, étoit plus bas & à fleur d'eau : c'étoit une poutre qui avançoit munie d'une pointe de cuivre, & quelquefois de fer. Les Grecs l'appelloient ἔμϐολον.

L'autre bout du navire opposé à la proue, étoit ce qu'on appelloit LA POUPE. Là étoit assis le pilote, & tenoit le gouvernail ; qui étoit une rame plus longue & plus large que les autres.

La caréne, étoit le creux du vaisseau, ou le fond de cale.

Les vaisseaux étoient de deux espé-

ces.

ces. Les uns alloient à la rame, & étoient des vaisseaux de guerre : les autres alloient à la voile, & étoient des vaisseaux de charge destinés au négoce & aux transports. Les uns & les autres se servoient quelquefois en même tems de voiles & de rames, mais cela étoit plus rare. Les navires de guerre sont aussi appellés très-souvent dans les Auteurs des navires longs, & sont par là distingués des vaisseaux de charge.

Les vaisseaux longs étoient encore divisés en deux espéces : en ceux qu'on appelloit *actuariæ naves*, qui étoient des vaisseaux fort légers comme nos brigantins ; & en long simplement. Les prémiers s'appelloient ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avoient pas de * pont. De ces bâtimens légers, il y en avoit de plus grands, & qui avoient les uns vingt, les autres trente, & les autres jusqu'à quarante rames, moitié d'un côté, & moitié de l'autre, toutes sur la même file.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sortes.

* Pont, *en termes de marine, est le tillac, ou un plancher qui sépare les étages de navire. On dit aussi qu'un vaisseau a deux ou trois* ponts, *quand il a dans son creux deux ou trois étages.*

tes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté : les autres en avoient deux, ou trois, ou quatre, ou cinq, ou en plus grand nombre, jusqu'à quarante : mais ces derniers étoient plus pour la montre que pour l'usage.

Les navires longs à un rang de rames, s'appelloient *aphractes* ; c'est-à-dire qu'ils n'étoient pas couverts & n'avoient point de pont : on les distinguoit par là des *cataphractes* qui en avoient. Ils avoient seulement vers la proue & vers la poupe de petits planchers où l'on se tenoit pour combattre.

Les vaisseaux emploiés le plus ordinairement dans les combats des anciens, sont ceux à trois & à cinq rangs de rames, appellés *trirémes* & *quinquérémes*.

C'est une grande question, & qui a donné lieu à beaucoup de savantes dissertations de savoir comment ces rangs de rames étoient disposés. Il y en a qui veulent qu'ils fussent mis en long, & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galéres. D'autres soutiennent que les rangs des birémes, des trirémes, des quin-

quinquerémes, & d'autres, multipliés jufqu'au nombre de quarante en certains vaiffeaux, étoient les uns fur les autres. On cite, pour ce dernier fentiment, des paffages fans nombre d'Auteurs anciens qui femblent ne laiffer aucun doute, & qui font confidérablement fortifiés par le témoignage de la colonne Trajanne, qui repréfente ces rangs les uns fur les autres. Cependant le Pere de Montfaucon avoue que tout ce qu'il a confulté de gens plus habiles dans la marine, déclarent que la chofe conçue de cette maniére leur paroit impoffible. Mais le raifonnement eft une foible preuve contre l'expérience de tant de fiécles, & att ftée par tant d'Auteurs. Il eft vrai qu'en fuppofant ces rangs de rames perpendiculairement les uns fur les autres, il n'eft pas aifé de comprendre comment fe pouvoit faire la manœuvre : mais dans les birémes & les triremes de la colonne Trajanne, les rangs de deffous font mis obliquement, & comme par degrés.

Dans les anciens tems on ne connoiffoit point les navires à plufieurs rangs de rames : on fe fervoit de vaif-

vaisseaux longs, où les rameurs, en quelque nombre qu'ils fussent, étoient tous sur la même ligne. Telle étoit la flote que les Grecs envoiérent contre Troie. Elle étoit composée de douze cens voiles dont les galéres de Béotie étoient de six vingts hommes chacune, & celles de Philoctéte de cinquante, ce qui désigne sans doute les plus grandes & les plus petites. Leurs galéres n'avoient point de tillac, mais étoient faites comme de simples bateaux, ce qui se pratique encore, dit Thucydide, par les pirates, pour n'être pas sitôt découverts. *Thucyd. l. 1. p. 8.*

Les Corinthiens furent, à ce qu'on dit, les prémiers qui changérent la forme des vaisseaux, & au lieu de simples galéres ils en firent à trois rangs, pour donner, par la multiplication des rames, plus d'agilité & d'impétuosité à leurs galéres. Leur ville située avantageusement entre deux mers, étoit fort propre pour le commerce, & servoit comme d'entrepos aux marchandises. A leur exemple, les habitans de Coroyre, & les Tyrans de Sicile, équipérent aussi plusieurs galéres à trois rangs, un *Thucyd. pag 10.*

peu

peu avant la guerre contre les Perses. Ce fut vers ce même tems que les Athéniens, animés par les vives exhortations de Thémistocle qui prévoioit la guerre qui éclata bientôt après, en construisirent de pareilles, encore le tillac ne régnoit-il pas tout du long; & ils s'appliquérent alors à la marine avec une ardeur & un succès incroiables.

Le bec ou l'éperon de la proue (*rostrum*) étoit la partie du vaisseau dont on faisoit le plus d'usage dans un combat naval. Ariston de Corinthe persuada aux Syracusains, dont la ville étoit alors assiégée par les Athéniens, de faire leurs proues plus basses & plus courtes; cet avis leur procura la victoire. Car les Athéniens aiant des proues fort hautes & fort foibles, leurs éperons ne frapoient que les parties élevées au-dessus de l'eau, & par cette raison faisoient peu de dommage aux vaisseaux ennemis: au lieu que ceux des Syracusains, qui avoient des proues fortes & basses, & les éperons à fleur d'eau, couloient souvent à fond d'un seul coup les trirémes des Athéniens.

Diod. l. 13. p. 141.

Deux

Deux ſortes de perſonnes ſervoient ſur les vaiſſeaux. Les uns étoient emploiés à la conduite, à la manœuvre du vaiſſeau ; c'étoient les rameurs, *remiges*, les matelots, *nautæ*: les autres étoient ſoldats, déſtinés à combattre, & déſignés en grec par ce mot *ἐπιϐάται*. Cette diſtinction n'avoit pas lieu dans les prémiers tems, & c'étoient les mèmes qui ramoient, qui combattoient, & qui rendoient tous les autres ſervices néceſſaires dans un vaiſſeau : ce qui s'obſervoit encore quelquefois dans les tems poſtérieurs. Car Thucydide, en décrivant l'arrivée de la flote des Athéniens à la petite île de Sphactérie, marque qu'il ne reſta dans les vaiſſeaux que les rameurs du rang d'en bas, & que les autres deſcendirent avec leurs armes.

Thucyd. l. 4. pag. 275.

1. La condition des rameurs étoit la plus pénible & la plus dure. J'ai deja obſervé que les rameurs, auſſi bien que les matelots, étoient tous citoiens & libres, & non eſclaves ou étrangers comme aujourd'hui. Les rameurs étoient diſtingués par degrés. Ceux du plus bas s'appelloient *Thalamites* : ceux du milieu, *Zugites* : ceux d'en haut, *Thranites*. Thucydide remarque qu'on don-

donnoit à ces derniers une plus forte paie, parce qu'il manioient des rames plus longues & plus pesantes que celles des degrés inférieurs. a Il paroit que la chiourme, pour se mouvoir avec plus de justesse & de concert, étoit quelquefois conduite par le chant d'une voix, ou par le son de quelque instrument : & cette douce harmonie servoit, non-seulement à régler leurs mouvemens, mais encore à diminuer & à charmer leurs peines.

C'est une question parmi les savans, si dans les grands vaisseaux chaque rame n'avoit qu'un rameur ; ou si elle en avoit plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galéres. Ce que Thucydide remarque de la paie des Thranites, semble insinuer qu'ils étoient seuls. Car, si d'autres avoient partagé le travail avec eux, pouquoi auroient-ils reçu une plus forte paie que ceux qui menoient seuls une rame, puisque ceux-ci avoient autant

a Musicam natura ipsa videtur ad tolerandos faciliùs labores veluti muneri nobis dedisse. Si quidem & remiges cantus hortatur; nec solum in iis operibus, in quibus plurium conatus præeunte aliqua jucunda voce conspirat, sed etiam singulorum fatigatio quamlibet se rudi modulatione solatur. *Quintil. l.* 1. *c.* 10.

autant & peut-être plus de peine qu'eux. Le Pere de Montfaucon croit que dans les vaiſſeaux qui avoient plus de cinq rangs, il pouvoit y avoir pluſieurs rameurs ſur une ſeule rame.

Celui qui prenoit ſoin de toute la chiourme, & qui commandoit dans le vaiſſeau, s'appelloit, *nauclerus*, & étoit le prémier Officier. Le ſecond étoit le Pilote, *gubernator*; il étoit aſſis à la poupe, tenoit en main le gouvernail, & conduiſoit le vaiſſeau. Sa ſcience conſiſtoit à bien connoitre les côtes, les ports, les rochers, les bancs de ſable; & ſur tout à bien diſcerner les vents & les aſtres: car, avant l'invention de la bouſſole, le pilote, pendant la nuit, ne pouvoit ſe conduire que par l'inſpection des aſtres.

2. Les ſoldats qui combattoient dans les vaiſſeaux étoient à peu près armés comme ceux des armées de terre. Le nombre n'en étoit pas fixé. Les Athéniens à la bataille de Salamine avoient cent quatre-vingts vaiſſeaux, & ſur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient peſamment armés. L'Officier *Plut. in Themiſt. pag. 119.*

qui commandoit ces ſoldats, s'appelloit Τριήραρχος; & celui qui commandoit toute la flote, ναύαρχος ou ςρατηγός.

On ne peut pas marquer au juſte le nombre de ceux qui ſervoient dans un vaiſſeau tant ſoldats que matelots & rameurs: mais pour l'ordinaire il montoit à deux cens, plus ou moins, comme cela paroit dans le dénombrement que fait Hérodote de la flote des Perſes du tems de Xerxès, & dans d'autres endroits où il eſt parlé de celle des Grecs. J'entends ici les grands vaiſſeaux, comme les Trirémes, qui étoit l'eſpéce la plus uſitée.

Xenoph. Hiſt. Græc. l. 1. pag. 441.

La paie de ceux qui ſervoient ſur les vaiſſeaux a fort varié ſelon la différence des tems. Quand le jeune Cyrus arriva en Aſie, elle n'étoit que de trois oboles, qui faiſoient la moitié d'une dragme, c'eſt-à-dire cinq ſols; & le * Traité entre les Perſes & les Lacédémoniens avoit été conclu ſur ce pié-là: ce qui donne lieu de croire que la paie ordinaire étoit de trois oboles. Cyrus, à la priére de Lyſandre, en ajouta une quatriéme, ce qui faiſoit par jour ſix ſols

* *Ce Traité portoit que les Perſes paieroient par mois pour chaque vaiſſeau trente mines, qui faiſoient la moitié d'un talent, ce qui montoit à trois oboles par tête pour ceux qui ſervoient dans le vaiſſeau.*

huit deniers. Souvent elle étoit portée jusqu'à la dragme entiére qui répond à nos dix sols. Dans la flote qui partoit pour la Sicile, les Athéniens donnoient par jour une dragme de paie. La somme de soixante talens (180000 livres) que ceux d'Egeste avancérent aux Athéniens pour l'entretien de soixante vaisseaux par mois, marque que la paie de chaque vaisseau pendant un mois montoit à un talent, c'est-à-dire à trois mille livres; ce qui suppose qu'il y avoit dans chaque vaisseau deux cens personnes qui recevoient par tête chaque jour une dragme, ou dix sols. Comme la paie des Officiers étoit plus forte, peutêtre que la République fournissoit le surplus, ou qu'on le prenoit sur le total de la somme fournie pour un vaisseau en rabattant quelque chose à chaque particulier.

Thucyd. lib. 6. p. 431.

Ibid. pag. 415.

Il en faut dire autant des troupes de terre que de celles de mer, si ce n'est que les Cavaliers avoient le double. Il paroit que la paie ordinaire des gens de pié étoit aussi de trois oboles, & qu'elle augmentoit selon les tems & le besoin. Thimbron Lacédémonien qui marchoit contre Tis-

Xenoph. Exped. Cyr. l. 7.

 sa-

ſapherne promettoit un Darique par mois à chaque ſoldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels. Or un Darique par mois à chaque ſoldat faiſoit par jour quatre oboles. Le jeune Cyrus, pour animer ſes troupes que la crainte d'une trop longue marche décourageoit, au lieu d'un Darique qu'il donnoit par mois à chaque ſoldat, leur en promit un & demi, ce qui montoit par jour à une dragme, c'eſt-à-dire à dix ſols.

On peut demander comment les Lacédémoniens, dont la monnoie de fer, qui ſeule avoit cours chez eux, n'étoit de miſe nulle part ailleurs, pouvoient entretenir des armées de terre & de mer, & d'où ils tiroient l'argent néceſſaire pour les faire ſubſiſter. Il n'y a point de doute qu'ils ne levaſſent, comme les Athéniens, des contributions ſur leurs alliés, & encore plus ſur les villes qu'ils mettoient en liberté, qu'ils protégeoient, ou qu'ils avoient conquiſes ſur leurs ennemis. Le ſecond fonds pour paier leurs troupes & leurs flotes, conſiſtoit dans les ſecours qu'ils tiroient du Roi de Perſe, comme on la vû en pluſieurs occaſions.

§. V.

§. V.

Caractère particulier des Athéniens.

C'EST Plutarque qui nous en fournira presque tous les traits. On sait combien dans les portraits, il réussit à peindre d'après nature : & combien, après l'étude profonde qu'il avoit faite du génie des mœurs de ce peuple, il étoit propre à en tracer le caractère.

I. *a* Le peuple d'Athénes, dit « Plutarque, se laisse emporter aisé- « ment à la colére, & on le fait re- « venir avec la même facilité à des sen- « timens de bonté & de compassion. « *Plut. de præcept. reip. ger. p. 793* L'histoire en fournit une infinité d'éxemples. La sentence de mort prononcée contre les habitans de Mityléne, & révoquée le lendemain. La condannation des dix Chefs, & celle de Socrate, suivies l'une & l'autre d'un promt repentir & d'une vive douleur.

II. *b* Il aime mieux saisir vive- « ment

a Ὁ δῆμος Ἀθηναίων εὐκίνητός ἐστι πρὸς ὀργὴν, εὐμετάθετος πρὸς ἔλεον.

b Μᾶλλον ὀξέως ὑπονοεῖν, ἢ διδάσκεσθαι καθ' ἡσυχίαν βουλόμενος.

„ ment une affaire par lui-même, & „ presque la deviner, que de se donner „ le loisir de se laisser instruire avec „ étendue & à fond.

Rien n'est plus étonnant que ce trait, & l'on a de la peine à le concevoir & à le croire vrai. Des artisans, des laboureurs, des soldats, des matelots, sont gens grossiers pour l'ordinaire, & d'une conception pesante. Il n'en étoit pas ainsi du peuple d'Athénes. Il avoit naturellement une pénétration, une vicacité, une délicatesse même d'esprit surprenantes. J'ai déja raporté plus d'une fois le fait de Théophraste. *a* Il marchandoit quelque chose à une vieille femme d'Athénes qui vendoit des légumes. *Non, Monsieur l'Etranger*, lui dit-elle, *vous ne l'aurez point à meilleur marché.* Il fut étrangement surpris de se voir traiter d'Etranger, lui qui avoit passé presque toute sa vie à Athénes, & qui se piquoit de mieux parler que tout autre. Cependant c'est à son langage qu'elle reconnut

a Cùm Theophrastus percontaretur ex anicula quadam, quanti aliquid venderet, & respondisset illa, atque addidisset: Hospes, non pote minoris; tulit molestè, se non effugere hospitis speciem cùm ætatem ageret Atthenis, optimeque loqueretur. *Cic. de clar. Orat. n.* 172.

qu'il n'étoit pas du pays. Nous avons vû que les ſoldats Athéniens ſavoient par cœur les beaux endroits des tragédies d'Euripide. D'ailleurs ces artiſans, ces ſoldats, qui aſſiſtoient à toutes les délibérations publiques, étoient rompus dans les affaires, & entendoient à demi mot. On en peut juger par les harangues de Démoſthéne, dont on ſait que le ſtile étoit vif, ſerré, concis.

III. *a* Comme ſon inclination le « porte à ſecoùrir les perſonnes d'une « condition baſſe & qui ſont ſans conſi- « dération, auſſi il aime les diſcours aſ- ſaiſonnés de plaiſanteries, & propres « à le faire rire, «

Il ſoutient les perſonnes de baſſe condition, parce qu'il n'en a rien à craindre pour ſa liberté, & qu'il y voit un caractère d'égalité, & de reſſemblance avec ſon état. Il aime la plaiſanterie, & en cela marque qu'il eſt peuple, mais un peuple plein de bonté & d'indulgence, qui entend raillerie, qui ne ſe choque pas aiſément; & qui n'eſt point délicat ſur les

Xenoph. de Athen. rep. p. 691.

a Ὥσπερ τῶν ἀνδρῶν τοῖς ἀδόξοις καὶ ταπεινοῖς βοηθεῖν προθυμότερος, οὕτως τῶν λόγων τοὺς παιγνιώδεις καὶ γελοίους ἀσπάζεται καὶ προτιμᾷ.

Plut. ibid. les égards qu'on lui doit. Un jour que l'assemblée étoit toute formée, & que le peuple étoit déja assis, Cléon, après s'être fait lontems attendre, arriva enfin couronné de fleurs; & il pria le peuple de remettre la délibération au lendemain „ Car aujourd'hui, dit-il, j'ai affaire. Je viens „ de sacrifier aux dieux, & je dois „ donner à souper à des étrangers de „ mes amis. „ Les Athéniens s'étant mis à rire, se levérent & rompirent l'assemblée. A Carthage il en eût couté la vie à quiconque auroit ôsé plaisanter de la sorte, & prendre une telle liberté avec un *a* peuple fier, hautain, ombrageux, de mauvaise humeur, & qui n'étoit point né pour les graces, & encore moins pour la plaisanterie. Dans une autre occasion, l'orateur Stratoclès aiant annoncé au peuple une victoire, & en conséquence fait faire des sacrifices, trois jours après arriva la nouvelle de la défaite de l'armée. Comme le peuple parut mécontent & fâché, „ De quoi „ avez-vous donc à vous plaindre, leur „ dit-il, & quel mal vous ai-je causé,

a Πικρὸν, σκυθρωπὸν, πρὸς παιδίαν καὶ χάριν ἀνήδυντον καὶ σκληρόν.

de vous avoir fait paſſer trois jours « plus agréablement que vous n'euſſiez « fait ſans moi ? «

IV. [a] Il prend plaiſir à s'entendre « louer, & il ſouffre ſans peine qu'on le « raille & qu'on le critique. Quelque lé- « gére teinture qu'on ait d'Ariſtophane & de Démoſthéne, on ſait avec quel ſuccès & avec quelle adreſſe ils emploioient la louange & la critique à l'égard du peuple d'Athénes.

Quand la République étoit tranquille & en paix, dit ailleurs le même Plutarque, le peuple Athénien ſe divertiſſoit des Orateurs qui le flatoient Mais dans les affaires importantes, & dans les dangers de l'Etat, il devenoit ſérieux, & préféroit ceux qui avoient coutume de combattre ſes injuſtes deſirs, comme Périclès, Phocion, Démoſthéne. *Plut. in Phoc. p. 745.*

V. [b] Il ſe rend redoutable même « à ceux qui le gouvernent, & il ſe « montre humain même à l'égard de « ſes ennemis. «

[a] Τοῖς μὲν ἐπαινοῦσιν αὐτὸν μάλιστα χαίρει, τοῖς δὲ σκώπτουσιν ἥκιστα δυσχεραίνει.

[b] Φοβερός ἐστιν ἄχρι τῶν ἀρχόντων, εἶτα φιλάνθρωπος ἄχρι τῶν πολεμίων.

Plut. in Nic. pag. 526.

Le peuple d'Athénes profitoit des lumiéres de ceux qui se distinguoient le plus par leur éloquence ou par leur prudence : mais il étoit plein de soupçons, & se tenoit en garde contre la supériorité de leur esprit, & contre leur habileté, & il prenoit plaisir à rabaisser leur courage, & à diminuer leur gloire & leur réputation. On en peut juger par l'Ostracisme, qui ne fut établi que pour tenir en bride ceux qui avoient un mérite & un crédit trop éclatans, & qui n'épargna ni les plus grands hommes, ni les plus gens de bien. La haine de la tyrannie & des Tyrans, qui étoit dévenue comme naturelle aux Athéniens, les rendoit soupçonneux à l'excès, & leur faisoit tout craindre pour leur liberté de la part de ceux qui les gouvernoient.

Pour ce qui regarde leurs ennemis, ils ne les traitoient point à la rigueur, ils n'abusoient pas insolemment de la victoire, & n'exerçoient point de dureté envers les vaincus. L'amnistie ordonnée après la tyrannie des Trente, marque qu'ils savoient oublier les maux qu'on leur avoit fait souffrir.

A ces différens traits que Plutarque a réunis dans un même endroit, on en peut

peut joindre quelques autres, tirés pour la plupart du même Auteur.

VI. C'étoit [a] ce fonds de bonté & de douceur, dont j'ai déja parlé, naturel aux Athéniens, qui les rendoit ſi attentifs aux régles de la politeſſe, & ſi délicats ſur les bienſéances, qualités qu'on ne croiroit pas devoir attendre du menu peuple. Dans la guerre que Philippe leur faiſoit, aiant arrété un de ſes couriers, ils lurent toutes les lettres dont il étoit porteur, excepté celle qu'Olympias ſa femme lui écrivoit, qu'ils lui renvoiérent toute cachetée ſans l'avoir ouverte, par conſidération pour l'amour & le ſecret conjugal, dont les droits ſont ſacrés & doivent être reſpectés même parmi les ennemis. Les mêmes Athéniens aiant ordonné qu'on fît une exacte recherche des préſens qu'Harpalus avoit diſtribués aux Orateurs, ils ne ſouffrirent pas qu'on fît la viſite dans la maiſon de Calliclès nouvellement marié, & cela par reſpect pour ſa nouvelle épouſe qui y étoit logée. On n'a pas toujours ces égards, & en pareille occaſion, on ne ſe pique

Plut. in Demetr. p. 898.

Id. in Demoſt. p. 857.

[a] Πάτριον αὐτοῖς καὶ σύμφυτον ἦν τὸ φιλάνθρωπον *In Pelop. p.* 280.

que pas toujours de cette politesse.

VII. Le goût des Athéniens pour tous les arts & pour toutes les sciences est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de s'y arréter lontems. D'ailleurs j'aurai occasion d'en parler avec quelque étendue dans un autre endroit. Mais on ne peut voir sans admiration qu'un peuple, composé pour la plus grande partie, comme je l'ai déja dit ; d'artisans, de laboureurs, de soldats, de matelots, ait porté la délicatesse du goût en tout genre à une si haute perfection, ce qui paroit le privilége d'une condition plus élevée, & d'une éducation plus noble.

VIII. Il n'est pas moins étonnant que ce peuple *a* ait eu des vûes si grandes, & ait porté si haut ses prétentions. Dans la guerre qu'Alcibiade lui fit entreprendre, plein de vastes projèts & de magnifiques espérances, il ne se bornoit pas à la prise de Syracuse, ni à la conquête de la Sicile : mais il embrassoit déja l'Italie, le Péloponnése, la Libye, les Etats des Carthaginois, & l'empire de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Son en-

a Μέγα φρονεῖ. μεγάλων ὀρέγεται. *Plut.*

entreprise manqua, mais il l'avoit formée, & la prise de Syracuse, qui ne tint à rien, auroit pu la faire réussir.

IX. Ce même peuple si grand, &, on peut le dire, si fier dans ses projèts, n'avoit rien de ce caractère dans tout le reste. Dans ce qui regardoit la dépense de la table, les habits, les meubles, les bâtimens particuliers, en un mot la vie privée, il étoit frugal, simple, modeste, pauvre; mais somptueux & magnifique pour tout ce qui étoit public & capable de faire honneur à l'Etat. Ses victoires, ses conquêtes, ses richesses, ses liaisons continuelles avec les peuple de l'Asie Mineure, n'amenérent point chez lui le luxe, la bonne chere, le faste, les folles dépenses. Xénophon remarque qu'on ne distinguoit point un citoien d'un esclave par l'habillement. Les plus riches habitans, les plus fameux Généraux, ne rougissoient point d'aller eux-mêmes au marché. *De Rep. Athen. p. 693.*

C'a été une grande gloire pour Athénes d'avoir nourri & formé dans son sein tant d'hommes excellens dans le science de la guerre, dans l'art de gou-

gouverner, dans la philoſophie, dans l'éloquence, dans la poéſie, dans la peinture, la ſculpture, l'architecture: d'avoir fourni elle ſeule plus de grands hommes en tout genre qu'aucune autre ville du monde, ſi peut-être on en excepte Rome, qui [a] avoit puiſé chez elle ſes lumiéres, & qui ſut mettre à profit les leçons qu'elle en avoit reçues: d'avoir été en quelque ſorte l'école & la maitreſſe de preſque tout l'univers: d'avoir ſervi; & de ſervir encore de modéle à toutes les nations qui ſe ſont piquées de bon goût: en un mot, de leur avoir donné le ton & preſcrit la loi pour tout ce qui regarde les talens & les productions de l'eſprit. L'endroit où je traiterai des ſciences & des ſavans qui ont illuſtré la Gréce, auſſi bien que des arts & de ceux qui s'y ſont diſtingués, en ſera la preuve.

XI. Je termine ce portrait des Athéniens par un dernier trait, qui ne peut leur être diſputé, & qui ſe montre dans toutes leurs actions & dans toutes leurs entrepriſes: je veux dire l'amour & le zêle pour la liberté. C'étoit

[a] Græcia capta ferum victorem, cepit, & artes Intulit agreſti Latio. *Horat. Epiſt.* 1. *lib.* 2.

toit là leur qualité dominante, & le grand mobile du gouvernement. On les voit, dès le commencement de la guerre des Perses, tout sacrifier à la liberté de la Gréce. Ils abandonnent sans hésiter, leurs terres, leurs biens, leur villes, leurs maisons, pour se retirer sur des vaisseaux, afin de combattre l'ennemi commun qui vouloit les asservir. Quel beau jour pour Athénes que celui où, tous les Alliés tremblant à la vûe des offres avantageuses que lui faisoit le Roi de Perse, elle répondit aux Ambassadeurs de ce Roi par la bouche d'Aristide, que tout l'or & l'argent du monde n'étoit pas capable de la tenter, ou de la porter à vendre sa liberté, ni celle de la Gréce! C'est par de si généreux sentimens que les Athéniens, non-seulement devinrent le rempart de la Gréce, mais qu'ils préservérent le reste de l'Europe & tout l'Occident de l'invasion des Perses.

Plut. in Aristid. p. 324.

Ces grandes qualités étoient mélées de grands défauts, & souvent tout contraires, tels qu'on peut se les imaginer dans un peuple volage, léger, inconstant, capricieux, comme étoit le peuple d'Athénes.

§. VI.

§. VI.

Caractère commun des Lacédémoniens & des Athéniens.

Je ne puis m'empécher de copier ici ce que dit Monsieur Bossuet sur le caractère des Athéniens & des Lacédémoniens. L'endroit est long, mais ne le paroitra pas, & il achevera de faire connoitre à fond le génie de ces deux peuples.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit composée, Athénes & Lacédémone étoient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athénes, ni plus de forces qu'on en avoit à Lacédémone. Athénes vouloit le plaisir : la vie de Lacécémone étoit dure & laborieuse. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté ; mais à Athénes la liberté tendoit naturellement à la licence ; & contrainte par des loix sévéres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au-dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au-dehors. Athénes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se

ſe méloit à la gloire. Ses citoiens excelloient dans l'art de naviger, & la mer où elle régnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer ſeule maitreſſe de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût aſſujettir, & ſes richeſſes qui lui inſpiroient ce deſir, lui fourniſſoient le moien de le ſatisfaire. Au contraire à Lacédémone l'argent étoit mépriſé. Comme toutes les loix tendoient à faire une République guerriére, la gloire des armes étoit le ſeul charme dont les eſprits de ſes citoiens fuſſent poſſédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer; & plus elle étoit au-deſſus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone, par ſa vie réglée, étoit ferme dans ſes maximes & dans ſes deſſeins. Athénes étoit plus vive, & le peuple y étoit trop maître. La philoſophie & les loix faiſoient à la vérité de beaux effets dans des naturels ſi exquis : mais la raiſon toute ſeule n'étoit pas capable de les retenir. Un ſage Athénien, & qui connoiſſoit admirablement le naturel de ſon pays, nous apprend que la crainte étoit néceſſaire à ces eſprits trop vifs & trop libres; & qu'il n'y eut plus moien

Plat. l. 3. de leg.

de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la sûreté où ils croioient être. Les Magistrats n'étoient plus écoutés; & comme la Perse étoit affligée par une excessive sujetion, Athénes, dit Platon, ressentit les maux d'une excessive liberté.

Ces deux grandes Républiques, si contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Gréce; de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit dans son peuple je ne sai quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuse y rendoit les esprits trop fiers, trop austéres, & trop impé-

Arist. Polit. lib. 8. pag. 4.

ri-

rieux : joint qu'il falloit se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville, qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens pouvoient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent.

Id. 7. pag. 14.

Xenoph. de rep. Lacon.

Les Athéniens étoient naturellement plus doux & plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les festins & les jeux étoient perpétuels; où l'esprit, où la liberté & les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, & étoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il faloit essuier les bizarreries d'un peuple flaté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un Prince gâté par la flaterie.

Plat. de rep. l. 8.

Ces deux villes ne permettoient point à la Gréce de demeurer en repos. On a vû la guerre du Péloponnése, & les autres, toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone & d'Athénes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Gréce, la soutenoient en quelque façon, & l'em-

péchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perſes aperçurent bien-tôt cet état de la Gréce. Ainſi tout le ſecret de leur politique étoit d'entretenir ces jalouſies,& de fomenter ces diviſions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuſe, fut la premiére à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le deſſein de ſe rendre maîtres de toute la nation ; & ſoigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, il n'attendoient que le moment de les accabler tous enſemble. Déja les villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perſe, qu'elles appelloient le grand Roi,ou le Roi par excellence, comme ſi elles ſe fuſſent déja comptées pour ſujettes. Mais il n'étoit pas poſſible que l'ancien eſprit de la Gréce ne ſe réveillât à la veille de tomber dans la ſervitude,& entre les mains des Barbares.

Plat. lib. 3. de leg. Iſocrat. Panegyr.

De petits Rois Grecs entreprirent de s'oppoſer à ce grand Roi, & de ruiner ſon empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la diſcipline que nous avons vûe, Agéſilas Roi de Lacédémone fit trembler les Perſes dans l'Aſie

Polyb. l. 3.

l'Asie Mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Les seules divisions de la Gréce arretérent ses conquètes. La fameuse retraite des dix mille Grecs, qui, après la mort du jeune Cyrus: malgré les troupes victorieuses d'Artaxerxe, traverſérent quelque tems auparavant en corps d'armée tout l'empire des Perses, & retournérent dans leur pays; cette action, dis-je, montra à la Gréce plus que jamais, qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Nous verrons dans la suite comment Philippe, Roi de Macédoine, profitant de ces divisions, vint à bout à la fin, moitié par adresse, & moitié par force, de se rendre le plus puissant de la Gréce, & comment il obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi commun. Ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, Alexandre son fils l'acheva; & montra à l'univers étonné ce que peuvent l'habileté & le courage contre les armées les plus nombreuses & l'appareil le plus terrible.

Après ces réflexions ſur le gouvernement des principaux peuples de la Gréce, tant en paix qu'en guerre, & ſur leurs différens caractères, il me reſte à parler de ce qui regarde la religion, & c'eſt par où commencera le Volume ſuivant.

Fin du IV. Tome.

TABLE



TABLE

DU QUATRIEME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.



LIVRE NEUVIE'ME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE DIXIE'ME.

MOEURS ET COUTUMES DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.

APPRO-

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le quatriéme Tome de l'*Histoire ancienne* de Monsieur Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empécher l'impression. L'Auteur y a inséré une Dissertation sur Socrate, & un Abrégé des Antiquités Grecques, qui augmentent le mérite de son ouvrage, en y répandant de la variété. Fait à Paris, ce 26. Avril 1732.

SECOUSSE.



De L'Imprimerie de MARC-MICHEL BOUSQUET & *Comp.* Libraires de *Lausanne* & de *Geneve.*

